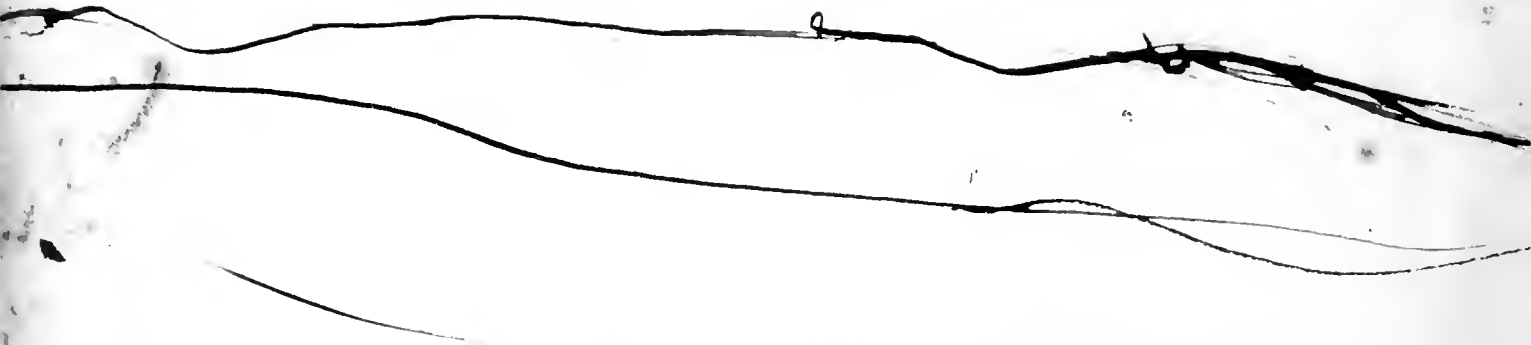


Vendu en 1975
par
Daniel MORCRETTE
Libraire à LUZARCHES
95270 France

111

W



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

<http://www.archive.org/details/diversplaidoyezt00bign>

CSP

D I V E R S PLAIDOYEZ

TOUCHANT LA CAUSE
DV GVEVX DE VERNON,

A V E C

Le Plaidoyé de Monsieur BIGNON
Advocat General.

*Et quelques autres Plaidoyez, & Arrests sur
differentes matieres.*



Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES



LIBRARIES

University of Ottawa

A P A R I S,

Chez LOUIS BILLAINE au second Pilier de la Grand
Salle du Palais, à la Palme, & au grand Cesar.

M. DC. LXV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



430669

PLAIDDOYX

TO THE HONORABLE

THE SECRETARY OF STATE

WASHINGTON

DECEMBER 1, 1905

TO THE HONORABLE

THE SECRETARY OF STATE

WASHINGTON



CSP

KJV

21 13 11

V45

D578

1865

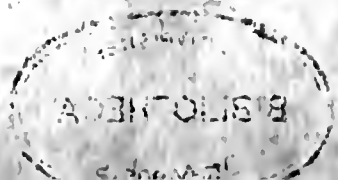




TABLE DV CONTENV

en ce present Recueil.

LA CAUSE DV GVEUX DE VERNON.

- I. **P**LAIDOYE' de Monsieur de Montauban pour la Damoiselle Vacherot, qui avoit perdu un de ses enfans, & à laquelle les Iuges de Vernon vouloient faire croire qu'elle l'avoit retrouvé en la personne de l'enfant d'un Pauvre qui passoit par ladite ville de Vernon, & qui estoit avoué par ce Pauvre pour son fils, page 159
- II. Plaidoyé de Monsieur de Fourcroy pour Jean Monrousseau pauvre mendiant, prisonnier en la Conciergerie du Palais, intervenant & demandeur contre Maistre Louis Mordant, Lieutenant General au Bailliage de Vernon, & Maistre Claude Louis Substitut de Monsieur le Procureur General au mesme Siege, intimez en leurs noms, & deffendeurs, 217
- III. Plaidoyé de Monsieur Bilain pour Maistre Louis Mordant Lieutenant General
à ij

*de Vernon , intimé en son nom , contre Da-
moiselle Ieanne Vacherot , veuve de feu Lan-
celot le Moine , & Jean Monrousseau pau-
vre mendiant , appellans ,* 293

*I V. Plaidoyé de Monsieur Robert , pour Iac-
ques le Moine (enfant en question) proce-
dant sous l'autorité de Jean Servant , son
Curateur ,* 365

*V. Plaidoyé de Monsieur Bignon Advocat
General ,* I. *

A V T R E S P L A I D O Y E Z
adjoustez à ce Recueil.

*I. **P**LAIDOYE' de Monsieur de Four-
croy , où il est traité du devoir de l'E-
colastre ,* page 1. a

*II. Autre Plaidoyé de Monsieur de Fourcroy ,
pour l'exemption d'un Medecin ,* 56. g

*III. Plaidoyé de Monsieur Billard Advocat
en Parlement , touchant le partage des fiefs
en la Coustume de Sens ,* 1. A

*IV. Plaidoyé de Monsieur Billard l'aîné ,
pour servir de réponse au Plaidoyé cy-def-
sus ,* 21. C

V. Arrest de la Cour de Parlement , pour les

*Religieux de la Congregation de S. Maur,
Ordre de S. Benoist , portant leur reinte-
grande, & restablissement dans l' Abbaye de
la Cousture du Mans ; avec le Plaidoyé de
Monsieur Talon Advocat General, 1.**

Ce Recueil estant la suite d'un autre im-
primé cy-devant, & qui se distribuë dans la
mesme Boutique, le Lecteur ne sera pas sur-
pris si les chiffres commencent à folio 159.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, il est permis à Pierre Lamy, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & distribuer vn Livre intitulé : *Divers Plaidoyez touchant la cause du Gueux de Vernon, avec le Plaidoyé de Monsieur Bignon Advocat General: Et quelques autres Plaidoyez, & Arrests sur différentes matieres.* Et defenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, & autres de ce Royaume, d'imprimer, ou faire imprimer, contrefaire ni alterer, ou en extraire aucune chose sans le consentement dudit Lamy, & ce pendant le temps & terme de quinze années; à peine aux contrevenans de trois mille livres d'amende, confiscation des Livres contrefaits, & de tous les dépens, dommages & interests dudit Lamy: ainsi qu'il est plus au long contenu esdites Lettres dudit Privilege, données à Paris le 23. Fevrier 1660.

Signé, Par le Roy en son Conseil, C E B E R E T.

Registré sur le Livre de la Communauté, suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. A Paris le 1. Mars. 1660.

Signé, G. I O S S E, Syndic.

La premiere impression a esté achevée le 30. Janvier 1665.

PLAIDOYE

POVR LA DAMOISELLE VACHEROT.

DE MONTAVBAN *plaidant pour Damoiselle Vacherot, qui avoit perdu un de ses enfans, & à laquelle les Juges de Vernon vouloient faire croire, qu'elle l'avoit retrouvé en la personne de l'enfant d'un pauvre qui passoit par ladite ville de Vernon, & qui estoit avoüé par ce pauvre pour son fils;*
A dit :

MESSIEURS ;

Il n'est pas nouveau de voir des meres disputer entre elles la possession d'un enfant, avec tant de raisons de douter de part & d'autre, que celle de decider n'est descenduë que du Ciel, & n'a pû venir que de l'esprit de Dieu mesme, qui en a prononcé l'Arrest par la bouche du plus sage des Princes.

Il n'est pas nouveau de voir vne mere desavouër son fils, & forcée de le reconnoistre par l'heureux artifice de la proposition fatale de la mort, ou du mariage avec ce mesme fils desavoüé, portée par ces jugemens celebres, dont tous les siecles ont parlé.

Mais il est nouveau de voir, qu'un enfant qui reconnoist son pere, & que son pere reconnoist; qui desavouë celle que l'on luy veut donner pour mere, & qui est desavoüé par elle, puisse estre ar-

Ex Libris - M. de Montequ

Amic de la

raché à son pere qui le demande, & donné à celle qui ne le connoist point.

Il est nouveau de voir, que l'on veuille faire vn larcin à celuy que la Nature a fait pere, de son bien le plus precieux, & du bien seul qu'il possede, pour le donner à ma partie, laquelle, quand elle se verroit en estat d'en avoir besoin, pour se faire vn heritier, n'auroit pas assez de dureté, pour s'enrichir des dépouilles d'un pauvre.

Mais il est bien plus estrange, que toutes ces suppositions se font par le crime concerté du Lieutenant General de Vernon, & du Substitut de Monsieur le Procureur General au mesme Siege, de la procedure desquels est l'appel, sur lequel ma partie les a fait intimer en leur propre & privé nom, & sur lequel vous avez à prononcer.

Ces Officiers irritez contre ma partie, parce qu'elle n'a pas voulu leur vendre le bien qu'elle possede à Vernon, la veulent faire mere par leur imposture: & pour luy donner vn fils ils le tirent du sein de la pauvreté mesme. Et parce qu'il y a dans le public des témoignages du contraire, & par la bouche du pere, & par celle du fils; ils veulent, que ce pere soit aveugle, & que ce fils se trompe, que la Nature n'ait qu'une fausse voix, & que toutes ces lumieres infailibles de la connoissance de leur estat, soient éteintes dans leur source mesme.

Pour mieux arriver à leurs desseins, ils ont fait
creer

creer vn curateur à cet enfant, sous le nom duquel vous entendrez qu'ils font aujourd'huy seulement desavouër son propre pere, & soustenir qu'il est le fils de ma partie : ils le font ainsi changer de langage, & se jouënt de la foiblesse d'un enfant, pour luy faire commettre envers son pere le plus grand des attentats par ce desaveu, & le dernier outrage envers ma partie par ce mensonge.

Pour le détruire, & percer ces tenebres élevées par ces Officiers pour obscurcir la verité, ma partie est obligée de vous informer de son mariage, & de ses enfans; de vous instruire de sa famille, & d'en rendre à la Justice le compte qu'elle luy en doit.

Car enfin les enfans (selon la pensée de Platon) naissent à la Republique, & pour la Republique, auparavant que de naistre à leur pere, & pour leur pere; ils sortent du sein de la patrie qui les considere comme son esperance & sa joye, auparavant que de sortir du sein de leur mere, qui les regarde comme le fruit de sa douleur.

Ce pere pauvre vous doit pareillement, MESSIEURS, rendre compte de sa fortune, & de l'estat de cet enfant; son fils pauvre, par le titre mesme de sa pauvreté n'appartient pas tant à celuy qui l'a mis au monde, qu'à la Republique qui l'adopte; à son pere qui l'a fait naistre, qu'à la Patrie qui le fait vivre : Elle ne mesure pas l'amour qu'elle doit à ses enfans par les richesses; elle le mesure par le besoin qu'elle a de se soustenir par

leur secours : Elle ne compte point ni les trefors, ni les biens de la Fortune, dit Seneque ; elle ne compte que des bras & des testes, & ne tient le registre de la naissance des enfans, que pour voir le nombre de ses citoyens, ou de ses soldats : le Centenier luy plaist comme le Consul ; celuy qui demande son pain, comme celuy qui en donne : Ils font tous l'ouvrage de sa fecondité, & ne sauroient se dispenser de luy rendre compte de leur conduite.

Ainsi, MESSIEURS, nous esperons que quand vous serez éclaircis, & par ma partie de l'estat de son mariage, & de celuy de ses enfans, & par ce Pauvre, de sa fortune, vous démeslerez l'imposture d'avec la verité ; vous découvrirez l'audace & le crime des Officiers de Vernon ; vous rendrez cet enfant pauvre à son pere pauvre ; vous conserverez ma partie dans la possession de ses enfans ; mais vous ne souffrirez pas qu'on en ajouste à sa famille, & qu'on substituë vn enfant qui n'est point à elle, à celuy dont elle fut la veritable mere, & dont elle pleure encore la perte.

Ieanne Vacherot, ma partie, a esté mariée en cette ville de Paris avec Lancelot le Moine, Bourgeois de Paris, le 6. May 1640.

Ce mariage a esté suivi de la naissance de trois enfans : Pierre le Moine fut l'aîné ; Iacques le Moine le second, & Louïs le Moine le dernier.

Iacques le Moine, qui estoit le second, & pour lequel on veut faire passer l'enfant de ce pauvre, à

esté baptisé en l'Eglise de S. Sulpice de la Paroisse de Boishierosme, qui est proche la ville de Vernon, le 11. Septembre 1644. Il eut pour parain Jacques le Telier, & pour maraine Marie le Cousturier.

En 1645. Lancelot le Moine, mari de ma partie, & avec laquelle il a toujourns vescu dans toute l'amitié que demande la chasteté du mariage, fit son testament.

Par ce testament il nomme sa femme tutrice de ses enfans ; & ajouste ces paroles , qui marquent bien la tendresse que cette mere avoit pour eux ; *ne desirant pas qu'autre qu'elle fust tutrice , parceque ce seroit leur ruine.*

Quand ma partie n'auroit point d'autre titre de l'amour qu'elle a pour ses enfans, que ce testament, il suffiroit pour convaincre de fausseté ces Officiers, qui veulent faire croire, qu'elle ne veut point reconnoistre cet enfant qu'on luy suppose par la haine, & par l'aversion qu'elle luy porte.

Ce testament ne détruit-il pas ce reproche que l'on luy fait ? Après ce témoignage avantageux de son mari, celui de ces Officiers est-il recevable ? après la foy de ce témoin , en peuvent-ils avoir ? Ce fait de haine allegué par eux a-t-il de l'apparence ? peuvent-ils l'accuser, quand son mari l'a justifié ? peuvent-ils dire qu'elle veut perdre vn de ses enfans, puisque son mari declare qu'ils seroient tous perdus , si elle ne les aimoit, & ruinez si elle n'estoit leur tutrice ?

Il est mort dans ces sentimens au mois de Janvier 1649. & après son décès, ma partie conformément à la dernière volonté de son mari, fut élue tutrice à ses trois enfans, par Sentence du Chastellet, du 26. Juin 1649. Et par la même Sentence Claude le Moine fut subrogé tuteur.

En cette qualité de tutrice elle estoit obligée de vaquer à l'éducation de ses enfans, & de pourvoir à la conservation de leur bien: Elle s'en est acquitée avec toute la fidélité que demandoit la tendresse de son amour, & toute celle qu'en attendoit son mari.

Elle prit soin de leur faire apprendre les premiers elemens de la langue Latine, & de les envoyer aux petites écoles, où ils profiterent autant que leur âge le pouvoit demander; & par le progrès qu'ils y faisoient, ils répondoient assez bien aux esperances de leur mere.

Ce bon-heur domestique luy dura jusques au mois de Septembre 1654. que ma partie fut obligée de faire vn voyage en la ville de Vernon pour quelques affaires, pour compter avec ses fermiers, & recevoir d'eux, & de quelques particuliers, ce qui luy pouvoit estre dû dans ces quartiers, où vne partie de son bien est situé.

Et c'est, MESSIEURS, ce peu de bien qu'elle y possède, qui est la cause de la disgrâce qui luy est arrivée; parce que le Lieutenant General de Vernon, & le Procureur du Roy, ayant eu envie, & em-

preslement de s'en accommoder, ils trouverent en ma partie toute la resistance d'une femme qui ne veut pas vendre: De sorte que conservant ce ressentiment comme d'une injure qui leur estoit faite, ils concerterent deslors le dessein de s'en venger, & de la reduire dans l'extremite de leur vendre son bien, pour acheter son repos.

Elle fit donc ce voyage à Vernon en Septembre 1654. & mena avec elle Louis le Moine le plus jeune de ses trois enfans, qui lors estoit malade, pour luy faire recouvrer sa santé par le changement d'air & de lieu; & laissa les deux autres, Pierre, & Jacques le Moine, l'un pour lors âgé de 14. ans, & l'autre de dix, en sa maison de cette ville de Paris, avec Damoiselle Catherine Janvier sa mere, pour leur faire continuer leurs études.

Mais quelques precautions qu'apportent les peres & meres pour l'education de leurs enfans; leurs soins se trouvent souvent inutiles, & leurs esperances trompées. *Garde bien tes enfans*, dit le plus sage des Rois, *de peur qu'ils ne marchent sur la voye du serpent, & qu'ils ne glissent.*

Ces deux enfans que la mere avoit laissez à Paris, Pierre, & Jacques le Moine, prirent le temps de son absence pour se dérober à leur ayeule; ils se débaucherent; ils sortirent ensemble, avec les enfans du nommé Coutard de cette ville de Paris, & ne laisserent à leur mere affligée, que la douleur de ne les trouver plus à son retour.

Que n'a-t-elle point fait pour en apprendre des nouvelles? quels soins n'a-t-elle point pris? tout le desordre que la douleur est capable de produire dans vne ame, cette mere l'a ressenti: toutes les larmes qu'une si grande perte peut faire répandre, cette mere les a versées: & ces larmes ont tellement gravé dans le fond de son cœur, le portrait de ses enfans, que si celuy que l'on luy represente estoit celuy qu'elle cherche, il est impossible qu'elle ne le reconnust aux traits, & aux caracteres que ses pleurs luy en ont formé.

Elle a demandé ses enfans à tout le monde: elle avouë même que parlant à tous ceux qu'elle rencontroit, de la perte qu'elle en avoit faite, elle s'en estoit informée à ce Pauvre qu'elle avoit trouvé sur les degrez de l'Hostel-Dieu, suivi de cet enfant qui fait le procès; & qu'elle luy promit recompense, si dans les diverses routes que ceux de cette profession vagabonde ont de coustume de tenir, il en pouvoit découvrir quelque chose, & luy en rapporter quelques nouvelles.

Enfin n'en ayant rien appris, elle crût estre obligée d'en rendre sa plainte, comme elle fit le 12. May 1655. au Commissaire Banelier: Et sur cette plainte, elle fit informer de l'évasion de ses enfans: mais cette procedure de Justice ne servit qu'à l'affliger encore davantage, & qu'à faire vne nouvelle publique de sa douleur domestique & secrete.

Jusques-là, MESSIEURS, ce malheur qui luy

estoit arrivé n'avoit point de suite ; en voicy en foule , qui viennent pour l'accabler , & pour épuiser sa patience.

Iusques-là, MESSIEURS, la flèche tirée contre elle, ne l'avoit frappée que dans la nuit & dans le silence, que dans le secret de sa famille, & de son cœur ; *Vt sagittent in obscuris.* Voici des flèches sans nombre, que l'on luy tire, & qui la frappent en plein jour, & à la veüe de tout le monde.

Au mois de Juillet 1655. ma partie fut obligée de retourner à Vernon pour ses affaires, & pour celles de ses mineurs.

Au mesme mois de la mesme année, Jean Mau-roussseau demandant l'aumosne, suivi d'un enfant âgé de huit ans, le tresor, le secours & la bouche de son pere, passa par Vernon, dans la pensée d'y trouver du pain ; mais il fut bien trompé, quand il vit que le peuple soulevé par son Iuge, au lieu de changer les pierres en pain pour le secourir dans sa misere, changea le pain en pierres pour insulter à son malheur.

En effet, MESSIEURS, le Lieutenant General de Vernon prit cette occasion pour se venger de ma partie: Il publia par tout, que cet enfant dont ce Pauvre estoit suivi, estoit vn de ceux que ma partie cherchoit, & qu'elle refusoit de reconnoistre : que c'estoit vn enfant abandonné par sa mere, dont ce Pauvre avoit fait vn larcin, pour luy aider à gagner sa vie.

Par ce bruit, qu'il fema par toute la ville, il émeut, il excite contre ma partie tout le peuple, qui luy fit des reproches de sa dureté, & peu s'en fallut que de ce reproche il ne passast à la dernière violence, & qu'elle ne fust la victime de ce peuple aveuglé, soustenu par l'autorité de son Iuge.

Que fait le Lieutenant General pour commencer ce mystere d'iniquité? il fait conduire l'enfant à l'Hospital, & son pere dans les prisons, sans aucune Ordonnance de Iustice; & de son ordre seul, il luy fait mettre les fers aux pieds par le seul mouvement de vengeance contre ma partie, à laquelle il vouloit donner vn enfant & vn faux heritier, pour partager le bien qu'elle ne luy avoit pas voulu vendre.

Par l'esprit & la suite de cette mesme violence, sans ordonnance, sans plainte, sans information, sans decret, ce Iuge donne l'ordre d'amener ma partie en sa maison pour l'interroger, & pour la confronter à ce Pauvre.

Cet ordre fut executé avec toute la rigueur possible. Et je vous supplie, MESSIEURS, de considerer l'extremité où ma partie se vit reduite pour se rendre en la maison du Iuge: On la promena par toutes les ruës de la ville: on la fit passer au milieu d'une populace irritée, qui la couvrit d'injures & d'outrages.

Parmi la foule & au milieu de ce peuple estoit le Procureur du Roy, qui allumoit sa fureur par ses di-

discours, & qui faisoit dire contre elle par ce peuple animé, ces paroles seditieuses du Declamateur, comme autant de pierres qu'il luy jettoit : *Mulier modò cadaver, tanquam filium complexa, nunc filium tanquam cadaver fugit; sola non agnoscit ex propinquis, causam queritis, quia vivit.*

Avec ces paroles, elle fut conduite jusque dans la maison de ce Juge, qui luy servit de prison, & dans vne des chambres de laquelle elle fut enfermée jusques à la nuit.

Pendant ce temps le Pauvre luy fut confronté: il se reconnut le pere de cet enfant, & demeura d'accord de cette verité qu'il n'avoit jamais contestée.

Pendant ce temps, ce Juge tâcha par menaces de faire consentir ma partie au plus lâche de tous les crimes, & à la plus noire des impostures; Il luy proposa d'avouër cet enfant pour son fils, & de faire vn crime pour autoriser le sien.

Ce fut en cette chambre, que le Juge la pria, la menaça, l'intimida.

Ce fut là, que se fit vn grand combat, duquel la Nature sortit triomphante, l'Amour victorieux, & la Verité sans atteinte.

Si cet enfant eust esté son fils, il n'estoit pas besoin de tant de violence pour remuër ses passions en sa faveur: le cœur d'une mere est vn port qu'elle ouvre toujourns à ses enfans dans les temps les plus difficiles, qui en connoissent, & en retrouvent toujourns la route. Il ne faut employer ni

le fer ni le feu , pour les luy faire reconnoistre : Il n'est besoin ni de torture ni de prison : la voix du Iuge n'est pas nécessaire où la Nature prononce : il ne faut point d'autre oracle que celui de la Loy écrite dans le cœur d'une mere ; point d'autre violence , que celle des entrailles qui se remuent ; point d'autre avertissement que celui du sang , qui ne se peut taire.

Ma partie ne sentit point pour cet enfant ces tendresses ni ces mouvemens ; elle demeura ferme dans ses sentimens. & le Iuge qui l'avoit tenuë enfermée dans une chambre depuis le matin jusques à la nuit, se resolut enfin de luy donner la liberté.

Mais jugez, MESSIEURS, de son extremité: elle ne s'en servit que pour pourvoir à sa seurété par sa fuite toute la nuit, afin d'éviter ce peuple que ce Iuge avoit irrité, & qui dès le matin à la premiere nouvelle de sa sortie, entra dans une maison, où elle a accoustumé de demeurer quand elle est à Vernon, cassa toutes les vitres, & par ses insolences, justifia la prudence de ma partie, qui par sa fuite s'estoit soustraite à sa fureur.

Elle apprit incontinent après, que ce Iuge avoit fait informer à la requeste du Substitut de Monsieur le Procureur General le 29. Juillet 1655. & par cette information il pretend avoir prouvé que cet enfant est le fils de ma partie. Nous examinerons incontinent de quelle foy peut estre une information de cette qualité, qui est l'ouvrage seul du Iuge de Vernon.

Il fait plus; & voici, MESSIEURS, la procedure qu'il faut que je vous explique en cet endroit. Ce luge, à la requeste du mesme Substitut, fait assigner Claude le Moine subrogé tuteur, pour élire vn curateur à cet enfant, qu'il ne doute point de qualifier du nom de Jacques le Moine: & en consequence il rend vne Sentence le 21. Aoust 1655. sur la requeste du Substitut, par laquelle il luy ordonne vne provision de cent livres.

Ma partie se pourveut en ce Parlement, où elle obtint Arrest le 12. Aoust 1655. qui la reçoit appellante de toute cette procedure; fait defences de passer outre, & de faire aucunes poursuites qu'à la Cour.

Cet Arrest est signifié le 30. Aoust 1655. au Lieutenant General, au Substitut, & au Greffier, sans assignation.

Il est certain qu'après cette signification, ils devoient deferer à vos defences: & quoiqu'ils ne soient pas de ce ressort, n'ayant point d'Arrest du Parlement de Normandie, qui leur en donnast main-levée, ils devoient se soumettre à vos ordres souverains, & obeir à vostre Arrest.

Et neantmoins, que font-ils? ils poursuivent l'exécution de cette Sentence du 21. Aoust 1655. portant provision de cent livres, contre les fermiers de ma partie, par toute sorte de rigueurs, & de violence.

Ma partie avertie de cette procedure, pour leur

fauver cet attentat à vostre autorité par vn second avertissement, leur fit encore signifier l'Arrest du 21. Aoust le 24. Septembre 1655. & les fait intimer en leur propre & privé nom en cette Cour sur son appel.

Mais ils ne respectent pas davantage vostre Arrest à cette seconde signification, qu'à la premiere: Ils poursuivent le nommé Veron fermier de ma partie, & les autres, pour affirmer ce qu'ils doivent; & le Lieutenant General rend Sentence le 23. Octobre 1655. par laquelle il leur fait defences de vuidier leurs mains du prix de leurs fermes en celles de ma partie: & à l'instant le Procureur du Roy ayant demandé contre ces mesmes fermiers la delivrance de cette somme de cent livres pour cet enfant, la condamnation en fut prononcée par la mesme Sentence.

Ma partie revient en ce Parlement; se plaint de cette procedure, & obtient Arrest le 27. Octobre 1655. par lequel il est ordonné que celui du 21. Aoust seroit executé, & main-levée des saisies.

Au prejudice de tous ces Arrests signifiez, voici, MESSIEURS, vn dernier attentat, & inexcusable des Officiers de Vernon: Ils font rendre vne Sentence en leur Siege, par laquelle il est ordonné qu'il sera passé outre nonobstant vos Arrests.

Quelle est cette autorité qu'ils pretendent opposer à la vostre? depuis quand sont-ils devenus souverains? depuis quand prononce-t-on des Arrests

dans leur Siege ? mais depuis quand y casse-t-on les vostres ? Et toutefois en vertu de ce titre, à la requeste du Procureur du Roy, ces fermiers sont contraints au payement de cette somme de cent livres par vente de leurs meubles, & de leurs chevaux. Trois procès verbaux d'exécution, des 9. 15. & 22. Novembre, justifient cette verité, & que le tout s'est fait à la requeste du Substitut de Monsieur le Procureur General à Vernon.

Cette procedure faite par attentat à l'autorité de vos Arrests, que ces Officiers pretendoient eluder, en alleguant que la connoissance de ce différend appartenoit au Parlement de Normandie, a fait que ma partie s'est pourveüe au Privé Conseil, en reglement de Juges.

Vn premier Arrest intervint au Conseil le 18. Fevrier 1656. par lequel il fut ordonné que les informations y feroient apportées, que le Pauvre & l'enfant feroient conduits au Fort-l'Evesque pour estre interrogez par vous, MONSIEUR, que les parties avoient l'honneur d'avoir pour Rapporteur de l'instance : & cependant defenses de mettre les Sentences de provision à execution contre les fermiers, & contre ma partie.

Le Juge, & le Procureur du Roy de Vernon furent surpris de cette procedure : ils ne pensoient pas que ma partie eust les forces, & le courage de pousser l'affaire à bout, & de découvrir la calomnie. Ils virent que la prise à partie estoit indubi-

table contre eux ; qu'ils n'avoient point de denonciateur : que font-ils ?

Ils se font presenter vne Requête qu'ils antident du 27. Iuillet pour la faire quadrer avec l'information, qui a esté faite le 29. Et par cette Requête ils se font exposer par le nommé Jean le Moine, qui n'est point parent, que ma partie est vne marastre, qu'elle a perdu ses enfans, sans avoir eu le soin de les faire chercher, qu'elle en a recouvré vn sans le vouloir reconnoistre : demande permission d'en informer ; ce qui luy est accordé par le Lieutenant General de Vernon.

Il n'est pas, MESSIEURS, difficile de reconnoistre, que cette Requête est vne piece fabriquée par les Officiers, pour se garentir de la prise à partie ; qu'elle est faite après coup, & posterieurement à l'Arrest du Privé Conseil du 18. Fevrier 1656.

Cette verité paroist par toutes les procedures qui ont esté faites à Vernon sous le nom du Procureur du Roy, par cette Sentence de provision, par les poursuites, par les procès verbaux d'exécution, tous faits à la requeste du Procureur du Roy : S'ils eussent eu vn denonciateur, tout auroit esté fait à sa requeste ; ils n'auroient pas manqué de sauver sous son nom leur mauuaise procedure.

Mais voulez-vous voir encore, & toucher davantage cette verité ? elle resulte de l'exécution de l'Arrest du Conseil du 18. Fevrier 1656. qui ordonne que ce Pauvre & son enfant seront conduits au

Fort-l'Evesque, pour estre interrogé : car en consequence de cet Arrest vn Huissier à la chaîne s'estant transporté sur les lieux ; son procès verbal, qui est du 19. Fevrier 1656. porte, que le Procureur du Roy a dit qu'il estoit assigné, mais qu'il ne le pouvoit estre qu'en qualité de Procureur du Roy. Il ne dit point qu'il eust vn denonciateur : cependant s'il en eust eu quelqu'un, c'estoit là le moment auquel il le falloit dire : Il passe plus avant, car s'interessant dans la cause, & prenant parti ; il ajouste qu'on veut ravir vn enfant à sa famille ; que le Parlement de Normandie est seul competent de connoistre de l'affaire, & que celuy de Paris n'a pas pû luy faire aucunes defenses.

Voilà, MESSIEURS, le langage & le discours qu'il tient ; qui vous fait connoistre quelle a esté son animosité dans toute sa conduite ; qu'il n'a point agi comme vn homme desinteressé, mais comme vn Juge prevenu, & qui au lieu de rendre ses passions esclaves de la Justice, a rendu la Justice esclave de ses passions.

Ce mesme procès verbal porte, qu'on a mis entre les mains de l'Huissier vn jeune enfant, qui a environ huit ans, qu'il a les cheveux blonds, & vne marque au front du costé droit : & qu'il a mené le Pauvre & l'enfant prisonniers au Fort-l'Evesque.

Vne circonstance remarquable par ce procès verbal, est, que le Geolier des prisons de Vernon, a remis entre les mains de l'Huissier ce Pauvre,

fans qu'il ait parû qu'il ait esté écrouïé.

Ainsi la Cour voit, que sans ordre de Iustice, & sans decret on a retenu ce Pauvre dans les prisons de Vernon: c'est vne vexation qui luy a esté faite de la part des Officiers, qui ne recoit point d'excuse.

Cet Arrest du Conseil a eu son execution toute entiere: Vous, MONSIEUR, vous estes transporté au Fort-l'Evesque; vous avez interrogé le pere & l'enfant, vous avez interrogé ma partie en leur presence. l'examinerai incontinent les circonstances de cet interrogatoire, qui sont toutes decisives, & qui découvrent la calomnie de ces Officiers.

En consequence est intervenu l'Arrest du Privé Conseil du 2. Iuin 1656. qui renvoye les parties en ce Parlement, pour leur estre fait droit sur le tout, dépens reservez.

Voilà, MESSIEURS, l'estat de la cause, dans laquelle le premier avantage que nous rencontrons, est, que la justice nous suit par tout; que nous voyons à la teste de cet Auguste Senat, le mesme Iuge que nous avons eu au Conseil du Roy. Nous consultons le mesme oracle, qui déjà a commence de nous répondre; & nous espérons tout de cette main souveraine, qui touche plus d'une fois nos blessures.

Dans cette cause j'espere vous faire voir en premier lieu, que la procedure des Officiers de Vernon ne se peut soustenir, & qu'ils sont bien pris à partie.

En.

En second lieu , la verité de la naissance des enfans de ma partie ; la verité du retour de l'un, & de la perte de l'autre.

En troisiéme lieu , que cet enfant (de l'estat duquel il s'agit) n'est point l'enfant de celle pour laquelle je suis , par les termes & les circonstances de l'interrogatoire presté par toutes les parties : Et cela, MESSIEURS, tant à l'égard des Officiers de Vernon, pour leur faire toucher leur injustice, qu'à l'égard de cet enfant pour luy faire connoître son imposture.

Je soustiens donc, que les Officiers de Vernon sont bien intimez en leur propre & privé nom ; que le Juge, & le Procureur du Roy ont fait vne procedure pleine de vexation.

Et certes, sans exagerer davantage ce que je vous en ay expliqué : avoir excité le peuple contre ma partie ; l'avoir enfermée dans vne chambre de la maison du Juge ; l'avoir interrogée sans plainte, & sans ordonnance ; l'avoir reduite à se sauver la nuit, pour se dérober à la fureur de ce peuple soulevé : avoir emprisonné ce Pauvre sans decret, & l'avoir chargé de fers : Sont-ce là des actions de Justice ? mais n'est-ce pas plustost l'ouvrage de la violence punissable en toute personne, mais particulièrement en celle d'un Juge, qui abuse de l'autorité de sa charge, pour opprimer les particuliers ?

Que si l'on considere, que toute cette procedure s'est faite sans denonciateur ; que le Procureur du

Roy a demandé des provisions pour cet enfant , & les a obtenues ; qu'il a saisi les deniers deus par les fermiers de ma partie ; qu'il a procédé contre eux par execution sur leurs meubles ; que la Sentence qui adjuge à cet enfant la provision de cent livres , luy impose le nom de Jacques le Moine : Je pense , MESSIEURS , que vous n'aurez pas de peine à vous persuader , que cette procédure est vn outrage concerté fait à ma partie par des Juges animez , qui ne doutent point de donner le nom de Jacques le Moine à Louis Maurousseau , & qui veulent faire son extrait baptistaire de leur Sentence.

Mais que peut-on dire pour excuser leur attentat à vostre autorité , quand ils ont passé outre au prejudice des defenses portées par vos Arrests , quand eux-mesmes ont fait ordonner dans leur Siege , qu'ils passeroient outre , sans avoir égard à vos Arrests ; quand ils ont parlé plus fort que vos Arrests , quand ils se sont erigez en souverains , quand ils ont fait vostre autorité subalterne de la leur : & (pour parler aux termes de l'Ecriture) quand ils ont mis le fûeil de leur tribunal au dessus du vostre ; ou (comme disoit Caton parlant des Philosophes) quand ils ont fait vn temple de leur portique ?

Et quand ils font l'aveu de cette contravention , la raison qu'ils en rendent n'est-ce pas vn second attentat ?

Peuvent-ils dire , comme ils ont fait , que le

Parlement de Paris n'a point de pouvoir ni d'empire sur eux ? Cette raison est-elle recevable, puisqu'ils n'ont point veû d'Arrest du Parlement de Normandie, qui ait établi sa Jurisdiction, & leur resistance à vos ordres ? N'ont-ils pas deû reconnoître la main souveraine, qui les arrestoit ; & quoiqu'ils ne soient pas dans l'habitude de vous obeir, estoit-ce à eux d'examiner, si vous aviez droit de leur commander ?

Ainsi, MESSIEURS, vous voyez que ce sont des Officiers qui font gloire de resister à vos Arrests ; que ce sont des Juges, qui sans denonciateur, ont fait eux-mesmes la fonction de parties : Car enfin le denonciateur, qu'ils font paroître aujourd'huy, est vn denonciateur mandié, est vn homme, qui s'appellant le Moine, quoiqu'il ne soit point parent des enfans de ma partie, leur preste ce nom d'equivoque, à la faveur duquel ils ont fait presenter cette requeste qu'ils ont antidatée du 27. Juillet 1655. par laquelle ils luy font demander permission d'informer, pour la faire quadrer à l'information qui a esté faite le 29.

Mais dans la verité, ce pretendu parent n'avoir point lors paru : toutes les procedures qui ont esté faites ; la Sentence de provision renduë à la requeste du Procureur du Roy ; trois procès verbaux d'exécution sur les fermiers, tous faits à la requeste du Procureur du Roy ; la réponse du mesme Procureur du Roy, inserée dans le procès verbal de

l'Huissier de la chaise , qui se transporta sur les lieux pour l'exécution de l'Arrest du Conseil ; qu'il ne peut estre intimé qu'en qualité, sans qu'il parle d'aucun denonciateur : font bien connoistre qu'ils ne se sont avisez d'en faire paroistre vn qu'après le premier Arrest du Conseil du 18. Fevrier 1656. pour se sauver de l'intimation en leur nom.

Et s'ils n'ont point de denonciateur , comme il est vray ; ne faut-il pas conclure necessairement que ce sont des Iuges qui ont fait leur cause propre de cette affaire , & que la haine & la vengeance ont aveuglez ?

Et certes, MESSIEURS, si les Iuges doivent estre purgez de toutes les passions, comme des vapeurs de la terre qui ne doivent point aller jusques à eux ; s'ils ne sont capables de colere que de celle qui ne déregle point la volonté , & que S. Augustin appelle la chaleur de l'Ame, l'aiguillon de la Vertu, & le sel de la Iustice ; ne cessent-ils pas d'estre Iuges quand ils font entrer de la haine & de la vengeance dans leurs Iugemens, quand le depositaire des Loix abuse de son deposite, quand il fait vn glaive de la Loy lorsqu'il faut absoudre, & qu'il la desarme quand il faut punir ; enfin quand le Iuge devient coupable pour faire perir l'innocent ? *Inter leges ipsas delinquitur* , ce sont les paroles de S. Cyprien , *inter jura peccatur , ut reus innocens pereat fit nocens judex.*

Ainsi, MESSIEURS, les Officiers de Vernon

ne doivent-ils pas eſtre declarez bien intimez en leurs propres & privez noms ? Ils ſe ſont vengez par leur procedure , du refus que ma partie leur avoit fait de leur vendre ſon bien ; ils ont fait marcher leur colere devant leurs Jugemens ; ils ne devoient conſiderer leur intereſt particulier qu'après celui de leur devoir ; ils ne devoient ſe regarder qu'après la Loy : Et ſi cela euſt eſté , ils n'auroient pas fait toute cette mauvaiſe procedure que je vous ay expliquée.

Multos abſolviffemus, dit Seneque , *ſi antè cœperimus judicare , quàm irafci.*

Et puis que ſans accuſateur , ſans denonciateur , le Lieutenant General de Vernon (appuyé du ſecours & du miniſtere du Procureur du Roy) a voulu faire le procès à ma partie , l'a jettée dans le peril de ſa vie , l'a enfermée dans ſa chambre comme dans vne priſon , l'a interrogée , l'a confrontée à ce Pauvre ; & tout cela ſans plainte , ſans decret , & ſans ordonnance : ne luy puis-je pas adreſſer ces meſmes paroles que Saint Ambroïſe adreſſoit à vn Eveſque , qui avoit condamné vne Religieuſe ſans y obſerver les formes ? *Tu ſine conſilio judicium tibi ſolus judicandum putaſti , ut puellam ſine auctore criminationis , ſine accuſatore , ſine profeſſione delationis , in periculum reatus deducendam arbitrarere ; judicandam conſtituebas virginem , quam nullus argueret , nullus deferret : ubi hæc cognitionis ſolemnitas , ubi talis judicandi formula.*

Ma partie a fait auſſi intimer les nommez Varlot , & Aubert , dont l'un eſt vn Tailleur d'habits , &

l'autre vn Chirurgien : ce sont eux qui excitez par les Officiers, ont animé tous les autres ; ce sont eux qui ont esté les premiers à soustenir que cet enfant estoit le fils de ma partie ; que l'un luy avoit fait vn habit, que l'autre l'avoit traité d'une blesseure au front : & sur ces témoignages faux ils ont contribué avec les Officiers à l'émotion du peuple ; ils ont excité la tempeste, dans laquelle elle a pensé perir. Je pretens que cette verité se reconnoistra par l'information mesme que le Iuge en a fait faire ; information d'ailleurs sans foy, faite par vn esprit de vexation, comme je le dirai incontinent.

Voilà pour ce qui regarde la prise à partie des Officiers. Je soustiens qu'ils doivent estre déclarez bien intimez, & condamnez en tous les dommages, interêts, & dépens de ma partie.

Je viens à la seconde partie de ma cause, dans laquelle j'ay à vous faire voir la verité de la naissance de Jacques le Moine, & celle de la perte que ma partie en a faite.

Pour establir la verité de la naissance des enfans, il ne faut que le contract de mariage de leurs pere & mere, & leur extrait baptistaire.

Le contract de mariage est le titre le plus solennel, & l'ouvrage le plus achevé de la société civile : il est le depositaire de la verité de l'alliance des hommes, & de l'estat de leurs enfans.

Celui de qui on conteste l'estat, n'a pas de de-

fense plus certaine & plus assurée que le contract de mariage de ses pere & mere; & quand il le produit, les Iuges prononcent toujours pour sa liberté, & ne considerent point des conjectures contre la verité d'un acte de cette qualité: Toutes les présomptions que l'on allegue d'ordinaire en ces rencontres s'évanouissent comme des ombres, à l'approche de cette lumiere qui conduit & les enfans & les Iuges jusques dans la famille de celui dont on dispute la naissance, jusques sur le seuil de sa porte, avec bien plus de certitude que toutes ces marques celebres, mais fautives, auxquelles on reconnoissoit à Thebes & à Rome de certaines familles, ou d'une taye sur l'œil, ou d'une lance sur la cuisse.

Mais ce n'est pas assez; il faut encore que ce contract de mariage soit suivi de l'extrait baptistaire, pour faire foy de la verité de leur naissance.

Et c'est pour cela, que dans tous les siècles, & par une prudence politique de tous les peuples, & particulièrement des Juifs & des Romains, on a eu grand soin de conserver cette verité dans le public, & de la sauver des atteintes de l'imposture.

Nos Rois ont esté en cette rencontre aussi religieux que tous ces peuples: leurs Ordonnances nous apprennent que les Curez sont obligez de tenir des registres de la naissance des enfans, pour en conserver la verité à leur famille, à la Justice, & à l'Estat: & la foy de ces registres, de ces extraits baptistaires est inviolable, & ne peut recevoir d'atteinte.

Que fait ma partie pour vous prouver, que Jacques le Moine est son fils? elle rapporte son contract de mariage avec Lancelot le Moine; elle rapporte l'extrait baptistaire de Jacques le Moine son fils; du 11. Septembre 1644. baptisé dans l'Eglise de Bois-hierosme: elle rapporte le testament de son mari, qui la nomme tutrice; elle rapporte son acte de tutele: Ne sont-ce pas là des actes autentiques, & sans contredit, pour vous faire connoître qu'elle est la mere de Jacques le Moine?

Voilà, MESSIEURS, quels sont les titres, par lesquels elle fait voir la verité de la naissance de ses enfans, titres qui sont la marque de sa joye; voici ceux qui la font souvenir de sa douleur: voilà les titres qui luy enseignent qu'elle a eu des enfans; voici ceux qui luy découvrent ce qu'ils sont devenus.

Si tost que ma partie eut appris à son retour de Vernon que ses deux enfans s'estoient débauchez, & sortis ensemble de cette ville de Paris: n'exagerons point vne douleur que nous ne saurions exprimer: nostre pinceau, ni nos couleurs ne peuvent aller jusques où va la Nature; laissons-luy le soin de faire son tableau, & ne l'alterons point par nos ombres, & par nos figures.

Il suffit, MESSIEURS, de vous dire, qu'après s'en estre informée à tout le monde, elle crût qu'il estoit de son devoir d'en rendre sa plainte, comme elle fit le 12. de May 1655. au Commissaire Bannelier.

Dans

Dans toutes les plaintes il y a deux parties ; il y a l'accusateur, il y a l'accusé. Ici, MESSIEURS, la mere est-elle accusatrice ? les enfans sont-ils accusés ? quelle est cette procedure ? elle paroist extraordinaire.

En effet, sa douleur auroit esté muëtte, elle auroit gardé le silence comme les grandes douleurs, & n'auroit pas parlé comme les petites ; si elle n'avoit eu à rendre compte de son malheur qu'à elle-mesme ; mais elle a pensé qu'elle en devoit instruire le public ; qu'elle ne pouvoit se taire sans se rendre coupable de peu d'amour ; & qu'elle estoit obligée de consigner ses larmes dans le sein mesme de la Justice.

C'est par cette raison que sur sa plainte il y eut vne information, ou plustost vne enqueste composée de sept ou huit témoins, qui font foy de la perte de ces deux enfans, qui estant sortis de Paris avec les enfans du nommé Coutard, n'eurent pas la mesme fortune : car les enfans de Coutard furent ramenez à leur pere par le nommé Caron Exempt du Grand Prevost, & ceux de ma partie poursuivirent leur route, en sorte qu'elle n'en put avoir aucunes nouvelles.

Ce qu'il y a de remarquable dans cette enqueste, est, que par la deposition de Gabriël Alexandre Maître Escrivain, il paroist qu'ils savoient tous deux lire & écrire, & mesmes les premiers elemens de la langue Latine, (je supplie la Cour d'observer

cette circonstance) & l'enfant que l'on veut supposer à ma partie ne fait ni lire ni écrire , & se ressent de son origine , laquelle parmi tous les malheurs qui la suivent ne voit rien de plus dur au delà de la pauvreté qu'elle produit , que l'ignorance qui l'accompagne.

Voilà la vérité de la perte de ses enfans : voici ce qui a suivi , & qui nous a servi de flambeau pour retrouver Jacques le Moine , mais pour ne le retrouver que pour le perdre : & ceci fait la décision de la cause.

Pierre & Jacques le Moine estoient sortis ensemble de cette ville de Paris , ils ne sont pas revenus ensemble : Pierre le Moine revint à Paris , huit jours après l'Arrest du Conseil , qui a renvoyé la cause en ce Parlement : & le 13. Juin 1656. il vint retrouver sa mere , luy demander pardon , & la consoler de toutes ses inquietudes par sa présence.

Mais il est de l'ordre des choses , que jamais la joye n'est toute pure , elle est toujours mêlée d'amertume. Cette mere voit vn de ses enfans ; mais qu'est devenu l'autre ? Elle a toute la joye de Iacob quand il vit Ioseph , qu'il ne croyoit plus au monde : mais elle a toute la douleur de ce Patriarche , quand on luy vint annoncer la mort de son fils. Elle croit n'embrasser qu'un de ses enfans , & elle embrasse tout ce qui luy reste ; dans la possession de son fils elle recouvre vn de ses yeux , suivant la

pensée du Poëte : mais quelle dureté ! elle ne peut le recouvrer que par la perte de l'autre.

Et cette triste nouvelle luy est annoncée par son fils, qui luy apprend l'histoire de ce malheureux voyage ; qu'au sortir de Paris ils passerent par Vernon ; qu'en Decembre 1654. ils allerent en la Paroisse de S. Vuaft, où cherchant du pain ils furent recueillis par le Sieur de Montault Gentilhomme demeurant dans cette Paroisse, qui ayant bien reconnu que c'estoit de jeunes enfans qui s'estoient débauchez, leur donna retraite dans sa maison pendant dix ou douze jours, durant lesquels Jacques le Moine tomba malade & mourut, & fut enterré dans le cimetiere de l'Eglise de S. Vuaft en presence de ce Gentilhomme, & de plusieurs habitans par les Freres de la Charité.

Ainsi cette mere apprend de la bouche de son fils la mort de l'autre : *Tenet ille dolorem semper, & amissum fratrem lugentibus offert.*

Cela n'est point vn fait inventé, nous en avons le certificat signé du Curé, de ce Gentilhomme, des habitans, & de ces Freres de la Charité : certificat dont la verité ne peut estre revoquée en doute.

Ainsi ces deux freres ont abandonné leur mere, & l'ont abandonnée à sa douleur par leur fuite : mais Jacques le Moine a porté seul la peine de la desobeissance des deux. Le doigt de Dieu qui a écrit le commandement d'obeir aux peres, & de les honno-

rer, a écrit en mesme temps la peine, & la réponse de la mort aux enfans rebelles : & ma partie a trouvé par le retour de l'un de ses enfans, que l'autre par sa mort, luy avoit servi d'exemple de la justice & de la colere du Legislatteur.

Donc, MESSIEURS, vous voyez la verité de la mort de Jacques le Moine; Et cela estant, comment veut-on qu'il revive en la personne de cet enfant que l'on nous suppose: luy qui est reconnu par son pere, luy qui reconnoist son pere?

Et c'est, MESSIEURS, la derniere partie de ma cause, dans laquelle il faut examiner ce qui fait à mon avantage des circonstances de l'interrogatoire presté par toutes les parties; Commençons par celuy du pere.

Que dit ce pere pauvre? il rend compte de sa vie, il nomme toutes les villes par lesquelles il a passé, & où il a demandé du pain.

Il dit qu'il s'est marié en la ville de Bapaume, estant lors soldat en garnison, avec Jeanne le Blond, veufve d'un Cordonnier.

Que dans les diverses routes qu'il a tenuës, passant par la ville de Mondidier, sa femme y accoucha de deux enfans à la fois, qui moururent trois jours après.

Qu'au bourg de Neuville (où il a depuis demeuré) sa femme y accoucha encore de deux enfans à la fois, d'un fils & d'une fille; que la fille est morte dans le bas Limosin; que son fils est celuy qui

fait le procès, est ce Louïs Mauroussseau, prisonnier avec luy.

Qu'après avoir demeuré quatre ou cinq ans en Limosin, retournant en ce bourg de Neuville avec sa femme & son fils, & passant par la ville de Tours, sa femme y tomba malade, fut portée à l'Hospital le jour de Pasques 1654. où elle mourut peu de jours après.

Que son fils en ce mesme temps fut traité par les Religieuses de l'Hospital de Tours d'un mal qu'il avoit sur le nez.

Qu'il est venu à Paris depuis la mort de sa femme demander sa vie.

Que de là il retourna à Neuville avec son fils, auquel il fit voir son parain, nommé Louïs Sandrier, & sa maraine appelée la Boulangere.

Qu'à Paris, où il revint quelque temps après, il rencontra ma partie à la Greve, qui luy demanda s'il n'avoit point entendu parler de deux enfans qu'elle avoit perdus, dont elle luy dit les noms, & luy promit recompense, si parmi ses voyages il en pouvoit apprendre quelque chose.

Que depuis il a esté à Vernon, où il arriva au mois d'Aoust de l'année 1655. la veille de la feste de S. Jacques, demandant sa vie, dans le dessein de retourner du costé de Chartres.

Il dit en suite comme il fut arresté, comme on luy mit les fers aux pieds : Tous ces faits vous seront exagerez par M. Bonaventure de Fourcroy son

Advocat, avec toute la force des circonstances.

Voilà, MESSIEURS, l'interrogatoire du pere : il rend compte de tout, il parle de tous ses voyages.

Ce pere qui est en cet estat de misere & de pauvreté, où il n'est rien de plus dur aux peres que de reconnoître leurs enfans, rien de plus miserable aux enfans que d'estre reconnus par leur pere ; ce pere en cet estat reconnoît son fils, pourquoy ce fils ne veut-il pas croire son pere ? le témoignage d'un pere, quoique pauvre, peut-il estre suspect à son fils ?

Assemblez-vous enfans de Iacob, dit l'Ecriture Sainte au chapitre 49. de la Genese : assemblez-vous enfans de Iacob, écoutez Israël vostre pere : *Congregamini, & audite filii Iacob, audite Israël patrem vestrum.* Pourquoi cette repetition de Iacob & d'Israël ? C'est la pensée d'un excellent Auteur moderne qui a commenté l'Ecriture Sainte : pourquoy cette repetition, puisqu'en effet Iacob & Israël est la mesme chose ?

Cela (dit-il) est mysterieux ; Iacob estoit un nom de reproche qui faisoit souvenir ses enfans de leur vile & basse naissance : Israël estoit un nom de force & de dignité, que Dieu mesme luy avoit donné, qui signifie en langue Hebraïque, *Deus cum illo.* Comme s'il vouloit dire ; écoutez enfans de Iacob, souvenez-vous de vostre basse extraction ; mais écoutez Israël vostre pere : soyez avertis que

vostre pere vous parle non pas comme Iacob, non pas comme vn pasteur, non pas comme vn homme qui gagne sa vie, mais comme Israël ; c'est Dieu qui est avec luy, & qui vous parle avec luy : vous devez l'écouter, & porter respect à l'autorité de ses paroles.

Ce pere pauvre parle à son fils : il dit par son interrogatoire qu'il est son fils ; que ce fils soit averti que son pere luy parle, non point comme vn homme pauvre, non point comme vn homme qui se veut supposer vn enfant pour luy chercher du pain, mais comme son veritable pere : C'est Dieu qui parle avec luy ; c'est la Nature qui s'explique par sa bouche ; c'est son amour qui se fait entendre ; ce n'est point Iacob qui luy parle, c'est Israël : ce ne sont point les paroles d'un homme, ce sont les réponses de la Nature : ce ne sont point les doutes du mensonge, ce sont les décisions de la vérité ; ce n'est point la voix du Pauvre, ce sont les oracles d'un pere.

Vous avez entendu le témoignage du pere ; suivons l'interrogatoire, & voyons la réponse du fils.

Cet enfant n'estoit lors âgé que de huit ans, & par cette raison on ne luy fait point prester de serment : le fils de ma partie auroit eu onze ans. La Cour voit quelle en peut estre la difference.

Il reconnoist ce Pauvre pour son pere ; il dit le nom de sa mere ; qu'elle est morte à l'Hospital de Tours ; qu'il avoit vne sœur, qui est decedée ; qu'il

demandoit l'aumosne avec son pere en cette ville de Paris ; il marque l'endroit où ils se retiroient près la porte S. Martin : dit qu'il ne fait ni écrire, ni signer.

Et quand on luy demande s'il veut toujours mendier sa vie avec son pere : il dit qu'il le falloit bien , puisqu'il estoit son pere, & qu'il ne vouloit pas renoncer à son pere ; ce sont les propres termes de sa réponse.

Quoy , MESSIEURS, cet enfant, qui a reçu la pauvreté en naissant, qui devroit avoir des sentimens pour vne meilleure fortune, ne la voudroit pas changer ? il est accoustumé, & à son pere, & à son mal . & parcequ'il ne peut reconnoistre sa partie pour sa mere, sans perdre son pere, il aime mieux mendier sa vie avec luy, que d'estre heureux avec elle ; il aime mieux reconnoistre ses hail-lons, & se ranger sous ce drapeau déchiré, que de defavouër sa milice. Il prefere son pere, quoique pauvre, à vne fausse mere, quoique riche : ce n'est qu'un olivier sauvage, comme parle S. Paul, mais qui refuse d'estre anté sur vne meilleure plante ; ce n'est qu'un foible ruisseau qui coule d'une foible source, mais c'est sa source. Enfin, MESSIEURS, il demande toutes les incommoditez de la vie, la faim, le froid, la pauvreté, & son pere.

Mais pourquoy aime-t-il tant la pauvreté, qu'il refuse de se jetter entre les bras d'une mere qui la pourroit faire cesser ?

N'est-ce

N'est-ce point qu'il est né, & qu'il a pris habitude avec ce monstre qu'il s'est apprivoisé dès le berceau, & que la pauvreté n'est point venue à luy comme vn homme armé pour le surprendre, pour parler aux termes de l'Ecriture ?

N'est-ce point plustost, comme le pretend S. Augustin qui rapporte la pauvreté à vne fin plus excellente, que connoissant ses devoirs & ses obligations, il a cherché du pain dans l'Evangile, & n'y ayant rencontré que du pain de cendres & de larmes, il prefere ce pain des Chrestiens à toutes les richesses du siecle ?

Non, MESSIEURS, j'ose dire que ce n'est point par ces raisons qu'il embrasse la pauvreté; c'est parcequ'il est forcé d'ouvrir les yeux à ces lumieres qui luy montrent son pere; c'est qu'il ne peut fermer l'oreille, & l'oreille du cœur, à cette voix secrete, qui le persuade, qui le presse, qui le force.

Ma partie n'a-t-elle pas des raisons aussi pressantes, pour desavouer cet enfant pour son fils, quand elle est interrogée, & que cet enfant luy est representé ?

N'est-ce point son interest, qui est cause de ce desaveu ? feroit-elle du nombre de ces femmes dont parle S. Augustin sur le Pseaume 137. qui ont douleur de leur fecondité, qui par vn esprit d'avarice exposent leurs enfans aux passans, & de crainte de les faire pauvres, les livrent entre les bras de la pauvreté ?

Ma partie n'a pas cette apprehension : elle a du bien suffisamment, pour ne pas craindre que ses enfans tombent dans cette malheureuse extrémité.

N'est-ce point quelque haine, quelque aversion secrette qu'elle eut pour Jacques le Moine son fils ?

Il ne faut pour détruire ce fait que le testament de son mari, qui veut qu'elle soit tutrice de ses enfans, par la raison de l'amour qu'elle leur porte ; autrement il dit qu'ils seroient ruinez.

En effet, MESSIEURS, selon la pensée de l'Ecriture, son ame est toute en celle de ses enfans, & elle pleure encore aujourd'huy la mort de l'un, avec les mesmes larmes dont elle en a pleuré deux.

Qu'est-ce donc ? c'est qu'en effet elle n'est point sa mere : c'est qu'elle ne sent point pour luy ces empressemens du sang ; tout est muët dans son cœur ; son oracle ne luy répond rien ; son ame est tranquille ; il ne s'y élève aucun de ces mouvemens rapides & violens qui la mettent en desordre, qui réveillent l'amour d'une mere qui a recouvré son fils.

En l'estat auquel est cet enfant, elle n'en a que de la pitié ; mais de cette pitié qui devance l'aumône que l'on doit aux pauvres : C'est vne marque qu'il est pauvre, & qu'elle est humaine ; mais ce n'en est pas vne qu'il soit son fils : c'est vne marque qui luy peut faire donner du pain, mais ce n'en est pas vne qui luy puisse donner vne mere : c'est

vne marque de la tendresse de son cœur, pour le secours de sa misere; mais ce n'en est pas vne des efforts de la nature pour la verité de sa naissance.

Voilà, MESSIEURS, la verité qui resulte de ces interrogatoires, ausquels que nous oppose-t-on? vne information faite à Vernon, dans laquelle on pretend qu'il y a preuve que cet enfant est le fils de ma partie.

Premierement, je supplie la Cour de se souvenir que cette information a esté faite à la requeste du Substitut, sans denonciateur; & que la Requête baillée sous le nom de Jean le Moine pretendu denonciateur, est l'ouvrage & l'artifice des Officiers de Vernon, qui ont voulu par vn antidate sauver leur procedure qui ne valoit rien.

En second lieu; quels témoins ont-ils fait entendre? sont-ce des parens de ma partie, ou de son defunt mari? ils demeurent pour la pluspart à Vernon; ces Officiers mesmes en demeurent d'accord par la Requête qu'ils ont fait presenter à ce pretendu denonciateur; par laquelle ils exposent, que ces enfans sont d'une des plus considerables familles de Vernon: Il falloit donc les faire entendre; ils pouvoient estre bons juges de la verité de la naissance de cet enfant: cependant je pretends qu'il n'y en a pas vn qui y ait esté appelé pour déposer.

Sont-ce les fermiers de ma partie qui demeurent sur les lieux, & qui connoissent ses enfans, qui

font témoins dans cette information ? tout aussi peu. Ils ont fait entendre des particuliers , toutes personnes affidées , & à leur devotion.

Cette information est composée entre autres , de douze femmes. L'on fait, sans blesser l'honneur que l'on doit à ce sexe, qu'il est fort credule, qu'il embrasse d'ordinaire les nouveautez, & qu'il donne vn corps à ses opinions & à ses pensées.

Et que disent ces témoins ? les vns, qu'ils veulent mourir si ce n'est l'enfant de ma partie : elles ne forment ni doute ni difficulté ; elles decident d'abord. Qui ne voit que les Iuges les font parler, & les font asseurer des paradoxes pour des veritez sur le peril de leur vie, sans qu'elles y ayent jamais pensé ?

Les autres ont dit que cet enfant, dès le moment qu'il a veû ma partie, l'a appelée sa mere ; & que la prononciation de ce nom a marqué sa naissance par la joye impetueuse de son cœur, qui cherchoit ce qu'il a trouvé : Les autres, qu'il avoit donné des enseignes de cette verité par vne cicatrice qu'il a sur le visage , telle que l'on pretend qu'en a vne Iacques le Moine ; & par les circonstances precises de tous les endroits de la maison que sa mere possede dans la Paroisse de Boif-hierosme, dont il s'est souvenu exactement : Et les autres, qu'ils croient que c'est le veritable fils de ma partie par la ressemblance qu'il a avec Iacques le Moine.

Voilà des circonstances qui vous seront exage-

rées, & par Maistre Claude Robert, qui plaide la cause de l'enfant, & par Maistre Iacques Bilin, qui plaide celle des Officiers: mais il n'est pas mal-aisé d'y répondre, & de les détruire.

Je pourrois soustenir, qu'il n'est point veritable que cet enfant ait appellé ma partie sa mere; & que les Officiers de Vernon, ou ont fait écrire ce qu'ils ont voulu, ou ont instruit cet enfant de donner ce nom à ma partie.

Mais quand je leur donneroie cet avantage que leur artifice n'y auroit rien contribué; la faim qui apprivoise, & qui discipline les choses les plus feroches, n'est-elle pas vn assez grand maistre pour avoir appris à cet enfant d'appeller son pere & sa mere, ceux dont il espere du secours & du pain? Celuy qui le fait vivre n'est-il pas son pere, avec autant de droit que celuy qui l'a fait naistre? & vn estranger qui ouvre les mains & le cœur sur sa misere, n'en fera-t-il pas appellé le pere par vn titre que la pieté autorise? & son veritable pere ne sera-t-il pas réputé estranger, par l'impuissance que sa pauvreté luy donne?

Ainsi cette simple prononciation du nom de mere par cet enfant, ne fait pas la certitude qu'il soit son fils. Et comme en Droit l'habitude qu'un homme prend d'appeller vn autre son fils n'établit pas la verité de sa naissance: *Neque professio, neque asseveratio nuncupantium filios, veritati præjudicat, l. 5. cod. de testamentis.* De mesme, celle que prend vn enfant

d'appeller vn homme son pere, ne luy peut donner aucun titre, ni fonder aucun droit en sa faveur.

En effet, MESSIEURS, ce nom de pere a sa racine dans l'ame & dans le sang : Ce nom est comme le point de perspective de la Nature qui s'y est toute recueillie : ce nom est comme son seau & son cachet ; c'est ce qui l'acheve, & qui la finit. Et comme S. Denis dit, que dans le nom de Dieu est comprise toute la vertu des choses sensibles : de mesme dans ce nom de pere est renfermée toute la force de la Nature qui le rend fecond, tout l'empire de la Loy qui le fait souverain, toute l'autorité du caractère qui le fait maistre.

La prononciation de ce nom ne doit pas estre vne production sterile des levres qui articulent les syllabes qui le composent : c'est la marque exterieure de son empreinte dans le fond du cœur, qui s'ouvre, & qui en déplie les chiffres par la bouche qui le prononce ; c'est le témoignage de ces sentimens impetueux de l'ame, de ces mouvemens pressez, de ces efforts puissans qui ont délié plus d'une fois la langue muette d'un enfant, pour s'écrier contre la main & le glaive levez pour frapper son pere.

Si cet enfant eust prononcé de cette sorte le nom de sa mere, il eust trouvé vn echo, qui luy auroit répondu : ma partie n'auroit pas manqué de l'appeller son fils, & de luy répondre du cœur si ce nom l'eust frappé au cœur : mais comme il n'estoit pro-

noncé que des levres, s'il est vray qu'il ait esté prononcé, il n'est rien demeuré de ces paroles mortes, non pas mesme le son qui les a suivies; cet enfant n'en est pas moins le fils d'un autre, & ma partie n'en pleure pas moins la perte du sien.

Quant à ces marques que l'on dit qu'il a données, à ces enseignes, à cette cicatrice sur le visage, à ces circonstances de la maison de ma partie. Premièrement, ma partie soustient que son enfant n'eut jamais de cicatrice.

Mais quand cela seroit, qui ne voit que cette marque, & toutes ces circonstances peuvent estre un effet de sa memoire, qui a retenu les choses que l'on luy a apprises.

Je say bien qu'Egée dans Plutarque reconnut Thesee pour son fils, à la veüe de l'épée qu'il avoit cachée sous vne roche lors de la grossesse de sa femme, & que son fils instruit par sa mere avoit prise, après que l'âge luy eust donné la force de lever cette pierre qui la couvroit: mais cette marque en estoit vne invincible & indubitable: Egée avoit attaché à cette épée le destin de son fils, & la verité de sa naissance: il n'y avoit que son fils, qui suivant ses ordres pût estre instruit par la bouche de sa mere de ce secret concerté entre elle & son mari, qui estant revelé eust armé contre sa vie & celle de son fils cinquante freres tous enfans de Pallas ses ennemis: la mere avoit trop d'interest de n'enseigner qu'à son fils, & de ne mettre qu'entre

ses mains cette épée fatale , laquelle sortant du sein de la terre le devoit faire reconnoître , non pas pour vn enfant de la terre , mais pour son fils legitime.

Je say bien que dans Homere Vlysse eut peine à se faire reconnoître à son pere, qu'en luy donnant des marques dont il fut tout-à-fait convaincu ; Voyez (dit-il) cette cicatrice, que j'ay receüe sur le Parnasse : (il découvroit vne blesseure, comme on pretend que cet enfant en monstroït vne) souvenez-vous du jour que vous m'envoyastes visiter Antilochus mon ayeul, qui me chargea de presens; rappelez en vostre memoire, ceux que vous me fites , quand dans vostre verger sur la fin du jour vous me donnastes des figues & des fruits de toutes sortes; & que dans ce mesme verger il y avoit des vignes & des raisins meurs.

Mais ces marques qu'il donna à son pere, ne firent qu'aider la reconnoissance que la Nature avoit déjà commencée, & ne vinrent que foiblement au secours de son amour, qui avoit déjà trouvé son fils, & qui cherchoit à l'embrasser.

Mais quand ce mesme Vlysse, dans le mesme Homere, descendit dans les enfers, & qu'il y vit l'ombre de sa mere, il eut beau rappeler toutes ces circonstances, luy monstrier sa cicatrice, la faire souvenir de ces presens, & des fruits de ce verger; elle demeura vne ombre muëtte, vne idole qui ne répondit rien : elle ne le reconnut point : il fallut
pour

pour le reconnoître qu'elle beust le sang de ce sacrifice, qui appaise les Dieux avec les Ombres : Il fallut qu'elle fust toute échauffée, & toute pleine de ce sang, qui réveilla ses connoissances & son amour : καὶ πέν ἄμα κελαίνεφες, αὐτὴ δὲ ἔγνω.

Cet enfant vient à ma partie, il l'appelle sa mere, il luy montre sa cicatrice ; il luy donne (dit-on) des marques de sa naissance par toutes les circonstances qu'il rapporte de sa maison : Ma partie ne le reconnoît point à ces marques ; elle demeure muette comme la mere d'Ulysse : il falloit pour la faire parler, & pour reconnoître son fils, qu'elle eust esté toute pleine & toute échauffée de son sang ; qu'elle eust senti couler dans ses veines ce sang qu'elle a donné à son fils, & qui n'eust pas manqué de remonter jusques à sa source pour y murmurer.

Ce sang eust esté sans doute le sang du sacrifice qui eust reconcilié non pas les Dieux avec des Ombres, non pas la mere avec vn fantosme ; mais les Dieux domestiques avec la famille, la mere avec son fils, la mere avec elle-mesme ; qui eust appaisé les seditions de son cœur, le murmure de ses entrailles, le bruit de la nature. C'est à cette marque infailible que ma partie l'auroit reconnu, & non pas à ces autres marques incertaines & fautives.

Car après tout, la reconnoissance que font les peres de leurs enfans, ne demande point ces éclaircissemens : la loy de leur amour n'est point establie

sur des conjectures, mais sur les principes de la vérité : Elle n'est point l'ouvrage de la subtilité de l'esprit qui raisonne ; elle l'est de l'autorité de la Nature qui decide : elle ne cherche point de flambeaux estrangers pour la conduire ; elle a assez de ses propres lumieres pour l'éclairer : elle ne fait point former d'argumens , ni discourir sur les apparences ; mais elle commande, mais elle prononce sans raisonnement & sans discours : C'est cet oracle du cœur qui répond toujours fidelement aux peres qui l'interrogent : ils ne demandent point d'autres lumieres, ni d'autres marques.

Ma partie ne reconnoist point cet enfant pour son fils, ni aux marques qu'il en donne, ni à pas vne autre qui luy en parle dans son cœur, dans ce tribunal , où la Nature est toujours toute victorieuse , & toute triomphante.

Le fait de ressemblance de cet enfant à Jacques le Moine fils de ma partie, est aussi peu considerable que les autres.

Si c'estoit les parens des enfans de ma partie qui eussent esté appelez pour témoins , & qui dans l'information eussent déposé de ce fait ; peut-estre que cette circonstance meriteroit quelque reflexion.

En effet , les parens remarquent mieux que les autres cette ressemblance ; cet esprit du pere dans ses enfans ; ce trait de lumiere qu'il met sur leur front comme son seau , laquelle s'ouvre & se dé-

plie imperceptiblement par la suite des années, comme vne image que la Nature avoit ébauchée, & que le temps acheve : cet air caché, qui n'est penetrable qu'à la famille, de mesme que cet esprit qui sort de la main du Peintre, & qui se répand sur son ouvrage, n'est remarquable qu'aux Maistres, & aux Peintres mesmes.

Ainsi les parens sans doute y voyent ce que les autres n'y voyent pas ; la Nature se rend comme sensible à eux ; elle s'explique avec eux de sa maniere d'agir, & fait en cela, comme vn excellent ouvrier, qui laisse découvrir les secrets de son art à ceux pour lesquels il travaille.

Donc les parens sont ceux qui en pouvoient déposer ; ces Officiers n'avoient garde de prendre leur témoignage, ni de les faire déposer dans leur information : ils savoient bien que la foy que l'on doit à leur témoignage auroit détruit ce fait supposé de ressemblance.

En effet, MESSIEURS, jamais cet enfant n'a ressemblé au fils de ma partie. La difference seule des âges pourroit faire celle des visages, quand il n'y auroit point d'autres circonstances : le fils de ma partie auroit eu trois ans plus que l'autre.

Mais quand ce fait de ressemblance seroit véritable, seroit-ce vne consequence pour dire qu'il seroit fils de ma partie ? ne sauroit-on se ressembler, sans estre freres ?

Et sans en chercher des raisons dans la Mede-

cine, ne fait-on pas que la ressemblance est vn trait inimitable du doigt de Dieu, qui tient le pinceau, & qui grave ce qui luy plaist sur son ouvrage; quoiqu'elle passe pour l'effet d'une cause aveugle, & fortuite?

Ce grand Maistre de la Nature, qui fait des vaisseaux d'honneur ou de honte selon son choix, en fait quelquefois deux pareils & de mesme figure. Il fait naistre quelquefois deux hommes semblables, qui n'ont pas besoin de chercher leur image ni dans la glace des miroirs, ni dans le crystal des eaux, mais dans eux-mesmes, dans ces traits vivans & fideles, que la Nature a placez sur leur visage comme dans deux lignes égales, tirées non point de la main d'Apelles, mais de celle de Dieu mesme; qui se cherchent enfin, & qui se trouvent l'un dans l'autre.

Nos Histoires sont pleines de ces exemples, qu'il seroit hors de ma cause de vous rapporter, & qui font foy que la Nature n'allie pas toûjours ceux qu'elle fait ressembler.

Ainsi cet enfant pour ressembler (ce qui n'est pas) à celui que ma partie a perdu, ne deviendrait pas son fils; l'un seroit toûjours le fils du Pauvre, & l'autre celui de ma partie. Ils auroient toûjours la mesme difference entre eux que l'estoile, & la comete: toutes deux ont la mesme figure & la mesme apparence: toutes deux semblent avoir les mesmes clartez; mais l'une est assise au firmament, &

l'autre ne l'est pas ; l'une brille d'un feu que le Soleil allume , l'autre n'est qu'une vapeur de la terre , & qu'un astre trompeur , qui enfin tombe du Ciel , où l'on s'imagine qu'il est placé.

Ainsi, MESSIEURS , vous voyez que toutes ces marques sont pleines d'imposture ; & que ma partie ne voit rien qui puisse , je ne dis pas la convaincre , mais luy inspirer le moindre mouvement pour la faire douter.

Mais pour vous faire connoître par cette information même l'imposture & la calomnie de nos parties adverses , il ne faut que voir ce que depose la veufue Cotté cousine de ma partie : Elle dit qu'elle ne connoît point l'enfant : l'enfant de sa part ne luy a point parlé : cependant il n'eust pas manqué de la connoître , puisque c'est en sa maison que demouroit la veufue le Moine quand elle faisoit quelque séjour à Vernon. Y a-t-il de l'apparence , que cet enfant qui alloit souvent à Vernon avec sa mere , l'eust méconnuë ?

Ainsi, MESSIEURS , si cet enfant est né pauvre , c'est une blessure de la fortune : s'il reconnoît par son interrogatoire Jean Maurousseau pour son pere , c'est la parole de la Nature , qui s'explique sans artifice : s'il appelle ma partie sa mere , c'est une des leçons de sa pauvreté & de sa faim : s'il rapporte quelques circonstances d'une maison qu'il n'a jamais veuë , c'est le crime de ceux qui en ont chargé sa memoire : s'il a quelque ressemblance

avec Iacques le Moine, c'est vn jeu de la Nature; s'il monstre vne cicatrice, c'est vne des bouches de sa pauvreté.

Mais encore de quelle foy peut estre vne information de cette qualité, quand il seroit vray, ce qui n'est pas, qu'elle porteroit quelque preuve avantageuse pour cet enfant: n'est-il pas contre toutes les maximes & les principes de Droit de prouver l'estat d'un enfant par témoins?

Toutes les preuves qui s'en peuvent faire dépendent de bons titres, d'un contract de mariage des pere & mere, des extraits baptistaires qui établissent la verité de la naissance des enfans: *Non nudis asseverationibus, nec ementita professione, sed matrimonio legitimo concepti, vel adoptione solemni, jure civili patri filij constituuntur.* Voilà comme parlent nos Loix.

Aussi quand on a demandé dans la disposition de la Loy *Lucius* 43. ff. de conditionibus, dans l'espece de laquelle vn testateur dit, *si Seius natus ex illa muliere, filium meum se esse judici probaverit, heres mihi esto.* Quand on a, dis-je, demandé si cette condition estoit bonne, le Jurisconsulte Paulus répond que non, parcequ'une preuve de cette qualité n'est pas recevable par le Preteur; il faut des titres, & des titres sans contredit.

Iusques-là mesme que si les titres de l'estat d'un homme libre se trouvent perdus & égarés, la Loy 8. ff. quod metus causa, dit qu'il est impossible de prononcer en sa faveur; Et c'est pour cela qu'elle pro-

met la restitution à celuy qui auroit promis de l'argent à vn autre, de peur qu'il ne supprimast ses titres qui estoient en sa puissance; parcequ'en effet c'est vne crainte qui peut tomber dans l'esprit de l'homme ferme & constant, qui doit apprehender de perdre ses titres, comme de tomber en servitude: *Non dubitatur, quin maximo metu compellar*: ce sont les termes de la Loy; *Utique si jam in servitutem redigor, & illis instrumentis perditis, liber pronuntiari non possum.*

Quels sont ces actes & ces titres? c'est vn contract de mariage, c'est vn extrait baptistaire. Où est le titre que ce Pauvre rapporte pour monstrier qu'il est le fils de ma partie? il n'en rapporte point. Mais quel est celuy que nous rapportons pour luy? c'est son extrait baptistaire delivré à Louïs Mor-dan luy-mesme; il a esté baptisé à la Neuville le 2. Novembre 1646. ses pere & mere y sont nommez, Iean Maurouffseau & Ieanne le Blond; son parrain Louïs Sendrier, & sa maraine la Boulangere y sont pareillement nommez: Cette verité est appuyée par l'interrogatoire du Pauvre qui en fait l'aveu.

Ce titre est bon, il est valable, il establit la verité de l'estat de l'enfant, il est fils du Pauvre.

Ma partie rapporte de sa part, pour asseurer la verité de la naissance, son contract de mariage, l'extrait baptistaire de son fils du 11. Septembre 1644. en la Paroisse de Boif-hierosme: Iacques le

Moine est donc son fils; ce Jacques le Moine est mort, nous en avons le certificat; donc personne ne le peut représenter.

Ainsi, MESSIEURS, vous découvrez le dessein criminel de ces Officiers, qui par leur information veulent réduire en preuve l'estat d'un enfant, qui le veulent faire fils de ma partie par la deposition de trois ou quatre témoins qui peuvent avoir esté marchandez.

Jugez, MESSIEURS, quelle en seroit la consequence; & si vous croirez des témoins, quand il s'agit de l'estat d'un enfant, puisque vous ne les croyez pas, quand il ne s'agit que de la validité d'un testament ou d'une donation: si vous recevrez des témoins à effacer les caracteres vivans de la Nature, puisque vous ne les recevez pas quand ils veulent changer ou alterer une lettre d'un acte passé pardevant des hommes qui se peuvent tromper: si vous croirez des témoins pour establir l'empire des peres, & la dépendance des enfans, puisqu'en Droit on ne les a jamais crûs pour establir la puissance des Maîtres, & la succession des esclaves.

Mais quelle est après tout la consequence que l'on tire de cette information; que ce Pauvre a enlevé cet enfant, qu'il en a fait un larcin à ma partie qui est sa mere, pour luy chercher du pain, & pour estre le soutien de sa vie: *Mendicaret, nisi mendicos fecisset.*

Je say bien, MESSIEURS, que le desordre a esté

esté grand jusques ici parmi ces sortes de personnes.

Je say qu'il y a peu de veritables pauvres, de ceux que Dieu tire de son sein, comme il tire les vents de ses trefors, & sous lesquels il se déguise suivant la pensée de Tertullien, qui appelle le pauvre, *Deus larvatus*.

Ceux-là, dit S. Ambroise, portent vn visage, sur lequel comme sur vn livre ouvert, quoique déchiré, on doit voir avec respect le caractère de leur mission, & de celui qui les envoie.

Mais la necessité, qui apprend plus de choses, que l'amour mesme, que Platon appelle *πρωδικα-
λον*, a produit dans la suite des temps des imposteurs, qui s'estant fait de leur paresse le titre de leur pauvreté, au lieu d'un visage ne portent qu'un masque, qu'ils chargent de fausses cicatrices & de fausses blessures : *cui sine causa vulnera, cui suffossio oculorum* : ce sont les paroles du 23. chapitre des Proverbes; ils se cachent sous cette fausse montre qui les represente, comme sous le manteau de Diogene qu'ils exposent aux passans, pendant que sous cette figure trompeuse ils jouissent de leur proie, ils dérobent & mangent le pain des pauvres, & que la charité abusée donne & perd ses aumônes.

Ils font plus : ils arrachent les enfans du sein des peres ; ils se les supposent, ils les défigurent, ils les blessent par tout, ils les immolent comme des victimes à leur pauvreté, & n'en estant point

les peres, ils en deviennent les parricides: *qui alledet parvulos ad petram*. Ils en font vn larcin, & vn commerce qui merite la mort, par la Loy de Dieu mesme, lequel, comme dans le Prophete il s'oblige de tirer le pauvre des mains des forts, promet pareillement d'arracher le riche des mains des pauvres, & prononce au Deuteronomie la derniere peine, contre celuy qui se trouvera coupable de ce crime: *Si quis furatus fuerit animam à fratribus suis, à filiis Israël, & vendiderit, morietur vir ille*.

Ce sont de veritables plagiaires. marquez & condamnez par la Loy del'Empereur Constantin au Code, *ad l. de plagiariis: Plagiarii, qui viventium filiorum miserandas infligunt parentibus orbitates*.

Surquoy vn excellent Professeur de l'Eloquence en vne ville d'Allemagne, appelé Iunius, qui a donné ces Oraisons au public, fait cette reflexion.

N'est-ce pas vne chose déplorable, qu'un pauvre enleve des enfans, que ce peuple sans genealogie, sans famille & sans nom; ce peuple digne d'une sterilité perpetuelle; ce peuple de blesez, qui compte ses playes au nombre de ses biens; ce peuple qui n'a que des successeurs, & qui n'a point d'heritiers, auxquels il ne peut donner que la terre & le Soleil de leurs peres, enleve & se suppose des enfans?

Il n'y a point d'application à faire de ce desordre, & de la Loy qui le punit au fait de la cause, dans laquelle ce Pauvre n'a point fait vn larcin de son fils

à ma partie, puisqu'il fait voir qu'il est son fils, puisque ma partie vous montre que le sien est mort.

Ainsi cet enfant n'est point emprunté ni dérobé, c'est le véritable fils de ce Pauvre, c'est la compagnie de son pere, c'est le compagnon de ses miseres dès le berceau, c'est luy qui demande du pain pour son pere, c'est luy qui le reçoit; ce sont ses yeux, sa bouche & sa main: *Quem tanti est mihi genuisse vel sic.*

Il me reste à détruire la dernière objection, après laquelle je finis.

Tout le peuple de Vernon (dit-on) donne cet enfant à ma partie; c'est vne voix vniuerselle, qui crie contre elle, & qui l'accuse.

Mais cette voix peut-elle estre plus forte & plus fidele que celle du sang & de la nature? peut-elle parler & faire du bruit quand l'autre est muette? quel est ce faux oracle qui nous répond quand le véritable est dans le silence? Ma partie soustient que cet enfant n'est point son fils, & ce peuple veut qu'il le soit; qui des deux est le plus digne de foy?

Le peuple dans l'Ecriture Sainte est comparé aux grandes eaux: Les eaux dans la mesme Ecriture, ont esté la matiere de la production de toutes les creatures de l'air; il n'est rien de plus inconstant, ni de plus leger.

Est-ce la première fois que le peuple a embrassé les ombres pour les corps, les apparences & le mensonge pour la verité?

N'apprenons-nous pas que sous l'Empire des Césars, vn Equitius se disoit le fils de Titus Gracchus, & que tout le peuple couroit après cette idole & cette imposture ?

Vn Erophilus ne soustint-il pas, appuyé qu'il estoit du secours & des applaudissemens du peuple, qu'il estoit le petit fils de Caius Marius, qui avoit esté sept fois Consul ?

Mais celuy-là ne fut-il pas plus hardi que tous les autres, qui du temps de Sylla, non seulement se disoit le fils d'Asinius Dio; mais qui eut l'insolence de chasser de la maison son fils & son legitime heritier, & soustint qu'il estoit vn imposteur avec des raisons si apparentes, qu'il eut pour luy tous les suffrages du peuple, qui ne vouloit pas que la verité se sauvast de l'artifice, & démeslast ce nuage qui la couvroit ?

L'Auteur dit que les Dieux Penates en rougirent, & que de honte ils furent tout prests d'abandonner le feu & le foyer qu'ils gardoient.

Tant il est vray que le peuple d'ordinaire est mal persuadé, & qu'il persuade mal les sages; & que ce n'est pas d'aujourd'huy qu'il se trompe, qu'il donne des enfans, qu'il distribuë des peres, & qu'il prend Alexandre pour le fils de Jupiter.

Laissons donc crier ce peuple de Vernon, contre ma partie, laissons luy faire du bruit: Après les efforts d'une tempeste qu'il a élevée, il ne laissera que de l'écume sur le rivage, & qu'un murmure

inutile, pareil à celui de la nuë quand elle forme la foudre, qu'elle a peine d'enfanter : *Vocem dedeunt nubes.*

Ainsi, MESSIEURS, cet enfant n'a point changé d'estat ni de fortune, quoiqu'il ait eu les applaudissemens du peuple de Vernon; il est toujours ce qu'il estoit auparavant; le fils pauvre d'un pere pauvre, enfant de la terre, de toutes nations, & de toutes langues.

Mais après tout, vous voyez, MESSIEURS, que ce sont les Juges de Vernon qui nous ont causé tous ces desordres; ce sont eux seuls qui sont les ouvriers de cette fatale machine qu'ils ont élevée contre nous, & qu'ils ont placée au milieu de la ville de Vernon, après l'avoir remplie d'armes pour nous détruire: Ce sont eux qui veulent faire une mere sans grossesse & sans accouchement; qui veulent arracher un enfant à son pere, & ravir le bien à un pere, mais le bien seul qu'il possède, & qui le fait riche sans luy ôter sa pauvreté. Ils sont cruels de rouvrir les sources des pleurs d'une mere qui a perdu son fils; parricides; d'armer un fils contre son pere; plagiaires, de dérober un enfant à un pauvre. Ils ont excité le peuple: ils ont formé la foudre dans la nuë; ils en ont fait éclater le bruit; ils l'ont fait tomber sur une femme, sur un pauvre & sur un enfant; quel est l'honneur & la gloire de ce triomphe?

Mais enfin cet enfant a parlé, non plus en la pre-

sence de ces Iuges qui detiennent la verité en injustice, mais en presence des Dieux plus forts pour le secourir, que ceux que l'on voyoit aux costez d'Achille, & qui luy servoient de bouclier.

Cet enfant sans doute avoit besoin de ce secours qui luy est descendu des montagnes, de cet Arrest du Conseil du Roy, de cette force souveraine qui est venuë dégager son cœur, & rendre justice à sa bouche, pour me servir de la pensée de l'Ecriture: *Redde justitiam ori tuo.*

Ces Iuges, comme ces faux Prophetes, qui dans la mesme Ecriture trompoient Achab, avoient mis vn enfant de leur parti pour leur aider à déguiser la verité qu'ils connoissoient: sa bouche avoit proferé le mensonge; il falloit l'en purifier; & elle n'eut pas plustost esté touchée de la parole imperieuse d'un souverain Iuge, comme de la verge d'un autre Moïse, qu'on en a veû couler avec abondance les sources de la verité. C'est la verité qu'il a dite dans l'interrogatoire qu'il a presté pardevant vous, MONSIEUR, qui a fait découvrir l'imposture & la calomnie des Officiers de Vernon.

Comment est-il possible qu'en cet estat ils échappent à vostre Iustice, eux qui ont abusé de leur Iustice, eux qui ont laissé éteindre ce feu qui doit toujours estre allumé dans leur cœur & dans leurs mains, qui ont corrompu l'encens des sacrifices?

La prevarication est punissable en toutes sortes de personnes, mais principalement en celles

des Juges, quand les balances en la main ils distribuent l'injustice, & y mettent vn autre poids que celui du Sanctuaire : c'est alors qu'ils ne doivent plus trouver d'excuse auprès de vous, ni de protection dans vostre autorité.

Punissez ces Juges, & rendez, MESSIEURS, à vn pere l'heureuse possession de son fils vivant : Laissez vne mere dans le triste veufvage de son fils mort ; rien ne peut tenir sa place que sa douleur qui le represente ; tout ce qu'on luy peut offrir, n'en est point l'image ; elle ne peut le reconnoistre à pas vne marque qu'à celle que ses larmes luy en ont tracée dans son cœur. Vn pere pauvre vous demande son fils ; rendez luy son fils pauvre. Ma partie ne vous demande rien.

Elle a cherché son fils, & ne l'a trouvé que dans le tombeau ; encore si c'estoit dans le tombeau de son pere, comme Astyanax dans celui d'Hector, elle auroit quelque sujet de consolation : mais il est mort dans vne terre estrangere, loin de ses yeux, & de son secours : il est mort comme vn pauvre, enterré par les Freres de la Charité : & parceque ce Pauvre ne s'en peut pas dire le pere, nous voulons bien que cet avantage luy reste, que s'il n'a vescu son fils, il est mort comme s'il eust esté son fils.

Mais puisqu'il est mort, pourquoy faut-il que sa mere soit en peine de soustenir vn procès pour son estat ? Lycurgue, ce grand Legislatteur de Lacedemo-

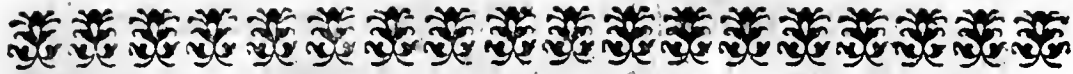
ne, avoit ordonné par vne de ses Loix, d'enfevelir les morts avec des fueilles d'olivier, pour marquer à ses citoyens, que les morts ne doivent plus estre la matiere d'une guerre, ni d'un procès.

Jacques le Moine n'est plus au monde, il jouit de la paix du sepulcre; est-il juste qu'en cet estat on luy face troubler celle de sa mere? Ce pere pauvre demeure d'accord de sa mort; & se faisant justice le premier, il vous la demande pour luy & pour ma partie.

Dans la pauvreté qui l'accable, il a interest que son fils luy soit rendu, comme son heritage & son patrimoine, comme le bras qui le nourrit, comme la main qui essuye les sueurs de son visage.

C'est par un autre interest, c'est par le seul principe de la Nature, c'est par le seul mouvement de sa douleur, que ma partie vous demande Justice; laquelle après tout est fort aisée à luy rendre, & qui ne doit point faire, ni de consequence, ni d'envie; puisqu'en la luy faisant, vous ne rendrez qu'une fausse image à son amour, qu'une idole à son cœur, qu'une ombre à ses poursuites, qu'un fils mort à sa mere.

Je conclus, à ce qu'il plaise à la Cour casser toute la procedure extraordinaire, declarer les Officiers bien intimez: & à l'égard de la demande de la partie de M. Claude Robert, la declarer non recevable; & les condamner en tous les dommages, interests, & dépens.



DE FOVRCROY pour Iean Monrousseau
prisonnier en la Conciergerie du Palais, in-
teruenant & demandeur.

*Contre Maistre Louïs Mordant Lieutenant General
au Bailliage de Vernon, & Maistre Claude Louïs Sub-
stitut de Monsieur le Procureur General au mesme Siege,
intimez en leurs noms, & defendeurs. A dit:*

MESSIEURS,

Vous avez entendu en la derniere Audience le
sujet de nostre cause, & de la persecution qu'on
nous a faite. On vous en a remarqué les auteurs;
deux Officiers de Vernon que nous avons pris à
partie : on vous en a distingué les personnages;
vne mere, vn pere, & vn enfant.

Vne mere, à qui on veut donner vn enfant qui
n'est pas à elle; vn pere, à qui on veut arracher vn
enfant qui luy appartient; vn enfant, dont la con-
dition est suspenduë entre l'artifice du mensonge,
& la verité de sa naissance.

Vne mere, qui aime vniquement l'enfant qu'el-
le a perdu, & qui ne peut souffrir celuy qu'on luy
represente; Vn pere, qui n'a pas dequoy nourrir
son enfant, & qui ne peut se resoudre à l'aban-
donner; Vn enfant, dont le sort est incertain en-

Ee

tre vne mère insensible, & vn pere miserable.

Dans la mere la Pieté souffre; dans le pere la Nature triomphe; dans l'enfant la Fortune se joue.

La Pieté souffre dans la mere, puisqu'on luy veut oster l'amour qu'elle a pour son enfant, pour le donner à vn inconnu; la Nature triomphe dans le pere, puisqu'il ne veut pas desavouer son fils non pas mesme pour le rendre plus heureux; la Fortune se joue dans l'enfant, puisqu'elle met au hazard des conjectures la question de son estat.

La mere vous a déjà fait l'histoire de son infortune, elle vous a expliqué les sujets de sa douleur, & certainement, MESSIEURS, vous en avez esté touché. Je ne doute pas aussi que vous n'avez plaint l'enfant, quand vous avez veû que la condition de sa naissance estoit vn obstacle invincible au dessein que vous pouviez avoir de luy faire du bien en le donnant à vne mere qui en eut; Mais vous admirerez la force de la nature, & vous couronnerez la constance du pere, quand je vous ferai voir que ni son extrême mendicité, ni l'esperance d'une meilleure fortune, ni les rigueurs d'une longue prison qui dure encore aujourd'huy, n'ont pas eu assez de pouvoir pour ébranler sa fermeté, & pour alterer le moins du monde les sentimens naturels qu'il a toujours conservez pour son fils.

Après cela, que restera-t-il, MESSIEURS, sinon que vous jettiez les yeux sur nos persecuteurs, &

que vous fassiez éclatter vostre juste indignation sur les auteurs de la tempeste ?

Car il ne faut pas s'imaginer, parceque c'est vn gueux qui a souffert, que ce soit ici vn sujet comique, & vne cause de divertissement ; je sai bien ce que le Satirique a dit, & ce qu'il a dit n'est que trop vrai, que ce qui est de plus dur & de plus fâcheux dans la pauvreté, c'est qu'elle rend les hommes ridicules ; c'estoit là l'humeur du peuple de son temps : mais ce n'estoit point là l'esprit des sages ; ce n'est point là l'esprit du Christianisme ; ce n'est point là l'esprit de nos loix ; la pauvreté quelle qu'elle soit, est vne chose sainte parmi nous, les personnes les plus misérables sont les personnes les plus sacrées, & on ne sçauroit outrager vn pauvre sans commettre vn sacrilege. Voilà des veritez qui doivent faire trembler nos parties aduerses.

Ils estoient obligez par le devoir de leurs charges, de proteger particulièrement la veuve, le pauvre, & l'orphelin. Vous avez veû, MESSIEURS, le complot qu'ils ont formé pour opprimer la veuve ; mais vous allez voir qu'ils n'ont pas moins outragé le pauvre, & je puis dire qu'ils ont fait eux mesmes des orphelins en arrachant les enfans à leur pere.

Causam viduæ non iudicaverunt, causam pupilli non direxerunt, & iudicium pauperum non iudicaverunt : numquid super his non visitabo dicit Dominus, aut super gentem huiusmodi non ulciscetur anima mea. Ce sont les pa-

roles d'un grand Prophete qui vous découvrent d'abord toute la face de nostre cause , & les premiers sentimens qu'on en doit avoir.

MESSIEURS, je ne vous ferai pas vne narration estudiée pleine d'artifice & d'ornemens , je ne vous proposerai point vn tableau animé de couleurs vives & éclatantes ; les couleurs brillantes ne fient pas bien à des miserables, le fard qui est l'ornement des grands est vn crime dans les pauvres, & l'artifice n'est pas necessaire où la verité parle d'elle mesme.

Je vous représenterai ma cause toute nuë , & dans son estat naturel sans déguisement & sans figures, parce que le discours le plus simple, est aussi le plus propre pour imiter la bassesse de la condition de ma partie.

Il n'est pas necessaire que je vous parle de sa naissance, ni des premiers emplois de sa vie, sinon pour vous monstrier qu'on ne peut pas luy reprocher sa pauvreté , qu'il n'a pas meritée par ses débauches , mais qu'il a trouvée en naissant dans sa famille. Il est fils d'un tailleur de pierres de Limousin, dans son bas âge il gaignoit sa vie à garder les troupeaux, depuis il a porté les armes pour le service du Roy en Italie & en Flandre, & à present il peut estre âgé de cinquante ans ou environ.

Je vous supplie, MESSIEURS, d'observer vne premiere circonstance. Après la prise de Bapaume, le Regiment où il servoit y ayant esté laissé en

garnison , pendant son séjour il fit connoissance avec la nommée Ieanne Blond veuve d'un artisan de la mesme ville , il luy parla de mariage qui fut bientost resolu entre eux.

Ils s'adresserent au Curé de l'Eglise de Bapaume pour estre mariez , le Curé les refusa parceque Ieanne Blond veuve ne rapportoit point le Certificat de la mort de son premier mari. Cela fut cause qu'ils allerent en la ville d'Arras, où ils trouverent plus de facilité , Maistre Michel Hocquet Curé de la Paroisse de saint Nicolas y celebra leur mariage en presence du Caporal, & de quelques soldats de la Compagnie, dont estoit celuy pour qui je parle, le 27. May 1642.

Vous n'attendez pas, MESSIEURS, que je vous rapporte un Contract de mariage, vous jugez assez qu'il n'y avoit point de conventions à regler entre des personnes qui n'avoient point d'autre patrimoine que la misericorde publique, ni d'autre revenu que les aumosnes.

D'où est-ce donc que j'apprens tous les faits que je viens de dire à la Cour ? Ils resultent de trois interrogatoires qui ont esté prestez par ma partie , deux à Vernon pardevant le Lieutenant General, & un troisiéme en la prison du Fort l'Evesque de cette ville, en vertu del'Arrest du Conseil. Et dans ces trois interrogatoires je pretens que les réponses de ma partie sont si precises, si sinceres, si bien circonstanciées & si vniformes,

qu'on ne sauroit douter de la verité des choses qui y sont contenuës.

Outre ces trois interrogatoires, la verité de leur mariage resulte encore du Certificat Latin du Curé de Saint Nicolas d'Arras, qui en a fait la celebration.

Ce Certificat a esté perdu à la verité, mais il est enoncé fidelement dans vn acte autentique, dont je parlerai en son lieu, qui a esté passé en vn temps innocent, & dont la foy ne peut estre revoquée en doute.

Certainement faisant reflexion sur la qualité de ma partie, vn Pauvre, vn Mendiant, je n'esperois pas trouver tant de preuves de son mariage, & parceque toutes les preuves coustent de l'argent, & parcequ'on fait que le mariage ordinaire de ces sortes de gens est plustost vn meslange fortuit & naturel, qu'une conjonction civile & legitime.

Donc Iean Monrousseau & Ieanne Blond ayans esté mariez en la ville d'Arras le 27. May 1642. retournerent à Bapaume; C'estoit vne ville de conquête, vne ville ruinée, ils en sortirent pour chercher ailleurs vn establissement plus commode. Dans ce dessein ils passerent par la ville de Mondidier, ils y sejournerent quelques mois en la maison du nommé Corfon, où Ieanne Blond accoucha de deux enfans jumeaux, vn fils & vne fille, qui moururent tous deux, la fille trois jours, & le fils six mois après. Je passe legerement sur toutes

ces circonstances qui sont inutiles, pour ne m'arrêter qu'à celles qui sont essentielles pour la décision de la cause.

Ma partie & sa femme sur la fin de l'année 1643. vn an & six mois après leur mariage, se retirèrent au Bourg de la Neuville, qui n'est pas beaucoup éloigné de Montdidier, situé entre Beauvais & Clermont. Ils y demeurèrent continuellement pendant les années 44. 45. & 46. gagnans leur vie à travailler dans les jardins & dans les bois. Au mois de Novembre 46. Ieanne Blond y accoucha encore de deux enfans jumeaux, vn garçon & vne fille, la fille est decedée quelques mois après, le garçon est encore vivant, il a esté baptisé à la Neuville, j'ay son extrait baptistaire en bonne forme, il s'appelle Louis, il a esté ainsi nommé par Louis Sandri son parrain : il peut avoir à present douze ans ou environ : c'est celuy dont l'estat est contesté.

Il arrive ordinairement quand les enfans jumeaux sont d'un sexe different, vn garçon & vne fille, ou que tous deux ou que l'un d'eux meurt bientoist, parceque la nature n'ayant pas déterminé le temps du part également pour les deux sexes, le part des garçons qui ont plus de chaleur & d'activité, estant plus avancé que celuy des filles; quand vn garçon & vne fille naissent d'une mesme couche, il faut ou que le part du garçon soit trop reculé, ou que le part de la fille soit trop avancé, & & ainsi l'un ou l'autre des deux enfans ne venant

point à son terme, cela produit necessairement en l'un d'eux vne imperfection originelle qui luy donne bientost la mort.

Je vous en fais, MESSIEURS, la remarque en passant, pour vous monstrier combien sont vrais tous les faits qui sont contenus dans les interrogatoires de ma partie, puisqu'ils sont si naturels & si vraisemblables, & qu'ils ont esté dits par vne personne qui en savoit la verité sans en connoistre la vraisemblance.

Tandis que ma partie & sa femme n'avoient que leurs personnes à nourrir, ils firent toujours leur residence au Bourg de la Neuville, où ils tâchoient de vivre à la sueur de leur visage, & du travail de leurs mains; mais leur famille ne fut pas plustost augmentée de ces deux enfans jumeaux, dont il falloit avoir soin, que leur mere ne pouvant pas suffire à elle, & à eux, il fallut sortir du Bourg pour aller mandier vne vie qu'ils ne pouvoient plus gagner.

Les enfans qui font la richesse des pauvres quand ils sont grands, parceque ce sont autant de bras qui travaillent pour eux, & qui les soulagent, redoublent leur misere quand ils sont petits, parcequ'on ne les peut considerer alors que comme autant de fardeaux lourds & pesans qui les accablent.

C'estoit alors que ce pere infortuné pouvoit exposer son fils à la misericorde publique, si son cœur y devoit jamais consentir, lors qu'il estoit encore

tout

tout sanglant, lorsque la nature estoit encore toute foible, lorsque l'affection paternelle qui ne faisoit encore que de naistre, n'estoit pas assez forte pour le defendre & pour combattre la pauvreté; C'estoit alors qu'il le pouvoit abandonner avant que de le connoistre, avant que d'en estre connu, avant que de luy donner ses soins, avant que d'en recevoir ces innocentes caresses qui attendrissent les cœurs les plus durs & les plus barbares, pour y imprimer la plus forte, la plus douce, & la plus invincible de routes les passions. Il ne l'a point fait alors : voulez-vous sçavoir pourquoy il ne peut se résoudre à l'abdiquer aujourd'huy, c'est que le temps en est passé, il est maintenant âgé de douze ans, la nature est trop forte pour l'estouffer, l'amour a jeté des racines trop profondes pour l'arracher, il est accoustumé à son fils ainsi qu'à sa pauvreté, l'une ne l'abandonne point, il ne peut quitter l'autre, c'est le seul compagnon de sa misere & de ses peines.

Ma partie, MESSIEURS, sortant du Bourg de la Neuville voulut se premunir de quelques actes pour autoriser sa pauvreté, & pour exciter plus aisément la compassion de ceux à qui il seroit contraint de demander l'aumône.

Il supplie tres-humblement la Cour de les vouloir observer, parceque soit qu'on en considere la substance, soit qu'on en considere la datte, soit qu'on considere la qualité des personnes qui y ont

signé, je pretens que c'est vne preuve par écrit, mais vne preuve authentique & indubitable, & du mariage de ma partie avec Ieanne Blond, & de la naissance de Louis Monrousseau son fils, & de toutes les autres circonstances dont j'ai parlé à la Cour.

Le premier acte est du premier Avril 1647. sept ans auparavant que l'appellante eut perdu ses enfans. C'est vne declaration en forme de requeste présentée par le Curé du Bourg de la Neuville, & sept des principaux habitans, à Monsieur l'Evesque de Beauvais leur diocésain, par laquelle ils exposent que Jean Monrousseau pour qui je parle & Ieanne Blond sa femme s'estoient retirez à la Neuville à cause des guerres, que Ieanne Blond y estoit accouchée de deux enfans d'une mesme couche, ce qui les avoit reduit dans la derniere nécessité, qui les obligeoit d'implorer son autorité Episcopale pour avoir permission de faire la queste dans son Diocese. Voilà quel est le premier acte signé du Curé de la Neuville, & de sept des principaux habitans, où il est parlé & du mariage & de la naissance de deux enfans au Bourg de la Neuville.

Le second acte est du quatrième Avril de la mesme année 1647. C'est vn Certificat du mesme Curé de la Neuville qui est Doyen rural de Clermont, & de Maistre Pierre le Roy Prevost Royal du mesme lieu, par lequel ils rendent vn témoi-

gnage exact de toutes ces veritez. La Cour me permettra, s'il luy plaist, de luy en faire la lecture.

Certifions à tous qu'il appartiendra, que Jean Monrousseau & Jeanne Blond sa femme, qui ont esté mariez en la Paroisse de Saint Nicolas de la Ville d'Arras, nouvellement conquise par le Roy, toutes les solemnitez & ceremonies de l'Eglise à ce requises deuëment observées, le 27. May 1642. ce qui nous est apparu par le Certificat de M. Michel Hocquet Prestre Curé de ladite Paroisse de Saint Nicolas, en datte du dernier May audit an, par lequel ledit Jean Monrousseau est nommé Philippe, par la méprise dudit Hocquet : ce que ledit Monrousseau n'a pû reconnoistre jusques à ce que nous l'avons veü, & luy avons dit, dautant que ledit Certificat est en langue Latine, Ont sejourné continuellement l'espace de trois ans ou environ, audit Bourg de la Neuville dudit Doyenné de Clermont, où ils ont vescu probablement en gens de bien, & sans qu'il leur ait jamais esté fait aucun reproche, & en sont sortis en cette reputation, après que ladite Blond est accouchée de deux enfans d'une portée, fils & fille, qui ont receu le Sacrement de baptesme sur les fonts de l'Eglise de nostre Dame de la Neuville. En foy dequoy &c. le quatre Avril mil six cens quarante sept. Après sont les signatures du Curé & du Prevost.

Voilà les titres qui servoient alors à ma partie pour justifier sa qualité de pauvre, & ils luy servent aujourd'huy pour establir sa qualité de pere.

Avec ces deux actes, & le Certificat Latin du Curé d'Arras, qui a esté perdu depuis, mais de la verité duquel on ne sauroit douter après vne énon-

ciation si fidele & si exacte, ma partie avec sa femme & ses deux enfans jumeaux, estant sorti de la Neuville en 1647. s'en alla dans le Limosin qui est le pais de sa naissance. Sa fille y mourut, comme j'ai dit à la Cour, quelques mois après au village d'Issoudeuil.

Il demeura dans le Limosin depuis l'année 47. jusqu'en l'année 54. que Louis Monrousséau son fils ayant atteint l'âge de sept ans, où les enfans commencent à n'estre point tant à charge à leur pere, jusques là mesme que les Loix ont creu que deslors ils estoient capables de rendre quelque service, il prit resolution de s'en retourner à la Neuville, pour y travailler & gagner sa vie comme auparavant.

Comme il estoit en chemin pour cela, en passant à Tours Ieanne Blond y tomba malade, elle fut portée à l'Hostel-Dieu, elle y mourut le dix Iuin mil six cens cinquante-quatre. Cela paroist par l'extrait des registres de l'Hostel-Dieu de Tours, qui est dans le procès entre les mains de Messieurs les Gens du Roy, & qui fut delivré alors à celuy pour qui je parle.

Ma partie après le deceds de Ieanne Blond sa femme quitta la ville de Tours, & continua son chemin pour aller à la Neuville. Il n'est pas nécessaire que je vous face ici la carte de son voyage, il passa par plusieurs villes, il vint à Paris. Enfin au commencement du printemps de l'année 1655. il

arriva à la Neuville avec son fils ; son premier dessein estoit d'y passer le reste de ses jours, mais la Neuville n'estant plus vn lieu propre pour gagner sa vie, comme il estoit en l'année 1647. avant les derniers mouvemens & le passage des armées, il fut contraint de revenir en cette ville de Paris.

Il est vrai, & c'est vne circonstance que nos parties adverses ont voulu relever à la communication du Parquet, que ma partie passant en la Place de Greve avec son fils y rencontra l'appellante avec vne autre femme, à qui il demanda l'aumosne. Il est vrai encore, que la femme qui accompagnoit l'appellante ayant regardé le petit garçon, dit que c'estoit vn bel enfant, & que l'appellante adjousta aussitost que ce n'estoit pas le sien, & que si en allant par pais il pouvoit avoir quelque nouvelle des deux enfans qu'elle avoit perdus, elle sauroit bien l'en recompenser.

Et l'appellante, & ma partie sont demeurez d'accord de ce fait dans leurs interrogatoires, avec cette seule difference qui n'est pas considerable, que l'appellante a dit que ce fut sur les degrez de l'Hostel-Dieu, & ma partie a dit, que ce fut en la Place de Greve auprès de l'Hospital du Saint Esprit.

Quoy qu'il en soit, il n'y a rien en cela d'extraordinaire, ni à l'égard de l'appellante, ni à l'égard de ma partie.

Ma partie demande l'aumosne à tout le monde, l'appellante s'informe à tout le monde de ses

enfans. Si ma partie est coupable de demander l'aumofne à tout le monde, c'est le crime de fa pauvreté; si l'appellante est coupable de s'informer à tout le monde de ses enfans, c'est le crime de son amour. Que pouvez-vous accuser dans ma pauvreté? que pouvez vous accuser dans son amour? Accuserez-vous ma mauvaise fortune? accuserez-vous la tendresse de son cœur? n'est-ce pas assez de la mauvaise fortune pour accabler vn pauvre sans que vous y joigniez vos persecutions? n'est-ce pas assez de la douleur pour accabler vne mere qui a perdu ses enfans, sans que vous y joigniez vos calomnies? Je suis pauvre, ne me faites pas souffrir le tourment des riches en me faisant vn procès? C'est vne mere affligée, respectez ses larmes, plaignez son malheur, protegez son innocence.

La pauvreté, MESSIEURS, n'a pas garenti ma partie, & l'appellante pretend qu'on a tiré de sa douleur mesme le sujet de sa persecution.

Maistre Louis Mordant Lieutenant General au Bailliage de Vernon, sachant la perte que l'appellante avoit faite de ses enfans, sa perte luy sembla vn moyen fort propre pour la dépouiller de son bien, sa playe qui estoit encore toute fraische, toute sanglante & toute ouverte, luy monstra le chemin de luy nuire, & il forma de ses larmes memes tout ce grand orage que vous voyez excité contre son innocence.

On vous en a expliqué le sujet, le complot,

l'intérêt & le dessein, je n'en dirai rien davantage, c'est la cause de l'appellante; il me suffit pour la condamnation des intimes que nous avons pris à partie, que celui pour qui je parle étant sorti de Paris avec son fils au mois de Juin de l'année mil six cents cinquante-cinq, dans le dessein de gagner sa vie en travaillant à la récolte des grains dans la campagne, passant à Vernon un jour de Dimanche vingt-cinq Juillet de la même année, tenant son fils d'une main, & demandant l'aumône de l'autre, sans décret, sans information, sans plainte, sans partie, sans denoncateur a été constitué prisonnier conduit dans les prisons de Vernon, son fils arraché d'entre ses mains conduit à l'hospital.

Est-ce là la seureté que la pauvreté promet à ceux qui sont à elle? est-ce là cette sauvegarde sacrée, qui ne craint ni les tyrans, ni les voleurs? On disoit d'elle que si elle accabloit les siens de son poids, au moins elle les mettoit à couvert sous ses ruines: voici un pauvre en qui tous ses privilèges sont violez, il n'a rien, & on le trouble, il est innocent & on le persécute, personne ne se plaint de luy, & on l'emprisonne.

Il avoit quelque chose, MESSIEURS, puisqu'il avoit encore sa liberté & son fils, il perdit alors l'un & l'autre; mais ne pensez pas qu'il ait été touché également de ces deux pertes, l'une luy estoit bien plus sensible que l'autre, son fils luy estoit plus cher que sa liberté.

Il l'a bien fait paroître, & si les circonstances de son emprisonnement marquent l'injustice & la violence de nos parties adverses, tout ce qui s'est passé depuis & durant sa prison à Vernon, & durant sa prison du Fort l'Evesque en cette ville de Paris où il fut transféré en vertu de l'Arrest du Conseil, est vn témoignage funeste à la verité, mais infailible de l'affection paternelle, qu'il a toujours conservée pour cet enfant.

Les circonstances de son emprisonnement, ce qui s'est passé durant sa prison de Vernon, ce qui s'est passé durant sa prison du Fort l'Evesque en cette ville de Paris; c'est tout le partage de ma cause.

Voicy, MESSIEURS, quelles ont esté les circonstances de son emprisonnement. Faites reflexion, si il vous plaist, sur toutes les choses qui sont nécessaires pour emprisonner valablement vne personne; & vous verrez qu'il ne s'en rencontre pas vne dans l'emprisonnement de celuy pour qui je parle; au contraire tout ce qui s'y rencontre favorisoit son innocence, & resistoit sensiblement à toute la procedure qui a esté tenue contre luy.

Je ne demande pas dequoy l'on nous accusoit. (Car lorsque nous avons esté emprisonnez, il n'y avoit contre nous ni dénonciateur, ni partie, ni accusateur.) Mais je demande pourquoy on nous a emprisonné? pour avoir dérobé l'un des deux enfans que l'appellante avoit perdus.

Voilà le crime. Voilà vn grand crime. Voilà vn
crime

crime capital. Toutes les loix divines & humaines sont armées pour le punir ; il y en a vn article exprés dans la loy de Moyse , au Chapitre 21. de l'Exode, qui le rend sujet à la mesme peine que l'homicide. Platon dans son dialogue intitulé le Sophiste, ne tient pas ce crime moins odieux que la tyrannie, l'un estant le vol d'une personne libre, & l'autre estant le vol de la liberté. Les Romains y ont pourveû par vne loy particuliere, la loy Fabia contre les plagiaires : & si au commencement la peine en estoit legere, *pœna summaria*, comme dit Paul dont l'autorité est rapportée dans la conference des loix Romaines avec celles de Moyse, vne peine qui pouvoit estre acquitée avec vne somme d'argent ; les Empereurs par leurs constitutions l'ont changée depuis en vne peine de mort, par cette belle raison qui est dans la loy de Constantin, qu'il n'est pas juste que ceux qui font souffrir aux peres, dans le larcin barbare & inhumain de leurs enfans, la mesme douleur qu'ils auroient de leur mort, soient traittez plus doucement que les assassins & les homicides, puisqu'ils en imitent la cruauté. *Qui viventium filiorum miserandas infligunt parentibus orbitates.* La Glose a dit sur ce titre, que ces voleurs sont appellez plagiaires, du mot Latin qui signifie vne playe, parceque de quelque façon qu'on puisse blesser vn pere, & en sa fortune & en sa personne, on ne sauroit luy faire vne playe plus sensible, plus profonde, & plus incurable, qu'en

le privant de ses enfans Par la loy Salique où les plus grands crimes n'estoient fujets qu'à des peines pecuniaires, & des compositions en argent, c'est vne mesme composition pour les homicides, les plagiaires, & ceux qui ont crevé les yeux à leurs concitoiens, parceque perdre la vie, perdre ses enfans, & perdre le jour, c'est en effet la mesme chose. Par vos Arrests, MESSIEURS, vous les avez perpetuellement condamnez ou aux galeres ou à la mort.

N'est-ce pas là vne estrange maniere de se defendre ? l'exaggere le crime dont je suis accusé, mais je l'exaggere hardiment, parceque ce n'est pas mon crime : & je ne sai si nos parties adverses demeureront d'accord de tout ce que j'en ai dit, parceque ce sont eux qui l'ont commis en me ravissant mon fils au mesme instant, que par vn emprisonnement injurieux & cruel ils m'ont ravi ma liberté.

On a donc emprisonné ma partie, parcequ'on disoit qu'il avoit dérobé l'un des enfans de l'appellante. Je ne demande pas si ma partie a fait le vol, mais je demande seulement s'il estoit certain que le vol eust esté fait, estoit-il certain que les enfans de l'appellante avoient esté dérobez. Ce qui estoit certain, c'est que l'appellante avoit perdu deux enfans, il y avoit mille moyens de les perdre, entre tous ces moyens le vol en estoit vn, mais entre tous ces moyens pourquoi choisir celuy là

qui estoit le plus criminel, ayant pû se perdre d'une autre maniere pourquoi s'imaginer qu'ils avoient esté dérobez ? L'appellante les ayant perdus en a fait informer pardevant le Prevost de Paris, dans l'information y a-t-il vn seul mot, je ne dis pas que ma partie les ait dérobez, mais est-il dit qu'ils ayent esté dérobez ?

Ils ont pû perir par l'eau, par le feu, par le fer, ils ont pû s'égarer par leur indiscretion, & l'imprudence de leur âge, comme l'évenement l'a depuis justifié, pourquoi croire qu'ils avoient esté dérobez ?

On ne manquera pas de vous dire qu'il se trouve quelquefois des gueux qui dérobent des enfans. La necessité où ils sont de toutes choses les reduit dans vne autre necessité de chercher toute sorte de moyens pour trouver de la compassion.

Ils ont éprouvé que leur misere toute seule n'est pas suffisante, parcequ'on l'attribuë souvent à leur oisiveté ; ils voyent qu'il n'est rien de si touchant que la misere des enfans qui est toujours favorable, parcequ'elle est toujours innocente ; ils en dérobent, ils les adoptent, ils se servent d'eux afin qu'on donne aux clameurs de toute vne famille languissante, ce qu'on refusoit auparavant aux prieres d'une seule personne miserable.

Je ne nie pas leurs larcins, je ne les excuse pas ; & quand ils disent qu'ils sont bien contraints de dérober des enfans, puisqu'ils sont contraints de

s'estropier & de se déchirer eux mesmes, de rendre inutile la moitié de leur corps pour trouver de quoi nourrir l'autre, de se contenter de vivre à demi pour pouvoir vivre: quand ils representent toutes ces choses, qu'ils ayent raison ou non, je n'y prens point de part; parceque si celuy pour qui je parle a esté assez mal-heureux pour naistre dans la mesme condition, il a eu assez de conduite pour n'estre point obligé de s'engager dans tous leurs crimes, & il a cet avantage dans l'accusation qu'on luy intente aujourd'huy, que toutes les circonstances du fait resistent non seulement au crime, mais au soupçon, & aux apparences du crime dont on l'accuse.

Car enfin s'il y a quelques exemples que des gueux ayent dérobé des enfans, ces mesmes exemples nous apprennent qu'ils choisissent toujours ceux & qui leur coustent peu à nourrir, & qui donnent beaucoup de compassion; & qui n'ont point encore vne ferme connoissance de leurs parens, à l'âge de trois & de quatre ans tout au plus. Quand ils sont dans vn âge plus avancé tout est à craindre, & il n'y a rien à gagner pour celuy qui les dérobe.

Y a-t-il rien de tout cela qui convienne aux deux enfans de l'appellante? quand les a-t-elle perdus? au mois de Sept. de l'année 1654. Les Extraits baptistaires font foy, qu'alors le plus jeune avoit dix ans, le plus âgé en avoit quatorze. Il est à croire

qu'ayant esté perdus tous deux en mesme temps, ils ont esté perdus tous deux d'une mesme maniere.

Vn enfant âgé de dix ans n'estoit-il pas à craindre ? Mais que direz-vous de celuy qui en avoit quatorze ? N'avoit-il pas assez de connoissance pour ne point changer sa condition en celle d'un Mendiant.

Parmi tant de presomptions contraires, pour-quoi croire que ces enfans avoient esté dérobez, pourquoi croire qu'ils avoient esté dérobez par un gueux, pourquoi croire que ce gueux estoit ma partie ? Estoit-ce là un crime certain, où il faut trois fictions tout à la fois pour le presumer ? Ils ont pû se perdre par cent differentes manieres, il faut feindre que ç'a esté par un vol : voilà la premiere fiction. Le vol a pû estre fait par cent autres personnes, il faut feindre que ç'a esté par un gueux : voilà la seconde fiction. Il faut feindre que ce gueux est Jean Monrousseau pour qui je parle : voilà la troisiéme. Et sur ces trois fictions sans certitude du crime, sans aucune apparence que ma partie fust le criminel, on luy arrache son enfant, on le saisit, on l'emprisonne. La Cour voit donc qu'il n'y avoit ni sujet ni pretexte pour l'emprisonner.

Mais quel est le lieu où ma partie a esté emprisonné ? en la ville de Vernon ; en une ville où sont tous les parens paternels de Jacques le Moine fils de l'appellante. Je demande, dans le vol que ma partie a fait de l'enfant de l'appellante, ou il l'a fait

d'intelligence avec elle, ou malgré elle : si ma partie a fait le vol d'intelligence avec l'appellante, comment ne luy a-t-elle pas donné cet avis non seulement utile, mais nécessaire, de n'entrer jamais avec l'enfant dans la ville de Vernon, où estoient tous ses parens du costé de son pere qui le pourroient reconnoistre ? Ma partie le jour de son emprisonnement au matin en l'Eglise de Sainte Genevieve de Vernon durant la grande Messe a demandé l'aumosne à l'appellante, comment l'appellante n'a-t-elle pas trouvé alors le moyen de l'avertir qu'il sortist de la ville, & qu'il y avoit du peril pour luy ? Il y est resté non seulement, mais encore il a esté par toute la ville, il s'est arresté aux Places publiques ; il estoit à la porte de Bisi, par où tout le peuple va à la promenade, quand son fils fut arresté. Tout cela ne s'accorde point avec les avis que l'appellante luy eust donnez, si elle eust esté d'intelligence avec luy. Si au contraire elle n'estoit pas d'intelligence avec luy, elle ayant veü l'enfant dès le matin dans l'Eglise, l'enfant ayant esté conduit dans sa maison, elle disant en presence des autels devant Dieu & devant les hommes que ce n'est point son fils, elle ne se plaignant point, elle estant la seule partie, elle demeurant dans le silence, avez-vous deü nous emprisonner, avez-vous pû nous faire vn procès ?

Si elle estoit d'intelligence avec nous, comment ne nous a-t-elle pas donné les avis nécessaires ? si

elle n'estoit pas d'intelligence avec nous, pourquoi n'a-t-elle pas réclamé l'enfant si c'estoit le sien ?

C'est ici, MESSIEURS, que je vous supplie tres-humblement de me vouloir donner toute votre attention, il est question de deux enfans que l'appellante a perdus, le Lieutenant General de Vernon veut faire accroire qu'il en a trouvé vn dans le fils de ma partie : il dit que celuy que ma partie veut faire passer pour son fils, est en effet Jacques le Moine. Le Pere de Jacques le Moine est mort, mais sa mere est vivante, mais elle est presente, mais après avoir considéré attentivement l'enfant, & dans Paris, & à Vernon, elle declare hautement que ce n'est pas son fils. Je soustiens, MESSIEURS, qu'elle vivante, elle presente, il n'y avoit qu'elle qui pût estre partie contre nous, & que son silence devoit fermer la bouche à tout le monde.

C'est vne question parmi les anciens Interpretes du Droit, s'il est permis à tout le monde d'intenter l'action que donne la loy Fabia contre ceux qui sont appelez plagiaires, qui ont dérobé, ou qui recelent vn homme libre, ou l'esclave d'autrui ; si cette action est du nombre des actions publiques, qui sont permises à chacun indifferemment, ou bien si elle n'est recevable que dans la bouche de certaines personnes qui y ont vn interest particulier.

Ce qui fait la difficulté est la loy seconde au Co-

de , *Vbi de criminibus agi oporteat*. C'est vn rescript des Empereurs Diocletien & Maximien, où il est dit que celuy qui vend vn homme libre, sachant qu'il est libre est vn plagiaire, parcequ'il supprime & qu'il recele la verité de son estat, & que le Iuge du lieu où demeure le vendeur en peut connoistre ; Mais la loy adjouste vne precaution, qu'il faut que la plainte soit renduë par celuy qui a droit de se plaindre. *Iudex ab eo aditus qui super hoc queri potest*. Et *Ioannes* ancien Glossateur tire vne consequence de ces derniers mots de la loy, que tout le monde n'avoit pas droit de s'en plaindre : ce n'estoit donc pas, dit-il, vne action publique, mais vne accusation particuliere, qui estoit seulement recevable en la bouche du pere, de la mere, & des freres, & non pas en celle d'un estranger. Voilà l'opinion de *Ioannes*.

Azon est d'un sentiment contraire à cause de la loy, *Plagii*, qui est la loy 13. au Code, *ad legem Fabiam de Plagiariis*, qui dit, *Plagii criminis accusatio publici est iudicii*.

Accurse a suivi l'opinion d'Azon, & il répond à l'autre loy, que les Empereurs y ont mis ces derniers mots, *qui super hoc queri potest*, parce qu'il y avoit des personnes à qui mesme les accusations publiques n'estoient pas permises. Azon & Accurse en sont demeurez là. Leur sentiment à la verité est le meilleur, mais ils pouvoient l'éclaircir davantage, en disant que les Empereurs dans l'espece

specie particuliere sur laquelle ils prononçoient, avoient eu raison d'y adjouster ces mots, *qui super hoc queri potest*, parce que par l'adresse du rescript il paroist qu'il est pour vne femme; dans le titre du rescript elle est appelée *Nicea*. Or il est certain en Droit, qu'une femme n'estoit point partie capable pour intenter vne accusation publique, si elle n'estoit interessée par la qualité de mere, ou par quelque autre motif qui la touchast particulièrement. *Nisi cum ad eas res pertinet.*

Voilà pour ce qui est du crime qu'on appelle *Plagium*, quand on a dérobé, quand on recele vne personne, *quilibet è populo accusare potest.*

Mais si cet homme libre, cet enfant qu'on dit que j'ai dérobé, si je soustiens que c'est mon fils, si je ne le cache pas, si je le mene par tout avec moy, si je declare par tout que je suis son pere, si j'en ai quelque preuve, serai-je obligé d'essuyer l'accusation de tous ceux qui me voudront soute nir le contraire? la Loy dit que non. Pourquoi? parcequ'alors l'action ne regarde plus *crimen plagii*, elle devient vne action particuliere qui regarde l'interest des familles.

En la loy 14. au Code, *ad l. Fabiam de plagiaris. Plagii criminis accusatio cessat, si suos servos vel liberos asseverent hi qui suppressisse dicuntur, non commissi velandi causâ, sed ad hanc opinionem justâ ducti ratione.* La loy præses au mesme titre, contient la mesme disposition.

Ce n'est donc plus *crimen plagii*, c'est vne action

pareille à celle que la loy donne pour le crime de supposition de part. Il ne faut pas confondre ces deux crimes, parceque la maniere de les poursuivre est entierement differente ; tout le monde est bien receu à accuser vn plagiaire , *quilibet è populo* ; il n'en est pas ainsi de la supposition de part , & l'action n'en est permise qu'à certaines personnes.

Voici, MESSIEURS , comme parle la loy. La loy 30. au Digeste, *de lege Corneliâ de falsis*.

De partu supposito soli accusant parentes, aut hi ad quos ea res pertinet, non quilibet è populo ut publicam accusationem intendat. Voilà pourquoi encore que ce crime soit compris sous le titre de la loy *Cornelia de falsis* au Digeste, dont l'action est publique ; Monsieur Cujas a remarqué en ses Paratitlès , sur le mesme titre au Code, que le crime de supposition de part en est excepté , qu'il n'est pas exposé aux actions publiques, à cause de la qualité du crime qui regarde l'interest particulier de quelques familles ; ce qui a donné lieu à la loy que j'ai rapportée à la Cour.

Il est vrai que la distinction que fait le Droit Romain entre les actions publiques, & les accusations particulieres n'est point receüe parmi nous. Messieurs les Gens du Roy, & leurs Substituts sur les lieux , sont parties non seulement capables mais necessaires dans la pousuite des crimes, cela est vrai : Mais il est vrai aussi que par vos Arrests vous avez toujourns excepté certains crimes, dont

ils ne peuvent faire la recherche s'ils ne sont excitez par vne partie legitime.

Par exemple, quand il est question d'un adultere, c'est au mari seul à se plaindre, c'est la cause de sa douleur, les Officiers seuls de leur propre mouvement n'y sont point recevables, encore mesme qu'il parust par les informations qu'il y eust inceste joint à l'adultere. Et toutesfois & quantes que des Officiers subalternes se sont ingerez de faire des poursuites de cette qualité, autrement que sur la plainte du mari, la Cour les a declarez autant de fois bien intimez en leur nom, & les a rendus responfables des dommages & interets des parties.

Il en doit estre ainsi à bien plus forte raison, quand il s'agit non pas d'un adultere, non pas d'un inceste, mais de la supposition d'un enfant.

Soli accusant parentes, dit la loy; c'est vne action qui va à arracher vn enfant d'une famille pour le transplanter dans vne autre, c'est l'interet des deux familles, c'est à ceux des deux familles qui y sont interessez à qui il est permis seulement d'intenter ces fortes d'actions, les autres n'y sont point recevables.

Faites, MESSIEURS, s'il vous plaist l'application de ces maximès à nostre cause. *Soli accusant parentes*. La question est de savoir si l'enfant dont il s'agit est mon fils, ou celui de l'appellante. L'appellante ne s'en plaint point, l'appellante declare que ce n'est point son fils: je declare, mais je ju-

*Arrest en la
Tournelle du
1. Fevr. 1647.
moi plaidant
pour l'appel-
lant, & Mon-
sieur Bignon
alors Advoca-
cat des parties
pour l'intimé.*

stifie que c'est le mien ; pourquoi me faire vn procès criminel, pourquoi m'emprisonner, pourquoi venir troubler ma pauvreté, pourquoi troubler sa douleur ?

La mort luy a ravi son mari, ses enfans qui en estoient les images vivantes la consoloient : sa mauvaise fortune luy a ravi ses enfans, le souvenir qui luy en reste les rend toujourns presens à son esprit, flatte son imagination, & trompe sa douleur. Pourquoi voulez-vous qu'elle perde encore ce précieux souvenir qui luy tient lieu de leurs personnes ? Pourquoi voulez-vous qu'elle efface vn tableau que la nature & sa douleur ont fait avec des traits qui ne peuvent plus changer, pour mettre en sa place tout ce que l'artifice, le mensonge, & la calomnie ont de plus noir, de plus monstrueux & de plus horrible ? Pourquoi voulez-vous qu'elle se transforme, qu'elle s'oublie, qu'elle cesse d'estre ce qu'elle est, pour devenir en vn moment la mere d'un fruit qu'elle n'a jamais porté, qu'elle face violence & à son cœur qui luy inspire d'autres sentimens, & à sa memoire qui desavouë tout ce qu'on luy presente, & à ses yeux qui ne peuvent souffrir vne imposture si grossiere, pour reconnoistre vn enfant, dont non seulement elle n'est pas la mere, dont la mere est morte il y a long temps, mais qui a son pere vivant qui l'avouë pour son fils, qui le defend, & qui le reclame ? Dans le silence de l'appellante, mais plustost dans

la déclaration publique qu'elle fait d'une vérité constante & dont elle est convaincue, quoy ? des Officiers seront recevables à faire le procès, & à la mere qui ne connoist point cet enfant, & au pere qui justifie que c'est le sien ? Sur la simple imagination de deux Officiers subalternes, ou pour quelque autre dessein qu'ils auront, on nous aura constitué prisonniers, nous aurons esté trois ans dans les prisons sans aucun sujet, sans aucune apparence de crime, & nous n'aurons personne qui réponde de nos dommages & interêts ?

Si l'appellante qui estoit la seule intéressée eust rendu quelque plainte, si elle eust témoigné ou par ses paroles, ou par la moindre de ses actions quelque doute que cet enfant fust à elle, les Officiers seroient excusables dans leur procédure ; mais rien de tout cela n'ayant parû, au contraire l'appellante n'ayant rien dit, n'ayant rien fait, n'ayant rien témoigné qui pût faire naistre le moindre soupçon, la Cour voit qu'il y a bien de l'affectation de la part de ces Officiers, & dans cette affectation il est aisé de découvrir un intérêt caché, qui a remué tous les ressorts de leurs machines.

Car pouvoit-il tomber dans l'esprit de qui que ce soit, que l'appellante ne voulust point reconnoistre son fils, quelle presumption, quelle apparence y avoit-il d'un fait si estrange ?

Il n'est point de cause de cette nature, où l'on

ne parle de l'exemple de Salomon, & on n'en fauroit trop parler, parceque le premier Jugement qui a esté rendu en cette matiere est celuy de ce grand Monarque, qui fit dire à tout son peuple que l'esprit de Dieu estoit en luy, parcequ'il n'y a que Dieu qui penetre le cœur, & il eut assez de sagesse pour entrer dans le cœur de ces deux meres, pour en decouvrir les sentimens & connoistre la verité.

Il ne s'arresta point à la foible deposition de quelques témoins qui ne disent pas toujours tout ce qu'ils savent, & qui ne savent jamais tout ce qu'il faut dire; il ne s'arrêta point aux paroles des parties, que l'interest peut corrompre, & que le mensonge peut déguiser; il prit le glaive, dont parle l'Ecriture, ce glaive perçant jusqu'à la division de l'esprit, il ouvrit le sein de ces deux meres, il descendit dans leurs consciences, il y porta son tribunal, & au lieu de leurs paroles il interrogea leurs sentimens.

Imitons, MESSIEURS, le plus sage Prince du monde, que ce premier Jugement soit la regle de toute la conduite de cette cause, prenons ce glaive spirituel, ouvrons le cœur de l'appellante, nous y trouverons l'enfant s'il a esté dans ses entrailles, & il n'aura jamais esté dans ses entrailles si nous ne le trouvons point dans son cœur.

Car il ne faut pas penser quand l'enfant est conçu dans le sein de sa mere, que le sein où il est conçu, soit le seul lieu où on le puisse trouver; lorsque la nature le forme dans le sein, l'a-

mour en ce mesme instant le produit dans le cœur; il est sensiblement dans le sein, il est spirituellement dans le cœur; dans le sein de la mere, la mere anime son enfant, elle le soustient, elle le nourrit; dans le cœur de la mere c'est l'enfant qui anime sa mere, qui soustient sa langueur, & qui nourrit ses esperances; le sein de la mere est le premier berceau de l'enfant, qu'il doit quitter entierement après quelques mois; le cœur est sa demeure eternelle & immuable où on le doit trouver toujours: Mais il y a ce rapport entre le sein & le cœur, que l'enfant doit avoir esté dans le sein pour estre dans le cœur, & quand on ne le trouve point dans le cœur, c'est vn témoignage naturel & infailible qu'il n'a jamais esté dans le sein.

Nous lisons dans l'Histoire Grecque de Pausanias, que la fille d'Aristodeme estant accusée de prostitution & de grossesse, son pere trop credule prenant le soupçon pour vn crime qui deshonorait sa famille, plongea le cousteau qui servoit aux sacrifices dans le corps de sa fille, & ouvrant luy mesme cette victime malheureuse en presence de tout le peuple, au lieu d'y trouver l'enfant qu'il cherchoit, il y trouva seulement la conviction de l'imposture & de sa fureur.

On vous a fait, MESSIEURS, vne dissection & vne anatomie plus innocente du cœur de l'appellante, c'est là où il faut chercher cet enfant que les intimez luy veulent donner, c'est là où nous

trouverons la conviction toute entiere ou de son impieté ou de leur calomnie.

La nature ne sauroit tromper, elle a ses mouvemens certains, sa conduite immuable, ses regles infailibles; & quand on dit que la nature trahit nos pensées, par les mouvemens extérieurs & par les signes qu'elle fait paroître sur le visage, ce n'est pas en effet qu'elle nous trahisse, c'est qu'elle découvre nos trahisons.

Vn grand Chancelier d'Angleterre a dit de la nature, qu'on la cache souvent, qu'on la surmonte quelquefois, mais qu'on ne l'esteint jamais. Elle se fait voir tost ou tard dans toute sa force & avec toutes ses lumieres. Elle ne distingue pas entre le pauvre & le riche, & comme elle a pour eux vn mesme Ciel, vn mesme Soleil, & les mesmes elements, elle a aussi pour eux les mesmes qualitez, les mesmes influences, & les mesmes impressions.

Si ma partie n'estoit pas le pere de cet enfant, si l'appellante en estoit la mere veritable, ils auroient eu beau se déguiser, la nature enfin auroit dissipé tous ces nuages, & depuis trois ans que nous plaidons, la verité auroit paru au travers de tous leurs déguisemens.

Au contraire nous avons cet avantage, mais vn avantage important, qu'on ne sauroit trouver dans toutes les actions ni de l'appellante ni de ma partie, la moindre apparence qui puisse, je ne dis pas autoriser, mais excuser la calomnie de nos parties

ties adverses. Car enfin qu'en doit-on croire dans les présomptions communes ordinaires & naturelles?

C'est vne mere, elle aime donc ses enfans : c'est vne mere qui ne s'est point remariée depuis la mort de son mari, elle aime donc ses enfans avec tendresse : c'est vne mere qui les a perdus en vn âge où ils ne pouvoient luy donner que du plaisir, elle aime donc ses enfans avec douleur : Et pourtant cette mere qui aime ses enfans, qui les aime si tendrement, qui a tant de douleur de leur perte, en a trouvé vn sans en estre touchée, sans le vouloir reconnoistre, cela est-il croyable? sont-ce là les sentimens ordinaires des peres & des meres?

Dans l'ancien Testament quand on dit à Iacob que son fils estoit vivant, *revixit spiritus eius*, dit l'Ecriture, *cùm anima illius ex hujus animâ pendeat*. Dans le nouveau quand ce pere malheureux apperceut de loin son fils, qui retournoit d'un long voyage où il avoit dissipé tout son bien dans ses débauches, il le reconnut aussitost, il courut à luy, son cœur fut touché, il ne fut plus le maistre de ses sentimens.

Cùm adhuc longè esset vidit illum pater ipsius, & misericordiâ motus est, & accurrens cecidit super collum eius, & osculatus est eum.

Nous ne disposons pas de nostre cœur comme il nous plaist, ses mouvemens ne relevent point de nostre empire, il éclatte malgré nous, & des pas-

sions subites & impreveuës qui nous emportent où nous ne pensions pas aller, nous forcent d'avouër que tous nos desseins sont inutiles contre les premiers efforts de la nature.

Les Loix ont eu raison de parler de nos passions, comme elles ont parlé des contract's; elles disent en mille endroits *fides contractus*, mais en la loy 7. au Code, *de calumniatoribus*, il est dit, *fides doloris*, parcequ'en effet nos passions sont foy encore plus que les contract's. Les contract's quelques obligatoires qu'ils soient ne sont jamais qu'une preuve imparfaite de nos sentimens, parcequ'ils ne se font que par l'entremise de la main & de la langue qui ne s'accordent pas toujours avec le cœur; au lieu que les passions sont preuve de nos sentimens malgré nos discours, malgré nostre écriture, & malgré mesme nostre volonté.

Si l'appellante est la mere de cet enfant, quand elle le rencontra vne premiere fois dans la Greve en cette ville de Paris, vne seconde fois dans l'Eglise de Sainte Genevieve en la ville de Vernon, vne troisieme fois quand il fut conduit en sa maison, où sont les marques qu'elle en a données? y a-t-il vn seul témoin qui depose que la moindre émotion ait paru sur son visage? Elle avoit beau se contrefaire, si elle eust esté sa mere veritable, certainement son cœur eust esté blessé d'une rencontre si inopinée, & si les larmes sont le sang du cœur blessé qui coule malgré nous, ses yeux alors

ne les eussent peu retenir : elle devoit des larmes ou à la joye ou à la douleur ; ou à la joye de revoir son fils, ou à la douleur de le revoir dans vn estat si misérable entre les mains d'un Mendiant.

L'Ecriture dit que le sang a de la voix, *vox sanguinis*, mais vne voix imperieuse qui se fait obeïr necessairement quand elle parle ; les Iurifconsultes disent que le sang a de la vertu, *vis sanguinis*, mais vne vertu spécifique qui reünit dans vne mesme continuité ou naturelle ou civile toutes les parties qui sont de luy, & qu'un accident estranger a divisées. Enfin il y a le lien du sang, *vinculum sanguinis*, dit Seneque, mais vn lien qui n'est pas moins doux que puissant, puisque tout son effet est de nous captiver sous le joug charmant & inevitable des affections naturelles.

On veut que l'appellante soit la seule de toutes les meres pour qui la voix, la vertu, & le lien du sang n'ayent point eu de force : & bien que la tendresse soit le partage ordinaire des meres, on veut qu'elle ait esté insensible au plus touchant & au plus triste de tous les spectacles, de revoir son fils, & de le revoir sous la main d'un gueux qui luy demandoit l'aumosne ; cela se peut-il croire, cela ne choque-t-il pas toutes les regles de la vraisemblance ?

Après la Journée de Thrasymene, où les Romains furent défaits par Annibal, Tite Live au livre 22. de son Histoire dit, que la plupart des peres &

des meres dans les premiers jours après vne si triste défaite, estoient aux portes de la ville dans l'impatience, ou de revoir leurs enfans, ou d'en apprendre des nouvelles. Mais l'Historien ajouste que ce qui éclatoit le plus, estoit la joye ou la douleur des femmes. *Feminarum præcipue & gaudia insignia erant & luctus.* Et il rapporte l'exemple de ces deux meres qui moururent de joye de revoir leurs enfans qu'elles croyoient morts. Le pere dont il est parlé dans l'Ecriture, & dont j'ay rapporté l'exemple, se contenta de faire égorger quelques victimes, pour témoigner la joye qu'il avoit du retour de son fils, & ces deux meres furent elles mesmes les victimes de leur joye & de leur amour.

La nature est-elle moins forte aujourd'huy qu'elle estoit alors ? la pieté des meres est-elle plus foible ? y a-t-il dans la conduite de l'appellante vne seule circonstance, qui face naistre le moindre soupçon d'une cruauté si horrible & si barbare ? A-t-elle vn second mari qui ait vsurpé son esprit, qui ait corrompu son cœur, qui ait empoisonné la source de son amour ; ou plustost pour parler le langage de nos loix, a-t-elle affligé les cendres & la memoire de son mari par vn second mariage ? Y a-t-il quelque passion nouvelle qui ait étouffé l'amour qu'elle a toujours eu pour ses enfans ? A l'âge de dix, & de quatorze ans qu'elle les a perdus, pouvoit-elle avoir reçu d'eux quelque outrage, quelque injure, le moindre déplaisir qui eust mérité vne si

grande aversion ? y a-t-il rien de tout cela dans les pieces ? en a-t-on dit vn seul mot à la communication ?

Et cependant quel est le sentiment de l'Orateur Romain , en vne pareille occasion ?

Hoc erat certi accusatoris officium qui tanti sceleris argueret, explicare omnia vitia atque peccata filii, quibus incensus parens potuerit animum inducere, ut naturam ipsam vinceret, ut amorem illum penitus insitum ejiceret ex animo, ut denique patrem esse se obliuisceretur, quæ sine magnis hujusce peccatis accidere potuisse non arbitror.

Quelle est donc la raison pourquoy l'appellante n'a point voulu avouër cet enfant pour son fils, on n'en sauroit trouver d'autre, sinon parcequ'en effet ce n'estoit pas son fils, parceque c'estoit faire tort à ses veritables enfans de mettre en leur place le fils d'un gueux, parcequ'elle ne vouloit pas deshonnorer sa famille par vne adoption si basse & si honteuse.

Ne eodem tempore sanctissimi penates & veri sanguinis memoriâ spoliarentur, & falsi sordidâ contagione inquinarentur, dit Valere Maxime au chapitre dernier du livre 9. où il rapporte l'exemple de la veuve de Sertorius, à qui on vouloit aussi donner vn fils qu'elle ne voulut jamais reconnoistre.

Repertus est qui se diceret esse Sertorii filium, quem ut agnosceret uxor ejus nullâ vi compelli potuit.

J'ai insisté, MESSIEURS, sur ce point, pour vous monstrier que le crime dont on accuse ma

partie estant vne supposition d'enfant, sur ce qu'il dit que l'enfant dont est question est à luy, & qu'on soustient au contraire que c'est le fils de l'appellante, car voilà tout le sujet du procès, l'appellante ne le reclamant point, n'y ayant point aucune apparence par toutes les circonstances qui ont esté représentées à la Cour, qu'elle ne voulust pas le reclamer si elle estoit sa mere, n'ayant donné aucun témoignage ni dans la conduite de sa vie passée, ni dans ses paroles, ni dans ses actions qui fasse naistre le moindre soupçon d'un defaveu si barbare & si inhumain : Au contraire ayant déclaré dans l'Eglise en presence des Autels durant le plus auguste de nos mysteres, que ce n'estoit point son fils, c'est vne fin de non recevoir indubitable contre les Officiers de Vernon; ils n'ont pas deû sans aucune partie arracher le fils à son pere, constituer le pere prisonnier, & l'ayant fait je soustiens que c'est vne procedure irreguliere, vne procedure punissable, qui les rend responsables en leurs noms des dommages & interets qui resultent d'un emprisonnement si injurieux & si déraisonnable.

Je ne m'arresterais pas, MESSIEURS, à toutes les autres circonstances. Je supplie seulement la Cour d'observer que lorsqu'on arresta le fils de ma partie il l'avoit en sa possession, il le tenoit par la main, il demandoit l'aumosne pour luy.

Quelle est la regle la plus commune & la plus

ordinaire en Droit ? La cause du possesseur est toujours bonne, quand le demandeur ne justifie point de son droit; à plus forte raison quand il n'y a point de demandeur legitime, quand il ne paroist point aucune partie capable & interessée qui reclame.

Ma partie, MESSIEURS, demandoit l'aumône pour luy & pour son fils, quand nos parties adverses le luy attachèrent d'entre les mains. Voulez-vous après tous les actes dont j'ai parlé à la Cour, vne meilleure preuve de sa qualité de pere, que celle qui se tire de la possession ? voulez-vous vne meilleure preuve de sa possession, que celle qui se tire de l'education & de la nourriture.

Il a bien eu raison de dire dans ses interrogatoires : *Est bien pere qui nourrit*, je suis son pere puisque je le nourris, je ne prendrois pas le soin de le nourrir si je n'estois son pere. C'est la plus sensible & la plus apparente de toutes les preuves qu'on peut rapporter en ces matieres.

Les Theologiens disent qu'il appartient à vne mesme cause de nous produire & de nous conserver. On peut adjouster que comme le premier instant de nostre creation est imperceptible & nous est inconnu, nous ne pouvons connoistre nostre auteur que par la durée de nostre conservation.

Les Philosophes disent que par vne mesme influence, le Soleil nous donne & nous conserve sa lumiere.

Les Politiques disent que les conservateurs des Estats meritent plustost d'en estre appelez les auteurs , que ceux là mesmes qui les ont fondez. Nous en avons vn bel endroit dans Valere Maxime au chapitre 2. du livre 3. Il commence son chapitre par vne apostrophe qu'il fait à Romulus. Je fai bien , luy dit-il , l'honneur que je te dois parceque tu es le Fondateur de Rome, je te demande pourtant la permission de preferer à toy dans mon discours vn Romain sans qui Rome ne seroit plus.

Le Poëte Latin dans la comparaison qu'il fait de Pallas que la mort avoit ravie dans sa jeunesse, avec vne fleur qu'on avoit cueillie, dit que la fleur qui est cueillie se flectrit incontinent, parceque la terre qui est sa mere ne la nourrit plus. *Non jam mater alit tellus, virisque ministrat.* La terre estoit sa mere, parceque c'estoit elle qui la nourrissoit.

Les Iuriscultes sont de ce sentiment, quand ils répondent que pour savoir en Droit qui est le propriétaire d'une plante, on ne considere pas qui l'a plantée, on considere seulement à qui appartient la terre qui la nourrit & qui la conserve. En la loy, qui scit. 25. ff. de usuris. *In percipiendis fructibus magis corporis jus ex quo percipiuntur, quàm seminis ex quo oriuntur, aspicitur.*

Et n'a-t-on pas dit des meres , qui ne nourrissoient point leurs enfans, qu'elles n'estoient meres qu'à demi, *dimidiatum matris genus*, parcequ'elles se
conten-

contentoient de leur donner la vie sans prendre le soin de la conserver.

Enfin dans toutes les causes de filiation, il n'y eut jamais vn argument plus puissant pour la justifier, que celuy qui se tire de l'education & de la nourriture, parcequ'en effet la nourriture est à la conservation, ce que la premiere production est à la vie. Voilà pourquoi la nourriture est vne seconde naissance, & quand les titres de la premiere sont obscurs on les explique par la seconde.

Ie finis, MESSIEURS, les circonstances de nostre emprisonnement, par vne derniere consideration. C'est que je pretens que par les interrogatoires de ma partie, & mesme par les informations il paroist qu'on n'a point d'abord arresté ma partie : mais on luy a enlevé seulement son fils de ses mains, de sorte qu'on luy laissoit la liberté toute entiere de s'en aller où il voudroit, s'il eust voulu abandonner son fils, & la seule raison de son emprisonnement est la constance qu'il a témoignée à demander son fils, à soustenir la verité de sa naissance, à reclamer contre l'outrage & la violence publique qu'on luy faisoit.

Ce fait, MESSIEURS, est important, car si la fuite fait la honte des coupables, la fermeté fait la gloire des innocens ; si la fuite est vn effet de la crainte qui est inseparable du crime, la fermeté est vne marque du repos & de la tranquillité du cœur, qui est la recompense de la vertu.

Pourquoi donc celuy pour qui je parle n'a-t-il point fui, puisqu'on luy en laissoit la liberté, pourquoi par vne prevoyance salutaire ne s'est-il pas soustrait à toutes les poursuites dont on le menaçoit? parcequ'il ne craignoit rien, parceque la conscience qui est le premier mobile & de nos craintes & de nostre assurance, ne luy reprochoit rien qui l'obligeast de se dérober aux yeux de la Justice.

Voulez-vous encore vne seconde raison pourquoi ma partie n'a point fui; c'est que son fils ne pouvoit pas fuir avec luy. On laissoit la liberté à ma partie, il est vrai: mais on s'estoit saisi de son fils, on entraînait son fils, & il ne vouloit pas & il ne pouvoit pas l'abandonner. Ce pere malheureux tout libre qu'il estoit, estoit saisi luy mesme, estoit entraîné luy mesme en la plus chere partie de luy mesme, en la personne de son fils.

Aristote a dit que le fils estoit vne portion de son pere, que tant qu'il estoit sous sa puissance, il ne pouvoit avoir aucune action contre luy; que la Justice, qui ne peut regler que des differens entre deux personnes, estoit vne vertu oisive & inutile à leur égard, parcequ'ils ne faisoient qu'un seul tout; que de voir un fils de famille demander raison à son pere, dont il est vne portion, c'estoit tout de mesme que si le pied ou la main demandoit raison au corps, dont ils sont les membres.

Les Jurisconsultes ont dit que le pere ne fait qu'un tout avec son fils, son fils est vne partie de

son corps, *pars quodammodo corporis ejus*, comme il est dit en la loy, *cùm scimus, de Agricolis* au livre II. du Code, ou comme il est dit aux Institutes, *ut pene per filii corpus pater magis quàm filius periclitetur.*

Il ne faut donc pas s'étonner si ma partie a suivi son fils par tout où on le traïsnoit, ou bien il faut s'étonner pourquoi quand vne partie du corps est entraînée, le reste du corps est emporté par le mesme mouvement.

Il ne faut donc pas s'étonner si vn homme instruit par nos parties adverses, ayant dit à ma partie que son fils n'estoit plus à Vernon, qu'il estoit allé avec ses parens au village de Boisgerome, & qu'il pouvoit s'en aller où il vouloit, si ma partie alors ajoustant foy à ce faux discours se mit en estat de sortir, est-ce qu'il vouloit fuir, point du tout : mais on luy faisoit accroire que son fils n'estoit plus à Vernon, qu'il estoit allé à Boisgerome, & il ne pouvoit abandonner son fils, il vouloit l'aller trouver.

Mais je supplie la Cour d'observer quand il seroit veritable, ce qui n'est pas, que ma partie eust esté arresté d'abord, qu'il n'eust point eu la liberté de la fuite & de l'évasion, il est certain pour se tirer de toutes les poursuites qu'on commençoit contre luy, qu'il n'avoit qu'à dire en vn mot qu'il demeurait d'accord que ce n'estoit pas son fils, qu'il l'avoit trouvé dans le chemin, qu'il avoit toujours pris soin de le mener avec luy & de le nourrir. Cette declaration ne fermoit-elle point la bouche

aux Officiers les plus severes ? n'estoit-ce pas assez pour le renvoyer absous ? y a-t-il la moindre preuve du vol ? y a-t-il aucune partie contre luy ?

C'estoit, MESSIEURS, ce qu'esperoient nos parties adverses, ils pensoient qu'un miserable seroit ravi de l'occasion de donner son fils à une veuve assez riche ; qu'il le desavoueroit aisément pour rendre sa condition plus heureuse ; qu'il ne voudroit jamais s'engager dans un grand procès, ni souffrir les rigueurs d'une longue prison, pour soutenir une verité dont ils croyoient qu'un homme de sa sorte ne devoit pas beaucoup se soucier. Ils se sont trompez dans leur raisonnement : ma partie a déclaré que l'enfant estoit son fils, quelques artifices dont se soient servis nos parties adverses, quelques cruautéz qu'ils ayent exercées contre ma partie, il a toujours persisté avec une constance invincible dans sa premiere declaration. Je vous l'explique en peu de mots en passant sur la procedure qui a esté faite contre luy durant sa prison de Vernon.

J'ai dit à la Cour que ma partie avoit esté emprisonné le 25. Juillet 1655. son fils conduit à l'Hospital.

Le 26. on ne fait aucune procedure.

Le 27. deux jours après l'emprisonnement on pretend qu'un particulier s'est rendu denonciateur ; sur sa denonciation le Lieutenant General a rendu une premiere ordonnance, qu'il seroit informé, &

que l'appellante, & ma partie seroient interrogez.

On dit, les luges sont à couvert parceque voilà vn denonciateur. On vous a dit, MESSIEURS, que c'estoit vne denonciation antidattée par nos parties adverses quand ils ont veû qu'il falloit venir au Conseil, on vous en a rapporté la preuve qui est evidente, en ce que dans toutes les Sentences qui ont esté signifiées à l'appellante, dans tous les exploits des faïties & des executions qui ont esté faites sur les biens il n'est point parlé de ce pretendu denonciateur en façon quelconque, & si dans les informations & dans les interrogatoires il en est fait mention, c'estoient des actes dont nos parties adverses estoient les maistres, qu'ils ont pû changer & reformer comme ils ont voulu.

Mais dans la datte mesme que nos parties luy veulent donner, quand ce denonciateur a-t-il paru? le 27. L'emprisonnement est du 25. donc alors il n'y avoit point de denonciateur, donc il est vrai de dire qu'il a parû après coup.

Mais quel est ce denonciateur? On l'appelle Jean le Moine, c'est le nom que portoit le defunt mari de l'appellante, cela est fort specieux. Il se dit parent du defunt. Voilà vn interest legitime, il agit pour le bien commun & pour l'honneur de sa famille. Mais en quel degré est-il parent? est-ce vn frere, est-ce vn oncle? est-ce vn cousin? c'est ce qui ne se dit point: est-ce en effet vn parent? c'est ce qui ne paroist point.

Il a le nom de la famille, voilà tout. Il est Procureur au Siege de Vernon, voilà le seul & veritable sujet de sa denonciation. Vn Procureur au Bailliage de Vernon n'a pû refuser son service à son Lieutenant General.

Mais quelle est la maniere dont il l'a servi ? Je vous supplie, MESSIEURS, de l'observer. Vn particulier ne peut poursuivre vne accusation criminelle, qu'en l'une de ces deux qualitez, ou de partie, ou de denonciateur. On se rend partie quand on rend sa plainte & qu'on demande permission d'informer ; on est seulement denonciateur quand on ne rend point de plainte, mais qu'on s'inscrit sur le livre ou de Monsieur le Procureur General, ou de ses Substituts sur les lieux, & alors il est des regles d'obliger le denonciateur de bailler caution pour les dommages & interests, en cas que sa denonciation par l'evenement se trouve calomnieuse. Le Lieutenant General eust bien voulu que ce Jean le Moine se fût rendu partie, sa complaisance n'a pû aller jusques là, c'estoit vn Procureur de Normandie qui ne vouloit pas s'engager mal à propos. De s'inscrire aussi sur le Livre du Procureur du Roy en qualite de denonciateur, c'estoit peu pour le Lieutenant General, il avoit besoin d'un nom specieux qui servist de fondement & de titre à toute sa procedure, afin qu'on ne crût pas que ce fust son seul ouvrage. Or est-il que dans les regles ordinaires on ne parle point d'un denonciateur,

c'est vne partie secrette, c'est vn personnage muet qu'on ne connoist qu'après le Jugement. De bailler caution, c'estoit trop pour Jean le Moine qui est vn homme qui n'a rien & qui n'auroit jamais trouvé de caution pour vn procès de cette consequence. Voici, MESSIEURS, l'expedient dont le Lieutenant General s'est avisé, il a fait agir de sorte ce Procureur de son Siege, qu'il n'est ni partie ni denonciateur, mais vn composé irregulier de l'un & de l'autre. Il a baillé vne requeste, il a demandé qu'il fust informé. Voilà l'action d'une veritable partie. Mais par sa requeste il prend seulement qualité de denonciateur, il excite seulement le zele & la charité des Juges, il declare qu'il n'entend point faire de frais, il entend que les Juges travaillent gratis, comme vous verrez, MESSIEURS, qu'ils ont fait, il demande qu'il soit informé de la verité de sa denonciation. Voilà vn homme qui ne veut passer que pour denonciateur, & encore pour vn denonciateur qui ne veut pas estre garand de l'evenement. Cela a satisfait aucunement le Lieutenant General, c'est assez pour colorer sa calomnie, c'est assez pour donner vne belle apparence aux procedures, quand on verra qu'elles commencent toutes sur la requeste en forme de denonciation, présentée par Jean le Moine. C'est assez pour croire que ce n'est point l'interest particulier du Lieutenant General qui le fait agir, mais l'interest d'une famille offen-

fée soustenu par vn homme qu'on croira estre parent, parcequ'il porte le mesme nom.

Mais quel est le langage de ce pretendu denonciateur dans sa requeste ? il fait vne histoire à sa fantaisie, puis parlant de ma partie il le qualifie vn gueux gueusant, & *la friponnerie*, dit-il, *fait sa demeure en luy comme vn de ses sieges principaux*. Voilà du haut stile pour vn postulant de Vernon, & il y a grande apparence que c'est vn effort de l'eloquence du Lieutenant General.

Voilà, MESSIEURS, quelle a esté cette pretendue denonciation, denonciation faite après coup, denonciation irreguliere, denonciation sans engagement & sans garantie, denonciation antidattée, denonciation mandiée, denonciation qui n'a pû estre refusée par vn Procureur de Vernon à son Lieutenant General.

Voici, MESSIEURS, le veritable commencement de la procedure.

Le 28. trois jours après l'emprisonnement, le Procureur du Roy à l'Audience fait sa requeste judiciaire, comme s'il venoit d'apprendre ce qui s'estoit passé, luy, à l'égard de qui je pretens qu'il y a preuve par les informations qu'il estoit melleé parmi la populace quand on emprisonna ma partie.

Sur sa requeste on interroge l'appellante, on interroge ma partie, quand ? le 28. L'Ordonnance veut qu'un prisonnier soit interrogé dans les vingt-quatre heures, ce n'estoit pas assez de temps aux parties
adverses

adverses pour concerter leur calomnie, il falloit instruire l'enfant de ce qu'il avoit à dire quand on le représenteroit à l'appellante. Hé ne fait-on pas que le moindre present, la moindre promesse, la moindre menace peut faire dire à vn enfant tout ce qu'on veut. L'appellante est interrogée, elle dénie que ce soit son fils. On fait venir l'enfant devant elle. Voici la plus haute imposture qui fut jamais; l'interrogatoire porte que d'abord l'enfant la salua en qualité de mere, & luy donna le bon jour.

On pouvoit s'inscrire en faux contre cet endroit de l'interrogatoire, & pour moyens de faux employer tout ce que l'enfant a dit depuis pardevant des Juges bien plus croyables. On pourroit soustenir que l'enfant n'a point parlé ainsi à Vernon. Mais supposé qu'il ait donné ce bon jour, & qu'il ait proferé les paroles qui sont écrites dans l'interrogatoire, *Quis expedivit psittaco suum* XAIPE.

Est-ce la verité? est-ce l'artifice? Si c'est la verité, pourquoi ce mesme enfant quand il a veû l'appellante auparavant, ne luy a-t-il pas donné ce mesme bon jour? S'il avoit à la saluer ainsi, certainement c'estoit dans les premieres rencontres.

Ils se sont rencontrez vne premiere fois dans la Greve en cette ville de Paris, il y avoit vne femme avec l'appellante, elles parlerent toutes deux à ma partie, elles luy donnerent l'aumosne, ma partie tenoit son fils par la main: l'enfant en

voyant l'appellante l'appella-t-il sa mere ? luy donna-t-il le bon jour ? & s'il eust parlé ainsi, quand l'appellante eust esté assez barbare pour ne le point reconnoistre, la femme qui l'accompagnoit eust-elle pû souffrir vne si lasche cruauté ? c'estoit dans vne place publique, où non seulement toutes les actions mais toutes les paroles trouvent des témoins, & ces témoins ne se fussent-ils pas écriez contre l'appellante ? le peuple ne se fust-il pas émeu ? cela n'estoit-il pas capable d'exciter vne sedition naturelle contre vne mere si inhumaine ?

Ils se sont rencontréz vne seconde fois dans l'Eglise de Sainte Genevieve en la ville de Vernon, c'estoit le matin à la grande-Messe, celui pour qui je parle fut emprisonné l'après-disnée : Dans cette seconde rencontre y a-t-il quelque témoin qui depose que l'enfant l'ait appelé sa mere, luy ait donné le bon jour ?

Il y a plus, car sur le faux bruit que nos parties adverses avoient répandu dans la ville, que c'estoit le fils de l'appellante qu'elle ne vouloit pas reconnoistre, je pretens qu'il y a preuve par les informations que l'enfant fut mené chez elle. Il y avoit quantité de gens qui estoient presens à cette entreveuë, ils ont esté ouïs dans les informations, y en a-t-il vn seul qui depose que l'enfant luy ait donné le bon jour, l'ait appelé sa mere ? N'estoit-ce pas en ces premieres occasions qu'il l'eust dit s'il avoit jamais à le dire ?

Donc si on a écrit dans l'interrogatoire de l'appellante qu'il l'a dit depuis, ou on le luy a fait dire par artifice, ou ce qu'on a écrit de luy est vn mensonge.

Vous n'en pouvez pas douter, MESSIEURS, après ce qu'on vous a dit de l'interrogatoire de l'appellante & de l'enfant en cette ville de Paris, où l'enfant a déclaré ingenuement qu'il ne connoissoit point l'appellante, que sa mere estoit morte dans l'Hostel-Dieu de Tours, & qu'il n'avoit point d'autre pere que ma partie.

Est-ce que l'enfant a tenu vn langage different? non, MESSIEURS, mais c'est qu'il a parlé pardevant des Iuges bien differens. Je n'en dirai rien davantage, cela vous a esté expliqué dans la cause de l'appellante.

On interroge ma partie, il dit toute sa vie de circonstance en circonstance, il rapporte tous les actes dont j'ai parlé à la Cour, qui justifient son mariage & la naissance de son fils. On ne luy presente point l'enfant, pourquoi cela? pourquoi le représenter à l'appellante & ne le point représenter à ma partie? Ils apprehendoient que la nature ne fust plus forte que toutes les instructions qu'on luy eust données, & qu'en voyant son pere qui luy avoit donné la vie, qui l'avoit élevé, qui l'avoit nourri, il n'oubliast toutes leurs leçons & ne rompiست toutes leurs mesures. Ils savoient bien qu'il estoit beaucoup plus aisé de faire dire deux

mots à vn enfant en voyant l'appellante , que de le faire taire en voyant son pere. Ils ne risquoient rien en representant l'enfant à l'appellante. Car ou l'enfant diroit ce qu'ils luy avoient appris , & c'estoit là ce qu'ils demandoient ; ou il ne diroit rien , & alors rien ne les obligeoit de faire mention de son silence. Ils auroient dit seulement que l'enfant ayant esté representé à l'appellante , elle ne l'avoit point reconnu. Il n'en estoit pas ainsi à l'égard de ma partie , il y avoit du peril de luy presenter vn enfant , dont il estoit le pere , qui n'eust pas manqué de luy parler , de le caresser , & ces paroles , & ces caresses innocentes estoient capables de renverser toutes leurs machines , & de confondre leur artifice.

Ouy mais , dit-on , que répondre à vingt & vn témoins qui ont esté ouïs dans les informations ? Que répondre aux procès verbaux du transport & de la conduite de l'enfant & dans la ville de Vernon , & au village de Boisgerome où le defunt mari de l'appellante avoit vne ferme. L'enfant n'a-t-il pas reconnu la plupart des témoins ? n'a-t-il pas reconnu jusqu'aux moindres particularitez des logemens & des familles ? Voici leur raisonnement , ma partie demeure d'accord de n'estre jamais venu avant son emprisonnement , ni à Vernon , ni au village de Boisgerome ; & cependant l'enfant a vne connoissance entiere de tous ces lieux là , ce n'est donc pas le fils de ma partie , c'est le fils de l'appellante.

Je n'entreprends pas, MESSIEURS; de répondre à tous ces faits dans le particulier, ils ne sont pas de ma connoissance, j'espère que Messieurs les Gens du Roy qui en savent le secret y répondront pour nous, & qu'ils en remarqueront les contradictions & les faussetez. Mais ce que je fais, c'est que vous n'avez jamais reçu & vous ne recevrez jamais vne preuve par témoins en vne affaire de cette qualité, sur les circonstances que je vous ai représentées.

Je rapporte des actes authentiques qui ne sont point suspects, puisqu'ils ont esté faits en vn temps innocent, pour vn autre sujet, par des personnes publiques, par lesquels je justifie mon mariage, la naissance de mes enfans, la mort de quelques-uns, la mort de ma femme. Voilà vne preuve par écrit que j'ai esté marié, que j'ai eu des enfans. Pour monstrier que celui dont est question en est vn, quelle autre preuve en puis-je avoir que la possession? quelle autre preuve en peuvent avoir tout ce qu'il y a de peres au monde que la possession? ma possession n'est-elle pas certaine, je l'ai toujours eu avec moy, je le tenois par la main, je demandois l'aumosne pour luy quand j'ai esté emprisonné. J'ai donc pour moi titre & possession, & des Officiers seront recevables à me disputer mon fils, pour le donner à vne femme qui n'en veut pas? & malgré la declaration de la femme, qui estoit la seule partie comme j'ai mon-

stré à la Cour, & malgré ma declaration, ma possession & mes titres, des Officiers seront recevables à informer du contraire? c'est vn paradoxe sauf la reverence de la Cour. Qu'est-ce donc que j'oppose d'abord à ces prétenduës informations? la fin de non recevoir.

Qu'est-ce que j'oppose en second lieu? l'impossibilité des faits que vous m'avez appris vous mesme. Le fils de l'appellante Jacques le Moine est né le onzième Septembre 1644. quand l'information a-t-elle esté faite? en Aoust 1655. il estoit alors sur sa onzième année. En le représentant aux témoins on n'a pas pris garde, qu'à onze ans on le fait parler tout de mesme que s'il avoit vne connoissance claire & distincte, de ce qu'il a fait à quatre & à cinq ans, avant qu'il eust l'âge de raison. J'espère, MESSIEURS, que Messieurs les Gens du Roy vous feront connoistre la verité de ce que je dis.

Mais qui sont ceux qui ont déposé de ces faits? je ne pretens point fournir de reproche contre des témoins que je ne dois pas connoistre, puisqu'il n'y a point eu de confrontation: Mais ce que j'ai appris c'est que de tous les parens de l'appellante, de tous les parens de defunt le Moine son mari on n'en a ouy pas vn dans ces grandes informations. Ni frere, ni oncle, ni cousin, ni aucun autre qui soit allié de la famille du costé du pere ou de la mere. Et cependant il faut qu'on de-

meure d'accord qu'il y en a vn grand nombre & dans Vernon & aux environs. Vn Iuge qui eust cherché la verité en vne telle occasion, de qui la pouvoit-il mieux apprendre que de la bouche des parens, ne devoit-il pas les faire assigner, & leur representer l'enfant pour savoir leurs sentimens? Cette histoire a fait du bruit dans la ville, les parens ne l'ont pas ignorée, comment sans attendre vn exploit ne sont-ils pas venus d'eux-mêmes déposer contre l'appellante? Il faut donc de deux choses l'une, ou que toute la famille ait conspiré sans sujet contre cet enfant, en vn âge où il est encore plein d'innocence; ou bien il faut que ce soit vn enfant estranger qui n'appartient point à la famille.

J'ai appris, MESSIEURS, qu'entre tous les parens on avoit choisi vne femme, c'est la veuve Cretté, qui est cousine de l'appellante, chez qui l'appellante demeuroit quand elle alloit à Vernon. Voilà vn témoignage de grande consequence, c'est vne parente, c'est vne hostesse, ce témoin seul est plus croyable que tous les autres ensemble, c'est le premier témoin qui a esté ouy dans les informations, c'est la seule personne de toute la famille, qui ait esté entendue, je prens droit par sa deposition. On luy represente l'enfant, elle a dit qu'elle ne le connoissoit point en façon quelconque, qu'il avoit à la verité des yeux bleux, & des lentilles sur le visage comme luy, mais que ce n'estoit pas luy:

l'enfant de sa part ne luy parle point , ne la reconnoist point. Et cependant on veut nous faire accroire que ce mesme enfant a reconnu la plupart des autres témoins & qu'il leur a parlé, & il ne reconnoist point sa cousine chez qui il demeurait. On veut qu'ayant esté conduit dans la maison de cette femme, entre plusieurs lits il ait reconnu celuy où il couchoit il y avoit plus de cinq ans, & il ne reconnoist point la maistresse de la maison. Cela est-il vraisemblable?

Le Lieutenant General demande à cette femme quelle a esté la conduite & l'affection de l'appellante envers ses enfans, lorsqu'elle demeurait chez elle; elle a dit que Jacques le Moine estoit celuy qu'elle aimoit le plus en apparence. C'est vne parente, c'est vne hostesse qui parle; c'est celuy qu'elle aimoit le plus, c'est celuy qu'elle ne veut pas reconnoistre, cela s'accorde-t-il? Si elle ne le veut pas reconnoistre il faut qu'elle ait vne furieuse aversion pour luy, & voilà sa parente & son hostesse, c'est à dire le témoin le plus assidu de toute sa conduite & de ses actions, qui assure que Jacques le Moine estoit celuy de tous ses enfans pour qui elle avoit le plus d'amour.

Nos parties adverses ont bien veû que s'ils continuoient d'entendre des parens cela ne leur réussiroit point, ils en sont demeurez là. Ils n'en ont point voulu entendre davantage. Voilà la raison de leur conduite. Ils se sont contentez de grossir leur

leur information de la deposition de gens de neant, d'artisans, & de la lie du peuple.

Donc à ce grand nombre de témoins qui ont esté ouïs dans vos informations, outre la fin de non recevoir, outre l'impossibilité des faits, j'oppose la deposition de la seule parente qui ait esté entendüe, j'oppose le silence de tous les autres parens.

On pretend que l'enfant a esté conduit dans la ville de Vernon, & au village de Boisgerome, où estoit la ferme du defunt mari de l'appellante. Le Lieutenant General en a dressé pareillement deux gros procès verbaux, qui sont remplis de plusieurs dialogues entre l'enfant & les habitans. Je ne m'y arresterai pas, parceque cela est du secret des charges; je remarquerai seulement à la Cour vne circonstance importante, qui est, que de tous ceux qu'on dit dans ces procès verbaux avoir parlé à l'enfant, l'avoir reconnu, & avoir esté reconnus de luy, je pretens qu'il n'y en a pas vn qui ait signé, ni qui ait esté interpellé de signer, ce qui produit vne nullité essentielle suivant l'Ordonnance.

Toute cette procedure a duré depuis le 28. Juillet 1655. jusqu'au 16. Aoust de la mesme année. On ne tenoit rien caché à ma partie, on estoit bien aise qu'il fust averti de tout, & de la deposition des témoins, & de leur nombre, & des réponses de l'enfant, & de toutes ces pretenduës reconnoissances dont il est fait mention dans les infor-

mations & les procès verbaux. C'estoient des armes assez luisantes pour éblouir les yeux d'un prisonnier , mais l'évenement a montré qu'elles estoient trop foibles pour estonner la conscience d'un pere qui estoit assuré de son innocence.

On fait pourtant un second effort. On interroge ma partie une seconde fois, il persiste toujours en ses premières réponses , il soutient toujours que c'est son fils. Ni la prison ni les menaces ne luy font point changer de discours.

Sur cette procédure le Lieutenant General decrette adjournement personnel contre l'appellante : à l'égard de ma partie , il ordonne que les fers luy seront mis aux pieds, que les parens seront assignez pour nommer un Curateur, & cependant il adjuge cent livres de provision à l'enfant, & pour cet effet permet de faire saisir tout le bien & de l'appellante & de son defunt mari.

Nos parties adverses n'avoient garde de provoquer l'assemblée des parens, ils s'avoient bien qu'elle ne seroit pas favorable à leur dessein ; cela a bien paru depuis : mais osté cela tout le reste a esté executé. La Sentence a esté signifiée à l'appellante, à la requeste du Procureur du Roy. Tout le bien de l'appellante a esté saisi à la requeste du Procureur du Roy, il n'est point parlé de ce pretendu denonciateur. On a mis les fers aux pieds à ma partie, pour tâcher de le reduire par les dernières rigueurs,

& depuis ce temps là jusqu'au jour qu'il a esté transferé de la prison de Vernon en celle du Fort-l'Evesque, on luy a fait souffrir des cruautéz incroyables, parcequ'il n'a pas voulu desavouër son fils.

Tertullien a dit dans son Apologetique en parlant de la persecution des premiers Chrestiens, qu'il y avoit cette difference entre eux & les veritables criminels, qu'on donnoit la torture aux criminels, pour tirer quelque confession de leur bouche, au lieu qu'on tourmentoit les Chrestiens pour leur faire desavouër ce qu'ils confessoient publiquement.

Cæteris negantibus adhibetis tormenta ad confitendum, solis Christianis ad negandum ∴ Vociferatur homo, Christianus sum; quod est dicit, tu vis audire quod non est. Veritatis extorquendæ præsidēs de nobis solis mendacium elaboratis audire. ∴ Quid me torques in perversum? Confiteor, & torques.

Vous voulez savoir qui est le pere de l'enfant, je vous dis que c'est moi, je vous en rapporte les preuves par écrit, vous estes témoins de ma possession, je le tenois entre mes mains quand vous vous me l'avez osté, je l'ai suivi par tout, pouvant m'evader je suis entré volontairement en prison, j'ai subi vn premier interrogatoire, je vous ai soustenu que c'estoit mon fils, on m'a menacé d'une information & de procès verbaux, tout cela ne m'a point épouventé. On m'a interrogé vne se-

conde fois, j'ai persisté dans ma première confession, pourquoi me tourmentez - vous davantage ? pourquoi me mettez vous les fers aux pieds ? pourquoi voulez-vous que je desavouë une vérité qui est plus forte que moi, qui est plus forte que vous, qui triomphe de vos cruautés & de ma douleur ?

On dit de Cæsar que Iule Cæsar à qui tout le monde obéissoit alors ; luy ayant commandé d'abdiquer un de ses trois enfans dont il avoit reçu autrefois quelque déplaisir, à condition qu'il feroit la fortune des deux autres ; Ce père généreux écoutant la voix de la nature, qui est plus forte que tous les commandemens & toutes les promesses des Souverains, luy répondit hardiment qu'on luy pouvoit ravir tous ses enfans, mais qu'il n'en abdiqueroit jamais pas un. On peut ravir la liberté à ma partie, on peut le tourmenter avec toute sorte de rigueurs, on le peut enchaîner comme un esclave & un captif, on peut même le flatter d'une fortune plus douce pour son fils, en le donnant à l'appellante : mais on ne peut pas vaincre la nature qui est la maîtresse de son cœur, & de sa langue, qui préside à ses sentimens & qui forme ses paroles.

Voilà, MESSIEURS, ce qui s'est passé durant sa prison en la ville de Vernon.

Je quitte avec plaisir le tribunal de Vernon, le trône de nos persécuteurs, le siège de la calom-

nie, l'écueil de nostre innocence. Je quitte avec plaisir ce lieu funeste, parceque le changement de prison nous tient déjà lieu de liberté, parceque si nous sommes encore prisonniers, nous avons au moins cette consolation que la verité ne l'est plus avec nous, nous ne sommes plus sous la main de ces premiers Iuges qui la tenoient captive dans les liens de l'injustice, nous ne sommes plus exposez à toutes ces tempestes qu'ils excitoient eux-mesmes contre nous pour nous faire perir; nous touchons le port: ma partie est à la fin de ses persecutions, & moi, MESSIEURS, à la fin de ma cause, je l'expedie en deux paroles.

Je ne m'arresterais point à la procedure. Elle vous a esté expliquée. Encore que le Bailliage de Vernon soit du ressort de Normandie, neantmoins l'appellante avoit relevé son appel en la Cour, dautant qu'il y avoit eu vne premiere procedure qui avoit esté faite par vn Commissaire du Chastelet pour la perquisition des deux enfans qu'elle avoit perdus. Nos parties adverses ne voulant point deferer aux Arrests de defenses que la Cour avoit rendus, l'appellante les a fait assigner au Conseil en reglement.

Au Conseil il y a eu vn premier Arrest du dix-huit Fevrier 1656. par lequel il a esté ordonné que les informations seroient apportées au Greffe du Conseil, ma partie transferée en la prison du Fort-l'Evesque avec son fils. Cela a esté executé.

Ma partie auffi-toft a baillé fa requeste au Conseil pour estre receuë partie intervenante, a demandé acte de ce qu'il prenoit à partie Maistre Louis Mordant, & Maistre Claude Louis, a conclu contre eux à ce qu'ils fussent condamnez en tous ses dommages & interests. Sur sa requeste il a esté receu partie intervenante, & sur le surplus en jugeant. En consequence ma partie, son fils, & l'appellante ont esté interrogez en la prison du Fort-l'Evesque.

Ma partie dans son interrogatoire a fait les memes réponses qu'il avoit faites dans les deux autres qu'il avoit subis à Vernon : je n'en repeterai rien, la Cour observera seulement que la conformité qui se trouve dans ces trois interrogatoires est vn témoignage indubitable de la verité des faits qui y sont contenus. L'appellante a persisté pareillement dans sa premiere denegation. Il n'en est pas ainsi à l'égard de l'enfant. On luy demande si l'appellante n'est point sa mere, s'il ne voudroit pas estre son fils pour estre plus à son aise, l'enfant répond qu'il voudroit bien estre le fils de l'appellante, mais qu'il ne l'est pas.

Voilà, MESSIEURS, vn discours bien different de celuy que nos parties adverses luy font tenir dans l'interrogatoire de Vernon. Dans l'interrogatoire de Vernon l'enfant ne voit pas plutôt l'appellante qu'il l'appelle sa mere, il la saluë, il luy donne le bon jour. Dans l'interrogatoire de

Paris, quand l'enfant est représenté à l'appellante il ne la connoist point du tout, il dit que ce n'est point sa mere. Voilà vn enfant qui dit bien-tost adieu à vne mere à qui il vient de donner le bon jour.

Est-ce que dans le voyage qu'il a fait de Vernon à Paris il en a perdu le souvenir? Est-ce que les traits de l'appellante estoient si changez qu'il ne pouvoit plus la connoistre? Est-ce le changement des parties? Mais n'est-ce pas plûtoſt le changement de Iuges, qui a produit cette difference? Voulez-vous ſavoir en vn mot tout ce qui en eſt. L'enfant parle à Paris, & on le faiſoit parler à Vernon; l'enfant parle à Paris, & il n'a point parlé à Vernon, ce ſont nos parties adverſes qui veulent nous faire accroire qu'il a parlé.

Ce n'eſt point là tout. On demande à l'enfant quel eſt ſon nom, il dit qu'il s'appelle Louis Monrousseau. Il dit ſon âge, qu'il eſt âgé de huit ans ou environ. Il dit le nom de ſon pere, Jean Monrousseau pour qui je parle. Il dit le nom de ſa mere, Ieanne Blond. Il dit le temps & le lieu de ſon deceds, qu'elle eſtoit morte en l'Hoſtel-Dieu de la ville de Tours il y avoit deux ans. Il marque les endroits par où il a paſſé avec ſon pere en mendi-
diant leur vie. On luy demande ſ'il eſt vn gueux, a dit qu'il falloit bien qu'il le fuſt. Enfin quelle eſt ſa derniere réponſe qui couronne toutes les autres, & qui certainement ſeroit digne d'une naiſ-

sance plus heureuse? on luy demande s'il veut toujours aller avec Jean Monrousseau mandiant sa vie, a dit *qu'il le falloit bien, puisque c'estoit son pere, & qu'il ne vouloit pas renoncer son pere.*

Cette réponse, MESSIEURS, si naturelle, si raisonnable, & si ferme, sortie de la bouche d'un enfant de huit ans, ne vaut-elle pas tous les beaux mots que les anciens Declamateurs nous ont laissez en de pareilles occasions?

Je n'en rapporterai qu'un seul que je trouve en la premiere Controverse du second livre de Seneque, dans laquelle voicy, MESSIEURS, comme cet auteur fait parler le fils d'un pauvre qui ne veut point quitter son pere, pour estre adopté par un riche qui le demande. *Amo æquè paupertatem ac patrem, utrique assuevi.* N'est-ce point là la réponse de cet enfant, il aime son pere, il aime sa pauvreté, il aime également l'un & l'autre parcequ'il est également accoustumé à l'un & à l'autre, il n'y sauroit renoncer.

Non sine Diis animosus infans.

Si vous joignez à cela l'avis solemnel des parens de l'appellante au nombre de quarante & plus, qui ont veû l'enfant & qui ont dit vnanimement que ce n'estoit pas un des deux qu'elle avoit perdus; pourrez vous douter que toute la procedure de Vernon ne soit l'ouvrage de la plus noire calomnie qui fut jamais?

Ce n'est point assez, on vous a dit, MESSIEURS, que

que l'un de ces deux enfans est de retour, il dit tout le chemin que son frere & luy ont fait : il dit le lieu où son frere est mort & enterré : le certificat de sa mort est rapporté, peut-on douter après cela de l'innocence de ma partie.

Toute la famille fait la joye que l'appellante a témoignée au retour de cet enfant, pourquoy en auroit-elle moins si celuy qu'on luy represente aujourd'huy estoit son fils ? Pourquoy ne diroit-elle pas à sa famille, *Congratulamini mihi quia inveni ovem meam quam perdideram* ? Pourquoy ne diroit-elle pas à son fils qui est de retour : *Frater tuus erat mortuus & reviviscit, perierat & inventus est.*

Je me fers de ces paroles de l'Ecriture d'autant plus volontiers que j'apprens, MESSIEURS, de l'Histoire de vos Registres, qu'elles servirent de texte il y a près de trois cens ans à un grand Magistrat, au Cardinal des Dormans, Chancelier de France, quand il installa dans ce Parlement Messire Guillaume de Sens en la charge de Premier President, au lieu de Messire Simon de Bucy, qui estoit mort après avoir esté employé dans les plus grandes negociations du Royaume : *Congratulamini mihi quia inveni ovem meam quam perdideram, frater vester mortuus erat & reviviscit, perierat & inventus est.* C'estoit faire l'eloge de son merite en peu de mots. C'estoit luy dire que la Cour retrouvoit en luy ce qu'elle avoit perdu, & que sa promotion donnoit autant de joye que la mort de

son predecesseur avoit causé de douleur.

Je n'en ferai point d'application, toute la France qui m'écoute en cette Audience la fait pour moi. Je dirai seulement que j'eusse prevariqué à la defense de ma cause, si j'eusse omis cette reflexion qui en fait la principale partie, puisque ce nous est vn avantage de la derniere consequence de vous avoir, MONSIEUR, pour President dans le jugement d'une affaire dont vous avez vne connoissance particuliere, puisque vous en avez esté le Rapporteur au Conseil.

Je n'ai plus qu'un mot à adjoûter, qui est que depuis que la cause a esté renvoyée & retenue en la Cour, durant que nous poursuivons l'Audience on a fait creer au Bailliage du Palais vn pretendu Curateur à l'enfant, pour soutenir ses interets. Je supplie tres-humblement la Cour de m'en recevoir appellant. Mes moyens d'appel en la forme, il falloit s'adresser à la Cour où la cause estoit pendante. Au fond, je suis pour son pere qui est vivant, qui luy a donné la vie, qui l'a nourri, qui l'a entretenu jusqu'au jour de son emprisonnement, son fils n'avoit pas besoin d'un autre Curateur.

La Cour voit donc où se reduit toute ma cause.

Il y a le fond, il y a la procedure, il y a la prise à partie.

Au fond. On dit que j'ay dérobé l'enfant de l'appellante. J'ai la preuve par écrit que cet enfant est à moi, je n'en repeterai point les actes, le

certificat du Curé d'Arras, la declaration des principaux habitans de la Neuville, vn acte solemnel signé du Curé & du Prevost Royal du mesme lieu; l'extrait baptistaire delivré à nos parties adverses; l'extrait des registres de l'Hostel-Dieu de Tours; tous ces actes passez en vn temps innocent avant que l'appellante eust perdu ses enfans. Voilà donc vne preuve par écrit, preuve fortifiée d'une possession paisible & constante. J'ai toujourns eû mon fils avec moi, je le tenois par la main, je demandois l'aumosne pour luy & avec luy quand on me l'a arraché. C'est donc mon fils, il n'y a point de pauvre au monde qui en puisse rapporter vne meilleure preuve. Je soutiens que l'appellante mesme ne seroit point recevable à dire que c'est le sien, parceque la preuve par témoins en ces sortes de causes n'a jamais esté receuë contre vne preuve par écrit, confirmée par la possession. Voilà vne premiere fin de non recevoir certaine contre des Officiers, puisqu'elle seroit legitime contre l'appellante.

Il y a plus, car quand je n'aurois pas tous les actes que je rapporte, quand je n'aurois point de preuve par écrit; je pretens que la mere de qui on dit que j'ai dérobé l'enfant, ne se plaignant point, son silence devoit fermer la bouche à tout le monde, & qu'au prejudice de sa declaration & de celle de tous les parens au nombre de quarante & plus, des Officiers ne sont point recevables à me

faire vn procès pour soutenir malgré eux & malgré elle que c'est son fils. Je croi, MESSIEURS, vous avoir expliqué, & dans le droit & dans nos maximes cette seconde fin de non recevoir.

A l'égard de la procedure, elle a commencé par l'emprisonnement de celuy pour qui je parle, emprisonnement injurieux s'il y en eut jamais, puisqu'il a esté fait contre toutes les formes, non seulement sans crime, mais sans apparence de crime, sans écrouë, sans decret, sans information, sans plainte, sans partie, sans denonciateur. J'ai fait voir à la Cour que ce qui a esté fait depuis n'est pas plus considerable, la qualité de la denonciation, l'impossibilité evidente des faits contenus dans les informations, la qualité des témoins, le silence des parens, la deposition d'une seule parente par laquelle nous prenons droit, la nullité des procez verbaux, où l'on fait parler des personnes qui n'ont point signé & n'ont point esté interpellés de signer; enfin à toute cette procedure j'ai opposé celle qui a esté faite en cette ville de Paris, la perséverance de ma partie dans sa confession, la perséverance de l'appellante dans sa denegation, les réponses sinceres de l'enfant, l'intervention de quarante parens qui est conforme à la deposition de la seule parente qui a esté ouïe à Vernon, le retour d'un des enfans qui dit où son frere est mort & enterré, le certificat de sa mort. J'abuserois, MESSIEURS, de l'honneur de vostre Audience. si je faisois une

plus longue repetition de tout ce que j'ai dit à la Cour.

Mais je parle contre l'intérêt de mon fils, de le refuser à vne mere qui est riche, il est vrai : mais c'est vne mere qui fait bien que ce n'est pas son fils, c'est vne mere qui ne pourroit jamais avoir pour luy des sentimens de mere. Hé peut-on douter qu'il ne soit beaucoup plus doux & plus avantageux à vn fils d'estre aimé d'un pere qui est pauvre, que d'estre sous la tyrannie d'une fausse mere, qui auroit toujours pour luy plus de haine que de biens ?

Donc tout ce qui reste est de savoir si les deux Officiers sont bien intimez en leurs noms, & s'ils sont tenus de nos dommages & interêts.

Premierement, l'intimation estoit necessaire, parceque nous n'avions qu'eux pour partie.

En second lieu, le denonciateur que nos parties aduerses nous indiquent est vn homme insolvable ; quand nous avons esté emprisonnez, il n'avoit point encore paru ; luy mesme dans sa requeste a déclaré assez nettement qu'il ne vouloit point estre garent de sa denonciation. Dans nos maximes les Iuges ne doivent point recevoir toutes sortes de denonciations, ou du moins ils doivent faire bailler caution aux denonciateurs pour les dommages & interêts, autrement ils en sont tenus en leurs noms : Enfin la Cour voit assez de la maniere que cette affaire a

esté conduite , qu'il y a du fait des Juges , & que toute la procedure de Vernon est en effet l'ouvrage de leur calomnie.

Et que le Lieutenant General ne nous dise point que ce n'est point luy , mais le Lieutenant Particulier qui a fait l'emprisonnement de ma partie. Que le Substitut ne nous dise point qu'il n'avoit fait alors aucun requisitoire ; c'est dequoi je me plains. On ne voit pas qui a ordonné l'emprisonnement , parcequ'il n'y avoit ni ordonnance ni decret : on ne voit pas à la requeste de qui , parce qu'il n'y a eu ni requeste , ni écrouë : mais s'ils affectoient tous deux de ne point paroistre dans le commencement de la procedure ; je pretens qu'il y a preuve par les informations que le Substitut estoit mélé parmi la populace lorsque celui pour qui je parle a esté emprisonné , & qu'il ne l'a point abandonné que quand il a veû qu'il estoit resserré dans la prison.

Sophocle dans vne piece dont Macrobe a rapporté vn fragment au Livre cinquième de ses Saturnales , pour nous faire concevoir la violence du poison que faisoit Medée , la represente quand elle coupe ses herbes dans vne posture contrainte , qui témoigne ou l'averfion ou la peur qu'elle avoit elle mesme de son ouvrage ; elle a les mains d'un costé & le visage de l'autre , elle ne veut point voir ce qu'elle fait , son poison est si fort qu'elle en apprehende mesme l'odeur , elle craint que

son propre travail ne la trahisse & ne l'empoisonne.

Si le Lieutenant General n'a point montré son visage dans tout ce tumulte, son esprit y estoit, ses mains y estoient, le Substitut agissoit pour luy, lors qu'ils faisoient semblant de regarder d'un autre costé, leurs mains tenoient le flambeau fatal dont ils allumoient tout le desordre. *Aversi tenuere facem.*

Après cela le Lieutenant General nous viendra dire que nous ne pouvons pas luy imputer nostre emprisonnement, parceque ce n'est pas luy qui l'a ordonné; le Substitut aura le front de nous venir dire la mesme chose, parcequ'il n'avoit fait alors aucun requisitoire? Que vous semble, MESSIEURS, de ce langage & de ce déguisement? Plus ils se cachent, plus ils se découvrent, en se refusant eux-mesmes, pour ainsi dire, dans le commencement de la procedure, ils témoignent assez qu'ils sont nos veritables parties. Le Substitut se mesler parmi la populace? le Substitut prendre le soin de conduire ma partie en prison? Le Substitut deux jours après dans son requisitoire faire semblant de n'en savoir rien que par l'avis qu'on venoit de luy en donner? Pourquoi toutes ces affectations, sinon dans le dessein de nuire avec plus d'assurance & plus d'impunité?

Hé quel interest aurions nous de prendre à partie le Lieutenant General qui n'a point voulu pa-

roistre d'abord, si nous n'estions persuadez que c'est le Lieutenant General qui est l'auteur de tout le trouble. Et quand ce ne seroit point par ses ordres qu'on nous auroit mis en prison, c'est par ses ordres que nous y avons esté detenus; c'est par ses ordres qu'on a usé envers nous de toutes les menaces & de tous les tourmens que nous y avons soufferts; c'est par ses ordres qu'on nous y a mis les fers aux pieds, après qu'on a veû que rien ne nous pouvoit reduire à desavouër nostre enfant.

J'ai esté obligé de repasser sur toutes ces circonstances, le recit en est peut-estre trop long, mais il est necessaire: car enfin quoique vous ordonniez de l'enfant, quoique vous prononciez en faveur de nostre innocence; nous perdons nostre cause si l'attentat de nos parties adverses demeure impuni, si vous n'en faites vn exemple en nous faisant justice, & si les reparations & les dommages & interets qu'il plaira à la Cour nous adjuger ne sont proportionnez & à leurs crimes, & aux outrages que nous avons soufferts.

Ce n'est pas que je ne sache quel est l'avantage d'un Officier qui trouve toujours dans sa charge de quoi excuser ses actions, parce qu'il peut toujours attribuer à la necessité de son devoir ce qui est l'ouvrage de sa passion; & sous ce pretexte il luy est permis de faire passer la plus horrible de toutes les calomnies pour vne poursuite innocente, la plus violente persecution pour vne simple procedure,

&

& le plus grand de tous les crimes pour vne fonction ordinaire de justice qui est vn acte de vertu. Si son dessein reüssit, il a ce qu'il demande : Si son artifice est découvert, il dira qu'il a fait sa charge, qu'il a esté trompé le premier, qu'il ne pouvoit pas prévoir les evenemens.

Avec tout cela que de peine à trouver, à découvrir, à convaincre vne calomnie, pour peu qu'un Officier ait eu d'adresse à la conduire? Combien de sentiers perdus & dérobez dans le chemin qu'on luy fait tenir? Combien de replis & de détours dans le labyrinthe où elle se cache? Combien de pretextes, combien de déguisemens dans les premieres apparences qu'elle nous montre?

Voilà pourquoi encore que l'Ordonnance enjoigne aux Officiers de faire recherche des crimes sans qu'il y ait instigateur, denonciateur, ou partie civile, la Cour voyant combien il est aisé de calomnier l'innocence, & combien il est difficile de prouver la calomnie, y a toujours apporté ce temperament par ses Arrests, qu'à l'égard des crimes publics qu'on savoit certainement avoir esté commis, quand on estoit asseuré, comme parlent les Loix, du corps & de la substance du delict, & qu'on estoit seulement en peine d'en connoistre les auteurs, on devoit executer l'Ordonnance, & que la poursuite qui se faisoit d'office alors estoit non seulement legitime mais necessaire : Mais à l'égard des autres crimes qui sont dans

le secret & dans l'incertitude, qu'on ne fait pas assurément s'ils ont esté commis, & pour la recherche desquels s'ils estoient vrai-semblables il paroist des parties interessées qui ne demeureroient pas dans le silence, vous n'avez jamais approuvé la diligence trop curieuse & trop affectée des Officiers subalternes: Comme elle est extraordinaire où il n'y va pas de leur interest, & où il n'y a rien à gagner, elle vous a toujours esté suspecte: & quand on voit dans leurs Iustices, les meurtres, les assassins, les vols de grand chemin negligez & non poursuivis faute d'accusateurs qui en avancent les frais, on a raison de croire que quand ils font des poursuites d'eux mesmes, ce n'est pas tant pour obeir à l'Ordonnance, que pour contenter quelque passion secrette qui les excite.

Si cela est probable dans toutes les causes, en peut-on douter dans celle que nous plaidons aujourd'huy, où l'on voit qu'encore qu'il n'y eut personne qui avançast les frais, il n'y eut jamais dans tout le Siege de Vernon vne procedure instruite avec plus de chaleur & plus de circonspection: Maistre Louis Mordant s'est donné la peine d'ouïr vingt & vn témoins dans les informations, il a interrogé l'appellante, il a interrogé par deux fois ma partie avec des soins qui ne sont pas imaginables, en luy proposant toutes questions captieuses, qui estoient autant de pieges à son innocence, & autant de pretextes à la calomnie. Ce n'est point

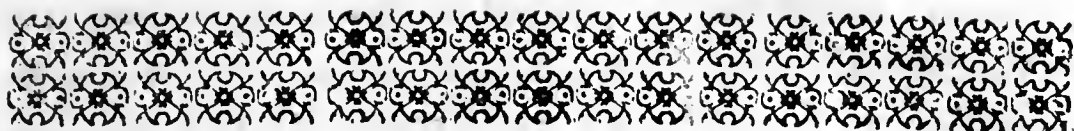
assez, il a pris encore la peine de mener luy mesme l'enfant par la ville, de maison en maison, pour luy faire connoistre des lieux où il n'avoit jamais esté, & des personnes à qui il n'avoit jamais parlé. Il a encore pris la peine de le mener en la ferme de Boisgerosme qui appartenoit au defunt mari de l'appellante, où il luy a fait remarquer des choses à quoy il n'a pas seulement pensé. Il a fait de grands procès verbaux de tout cela, & tout cela gratuitement, c'est à dire que tout cela est bien suspect.

Enfin, MESSIEURS, tout ce qu'on vous a dit, tout ce qu'on vous dira, tout ce qui paroist à nos yeux, tout ce qui est écrit dans le procès nous réduit dans la nécessité inevitable, ou de croire que nos parties adverses sont des calomniateurs, ou de croire mille autres choses d'une mere, d'un pere, & d'un enfant, qui sont mille fois plus incroyables. Il n'y a point de milieu ni de temperament à prendre: s'il est certain, comme on n'en peut pas douter, que l'enfant dont est question est mon fils, il est certain par une consequence necessaire que nos parties adverses sont des calomniateurs, parcequ'il est impossible que mon fils ait répondu, ait dit, ait reconnu tout ce que nos parties adverses luy ont fait répondre, luy ont fait dire, luy ont fait reconnoistre dans la procedure de Vernon. Donc tout ce qui est écrit de luy, ou il ne l'a pas dit, & c'est une fausseté; ou il l'a dit, & ce

ne peut estre que par l'artifice & la suggestion de nos parties adverses. L'un ou l'autre est également criminel, l'un ou l'autre est également punissable, l'un ou l'autre les rend responsables de nos dommages & interets. Voilà, M E S S I E V R S, toute nostre cause qui vous fournit vne belle occasion de soulager vn Pauvre, & de punir des calomniateurs. Donnez des dommages & interets si considerables à ma partie, qu'il n'ait plus sujet de se plaindre de sa pauvreté? Donnez au public vn exemple si fameux dans la punition de nos parties adverses, que des Officiers n'ayent plus envie d'abuser de leur charge pour persecuter l'innocence.

Je conclus à ce qu'il plaise à la Cour me recevoir appellant de tout ce qui a esté fait au Bailliage du Palais pour la creation de ce pretendu Curateur; & à cet égard dire qu'il a esté mal, nullement, & incompetement procedé & ordonné. Faisant droit sur mon intervention declarer l'emprisonnement injurieux, tortionnaire, & déraisonnable, l'escrouë rayé & biffé, le renvoyer absous de toutes les poursuites qui ont esté faites contre luy, ordonner que Louis Monrousseau son fils luy sera rendu, declarer Maistre Louis Mordant, & Maistre Claude Louis bien pris à partie, les condamner solidairement en telle reparation qu'il plaira à la Cour, en tous nos dommages & interets, & en tous les dépens, mesmes ceux reservez par l'Arrest du Conseil.





PLAIDOYE'

Pour Maistre Louïs Mordant, Lieutenant General
de Vernon, intimé en son nom.

*Contre Damoiselle Ieanne Vacherot, veuve de feu Lan-
celot le Moine, & Iean Monroussseau, Pauvre men-
diant, appellans.*

BILAIN a dit:

MESSIEURS,

Cette cause produit vn rare exemple de l'incertitude qui se rencontre dans toutes les choses du monde : Car encore que rien ne deust estre plus constant que l'estat des hommes, vous voiez neantmoins que celuy d'un enfant, forme aujourd'huy l'argument d'une facheuse controverse, & que la nature se trouve si défigurée en cette cause, que la mere ne peut reconnoistre son fils, que le fils desavouë son pere: en vn mot, que le pere, la mere, & l'enfant se mesconnoissent eux-mesmes.

Sans doute il seroit difficile d'asseurer, par quel secret de Providence, ces veritez qui devroient estre familières, nous sont quelquefois si estroitement

cachées. Mais si l'on confidere que l'évenement de ces sortes de questions a toujors fait paroistre des miracles de sagesse en la personne de ceux qui les ont décidées; il semble que le Ciel n'en fasse renaitre les exemples de temps en temps, que pour l'honneur de la Justice, & afin de rendre plus recommandables ces thrônes souverains, qui reproduisent par la force des Arrests les enfans dans leurs familles, de mesme que Dieu par la vertu de sa parole les a creéz dans le monde.

En-effet, MESSIEURS, si dans ces occasions vos esprits n'estoient prevenus d'une certaine lumiere qui les élève au dessus de la Nature, comment pourriez-vous par les voyes ordinaires, connoistre une mere qui ne se connoist pas elle-mesme, & luy apprendre une verité qu'elle ne sent point dans ses entrailles, que la voix du sang ne luy a pas revelée, que son cœur ne peut comprendre? Mais il faut avouër que vostre raison n'est pas moins souveraine que vos dignitez, & que possédant toutes choses eminemment, vous voyez dans vos idées, comme dans un miroir divin, le veritable ou le faux pere, l'enfant legitime ou le supposé, non point par quelque mouvement de nature; mais par la reflexion de vos lumieres, & par l'effet admirable d'une sympathie toute spirituelle, de vostre justice avec la verité.

Ce sont ces pensées, qui font esperer au Lieutenant General de Vernon, que l'on ne verra pas

aujourd'huy l'estat d'un enfant, & l'honneur d'un Juge, opprimez par le mensonge & la calomnie. Il avouë qu'il ne combat pas avec forces égales; & certainement, s'il mettoit sa confiance ailleurs que dans la sincerité de ses actions, il ne m'auroit pas choisi pour le defendre contre tant d'eloquence. Mais le combat estant plûtoſt d'actions que de paroles, & les arbitres de la victoire, des Juges & non point des Rheteurs, il cede volontiers à ses parties la gloire de bien dire, pour vous montrer qu'il a toute celle de bien faire.

Peut-estre, MESSIEURS, que plusieurs de ceux qui l'ont ouï traduire en sa reputation, avec tant de licence, attendent icy qu'il repousse tous ces outrages par d'autres injures: mais vous verrez bien-toſt que toutes ces vapeurs de cholere ressemblent à ces meteores qui naissent & qui meurent dans un mesme instant: & que comme la mer après avoir fait des orages qui sembloient vouloir devorer tout le monde, ne laisse qu'un peu d'écume au pied du rocher qu'elle vouloit abatre; aussi cette grande tempeſte de calomnies, où il semble que la pauvreté d'un Mendiant, la fureur d'une femme, & l'avarice d'un homme ont conjuré la ruine de ma partie, ne laissera qu'un peu de bile aux pieds de la vertu de ce Magistrat, qui demeurant muet dans les injures, impenetrable à la calomnie, insensible à la persecution, fera bien connoître qu'il n'exerce ni haine, ni vengeance dans les

fonctions de sa charge, puisque dans la defense de ses propres interets, il n'a ni ressentiment, ni passion.

Ce ne sera donc pas comme vne partie qui veut gagner sa cause par adresse, par invectives, par eloquence, que l'intimé defendra la sienne; mais ce sera comme vn Juge, qui se laissant toujours prédominer par la Loy, aime mieux faire voir qu'il a la vertu d'un Magistrat qui pardonne, que la passion d'un homme qui se vange: & que si ses adversaires ont eu assez de malice pour le rendre partie, il a aussi assez de constance pour ne pas perdre les sentimens de Juge.

Pour moy, MESSIEURS, qui me sens l'esprit abyssmé dans les aventures toutes prodigieuses de cette cause: permettez, s'il vous plaist, que pour soulager ma foiblesse, je vous conjure de descendre par vos attentions, pour quelque moment, dans ce cahos & ce labyrinthe de contradictions qui s'y trouvent; & j'espere que si vous m'accordez cette grace, à l'exemple de ce que Philon rapporte, que Dieu pour mieux penetrer dans la contradiction des hommes, descendit en personne dans cette tour, où se fit la confusion des langues, je vous conduirai insensiblement par le fil d'une narration claire, succinte, & fidelle, à la connoissance de ce monstre d'imposture, qui veut devorer vn enfant, & perdre l'honneur d'un Juge.

Maistre Louïs Mordant, pour qui je parle, est

Pour M. Loüis Mordant Lieut. Gen. de Vernon. 297
Lieutenant General de Vernon, depuis quatre ans
seulement.

Lors qu'il fut pourveü de cette charge, il n'a-
voit aucune habitude dans le lieu.

Tous ses parens demeurent à Gisors, où il a pris
naissance de l'un des plus celebres Advocats de la
province; & ses alliez sont en cette ville de Paris,
dans laquelle il a contracté mariage avec la fille
de Maistre Jacques Logeois, l'un des Directeurs
de l'Hospital general.

Il ne demeura pas long-temps à Vernon, sans
faire connoître qu'il estoit le fils unique d'une
personne de lettres, qui avoit donné tous ses soins
à le faire bien instituer, & le gendre d'un hom-
me de pieté, qui a consacré toutes ses actions aux
exercices de la charité : Car enfin tout ce que l'é-
rudition & la probité peuvent concilier d'estime
à un Juge, ma partie l'a acquis & le possède dans
son siege.

Il n'y avoit que la petulance d'un Mendiant, &
la passion d'une femme, qui fussent capables de
luy faire cette injure. Sa seule reputation l'auroit
garenti dans le Parlement de Normandie, où re-
sortit son siege, & l'integrité de ses mœurs luy
fait dire avec confiance, qu'il ne se fust pas trouvé
dans toute la Province un homme assez temeraire
pour l'arguer du moindre reproche.

Il a falu qu'un Mendiant soit venu du fond du
Perigort, pour luy former cette accusation.

Il a falu emprunter l'éloquence du premier barreau du monde, pour donner couleur à l'imposture.

Il a falu traduire ma partie devant vn Tribunal où il n'a pas l'honneur d'estre connu, parce que ses Iuges naturels eussent trop facilement découvert la calomnie.

C'est ainsi, MESSIEURS, que l'imposture a dressé tous ses preparatifs pour triompher de l'innocence : mais après que pendant deux audiences entieres, elle a épuisé tous ses artifices, pour tâcher de surprendre vos esprits, voici enfin le moment auquel il est juste que la Verité qui semble n'avoir plus qu'un soupir à rendre, prenne de nouvelles forces, & que sortant victorieuse de ces ombres, où elle paroist ensevelie, elle se montre plus éclatante à vos esprits : de mesme que l'aurore après la pluye, se fait voir plus agreable aux yeux de la Nature.

Jusques ici, MESSIEURS, vous n'avez entendu que des parties, qui se sont expliquées selon leurs interets : maintenant vous n'entendrez plus qu'un Juge, qui s'expliquera selon sa conscience.

Jusques ici vous n'avez ouï que le langage de la passion : maintenant vous n'entendrez que celui de la verité.

Enfin, jusques ici vous n'avez ouï qu'un beau Roman qui flate les oreilles, qui trompe les esprits, & dans lequel il semble que la nature ne se soit

perdue, que pour faire admirer la raison : maintenant vous n'entendrez plus qu'une histoire qui tient du prodige, & dont les circonstances sont si estranges, que ni les livres, ni la tradition ne nous en donnent point d'exemple.

Le 25. Juillet de l'année 1655. Iean Monroussseau arriva dans la ville de Vernon, tenant par la main l'enfant, l'estat duquel est contesté.

Lors qu'il arriva, l'on celebroit la Messe de Parroisse dans l'Eglise de Sainte Geneviève, où Ieanne Vacherot assistoit.

Le Mendiant ayant appris que le peuple estoit au service, il se transporta dans l'Eglise avec l'enfant pour y demander l'aumosne.

A peine eut-il mis le pied dans la nef, qu'on le vit parler à Ieanne Vacherot, laquelle après luy avoir dit quelques mots en secret, le congedia en luy donnant l'aumosne.

Quelle fut leur conference, je ne l'apprens pas dans mes pieces, & ne voudrois point par aucun artifice en faire naistre le moindre scrupule : mais je me sens obligé d'observer ici deux circonstances, qui peuvent former de tres-puissantes conjectures, pour l'éclaircissement de la verité. L'une est, que Ieanne Vacherot appella le Mendiant d'un signe de doigt pour luy venir parler : & l'autre que les femmes qui estoient assises auprès d'elle, luy ayant dit que l'enfant estoit l'un de ceux qu'elle avoit perdus, elle ne leur répondit autre chose,

finon que le sien avoit le nez vn peu plus court que celui-ci ne l'avoit pas.

Je vous laisse, MESSIEURS, l'application de ces deux remarques, & les inductions qui en peuvent estre legitimement tirées.

Iean Monrousseau continue de mendier pendant le service, après lequel voulant se retirer, il fut arresté par cinq ou six particuliers, qui avoient envisagé l'enfant durant la Messe, & qui tous se rencontrerent dans vne mesme pensée, qu'il estoit le fils de l'appellâte, & de defunt Lancelot le Moine.

Ils furent confirmez dans ce soupçon, par le témoignage d'une Pauvre mendiante, laquelle s'estant approchée au bruit, rapporta qu'elle estoit entrée dans la ville avec Iean Monrousseau, & qu'abordant vne certaine rue, elle avoit ouï l'enfant qui luy disoit qu'il n'y falloit point entrer parce que sa mere Vacherot y demeueroit.

Ce témoignage redouble la curiosité; l'on presse Iean Monrousseau de répondre si cet enfant est son fils : il refuse de parler : Enfin le peuple scandalisé le menace de prison.

Dans cet empressement, quelle est sa réponse ? écoutez-la s'il vous plaist, elle est digne de la bouche d'un Mendiant, qui met tous les sentimens de la nature, & toutes les felicitez de la vie, dans les sensualitez de la bouche : Est bien pere qui nourrit, je l'ai pris dans vn Hospital où sa mere est morte, & luy ai promis de ne le point abandonner.

Il ne dit pas, MESSIEURS, qu'il en soit le pere, parce qu'il luy a donné la vie, mais parce qu'il luy donne des alimens.

Est-ce, MESSIEURS, par ces sortes d'équivoques, que la Nature si vivement attaquée se defend.

Les larmes, les clameurs, les sanglots, & les gemissemens sont la voix ordinaire du sang & de la nature, dans ces sortes de questions; & non pas les équivoques, qui ne sont que des jeux & des divertissemens de la parole.

Mais je vous prie, MESSIEURS, de faire vn peu de reflexion sur la fin de cette réponse.

Je l'ai pris dans vn Hospital, & luy ai promis de ne le point abandonner.

Vous l'avez pris dans vn Hospital.

Quoy les enfans vous naissent, où ils meurent aux autres?

Quoy vostre fils reçoit la vie dans le Roiaume de la mort: & vous devenez pere en vn endroit où les femmes deuiennent veuves, les enfans orphelins, où les peres & les maris perdent & leurs femmes & leurs enfans.

L'Hospital donne la mort aux autres, celui-ci y reçoit la vie. L'Hospital est vn lieu de pauvreté pour les autres, celui-ci y trouve vn fils qui fait sa richesse, & qui luy donne sa subsistance.

Pour les autres l'Hospital est vne maison de lagueurs, de miseres, de douleurs & de sterilité.

Pour celuy-ci l'Hospital est vne maison de fécondité, qui luy donne des enfans; de joye, qui le fait pere; de prosperité, qui luy donne pour subsister.

Suivons sa réponse. Vous luy avez promis dites-vous de ne le point abandonner.

C'est doncques vostre parole qui vous y engage, ce n'est pas la Nature; c'est doncques vn mouvement de compassion, & non pas vn devoir de sang.

Ioignez, s'il vous plaist, MESSIEURS, toutes ces circonstances: il n'est pere, que parce qu'il nourrit; il ne devient pere que dans l'Hospital; il ne nourrit, que parce qu'il l'a promis, & non point parce qu'il y soit obligé.

Est-ce, MESSIEURS, la bouche d'un pere qui fait cette réponse; ou bien est-ce la sensualité d'un gueux qui exprime cette imposture?

Est-ce la pieté de la Nature, ou bien est-ce le déreglement de la bouche qui vous tient ce langage?

Est-ce vn pere qui s'attache à son enfant, ou bien est-ce vn plagiaire, qui se veut nourrir du sang de cette pauvre victime. *Ergo nec pietas sit victa cupidine ventris, nec sanguine sanguis alatur.*

Ce petit murmur, MESSIEURS, qui s'estoit excité entre quatre ou cinq personnes à l'issüe de la Messe, fut comme l'avantcoureur du foudre & du tonnerre qui devoit gronder sur le vespre.

Car vous remarquerez, s'il vous plaist, que le bruit s'estant répandu par la ville, que le Mendiant avoit volé, & tenoit en sa possession l'un des enfans de defunt Lancelot le Moine, & de Jeanne Vacherot, le peuple toujours curieux des nouveautez, alla chercher en foule ce Mendiant, & l'ayant trouvé près de la porte qui s'en alloit, chacun en son particulier contemple cet enfant, chacun dans son idée rappelle les especes qu'il en avoit, & les conferant avec celles du visage de defunt Lancelot le Moine, & de Jeanne Vacherot, il s'éleve tout d'un coup vne voix, comme du centre de la terre, *veritas de terra orta est*, que le Mendiant est un voleur, que Jeanne Vacherot est vne marastre. Et comme la fureur d'un peuple descend aisément de la teste aux mains, la personne de Jean Monrousseau estoit en peril, si le Procureur du Roy de Vernon, qui fortuitement passoit par la rue, ne l'eust garenti.

Cet Officier entre dans la meffée; on luy dit le sujet de l'émotion; il fait différentes questions tant au Mendiant qu'à l'enfant.

Il demande à Jean Monrousseau, quel est son pais; qui luy répond, tantost qu'il est de Perigort, & tantost qu'il est de Bapaume.

Quant à l'enfant qui estoit un peu éloigné du Mendiant, il luy demande d'où il vient, & s'il connoissoit quelqu'un dans les villages circonvoi-

ains qu'il luy nomme, entre lesquels exprés il comprend celuy de Boisjeraulme, où defunt Lancelot le Moine & sa famille alloient souvent.

L'enfant dit qu'il avoit esté souvent à Boisjeraulme, & qu'il y avoit des connoissances.

Au milieu de ces doutes, le Procureur du Roy ne sçachant que refoudre : parce qu'encore qu'il vit du mensonge & de la contradiction en la bouche de Iean Monrousseau, neantmoins comme le trouble & l'émotion du sang pouvoit avoir en quelque façon alteré la liberté des fonctions de son ame, cette agitation pouvoit estre la cause de ces contradictions : Il trouve, MESSIEURS, vn expedient, que vous jugerez également subtil & prudent ; ou plutôt le Ciel luy inspire vn moien, qui ne peut estre procedé que de ce mesme esprit, qui inspira le fameux jugement entre les deux meres de l'Ecriture.

Vous sçavez, MESSIEURS, que l'affection est le principal caractere de la paternité ; c'est par cette affection, comme par l'effet d'une eau de depart admirable, que le plus sage des Rois distingua la veritable d'avec la fausse mere.

C'est cette affection qui est comme la pierre de touche à laquelle on connoist l'or de mine, ou d'alchymie ; je veux dire la nature veritable, ou la contrefaite.

Que fait le Procureur du Roy, pour connoistre

Pour M. Loüis Mordant Lieut. Gen. de Vernon. 305
si Jean Monrousseau a les sentimens d'un veritable
pere.

L'enfant, MESSIEURS, avoit sept deniers dans
la main, il les luy oste, & les fait porter à Jean
Monrousseau, qui n'estoit qu'à quatre pas, par un
habitant, qui luy dit, que l'enfant le quitte, &
veut aller voir ses parens à Boisjeralme.

Monrousseau au nom de Boisjeralme, fend la
presse, se sauve avec son bissac sur les espaules à
toute course, *Homini misero si malum accedit ad ma-*
lum, major libido est fugere & facere nequiter. Le
peuple va après & l'arreste à cinquante ou soixante
pas. Jugez si cette fuite est l'action d'un pere qui
aime mieux mourir que de quitter son enfant;
ou le desespoir d'un voleur, lequel estant surpris
dans son larcin, abandonne sa proye pour sauver
sa vie. Saint Jean Chrysostome remarque, que l'a-
mour de sang ressemble au feu, qui separe toûjours
les corps de differentes especes, & rassemble ceux
qui sont de mesme substance: si, MESSIEURS,
Jean Monrousseau & cet enfant estoient de mes-
me substance & de mesme sang, l'amour les eust
rassemblez, & il faut qu'ils soient de differente
substance, puisqu'il les a ainsi si laschement se-
parez.

Mais que fait le peuple de ce Mendiant qu'
il vient d'arrester, le mal-traite-t-il, luy fait-
il des outrages? Je n'ai pas mesme entendu qu'
il s'en soit plaint: on le mene en la maison

de Maître

Lieutenant Par-

ticulier à Vernon : parce que celuy pour qui je suis estoit lors à Gallion près de Monsieur l'Archevesque de Rouën.

Il ne pouvoit, MESSIEURS, en apparence rien arriver de plus avantageux au Mendiant & à Jeanne Vacherot, que d'estre tombez d'abord entre les mains de ce Lieutenant Particulier. Car vous observerez, s'il vous plaist, pour vne circonstance decisive, que le Lieutenant Particulier est cousin germain de feu Lancelot le Moine, & qu'il a signé dans l'acte de tutelle de Jeanne Vacherot en cette qualité.

Ce Juge envisage d'abord l'affaire comme vne occasion d'opprobre & de scandale pour sa famille; il tâche par sa procedure d'en éluder l'affront, & pour ce sujet interroge le Mendiant, de telle sorte que luy mesme luy montre le chemin de se sauver. Mais la chose est si compliquée, l'imposture si atroce, & l'aveuglement si prodigieux, que ce Mendiant s'estant engagé en mille contradictions, le Lieutenant Particulier sacrifia l'intérêt de sa famille à celuy de la Justice, & mal-gré luy, s'il faut ainsi dire, envoya le Mendiant prisonnier, & l'enfant en déposit dans l'Hospital.

Voilà, MESSIEURS, ce qui s'est passé la premiere journée de l'histoire de nostre cause.

Le Mendiant accusé, le Mendiant arresté prisonnier. L'enfant reconnu publiquement, l'enfant

Pour M. Loüis Mordant Lieut. Gen. de Vernon. 307
mis en dépost dans l'Hospital.

En tout cela le Lieutenant General n'a point encore de part, car qui est-ce qui a accusé le Mendiant, ç'a esté le peuple ? qui est-ce qui l'a envoyé prisonnier, ç'a esté le Lieutenant Particulier. Que dis-je, MESSIEURS, qui est-ce qui a accusé le Mendiant, ç'a esté la voix du Ciel, puisque c'est celle du peuple ? qui est-ce qui a condamné le Mendiant, ç'a esté celle de la Nature, puisque c'est celle du proche parent de Jeanne Vacherot ? Mais passons à la seconde journée.

Le lendemain 26. Juillet, cet enfant estant dans l'Hospital, toute la ville de Vernon le va voir, il reconnoist plusieurs personnes, & est presque reconnu de tous ; il désigne par nom & par qualité ceux auxquels il parle : il rend des témoignages si précis de sa naissance, que chacun s'écrie qu'il est le fils de l'appellante : il n'y a qu'elle seule qui soit insensible à cette vérité. *Infelicem puerum sola mater non agnoscit.* Monsieur le Duc de Longueville, & Madame la Duchesse de Nemours qui estoient sur les lieux meslent leur curiosité avec celle du public : ils s'informent, ils voyent, & ces deux illustres personnes prononcent avec tout le peuple, comme par vn Arrest de Nature, que l'enfant appartient à Jeanne Vacherot.

L'on ne parle & l'on ne s'entretient pendant tout le jour, que de son inhumanité, dans la ville. Il n'y a personne qui ne déplore le sort & le mal-

heur de ce pauvre infortuné.

Les vns souûpirent de voir l'enfant d'une personne riche, languissant de pauvreté dans le milieu d'un Hospital. Les autres plus zelez accusent le silence des Magistrats de lâcheté.

Il semble que cet enfant soit devenu l'enfant de tout le monde , depuis qu'il a cessé de l'estre de sa mere; il semble que la patrie l'ait adopté, depuis que sa mere l'a desavoué; il semble que la Nature & le public fassent les funeraillles de ce jeune innocent, qu'une mere condamne par un Arrest impitoiable, à une mendicité perpetuelle, mille fois plus affreuse, plus dure & plus infame que la mort mesme.

Cet esprit que Dieu a répandu dans l'Univers, qui parle au cœur & non point à l'oreille des hommes, qui se fait entendre par des instincts secrets, & non point par des paroles. Cet esprit dis-je qui anime cette grande machine du monde, excite contre cette action une certaine horreur dans le cœur, peint sur les visages une tristesse, met sur les levres des reproches qui marquent un deuil public.

Toutes les meres sentent leurs entrailles émeuës au recit & à la veuë d'un spectacle si étrange.

Tous les peres fremissent, qu'après leur mort il n'arrive de semblables desastres dans leurs familles.

Tous les enfans tremblent sous la rigueur d'un si prodigieux exemple.

Enfin

Pour M. Loüis Mordant Lieut. Gen. de Vernon. 309

Enfin, MESSIEURS, l'on diroit que la Nature est dans vne espee de convulsion, lors qu'au milieu de ce trouble la Providence Divine, qui a promis aux enfans de ne les point abandonner, quand mesme ils seroient assez malheureux pour estre delaissez de leurs meres. *Numquid obliuisci potest mulier infantem suum, vt non misereatur filio uteri sui: si oblita fuerit, ego tamen non obliuiscar?* Lors, dis-je, que cette Providence fit paroistre Iean le Moine proche parent du defunt mari de l'appellante, pour se plaindre de l'injustice qu'elle faisoit à son propre sang.

Il presente sa requeste le 28. Iuillet au Lieutenant General de Vernon, par laquelle il luy expose que l'appellante est vne marastre, qui refuse de reconnoistre son fils; que Monrousséau est vn vagabond qui l'a dérobé: & demande qu'il luy soit permis d'en faire informer.

Le Lieutenant General ordonne que la Requeste soit communiquée au Procureur du Roy: lequel en aiant pris communication, & requis qu'il fust permis d'informer; intervint la premiere Ordonnance dont est appel, qui porte permission d'informer, & que cependant Ieanne Vacherot, & le Mendiant seroient interrogez.

En execution de cette Ordonnance, Ieanne Vacherot, & le Mendiant furent interrogez: mais au lieu d'éclaircir le fait par leurs réponses, elles n'ont servi qu'à le rendre plus obscur, & à le mesler

davantage; car c'est chose estrange de voir les contradictions de ce Mendiant dans ses interrogatoires, les changemens, les impostures, les variations & ses inconstances. Jamais le Prothée de la Fable ne changea si souvent de forme, qu'il y a changé de discours. Il ne sçait pas son propre nom, il ignore son âge, il destruit la vérité de son mariage, il a oublié le nombre & le nom de ses enfans, il n'a pas si tost dit vn fait qu'il le retracte, ou en dit vn contraire. Enfin il y a perdu l'usage de la memoire & de la raison, & il semble que, comme par vn breuvage de Circé, il ait esté transformé d'homme en brute.

Quand on luy demande sur le premier article, quel est son nom, il répond qu'il s'appelle Iean Monrousseau: Et lors que le Iuge luy remonstre qu'il ne dit pas vray, puisque par le certificat de son mariage, l'on voit qu'il a esté marié sous le nom de Philippe Monrousseau; en ce temps, se voyant pressé ou d'avouer que son mariage est vne imposture, ou qu'il a fait vne fausse declaration de son nom; il dit d'abord qu'estant venu de Bapaume à Arras, il y avoit pris le nom de Philippe au lieu de celui de Iean: mais ne pouvant marquer aucune raison de ce changement, sa dernière evasion est d'alleguer qu'une femme ayant pris le soin de faire expedier le certificat de son mariage, elle peut avoir par erreur fait mettre le nom de Philippe pour celui de Iean.

Sur le deuxième article qui concerne son âge,

Pour M. Louïs Mordant Lieut. Gen. de Vernon. 311
il se dit âgé de cinquante ans : & neantmoins dans
vn autre interrogatoire presté vn an après dans
la prison du Fort-Levesque , il ne se donne que
l'âge de quarante-cinq ans.

Mais ce n'est pas dans son âge & dans son nom
seulement qu'il n'a pas reconnu la verité : car vous
allez voir qu'il n'a pas esté plus fidele dans celuy de
ses enfans.

Interrogé sur le sixième article combien il a eu
d'enfans ; il répond n'avoir eu qu'une fille & vn
garçon , dont la fille estoit morte à Issudel : encore
que dans vn autre interrogatoire presté quinze
jours après , il ait reconnu en l'article neuvième ,
qu'il avoit eu quatre enfans de deux couches , sça-
voir fils & fille de chacune.

Enquis sur le 22. article , de quelle couche estoit
l'enfant qui se presente , si de la premiere ou de la
derniere , il répond qu'il est issu de la premiere :
mais le Juge luy ayant representé que cela ne pou-
voit pas estre , parce que dans vn autre article de
son interrogatoire , le garçon né de la premiere
couche s'appelloit Iean , & la fille Renée , au-lieu
que celui-ci s'appelle Louïs ; il se retracte , & dit
qu'il est de la seconde. Et quand le Juge luy fait
voir qu'encore dans vn autre article , qui est le 29.
il a reconnu que le garçon de la seconde couche
estoit mort à S. Vallery six mois après sa naissance ;
il retourne à la premiere réponse , que cet enfant
est de la premiere. Et sur ce qu'on luy representa

que cela ne se peut accorder aux articles 19. 20. 21. 22. & 23. de son interrogatoire, dans lesquels il dit que le premier garçon est né à Montdidier, qu'il y a esté baptisé sous le nom de Jean : puisqu'aujourd'huy en la cause & par l'article 23. de son interrogatoire, il avance que l'enfant dont est question a esté baptisé à la Neufville la Haye, & s'appelle Loüis. C'est en cet endroit, où par son silence & par sa confusion il demeure d'accord de son imposture.

Est-ce là, MESSIEURS, toute la contradiction qui se trouve dans cet interrogatoire, & n'y a-t-il rien qui concerne Ieanne Vacherot. Les articles 14. 21. & 27. en sont infiniment à peser.

Dans les 14. & 21. articles, on luy demande s'il connoist Ieanne Vacherot, il répond ne luy avoir jamais parlé qu'une fois dans la place de Greve; & toutefois dans l'article 22. il confesse luy avoir parlé une fois proche la place de Greve, & une autre fois près l'Hospital.

Interrogé sur les _____ en quel temps & en quel lieu; il répond qu'il n'y a qu'un mois & que ce fut en la place de Greve; & toutefois Ieanne Vacherot par l'article _____ de son interrogatoire dit que ce fut sur les degrez de l'Hostel Dieu de cette ville, & qu'il y avoit quatre mois.

Le Mendiant interrogé combien de fois, dit une seule en la place de Greve, & dans l'article _____ il dit deux fois, sçavoir une fois à la Greve, & une

Pour M. Loüis Mordant Lieut. Gen. de Vernon. 313
autre fois à l'Hospital. Interrogé combien de fois
il luy avoit parlé, répond vne fois, & par l'article
dit trois fois, & qu'il y a vn an de la dernie-
re : mais pressé pourquoy il a dit vn mois & après
vn an, n'a voulu répondre. *Suspectam habe convenien-
tiam predicationis in disconvenientia conversationis.* Tert.

Les 28. & 29. juillet se consument à enten-
dre des témoins. Qui est-ce qui les produit,
c'est le Procureur du Roy. Est-ce de son offi-
ce, vous scavez, M E S S I E V R S, qu'il le pour-
roit, & neantmoins je vous ai représenté que ce
n'est qu'en consequence de la demande d'un pro-
che parent. Ce parent est-il vn homme aposté? Il
est de si bonne intelligence avec l'appellante qu'-
elle ne le poursuit point, quoique ce soit luy qui
ait excité tout l'orage.

Cette information est donc reguliere, puisqu'-
elle est faite par vn Juge dans son détroit, sur le
requisitoire de la partie publique, à la diligence
d'une partie civile, qui administre témoins, & qui
en a donné le nom de sa propre main.

Mais quel est le nombre & la qualité des per-
sonnes qui ont déposé.

Sont-ce gens subornez, ou incapables de parler
dans la matiere qui se presente.

Quant à la subornation, la proposition en seroit
mesme absurde : car l'on ne croira point que cet
enfant, à l'avantage duquel ils ont déposé, ait eu
de l'argent pour les acheter, ni que ma partie ou

le Procureur du Roy, qui n'ont aucun interest, aient fait dépense pour cela; & la seule consideration du temps & de la quantité des témoins, en rendent mesme le fait moralement incroyable. Puisque l'information s'estant faite dès le lendemain de la plainte, l'on ne peut pas dire que l'on eust eu le loisir d'aller suborner vingt-vn témoins qui ont déposé.

A l'égard de la qualité des témoins, ce sont les parens, les hostes, les amis, les voisins, les Chirurgiens, & les servantes mesmes de l'appellante, qui sont comme vous voyez, MESSIEURS, les plus naturels témoins que l'on pût choisir en cette occasion : car qui est-ce qui peut mieux connoistre vn enfant, qu'une servante qui l'a élevé; qu'un hoste qui l'a logé, qu'une voisine qui l'a hanté, qu'un Chirurgien qui l'a traité.

Mais que déposent ces témoins. C'est, MESSIEURS, ce que je voudrois bien que ceux qui ont parlé devant moy, vous eussent entierement expliqué, puisque je ne le puis dire sans charger vne mere, que je souhaitterois estre innocente, & qu'aussi je ne le puis obmettre sans prevariquer à mon devoir, & à la necessité d'une juste defense.

J'ai l'honneur d'estre Juge, & en cette qualité je dois, MESSIEURS, avec religion vous rendre compte d'une information que j'ai faite.

J'ai le mal-heur d'estre intimé en mon nom, &

dans cette disgrâce forcé de vous iustifier, que par les charges de l'information, je ne pouvois juger que ce que j'ai jugé.

Ainsi, MESSIEURS, si je vous en explique toutes les veritez vn peu exactement, n'imputez pas s'il vous plaist cette exactitude à aucune passion que j'eusse de charger l'appellante ; mais au scrupule d'un Officier qui parle & qui rend compte à ses Souverains, & à la necessité d'un Magistrat qui defend son honneur contre la plus estrange infamie qui luy pût estre imposée.

Par cette information il est constant que les vingt-vne personnes qui ont déposé, ou sont vingt-vn faux témoins, ou que l'appellante est vne faulx mere.

Il est constant que ces vingt-vn témoins ou supposent vn faux enfant à l'appellante, ou que l'appellante en desavouë vn veritable.

Il est constant que ce sont vingt-vn témoins qui ont perdu tout honneur & toute probité, ou que l'appellante a perdu tous les sentimens d'humanité.

Escoutez s'il vous plaist l'appellante, écoutez. Il y a, dites-vous, cinq années que vous pleurez vostre enfant, & que vous le cherchez par tout : en voici des nouvelles que vous n'avez pas voulu entendre sur les lieux, mais que vous écouterez par ma bouche dans ce sacré sanctuaire de la verité.

Anne Pourvendre vostre servante domestique dépose non pas en secret, ni à vostre insceu, mais à vos yeux & devant vous, que cet enfant qui luy est représenté, est vostre véritable fils, & qu'elle le reconnoist pour l'avoir élevé pendant trois années dans vostre maison.

Qui est-ce qui le peut mieux connoistre que cette fille ?

Si la nature a formé cet enfant dans vos entrailles, la Nature l'a élevé dans les mains de cette servante.

Si pendant neuf mois vous avez porté le poids de cet enfant dans vostre costé, cette fille l'a porté durant trois années dans ses bras.

Pourquoy donc refusez-vous de la croire ? Mais que dis-je, pourquoy refusez vous mesme de l'entendre ?

Chose estrange, MESSIEURS, & tout-à-fait inouye.

Cette mesme servante dépose que soutenant à l'appellante que c'estoit son fils, elle luy impose silence, & empêcha mesme qu'elle ne pust parler à cet enfant.

Quoy, cette mere publie hautement, qu'elle cherche par tout des nouvelles de son fils, & elle n'en veut point entendre, quand on luy en dit de precises & d'asseurées.

Si on l'accuse d'avoir eu correspondance avec vn Mendiant, & de luy avoir parlé dans la Greve, &
sur

Pour M. Loüis Mordant Lieut. Gen. de Vernon. 317
sur les degrez de l'Hospital de cette ville , & dans
l'Eglise de Vernon : elle vous dit qu'il faut pardon-
ner ces petites messeances , aux inquietudes d'une
mere qui cherche des nouvelles de son fils ; & lors
que ses domestiques luy en rapportent , elle refuse
de les écouter , & leur impose silence.

Est-ce que ce Mendiant errant & vagabond ,
qui n'a jamais veû cet enfant , luy en pourra dire
de meilleures nouvelles , que cette fille de bonnes
mœurs , & qui l'a élevé pendant trois années ?

Il n'y a personne qui ne juge , que ce comman-
dement est plutôt de marastre , que de mere , &
qu'il se ressent plus de la tyrannie , que de la na-
ture.

Cette pauvre mere de l'ancien Testament court
par les ruës & par les campagnes cherchant son
fils , les cheveux épars , les sanglots au cœur , &
comme parle l'Ecriture les heurlemens à la bou-
che.

Elle ne rencontre personne à qui elle ne de-
mande des nouvelles de ce cher enfant , qu'elle a
perdu.

Si le vent agite deux roseaux , l'echo de son a-
mour luy fait croire que ce petit bruit est la voix
de son fils ; si du plus loin elle voit vn arbre ou vn
buisson que l'agitation de l'air fasse mouvoir , le
pinceau de son amour change toutes les especes
de ces choses inanimées , en celles du visage & du
corps de son fils ; il luy en peint l'image dans les

yeux, & trouble tellement son imagination, qu'elle luy fait prendre vn arbre pour son enfant.

C'est le propre de l'amour d'avoir toujours son objet present, & d'en parler incessamment.

S'il est absent, malgré toute la distance des lieux, il se l'approche par la force de son imagination, & par vne espece de petite magie se le rend present. S'il n'en possede le corps, il s'en fait vn phantôme.

L'amour ressemble à ce miroir que Cosme de Medicis envoya à Henry II. lequel au lieu de représenter la personne qui se miroit, ne faisoit voir que le visage de Cosme de Medicis.

Parlez-vous à vne mere qui a perdu son fils, elle ne parle que de son fils, elle ne voit que son fils, tout autre discours, & tout autre objet luy sont importuns, & elle s'entretient si volontiers de sa douleur, qu'il semble qu'elle luy tienne lieu de l'enfant qu'elle a perdu. Parlez vous à vn amant de l'objet de sa passion, vous ne pouvez avoir plus de complaisance, il n'a les yeux, la bouche & le cœur plein que de cet objet, & n'estant pas content de le resserrer en luy mesme, il grave ses chiffres sur l'écorce de tous les arbres qui se trouvent en son chemin, & rempliroit volontiers toute la terre des caracteres de son amour.

Il n'y a que l'appellante qui soit insensible à ses mouvemens; ses entrailles toutes de fer, n'ont pû permettre que la main de la Nature y gravast ces veritez. On luy vient dire des nouvelles de son fils,

& elle n'en veut point entendre, tout le peuple s'intéresse pour luy faire trouver son fils, elle veut qu'il demeure perdu. Elle seule veut ignorer, ce que toutes les autres cherchent de connoître. Elle seule demeure immobile au milieu de la curiosité publique, elle aime mieux jouir du fruit de sa haine dans l'ignorance, que donner des marques de son amour, par la plus juste & la plus raisonnable de toutes les curiositez. *Vnde odii justitia defenditur, hinc tantum curiositas humana torpescit, amat ignorare cum alii gaudent cognoscere.* Tertul. Quelle est, MESSIEURS, la cause de cette dureté, c'est sans doute qu'elle appréhende, que comme la curiosité d'une femme la changea autrefois en une statuë de sel, aussi la vérité venant à s'éclaircir, sa curiosité ne la transforme aux yeux de toute la terre, en une statuë de marbre & de bronze, qui a perdu tous les sentimens de la nature.

Marie Queron est encore un autre témoin infiniment considérable, & pour sa qualité & pour sa déposition.

Cette fille, MESSIEURS, est servante domestique de la veuve Cretté, chez qui l'appellante a logé pendant sept ou huit ans, & où cet enfant a esté élevé.

Que dépose-t-elle? elle dit premièrement qu'elle reconnoît l'enfant, & que c'est le fils même de l'appellante, qu'elle le connoît aux cheveux,

aux yeux, au visage & à la voix. Mais elle n'en demeure pas là, car elle ajoute des circonstances étranges.

Elle dit, que le vingt-cinquième Juillet jour de l'émotion contre ce Mendiant, l'enfant ayant esté amené dans la maison de la veuve Cretté, pour voir si on l'y reconnoistroit, elle luy demanda son nom, & qu'il luy répondit qu'il s'appelloit Jacques. Elle ajoute, que luy aiant demandé s'il la connoissoit, il luy répondit qu'il la connoissoit, & qu'elle s'appelloit Marie. Ensuite elle le mena en haut, & luy demanda s'il reconnoistroit bien le liât où il avoit autrefois couché, ce qu'il fit en la faisant entrer dans vne chambre où il y avoit deux lits, & luy montrant celuy où il avoit couché. Et cette déposition finit par vn faict considerable; sçavoir que l'enfant entendant dire à quelqu'un qu'il avoit vn frere nommé Loizot, il l'interrompit, & dit que son frere s'appelloit Loiot, qui est le nom duquel dans la verité l'on appelloit son frere en son bas âge.

Mais ces deux témoins ne sont que des servantes, n'y a-t-il point d'autres personnes qui parlent aussi affirmativement ?

Collette Bon-amy Bourgeoise de Vernon, dépose que sur le peril de sa vie elle reconnoist l'enfant pour le fils de l'appellante, & qu'elle le croioit aussi bien que ses trois propres enfans. Sa

filles paroist, & ce petit la reconnoist.

Marie Quenel dépose aussi que l'enfant est celui de l'appellante, & que quand elle devoit mourir elle soutiendrait cette vérité ; ajoutant qu'elle a une petite fille, laquelle le voyant Dimanche dernier dans l'Eglise avec le Mendiant, luy dit : Ma mere c'est le petit Iacquot le Moine qui demeurait chez la veuve Cretté.

Les cinquième & sixième témoins parlent de cette même force, & affirment de toute certitude que l'enfant est le fils de l'appellante, & le reconnoissent parfaitement.

Marie de Gennevray veuve de Maître Nicolas le Maître Advocat, a déposé que la veille ayant esté à l'Hostel Dieu par rencontre, l'enfant luy donna le bon jour, & dit, Voilà Madame le Maître ; qu'elle demeurait proche Madame le Cocq ; & qu'il allait quelquefois querir un livre en leur maison, pour aller chez le sieur Plessis qui est un Maître d'école.

François Varlot Tailleur d'habits, rapporte qu'il croit que l'enfant à luy représenté est le fils de Lancelot le Moine, & qu'il luy a fait une petite jaquette. L'enfant représenté dit qu'il y avait des manches à la jaquette & des rubans. Il ajoute qu'ayant interrogé l'enfant par curiosité dans l'Hostel Dieu de Vernon, l'enfant luy dit qu'il avait pour grand-mere Madame Vacherot, & qu'il avait esté pris dans la rue saint Martin.

Ces témoins sont estrangers, voulez-vous entendre vos parens ?

Catherine Fimbert vostre proche parente âgée de quatre-vingts ans, dépose qu'elle croit assurément que c'est vostre fils, & qu'il luy a dit que son frere l'avoit laissé dans le grand chemin.

Magdelene Cousturier vostre proche parente, dit que l'enfant qui luy est représenté, a tout l'air de vostre enfant, les yeux bleux & des lantilles au visage, qui est le naturel de la famille.

Anne Ioubert veuve de Jacques le Cocq, qui est presentement vostre hostesse & vostre parente, dépose que l'enfant la voyant l'appella Madame le Cocq, & luy dit que jouant avec Jacques le Cocq son fils, il estoit tombé dans vne fosse à tanerie, d'où il avoit aidé à le tirer.

Je serois trop long, MESSIEURS, si je vous expliquois toutes ces dépositions dans le détail ; permettez seulement de vous en ajoûter encore deux.

L'une de Guillaume Aubert Maistre Chirurgien, qui dépose qu'il a pansé le fils de l'appellante d'une playe au front, & qu'il croit que cet enfant qui luy est représenté est le mesme, parce qu'il en porte la cicatrice.

Et l'autre d'un nommé Robert Roussel, qui dit qu'estant allé voir l'enfant dans l'Hostel Dieu avec Claude le Moine son oncle, l'enfant reconnut Claude le Moine pour estre son oncle ; & qu'à son

égard luy ayant demandé s'il le reconnoissoit , il luy dit qu'il ne se ressouvenoit pas de son nom , mais qu'il estoit voisin de la veuve le Cocq; qu'un jour il l'avoit voulu chastier parce qu'il estoit entré dans sa cour; qu'il avoit une fille nommée la Roussel; & qu'il mettoit son cheval dans une salle: toutes lesquelles circonstances frapperent tellement l'esprit de ce témoin, qu'il demanda qu'on le luy voulust donner, & qu'il le nourriroit tres-volontiers à cause de la connoissance.

Toutes ces dépositions jointes aux contradictions des interrogatoires établissent, ce semble, cette verité invincible, que l'enfant est fils de l'appellante. Car si par la Loy de Dieu deux seuls témoins fussent pour faire mourir un homme à la vie naturelle, pourquoy vingt-un témoins ne suffiroient-ils pas dans la loy des hommes pour faire revivre un enfant à la vie civile?

Et neantmoins, MESSIEURS, celuy pour qui je parle, qui a toujours eu beaucoup plus d'inclination pour absoudre que pour condamner, faisant reflexion sur l'importance extrême de l'affaire, & considerant qu'il s'agissoit de donner un enfant pour heritier à une famille qui ne le reconnoist point, & d'oster un fils à un pauvre Mendiant qui le possède, & s'en dit le pere; il ne se contente pas des preuves de l'information, il doute toujours qu'une mere puisse estre assez dénaturée pour se défigurer si cruellement en la personne de son fils; il doute

qu'un homme puisse estre assez impudent pour voler l'enfant d'un autre; il aime mieux douter de la foy de vingt-un témoins que de l'inhumanité d'une mere: & quoique les témoins déposassent si nettement, qu'ils avoient reconnu l'enfant, & esté reconnu de luy; neantmoins s'estant persuadé que si cet enfant avoit reconnu les personnes, il pourroit peut-estre reconnoistre aussi les lieux où il les avoit veus, il se propose, autant pour éprouver la foy des témoins, que pour reconnoistre la verité du fait, de demander à l'enfant s'il reconnoistroit bien les maisons où il avoit autrefois demeuré dans Vernon: & l'enfant luy ayant dit qu'il les reconnoistroit; ma partie accompagnée de son Greffier est à l'instant mesme conduite par cet enfant, du lieu de l'Auditoire, dans la maison de la veuve le Cocq, où l'appellante loge quand elle va à Vernon, & où il a long-temps demeuré avec elle.

Il n'y a rien, MESSIEURS, qui luy soit inconnu dans cette maison. D'abord qu'il entre il en montre la maistresse au doigt, & dit que c'est Madame le Cocq. Il montre la chambre où sa mere couchoit, il montre vne salle dans laquelle il dit que le nommé des Lauriers mettoit son cheval, il montre dans cette maison entre plusieurs fosses de tanerie qui y sont, vne fosse dans laquelle le fils de cette veuve le Cocq estant vn jour tombé en jouant avec luy, il dit qu'il aida à l'en retirer; & ce fils de la veuve le Cocq luy estant représenté
sur

sur le champ au milieu de plusieurs enfans de son âge, il le distingue entre les autres, le reconnoist & dit qu'il s'appelle Louïs le Cocq. Mais ce que vous trouverez, MESSIEURS, de plus estonnant, c'est qu'il se souvient mesme des choses qui ont esté dans cette maison & qui n'y sont plus : car entrant dans la cour, il montra vn endroit où il dit qu'il avoit veû autrefois vn petit rocher qui jettoit de l'eau, & lequel n'y estoit plus ; ce qui s'est confirmé par la veuve le Cocq & le nommé Roussel presens.

Peut-on rien imaginer de plus puissant en la cause, & dira-t-on pour affoiblir ces reconnoissances qu'elles aient esté suggerées. L'enfant arrive le vingt-cinquième dans la ville de Vernon, ce mesme jour il est mis en dépost dans l'Hospital où il demeure le 26. le 27. le 28. & le 29. sans en sortir ; il en sort le 30. pour estre représenté aux témoins, & y est aussi-tost reconduit ; le 31. il reconnoist toutes ces choses. Vous jugerez s'il est naturellement possible qu'un enfant qui n'auroit jamais esté dans vn lieu, en parlaist de cette maniere. Mais comment luy auroit-on appris à reconnoistre ce fils de la veuve le Cocq dans vn grand nombre d'autres enfans ? comment luy auroit-on appris à remarquer entre les autres cette fosse où le fils de cette veuve estoit tombé ? Et qui est-ce qui luy auroit enseigné toutes ces choses ? l'enfant dit-il que je luy en aye parlé ? la veuve le Cocq

dit-elle qu'elle ait reconnu que j'affectasse de les faire remarquer ? Jusques ici cela n'a point encore esté avancé : cependant l'enfant est en la possession du Mendiant qui ne manqueroit pas de le luy faire dire s'il y en avoit quelque chose de vrai : La veuve le Cocq est la meilleure amie de l'appelante , qui loge encore aujourd'huy chez cette veuve lors qu'elle va à Vernon ; elle ne nous en épargneroit pas le reproche , si elle en avoit aperceu quelque verité ou quelque indice.

Aprés toutes ces exactitudes il ne reste qu'une seule chose à desirer de la diligence & de la religion de ma partie pour l'éclaircissement d'une affaire si obscure & si importante tout ensemble. Quelle est-elle ? qu'il s'informe & qu'il s'éclaircisse s'il est vrai comme cet enfant l'a dit , qu'il connoist du monde dans Bois-geraulme , & qu'il y eust esté souvent.

C'est ce que ma partie a fait avec vn travail & vn zele digne d'eloge. Car luy-mesme a pris la peine de s'y transporter avec son Greffier , & a fait marcher l'enfant devant luy , afin de voir s'il en sçavoit les chemins.

Cet enfant non seulement sçait les chemins , mais il sçait la charte du païs , il marque où il y a eu des ponts qui n'y sont plus , il dit le nom d'un monastere qu'il void sur cette route , il entre dans le chasteau de Bois-geraulme où il est reconnu de la Fermiere & de nombre d'enfans qui le vin-

rent voir sur le bruit commun; il reconnoist la ferme de l'appellante où il entre, & est reconnu du Fermier. De là luy seul conduit ma partie, son Greffier, & tous ceux qui estoient presens en l'Eglise; il entre dans le Presbytere, il reconnoist le Curé, & est reconnu du Curé, qui dit qu'il croit asseurement que c'est le fils de Lancelot le Moine; cinq particuliers Habitans qui estoient en sa compagnie asseurent la mesme chose: on luy dit que ce Prestre qu'il voyoit estoit le Vicaire & non pas le Curé; il assure que c'est le Curé & qu'il le connoist. Toutes les femmes & tout le village confirment que c'est le fils de l'appellante. Le Seigneur de Bois-geraulme qui le connoissoit, & son frere qui est ici present en l'audience, luy ayant demandé si son frere n'avoit point de mal, l'enfant répondit d'abord que non, & à l'instant mesme se retractant, il dit que son frere avoit mal à vn doigt de la main gauche, ce qui s'est trouvé veritable.

Au milieu de toutes ces reconnoissances, que pensez-vous, MESSIEURS, de l'imposture & de l'impudence du Mendiant, qui ose dire que jamais l'enfant n'a esté ni à Vernon ni à Bois-geraulme?

Que dites-vous de la dureté de cette mere, qui ne veut point reconnoistre vn fils que tout le monde reconnoist?

Et que vous entre-t-il dans l'esprit? quand vous

voyez cet enfant reconnu par le Curé qui l'a baptisé, par les Servantes qui l'ont élevé, par les Tailleurs qui l'ont habillé, par les Chirurgiens qui l'ont traité, par les enfans qui l'ont hanté, par les voisins qui l'ont connu, par les Fermiers de sa mere, en vn mot par toute la ville où il est né, & par tout le village où il est baptisé.

Toutes ces informations, ces interrogatoires, & ces procez verbaux sont communiquez au Procureur du Roy de Vernon, qui requiert que l'appellante soit assignée à comparoir en personne pour répondre par sa bouche, que le procès commencé sera parachevé au Mendiant, provision de cent livres à l'enfant, & que les parens seront assemblez pour luy nommer vn Curateur.

Il est certain, MESSIEURS, que conferant ces conclusions avec la preuve qui resulte des informations & des contradictions du Mendiant, elles ne pouvoient estre ni plus douces ni plus modérées, & qu'il y en avoit assez pour le faire appliquer à la question.

L'intimé prononça sa Sentence conforme aux conclusions; mais au lieu de l'executer & de concourir avec la Iustice pour faire punir cet infame plagiaire, Jeanne Vacherot en interjette appel, & croyant diminuer la force des preuves si elle prenoit le Iuge à partie, elle l'intime avec le Procureur du Roy, & passe mesme à cette extremité

Pour M. Loüis Mordant Lieut. Gen. de Vernon. 329
que d'intimer aussi des témoins en leurs privez
noms.

Cet appel regulierement devoit estre relevé
au Parlement de Normandie, parce que Vernon
est de son ressort ; & neantmoins Ieanne Vache-
rot le relevé en cette Cour ; quel est le motif de
cette distraction, & quel en est le pretexte ? c'est
ce qui est à vous expliquer.

L'appellante sçait que le Lieutenant General
n'a rien jugé seul, & que la Sentence est renduë
par sept Juges. Son Conseil luy dit que l'usage est
en Normandie, & que mesme il y a article precis
que l'on ne peut intimer vn Juge qui a prononcé
assisté de sept : il faut donc évoquer du Parlement
de Normandie, la Loy du pais est pour le Lieute-
nant General, sa reputation y est en trop bonne
odeur. Voilà, MESSIEURS, le motif de l'évo-
cation plein d'adresse & assez conforme à ce stra-
tagème des Romains qui avoient des charmes
pour évoquer les Dieux tutelaires des villes qu'ils
assiegeoient.

Mais quel en est le pretexte ? Elle allegue,
que son contract de mariage estant passé sous le
seel de Paris, on ne la peut obliger de plaider
ailleurs.

Cette distraction forme vn conflict de jurisdic-
tion au Conseil Privé du Roy, où est intervenu
vn premier Arrest qui ordonne que les charges
& informations seront apportées, le Mendiant

& l'enfant transferez dans les prisons du For-l'Evesque.

La translation en ayant esté faite , vn Juge plus illustre par sa sagesse que par sa dignité quoique suprême, s'est transporté dans les prisons du For-l'Evesque pour les interroger. Il est descendu dans ces Limbes de la justice humaine, mais n'y ayant trouvé que des criminels, il les y a laissez après les avoir interrogez.

On se prevaut neantmoins de ce que l'enfant a dit dans cet interrogatoire qu'il estoit le fils du Mendiant, & non point de l'appellante, quoiqu'il eust dit le contraire à Vernon.

D'où procede ce changement ? est-ce qu'à Vernon cet enfant ait esté excité & persuadé par le Lieutenant General ?

Qui est-ce qui le dit, l'enfant le dit-il, le Mendiant en a-t-il quelque preuve ? Il faut demeurer d'accord que non. Mais d'où vient donc cette variation ? elle procede , MESSIEURS , de la maniere en laquelle le Mendiant & l'enfant ont esté transferez ; & il ne faut que le sens commun pour faire connoître que la réponse de l'enfant dans ce dernier interrogatoire, provient de l'impression & de la suggestion qui luy est faite par le Mendiant.

L'appellante a pour proche parent Maistre Déjobar Huissier de la chaisne. Elle luy met l'Arrest entre les mains pour l'executer.

Ce parent se transporte en personne sur les lieux, il fait conduire le Mendiant & l'enfant en cette ville, il les met ensemble dans la prison.

Hé qui doute que cet Huissier par menaces ou par promesses n'ait pû ébranler & changer l'esprit de ce jeune enfant en faveur de ses parens pour qui il se donne tant de peine? Peut-on mesmetrouver estrange qu'un enfant qui depuis deux ans ne void que ce Mendiant, & ne parle qu'à luy, en ait pris toutes les impressions qu'il luy aura voulu donner, & qu'ayant dit sur les lieux qu'il est fils de l'appellante, il ait par la contagion de ce Mendiant, & par l'inclination que l'enfant peut avoir au libertinage, desavoué sa naissance pour en prendre vne plus miserable. *Qui bono sunt genere nati, si sunt ingenio malo suapte culpa degener capiunt genus, ingenuum improbant.*

Depuis, l'instance estant rapportée sur le conflict, le faict fut jugé si extraordinaire, les circonstances si rares, & la décision si difficile, qu'encore qu'elle appartinst naturellement au Parlement de Normandie; neantmoins le Roy considerant qu'il s'agissoit de creer ou d'aneantir un homme dans l'estat civil, qui doit estre l'ouvrage d'une prudence aussi bien que d'une dignité souveraine, jugea que cette affaire vous devoit estre renvoyée comme un preciput de vostre sagesse par dessus tous les hommes de la terre, & un droit d'aînesse sur tous les Parlemens de France.

Il s'agit donc, MESSIEURS, de juger cette cause si importante, si illustre dans sa matiere, & si difficile dans sa décision, que sans hyperbole elle l'est infiniment davantage que celle dont le jugement acquit tant de reputation à ce sage Prince de la Judée.

Car dans celle-là il n'y avoit que l'imposture d'une seule femme à surmonter, au lieu que dans celle-ci vous avez à vaincre les artifices d'un Mendiant le plus consommé dans la malice & dans le mensonge que l'on se puisse imaginer.

Vous avez à vaincre les changemens, les legeretez, & les variations d'un enfant le plus inconstant du monde. Vous avez à vaincre les apparences & l'exterieur d'une femme qui sous le voile de quelque devotion cache un cœur de marastre. Enfin, MESSIEURS, ce qui est plus difficile à surmonter que toutes ces choses, vous avez à vaincre l'eloquence de plusieurs Advocats qui seroient capables par leurs couleurs de rendre le mensonge aussi beau & aussi agreable que la verité mesme.

Vous avez entendu, MESSIEURS, tous les argumens par lesquels chacune des parties a tasché de vous persuader son droit : à mon égard je n'ai rien à vous persuader, puisque ma cause ne consiste qu'à vous rendre compte du fait.

Que l'enfant appartienne à Jeanne Vacherot, ou au Mendiant, je n'y prens aucune part.

Et

Et neantmoins, MESSIEURS, quoique je sois le seul qui n'ai point d'intérêt dans la cause, vous avez entendu que j'ai esté le seul persécuté. C'est moy qui suis l'objet de toutes leurs calomnies, c'est moy qui suis la bute de tous leurs traits. Et par la plus prodigieuse & la plus extravagante de toutes les recriminations dont on ait jamais ouï parler, vous voyez en cette cause, qu'un Mendiant accusé d'avoir volé un enfant, a l'insolence d'accuser son Juge de luy vouloir dérober le sien; qu'une mere accusée d'avoir abandonné son véritable fils, a l'audace d'accuser son Juge de luy en supposer un faux.

Il n'est pas nouveau de voir que les Juges soient exposez à la calomnie des criminels & des accusez.

Tertullien remarque que la premiere haine du monde a esté contre la Justice, & la seconde contre la Religion. *A primordio justitia vim patitur, post autem statim ubi coli Deus cœpit, invidiam religio sortita est.* Et Philon Juif m'apprend que l'endroit où Dieu donna la premiere Loy aux hommes, fut appelé lieu d'amertume, parce que les méchans prennent plaisir à faire injure, & causer de l'amertume à leurs Juges. *In loco qui amaritudo dicitur Lex primum data fuit, quia suave est injuriam judici facere, laboriosum autem justè agere.*

Mais quelque familiere que soit cette experience de la haine & de la calomnie des méchans.

envers leurs Iuges, j'ose dire avec certitude qu'il n'y eut jamais d'exemple d'une calomnie plus punissable que celle qui est aujourd'huy faite à ma partie. Car enfin que devoit-il faire qu'il n'ait pas fait, ou bien que n'a-t-il pas fait qu'il deust faire dans la conjoncture des choses.

Tout vn peuple s'écrie que l'enfant dont il s'agit appartient à l'appellante.

Vn Mendiant qui le tient en sa possession dit qu'il est son fils.

L'appellante dénie qu'elle en soit la mere.

Au milieu de ces contrarietez que peut & que doit, MESSIEURS, faire vn Iuge.

S'il veut laisser l'enfant au Mendiant, le peuple s'y oppose.

S'il le donne à l'appellante, elle soutient que c'est vne supposition qu'on luy fait. Si l'on dit à l'enfant que le Mendiant est son pere, il dit que l'appellante est sa mere. Où faut-il que le Iuge cherche de la lumiere pour percer ces tenebres, & comment trouver la verité?

Cet enfant est avoué par sa patrie, cet enfant est desavoué par sa mere.

La Patrie appelle cet enfant son citoyen, comme fils de l'appellante: Et l'appellante ne veut estre ni sa mere, ni sa concitoyenne: qui croira-t-on, MESSIEURS, ou de la patrie qui parle d'ordinaire par la bouche du Ciel, ou de l'appellante qui n'a qu'une langue d'intérêt & de passion.

Dans ces estranges perplexitez que peut mieux faire celuy pour qui je suis, que de ne croire, ni le peuple, ni le Mendiant, ni l'appellante : mais d'ordonner qu'il en soit informé.

C'est, MESSIEURS, ce qu'il a fait, & c'est toutefois ce qui a donné lieu à l'intimation. L'on crie qu'il ne falloit pas avoir tant de complaisance pour la rumeur d'un peuple.

L'avouë, MESSIEURS, que les mouvemens d'un peuple ne sont pas toujours justes, & que fort souvent sa passion, ses faillies, ses emportemens luy tiennent lieu de raison.

Mais si cela est veritable dans les choses de raisonnement, de prudence, & de conduite; il n'en est pas toujours de mesme dans celles qui dependent des pures fonctions des sens exterieurs.

Il y a grande difference entre les actions d'un peuple qui agit par instinct, & dans les purs principes de la partie inferieure, & celles qu'il veut conduire par les regles de la prudence, de la raison & du jugement.

Car de mesme que la Nature est plus parfaite dans les brutes que dans les hommes, aussi l'est-elle davantage dans les peuples que dans les sages; parce que ceux-ci la corrigent & la temperent par la raison, au lieu que le peuple la laisse agir dans les purs mouvemens de sa liberte naturelle.

C'est ce qui a fait dire à Saint Pierre Chryso-

logue, que la Nature & la Verité avoient leurs plus grands ressorts, & faisoient leurs miracles dans les carrefours publics, &, pour ainsi parler, dans les entrailles du peuple. *In plateis, in triviis suum habent veritas & natura secretum.*

C'est vn peuple de verité, MESSIEURS, qui parle; mais c'est vn peuple qui parle par l'instinct de la Nature: l'object & la representation de cet enfant a frappé ses entrailles, a émeu son sang. Et si dans le monde l'effet d'une sympathie parmi les choses les plus inanimées, fait qu'une pierre aux approches d'un metal pour qui la Nature luy a donné quelque inclination, jette hors de sa masse de certains esprits imperceptibles pour attirer à soy le plus dur de tous les metaux; trouvez-vous étrange, que la patrie voyant son citoyen retourné, comme vne bonne mere tendre & passionnée pour ses enfans, en ait tressailly de joye, & ressenti dans son ame vne certaine émotion, qui est comme l'oracle de la verité dans ces doutes & dans ces obscuritez de nature.

Ne dites donc plus que c'est vn peuple qui crie; mais dites que c'est vne bonne mere qui recouvre son enfant égaré; & que comme les brutes ne se trompent jamais dans la connoissance de leurs productions, aussi la patrie ne peut errer dans la reconnoissance de ses enfans, quand elle agit par l'instinct de la Nature que les Philosophes nous apprennent estre infallible & ne pouvoir errer.

Ne dites donc plus que c'est vne clameur du peuple qui exprime sa passion ; mais dites que c'est la voix du Ciel & de la Nature , qui tire la verité des entrailles d'un peuple. *Pleraque suggeruntur quasi de publico sensu*, dit Tertullien.

Ne dites donc plus que c'est un peuple qui vous accuse ; mais dites que c'est la Nature qui vous condamne. Puisque quand on void un accord universel dans une proposition, c'est plutôt un Arrest de nature, que la passion d'un peuple.

Vous trouvez mauvais que l'on ait permis d'informer ; ma partie le pouvoit-il refuser à un parent qui le demandoit, à son devoir, & à sa conscience ?

S'il l'avoit refusé, il auroit commis une action aussi indigne d'un Juge, que celle de l'appellante l'est d'une mere.

S'il l'avoit refusé, il auroit autant manqué à la justice, qu'elle a manqué à la nature ; & il n'est pas raisonnable, parce que l'appellante est mauvaise mere, que celui pour qui je parle soit mauvais Juge.

La Nature recommande les enfans aux meres ; le Ciel recommande les orphelins aux Magistrats. La Nature met les enfans dans la sujétion des meres ; la Loy met les enfans dans la protection des Juges. Ce sont eux qui donnent & qui conservent l'estre civil, comme Dieu influë & fait subsister l'estre naturel des hommes.

Ce sont eux qui ont la garde de ce feu sacré de la terre, je veux dire de l'estat des hommes, qui est la chose du monde la plus precieuse.

Et comme celuy qui estoit gardien du feu que Promethée déroba pour en composer vne partie de l'homme, fut jugé par les Dieux complice du vol, à cause de sa negligence; qui doute que si ma partie avoit souffert que le Mendiant enlevast non point vne partie, mais la personne entiere d'un enfant, que vous ne l'eussiez jugé coupable de ce larcin par son indifférence?

Mais, MESSIEURS, quand j'aurois pû refuser à ce parent la permission d'informer, pouvois-je la dénier à la patrie qui me la demandoit, & qui reclamoit cet enfant comme son fils.

Ce n'est plus, l'appellante, pour chercher si cet enfant est vostre fils, que j'informe; c'est pour éclaircir s'il est citoyen de Vernon.

Ce n'est plus pour chercher s'il vous appartient, c'est pour chercher s'il appartient à la patrie.

Si vous estes si dure que de prendre à partie les Juges, les témoins, & les Magistrats qui informent de la perte de vostre enfant, ne soiez pas si injuste que de condamner les tendresses de cette mere commune qui nous reçoit dans ses bras quand nous naissons, & qui nous resserre dans son sein en mourant. N'a-t-elle pas interest d'apprendre quelles sont les routes d'une vie qui commence, & qui finit dans ses entrailles.

Que les Juges estoient heureux, MESSIEURS, dans ces siècles, où le Ciel faisoit tous les jours des miracles en faveur de la vérité.

Dans ces siècles, dis-je, où le mari s'asseuroit de la bonne ou de la mauvaise conduite de sa femme, par l'usage d'une certaine potion qui la tuoit ou la vivifioit, selon qu'elle la trouvoit pure ou déreglée dans ses mœurs.

Dans ces siècles où le Juge connoissoit l'innocent ou le coupable, le parjure ou le fidele, la vérité ou la calomnie par les preuves du fer chaud, ou de l'eau froide.

En ce temps les Juges ne faisoient pas les Arrests, ils les declaroient seulement.

En ce temps les Juges n'estoient pas les interpretes de la vérité, ils n'en estoient que les simples organes.

En ce temps Dieu formoit l'Arrest, & l'homme ne faisoit que le prononcer.

Maintenant, MESSIEURS, que les Arrests ne sont plus des miracles du Ciel, mais des merveilles de la terre.

Maintenant qu'ils ne sont plus des ouvrages d'une revelation divine, mais des effets de la sagesse humaine.

Maintenant que le fer, l'eau & le feu ne discernent plus l'innocent du coupable, & que la vérité est si cachée, qu'il ne la faut pas chercher dans le creux d'un abîme, où ce Philosophe l'avoit lo-

gée, mais dans les replis & dans le secret du cœur de l'homme ; que peut faire vn Juge autre chose que d'informer, & que peut-on luy imputer si après avoir satisfait à son devoir, il n'a pû trouver cette verité qu'il cherchoit , si la malice d'un criminel a surmonté sa diligence ?

Dites tant qu'il vous plaira que vous estes innocente ; mais vous estes accusée.

Dites tant qu'il vous plaira que vous estes sans faute ; mais vous n'estes pas sans soupçon.

Dites tant qu'il vous plaira que ce sont vingt-vn faux témoins qui vous supposent vn faux enfant ; mais ce sont vingt & vne personnes qui disent que vous estes vne fausse mere qui desavouë vn veritable fils.

Enfin dites tant qu'il vous plaira que ce crime dont vous estes accusée est incroyable , parce que vous n'auriez ni sujet , ni interest de desavouer cet enfant s'il vous appartenoit. Car combien de crimes , MESSIEURS , combien de meurtres , combien de parricides , combien de desaveus & de suppositions seroient demeurez inconnus & impunis , si parce qu'ils sont incroyables on avoit negligé de les connoistre ?

C'est le propre des grands crimes que d'estre creus d'abord impossibles, parce qu'ils n'ont ni pre-texte, ni raison dans la nature, ni dans la morale.

Ptolomée accusé d'avoir déchiré par morceaux son propre fils, ne proposoit point d'autre defense, sinon.

sinon qu'il estoit incroiable qu'un pere eust défait si cruellement sa propre image.

Theogene accusée d'avoir empoisonné ses enfans & son mari, ne s'en defendoit que par l'horreur du crime ; & en représentant qu'elle n'avoit eu aucun sujet de le penser, & moins encore de le commettre.

Cleopatre accusée d'avoir fait mourir le Roy son fils, ne repousse cette infamie que par cette raison, qu'il estoit impossible de croire qu'elle eust tué un fils, en la personne duquel elle vivoit & regnoit tout ensemble.

Enfin, MESSIEURS, pour ne pas chercher des exemples dans des histoires si éloignées, Jeanne Cognot accusée dans cette illustre Audiance de desavouer sa propre fille, ne taschoit de se garentir de l'horreur de son crime que par cette fausse couleur, que n'ayant point de fils ni d'autres enfans, elle seroit bien aveugle de desavouer une fille qu'elle reconnoistroit pour son enfant légitime. Et neantmoins malgré toutes ces apparences, les Ptolomées, les Theogenes, les Cleopatres ont esté punies, & vous avez condamné cette Marie Cognot de recevoir une fille qu'elle desavoüoit si cruellement : Parce que vous iugeastés qu'une mere pouvoit avoir cent motifs secrets pour desavouer son enfant, soit parce qu'estant peut-estre le fruit d'un libertinage, elle fait conscience de le souffrir partager avec un légitime, ou par quelque autre secret : Et

qu'après tout il ne falloit pas chercher de raison où il n'y en pouvoit avoir, telles inhumanitez ne pouvant proceder que de cette fureur, qui faisoit dire autrefois à vne mere dans le Tragique,

Sit ratio, sit natura, sit dirus furor, odisse placuit.

En cet estat donc, MESSIEURS, quand l'appellante seroit la plus innocente du monde, le Juge n'en voioit-il pas assez pour douter & pour suspendre son jugement?

Mais quand mesme cette voix du peuple, & celle d'un parent accusateur n'auroient pas esté capables de le faire douter, n'en auroit-il pas eu assez de sujet voiant des reconnoissances si étranges que faisoit l'enfant, & des personnes & des lieux.

Le Mendiant declare que jamais son fils n'est venu à Vernon ni à Bois-geraulme; & toutefois cet enfant y est reconnu publiquement, comme vous l'avez entendu, cet enfant reconnoist les chemins, les maisons, & observe les changemens qui y ont esté faits.

Les témoins reconnoissent l'enfant à son corps; mais l'enfant se fait reconnoistre par son esprit.

Les témoins le reconnoissent par les sens de la nature; mais il se donne à connoistre par le discernement de la raison.

Ha, l'appellante, si les traits de son visage vous ont échappé, reconnoissez-le aux lumieres de son ame.

Son corps est à vous, il le tient de vos entrailles; mais la raison ne vous appartient pas, il la tient du Ciel.

Contentez-vous de suffoquer par vostre desaveu ce corps que vous luy avez donné, sans vouloir esteindre par vostre calomnie la raison qu'il a receuë de Dieu.

Contentez-vous de dire que ce n'est pas son corps qui est sorti de vos costez; mais ne dites pas que ce n'est point cette ame que Dieu a inspirée à vostre enfant.

Ne le regardez pas des yeux du corps, c'est un sens trop infidele, & les lineamens sont trop changeans pour vous asseurer d'y reconnoistre le visage d'un fils; mais regardez-le des yeux de l'esprit, & vous trouverez dans son cœur le portrait d'une mere.

Le corps n'est que la moindre partie de vostre fils, l'ame en est la meilleure, & comme Dieu reconnoist son image dans celle-ci, reconnoissez y aussi la vostre.

Enfin si vous ne le reconnoissez pour l'enfant de vostre corps, avouëz-le pour le fils de vostre raison.

Par quel estrange prodige cet enfant auroit-il les especes & les notions des lieux, s'il ne les avoit veus.

S'il ne reconnoissoit que des visages & des personnes, on pourroit dire qu'il les auroit connus.

en d'autres endroits; mais des ruës, des chemins, des maisons, c'est chose incomprehensible.

Les Theologiens expliquant ces paroles de la Reine des femmes dans l'Ecriture, *In plenitudine sanctorum erat detentio mea*, disent qu'ils n'ont point d'autre sens, sinon que cette ame predestinée possédoit dans la prison de son corps toute l'estime des Bien - heureux, & que dans ce cachot elle renfermoit les especes de toutes les choses créées.

Ce qui a esté vn prodige de la grace dans ce sacré vaisseau d'élection, passera-t-il pour vn effet de la Nature, dans la chetive personne d'un enfant miserable, abandonné, desavoué?

Ce que Dieu a donné par prerogative à la plus sainte de toutes les creatures, l'a-t-il communiqué au plus foible & au plus miserable de tous les hommes?

Les connoissances ne s'acquierent sur la terre que par le temps. L'ame est créée raisonnable, & neantmoins elle ne raisonne que dans la suite des années. Les Cieux sont creés pour éclairer les hommes, & neantmoins ils n'ont leurs estoiles que le quatrième jour de leur creation.

Il n'y a que celuy qui a créé le temps, qui agit indépendamment du temps.

Il n'y a que le Maistre de la Nature, qui connoisse sans voir, parce que mettant toutes les choses hors de sa puissance, il en a retenu leurs especes pour les voir incessamment sans yeux, pour les en-

tendre sans oreilles, pour les sentir sans les toucher.

Il faut donc, MESSIEURS, que cet enfant ait vu ce qu'il connoist si parfaitement. Il faut qu'il ait connu ce qu'il distingue si nettement.

Dans cette vieille resverie de la Metempsychose ou de la reminiscence, l'on diroit que son ame est celle de quelque habitant de Vernon qui a veü toutes ces choses. Mais dans les lumieres de l'Evangile, & dans les circonstances de nostre cause, il faut dire que c'est vne mere qui desavouë l'ame aussi-bien que le corps de son fils, & qui ne voulant point reconnoistre son visage, ne veut pas aussi reconnoistre sa raison.

Que si, MESSIEURS, toutes ces reconnoissances & tous ces traits de l'esprit de l'enfant font raisonnablement croire qu'il soit le fils de l'appellante, les traits de son visage n'en augmentent pas peu le doute; car il semble que la Nature toujours sage & prevoiante voulant prevenir ce funeste different, s'est estudiée de graver sur sa face des marques, qui le fissent reconnoistre non seulement de la famille des le Moine, mais mesme pour le fils de l'appellante.

Il est constant que ceux de cette famille portent sur le visage de certaines taches de rousseur, que l'on appelle des lantilles. Cette famille reconnoist les siens à cette marque, comme autrefois le Prophete reconnoissoit ses oüailles à la marque qui les distinguoit de celles de son frere. Ce frere-

re mesme qui est en l'Audiance en a le visage chargé.

L'enfant dont il s'agit a pareillement le visage plein de ces lantilles ; mais davantage on me fait dire qu'il a tout l'air, le port, & les traits de l'appellante, aussi-bien que de feu Lancelot le Moine son pere, en sorte qu'il semble que la Nature ait formé de leurs visages celui de cet enfant, pour confondre par ce modele vivant de chair & de sang l'imposture qui devoit arriver. *Abscesserunt à conditore, sed minimè origo deletur, & si fortè mutetur, testatio est ipsa mutatio.* Tert.

Et quoique, MESSIEURS, ces ressemblances ne puissent passer pour des preuves infallibles, ce sont toujours de fortes presomptions, lors particulièrement que l'enfant ne se reconnoist pas seulement aux traits du corps, mais aussi à ceux de l'esprit, lors que l'on void que Dieu a commencé le portrait dans la raison, & que la Nature l'acheve dans le corps : car ces deux grands Peintres & ces deux illustres Statuaires se rencontrant si parfaitement, il est difficile de croire qu'ils se soient trompez ; & il semble qu'il ne soit permis qu'aux aveugles & aux impies de dénier vne verité que Dieu & la Nature ont exprimée si vivement, & que l'on ne puisse blasmer ce tableau sans en blasmer les Peintres.

Avouëz donc, l'appellante, que cet enfant n'est pas vn idole d'imposture & de supposition

Pour M. Loüis Mordant Lieut. Gen. de Vernon. 347
que l'on vous veuille faire avouër ; mais que c'est
vne portion de vos entrailles , & l'image vivante
de vostre mari que l'on vous veut faire aimer : &
ne croiez pas que les traits de vostre calomnie
puissent effacer ceux que le doigt de Dieu & la
main de la Nature ont gravez dans sa personne.

En vain vous appelez tous vos parens à vostre
secours, car on vous a deu dire que les Loix n'é-
coutent ni le suffrage ni le sentiment des parens,
quand il est question de l'estat d'un enfant ; & ces
fortes d'intervention ne passent jamais que pour
des conjurations formées.

En vain vous faites paroistre vn fils qui desa-
vouë cet enfant pour son frere , & qui rapporte
que son frere est mort. Car qui est-ce qui ne sçait
cette belle pensée de S. Pierre Chrysologue, que
le seul déplaisir de se voir retourner vn coheritier
que l'on croyoit avoir perdu , inspiroit tous les
jours de semblables suppositions de mort aux fre-
res contre leurs freres ?

*Qui fratrem redeuntem de suo decorare debuit, non de-
buit de perdito sic fœdare. Frater credidit damnum qui
rediisse conspexit coheredem.*

Ce discours de vostre fils si plein de mensonge
& d'horreur contre son frere , sort à la verité de
la bouche de vostre enfant ; mais on sçait qu'il est
de vostre cœur , c'est vous qui l'animez, c'est vous
qui l'inspirez, & c'est peut-estre vous qui vous
voyant entre les mains de la Iustice, & presque

convaincuë du plus horrible de tous les crimes, l'avez fait reuenir exprés, pour vous garentir par cette imposture que vous luy faites dire: Car enfin, MESSIEURS, faites s'il vous plaist cette petite reflexion, que cet enfant ne paroist qu'à l'extremité après vn procès instruit, & que l'appellante le fait descendre, s'il faut ainsi dire, comme vn Dieu de la machine, pour la dégager d'une rencontre si difficile.

Mais tant s'en faut que cette intervention puisse meriter quelque creance en la bouche de ce fils, qu'au contraire l'exemple de ces deux freres commis ensemble par leur propre mere, empesche que l'on puisse avoir la moindre confiance en tout ce que dit la mere. *Post ista fratrum exempla, ne matri quidem habenda fides.*

En vain vous pensez vous prevaloir d'une certaine opinion de simplicité & de devotion, pour rendre le fait moins croiable en vostre personne. Car ne sçait-on point que le zele & la devotion de plusieurs femmes est souvent si aveugle, qu'elles pensent sacrifier quand elles tuent; & qu'encore que dans les Eglises & dans les discours de devotion elles paroissent des intelligences celestes, neantmoins ce ne sont bien souvent que des harpies dans leurs interets domestiques, semblables à la Lune éclipseë, qui est toujours pleine de lumiere du costé qu'elle regarde le Ciel, & toute tenebreuse de celuy qu'elle tourne vers la terre.

Mais

Mais l'on n'a pas, MESSIEURS, seulement corrompu les sentimens de la nature en cette cause contre nous; l'on s'est efforcé aussi de corrompre l'esprit de la loy, afin que si l'innocence nous sauve, l'ignorance nous fasse perir.

Vous entendites avec quelle contention de doctrine & de paroles, l'on s'efforça de vous persuader que le vol & le larcin d'un enfant n'estoit pas, comme parlent nos Loix, une action populaire dont l'accusation fust permise à toutes sortes de personnes, mais qu'il n'y avoit que les parens qui y fussent admis, & conséquemment que ma partie n'en avoit pas dû informer sur le bruit, & sur la rumeur d'un peuple.

Je soutiens au contraire que cette action est permise à tout Citoyen, & que les estrangers y sont receus aussi-bien que les parens.

C'est la disposition formelle de la loy 13. Cod. ad l. Fabia de plagiariis. *Plagii criminis accusatio publici sit judicii.* Et aux Institutes: *Est inter publica judicia lex Fabia de plagiariis.* Quelle autre chose signifient ces paroles, *Publici judicii*, sinon que tout le monde, pere, mere, parens, estrangers la peuvent intenter. *Publica ergo judicia inde nomen trahunt, quòd patent omnibus, l. quamvis.* Cod. ad l. lul. de adult. Et Inst. de pub. jud. *Publica judicia dicta sint, quòd cuius ex populo executio eorum plerumque datur.*

Et en effet, MESSIEURS, si les Histoires ne nous fournissent que trop d'exemples de peres & de me-

res qui ont tué & desavoüé leurs enfans ; si , comme parle la loy 4. ff. *de inoff. test.* il y a des parens assez inhumains pour détruire leur propre sang , par des résolutions funestes & brutales : *Malignè circa sanguinem suum inferentes judicium.* Si , comme parle Lactance , il y a des hommes assez dénaturés pour jeter leurs propres entrailles en proye aux bestes , ou pour les prostituer à l'infamie : *Qui viscera sua in prædam canibus objiciunt, qui addicunt sanguinem suum vel ad servitutem, vel ad lupanar.* Quelle apparence y auroit-il que ces tigres couverts de la figure de l'homme , que ces animaux féroces ayant abandonné leurs enfans , la voix publique demeurast muette , & que le Magistrat qui n'est établi que pour reparer ces desordres de nature , les pust regarder sans pouvoir les punir : Que tout le monde les voye , que tout le monde les abhorre , & que personne ne les ose accuser ? Il faut doncques effacer toutes ces dispositions de la loy : *Non nudis asseverationibus* , & de la loy 12. Cod. *de liber. causa.* qui disent que les peres & les meres ne peuvent rien sur l'estat de leurs enfans , & que ce n'est ni leur reconnoissance ni leur desaveu , qui affermit la condition de leur naissance , mais la loy publique : Car s'il est vray , que quand vne mere aura desavoüé son fils , que quand elle l'aura peut-estre vendu ou abandonné à ces misérables gueux , qui les achèptent pour tromper la miséricorde & la charité publique , & qui en font

vne métairie qui leur croist en revenu à mesure qu'ils augmentent les douleurs & les calamitez de ces pauvres malheureux : Si, dis-je, il est vrai, que le public n'en puisse former la plainte, non seulement ils sont maistres de leur estat, mais de leur vie & de leur liberté.

Cette tyrannie de nature n'a, MESSIEURS, jamais esté soufferte : nous voyons bien à la verité, que chez les Romains vn pere pour se subvenir pouvoit vendre jusques à trois fois la liberté de son fils, & qu'après vn premier affranchissement il retournoit en la puissance paternelle ; d'où vient que pour empescher ce retour, ceux qui estoient les plus prudens, faisoient faire deux premieres venditions simulées.

Nous voyons bien que si le pere ne trouvoit pas à vendre son fils, il avoit la liberté de l'exposer dans vne place publique, que l'on appelle *forum alitorium*, où il estoit nourri de lait de chevre, aux dépens de la Republique, qui pour ce sujet avoit fait dresser vne Colonne, laquelle s'appelloit *Columna lactaria*, avec cette inscription, que ceux qui ne pouvoient nourrir leurs enfans les y portassent : & l'on sçait que Rome doit son estre à vn enfant exposé.

Mais nous ne voyons pas que le crime d'un pere ou d'une mere qui desavouë leur sang, ait jamais esté toleré ni approuvé en aucune partie du monde.

La diligence des Magistrats s'est toujours efforcée de le connoître.

La sainteté des Mariages s'est toujours intéressée de le faire punir.

La severité des loix s'est toujours épuisée pour le condamner ; & s'il y avoit quelque raison pour laquelle tout le monde ne fust pas recevable à en intenter l'action, c'est parce qu'estant vn monstre il le falloit plustost estouffer que de le faire connoître. Aussi, MESSIEURS, a-t-on bien jugé que dans la these & la proposition generale, il n'y avoit pas lieu d'insister que chacun ne fust recevable à intenter cette action : mais subtilement on a tâché d'insinuer deux choses ; l'une qu'il ne s'agissoit pas d'un crime de plage ou vol d'enfant, mais d'une supposition de part ; & l'autre , qu'il falloit faire difference si le vol estoit fait en public, & avec violence, ou en secret, & sans force, parce que du premier l'accusation en estoit libre à toutes sortes de personnes, au lieu que celle du dernier n'estoit reservée qu'aux seuls parens.

A l'égard du premier de ces deux moyens, j'avouë que j'ai peine de comprendre comment on pourroit accuser leanne Vacherot de se supposer vn enfant, puisqu'au contraire on pretend qu'elle le supprime & le détruit ; & quant au Mandiant, ce seroit, sauf correction de la Cour, vn paradoxe, de soutenir qu'il se supposast cet enfant à luy-mesme , veu que la supposition de part se fait

toûjours à la personne, & à la memoire d'un tiers decedé. De sorte qu'il faut absolument retrancher ce moyen, & venir à l'examen du second, qui est encore moins solide que le premier : car non seulement cette distinction que l'on a voulu faire entre le plage public, & secret, est sans fondement & sans autorité; mais elle est mesme contre l'essence & la definition du crime en soy. Celuy-là est plagiaire, dit Monsieur Cujas en son Commentaire sur le titre du Cod. *ad l. Fab. de plag.* *qui sine vi dolo malo abducit liberos homines atque sup-
primit aut distrabit.* Et en un autre endroit : *Item
plagiarius est qui servos alienos sine vi ex furto subdu-
cit, vel fugam eis persuadet.* Sans mesme qu'il importe que celuy lequel a enlevé & fait le vol, soustienne que l'enfant soit son fils. Car en ce cas, il n'en faut pas moins chercher la verité : *Plagiarius accu-
sari potest publico judicio, quamvis intendat se ejus servi
dominum esse, atque adeò dicat se non furandi animo eum
suscepisse, sed ut servum suum, nec enim ideo effugit cri-
men plagiarii si probetur.* Monsieur Cujas *ad l. eum
qui Cod. ad l. Fab. de plag.*

Vous voyez doncques, MESSIEURS, que cette distinction est vne pure subtilité, contraire à la nature mesme de l'action, puisque ce crime ne se fait d'ordinaire qu'en secret, & par seduction. Et de verité, entre ceux qui ont cherché l'etymologie du mot de *plagiarius*, les vns ont dit qu'il venoit du terme de *plaga*, qui signifioit un rets ou

vne embusche, du nombre desquels est Alciat; & les autres, qu'il se tiroit du mot Grec *πλάγιον*, qui vouloit dire dol & finesse. Tellement que comme il seroit absurde de dire que le crime de la fausse monnoye que l'on sçait estre public, ne pourroit estre recherché, à cause qu'il se fait sans force, & en secret: ainsi, MESSIEURS, en ce crime qui n'est pas vn crime de simple fausse monnoye, où on eust alteré l'image du Prince, sur vne petite piece de métal, mais où l'on défigure le portrait de Dieu mesme, dans vn corps de chair & de sang, où l'on deshonne la naissance d'un enfant né libre, l'on ruine sa condition par vne mendicité honteuse, l'on arrache à vn pere qui est mort, vn enfant qu'il croit avoir laissé au monde. Il seroit dis-je absurde de pretendre que la recherche n'en fust pas permise, parce que le crime a esté secret.

Voilà, si je ne me trompe, le premier moyen de l'appellante suffisamment détruit. Il est temps de venir au second.

Le Lieutenant General de Vernon, dit-on, a voulu par cette accusation s'emparer du bien de Jeanne Vacherot. Certes, MESSIEURS, voici vn artifice bien nouveau, pour avoir le bien d'une personne, que de luy supposer vn heritier qui le fixe & l'arreste davantage dans sa famille.

Mais si j'ai voulu prendre vostre bien? qui est-ce que j'ai entremis pour faire réussir ce dessein?

est-ce vne personne tierce, ou bien vous en ai-je parlé? dites-nous du moins quelque circonstance, le nom de celuy que j'ai employé, ou la lettre que je vous ay écrite, le lieu ou le temps, où cette negociation s'est faite? que vous en ai-je offert? que m'en avez-vous demandé? Ai-je quelque heritage qui vous avoïsinast, & le vostre est-il à ma bienveillance? Si, MESSIEURS, il y a vn homme sur la terre qui puisse dire, qu'il ait jamais ouï parler de ce bien à ma partie. Si la Vacherot a l'insolence de dire que jamais auparavant son interrogatoire il luy ait écrit ou parlé, il se soumet à la perte de la vie. Quoy? il ne tiendra qu'à venir diffamer de cette sorte vn Officier dans la plus illustre Assemblée du monde. Quelle reparation, MESSIEURS, peut estre égale à cette offense?

Mais vous plaist-il de voir l'absurdité de cette proposition? Il ne faut que vous souvenir de quelle sorte elle a esté avancée. Ce sont, dit-on, les Officiers de Vernon, qui vouloient acheter son bien.

Ce n'est donc plus ma partie seule, il a les autres Officiers pour complices. Comment devoient-ils posseder ce bien en commun, ou le partager entre eux? Y a-t-il eu quelque projet de contract. En verité, l'on ne pouvoit chercher vne couleur plus ridicule. Au commencement, on a dit que celuy pour qui je parle, l'avoit fait pour se venger d'une inimitié capitale entre luy,

& le mari de Jeanne Vacherot ; mais aussi - tost qu'il a fait voir qu'il n'a esté Officier dans Vernon que plus de quatre ans après la mort de cet homme , qu'il n'avoit jamais veû ni ouï parler de luy, elle a changé en disant qu'elle se persuadoit que c'estoit pour tirer quelque piece d'argent, qu'on luy avoit suscité cette action : & maintenant qu'elle connoist l'absurdité de cette objection, elle suppose qu'il s'est voulu ressentir de ce qu'on a refusé de luy vendre du bien qui l'accommodoit, quoy que dans la verité il n'ait pas vn pouce de terre dans Vernon , & qu'il n'y possède que son office.

Loin doncques de la cause toutes ces fausses couleurs. Ma partie n'est pas intimée, MESSIEURS, pour avoir suscité le peuple ; vous avez entendu qu'il n'estoit point present au temps que la premiere émotion se fit. Ce n'est pas pour avoir voulu prendre le bien de l'appellante ; vous voyez que la proposition en est mesme ridicule.

Ce n'est pas aussi pour n'avoir pas d'abord procédé en cette Cour, puisqu'il estoit de son devoir de faire cette resistance comme premier Officier d'un Siege qui ressortit en Normandie.

Enfin ce n'est pas pour avoir instruit au prejudice de l'appel , veû que par les actes il se verifie que depuis le trentième Aoust, jour qu'il fut interjetté, il ne s'est rien fait sur les lieux. Quel en est doncques le veritable sujet ? c'est parce qu'il a voulu penetrer dans cet abyssme d'imposture, c'est

c'est parce qu'il a tâché de faire revivre pour l'appellante vn fils qui est mort dans son cœur. S'il avoit voulu dissimuler le larcin du Mendiant, & le desaveu de la Vacherot, il ne seroit point partie. Sa pieté fait le titre de son accusation; sa vertu, son crime; sa diligence, la persecution qu'il souffre; & le desespoir de ses parties, la cause qui se presente à juger: *Quis judicem de pietate judicat, nisi ille qui fuerit desperatus. Ad infamiam judicis queritur de cura crimen, de pietate accusatio, reatus de virtute, de salute supplicium; lascivus disciplinam, virtutem vitiosus, innocentiam criminofus accusat.* Chrysost.

Ainsi l'Empereur Antonin fit autrefois mourir le plus illustre de tous les Jurisconsultes Papinien, parce qu'il luy refusa de l'excuser envers le peuple, de l'homicide qu'il avoit commis en la personne de Geta son frere.

Ainsi Herode ce cruel tyran fit mourir Zacharie pere de S. Iean, parce qu'il avoit entrepris de le guerir de sa fureur.

Ainsi les Juifs veulent faire mourir l'illustre Pauvre de l'Escripture, parce que les miracles faits en sa personne, justifient la puissance de son Dieu.

Mais si ces exemples peuvent estre appliquez à la persecution de l'appellante envers son Juge; j'espere, MESSIEURS, que par vostre Arrest vous appliquerez à nostre cause l'exemple que nous a laissé vn Pere Grec, dans l'absolution de Theo-

phile : lequel ayant esté malicieusement intimé, & s'estant defendu en plein Concile, fut renvoyé à sa charge, avec les eloges d'une innocence éprouvée ; & ses accusateurs aussi severement condamnez, qu'il avoit esté calomnieusement accusé.

Quel prodige d'insolence & de temerité que cette intimation ! sept Juges ont rendu vne Sentence, l'on n'en intime qu'un seul.

Il faut pour declarer vn Juge bien intimé, des preuves & des certitudes invincibles de corruption & de subornation ; & ici l'on n'a pas mesme des couleurs apparentes.

Cette Maraistre, ce Gueux infame, ne veulent pas qu'on les juge coupables du crime de plage, & d'exposition d'enfant, encore que tant de témoins, tant de procès verbaux, & leurs propres contradictions n'en establisent que trop la verité : & ces temeraires veulent que sans preuve, sans couleur, contre le sens commun, on les croye quand ils accusent vn Juge d'avoir volé l'enfant d'un Mendiant, & supposé vn fils à l'appellante.

Au commencement, MESSIEURS, les appellans n'estoient coupables qu'envers la Nature, maintenant ils le sont envers la Justice.

Au commencement ils ne faisoient outrage qu'à vn enfant, maintenant ils le font à vn Magistrat.

La loy du sang crioit seule au commencement

Pour M. Louis Mordant Licut. Gen. de Vernon. 359
contre leur inhumanité, maintenant celle des loix
crie vengeance contre leur imposture.

Qu'il est funeste, MESSIEURS, d'estre le Ju-
ge, ou l'enfant de cette femme! puisqu'elle sacri-
fie l'un à vne mendicité perpetuelle, & l'autre à
vne infamie plus insupportable que la mort.

Cette cause n'est plus le differend des appellans
& des intimez; c'est le combat de la Nature, de la
Iustice, & de la Patrie, qui se sont rangez d'un
mesme parti contre l'Imposture, la Mendicité, &
l'Avarice qui se sont mis de l'autre.

La Mendicité pour vous surprendre, s'est armée
de tous les traits de la misericorde, à qui les He-
ros mesme font gloire de se rendre.

L'Imposture a fait son bouclier de l'eloquence,
& s'est couverte de mille contradictions, qui sont
autant d'abysses impenetrables à la raison.

L'Avarice s'est cachée sous la personne d'un fre-
re, pour enfoncer ses playes plus avant.

Enfin ces trois furies du Monde raisonnable,
ont épuisé l'art pour tascher de vaincre la Nature.

La Patrie de son costé s'est fait un rampart du
cœur & de la raison de tous ses Citoyens; elle a
soulevé les hommes, les femmes, les meres, les
filles, les enfans, les servantes, les villes & les
villages entiers, contre cette mere rebelle à son
sang.

La Iustice s'est alliée de la Verité, pour surmon-
ter tous les stratagèmes, & confondre par des

informations & des procès verbaux, le mensonge & l'inhumanité.

La Nature toujours sage & prevoyante, craignant que l'artifice, son ennemi naturel, ne s'emparaît de son propre ouvrage, elle a gravé sur le visage de cet enfant celui de ses pere & mere, & les marques assurées de sa famille.

Dans ce combat des vices & des vertus, du mensonge & de la verité, chacun admire les illustres efforts de ces contendans; mais chacun blasme les injustes de cette mere; & tout le monde attend avec impatience la réponse de vostre Oracle, pour apprendre à qui vous decernerez vne victoire, dont le prix doit estre vne mere pour vn enfant, & vn enfant pour vne mere.

Mais que le sort des parties est contraire en cette cause! Si l'enfant perd la sienne, il perd vne mere, & cesse d'estre fils: si l'appellante perd sa cause, elle gagne vn fils, & devient mere.

Si l'enfant gagne sa cause, il gagne vne mere; si l'appellante gagne la sienne, elle perd vn fils.

Quel aveuglement à l'appellante, MESSIEURS, qui pouvant estre mere, aime mieux demeurer marastre!

Quelle insensibilité! de ne vouloir croire ni à la bouche de sa patrie, qui luy dit que cet enfant est son fils, ni à la voix du sang qui luy crie qu'elle en est la mere.

Si la raison, si la nature, si la religion ne sont

point assez puissantes pour luy faire reconnoistre son fils; si le témoignage de toute vne ville, si toutes ces reconnoissances dont je vous ai parlé, si la ressemblance du visage, si les contradictions du Mendiant ne sont point capables de luy persuader qu'elle soit mere, qu'elle avouë donc qu'il n'y a rien dans la Nature qui luy puisse apprendre cette verité.

Pauvre & miserable enfant, mille fois plus infortuné que ne le furent & les Andromedes & les Iphigenies, n'atten plus le secours de la Nature, pour te délivrer de ce monstre cruel, à qui l'on te veut sacrifier.

Il faut que cet infame Cyclope, dont tu es devenu la proye, ait fait voir à ta mere la teste de quelque Meduse, qui l'ait changée en pierre, puisqu'elle n'a plus d'yeux pour voir tes larmes, plus d'oreilles pour entendre tes soupirs, plus de cœur pour sentir tes miseres.

Il n'y a plus que des Dieux & des Persées qui te puissent secourir.

Car n'entendis-tu pas ce qu'elle te protesta si hautement dès la premiere audience, qu'elle ne te reconnoistroit ni à cette cicatrice que tu portes au visage, ni à ces lentilles qui sont les marques de ta famille, ni à toutes ces descriptions que tu fais & des personnes & des lieux, qu'après que comme vne autre mere d'Ulysse, elle auroit beu du sang pour sentir si ses entrailles seront émeuës?

Estrange destinée, MESSIEURS, de cet enfant qui doit estre déclaré ou le fils d'un infame Plagiaire, qui ne luy laissera l'usage de la parole, que pour se plaindre, des yeux que pour pleurer, de la langue que pour mentir: Ou l'enfant d'une femme si barbare, qu'elle ne peut reconnoistre son fils qu'à cette mesme coupe, à laquelle ce fameux Conspirateur de Rome reconnoissoit les complices de sa conjuration.

Mais l'appellante, s'il reste encore dans vostre cœur quelque place à la justice & à la raison, rentrez en vous - mesme, & considerez qu'en desavoüant ce fils, peut-estre que vous combattez vostre Patrie, la Justice, & la Nature; & qu'en intimant un Juge qui a si religieusement agi, vous offensez plus la Magistrature que lui-mesme.

Mais considerez, s'il vous plaist, qu'en desavoüant cet enfant, vous vous rendez indigne de celui que le Ciel vous a renvoyé; & qu'au lieu de vous opiniâtrer dans vostre erreur, vous auriez bien mieux fait de vous conformer à l'exemple de ce grand Patriarche; lequel ayant recouvré deux enfans qu'il avoit perdus, appella le premier que la Providence luy renvoya du nom de Manassés, qui signifie en langue Hebraïque *restitution*, & le second il le nomma Ephraïm, qui veut dire *oubliance*, pour monstrier que la restitution du premier l'avoit fait ressouvenir du second qu'il avoit oublié.

Qu'un vain scrupule de ce qui se dira dans le

monde, si vous reconnoissez cet enfant que vous avez si publiquement desavoué, ne trouble pas vostre conscience. Car que pourront dire autre chose les Sages, sinon que comme Moyse eut horreur de sa verge, quand il la vit changée en serpent, & qu'il la reprit aussi-tost qu'elle fut retournée en sa premiere figure, aussi vous retournez à cet enfant quand vous le voyez hors les mains de ce serpent malheureux, qui le retient pour s'abreuver & se nourrir de son sang.

Vostre fils n'est pas le seul enfant dont la naissance a esté incertaine.

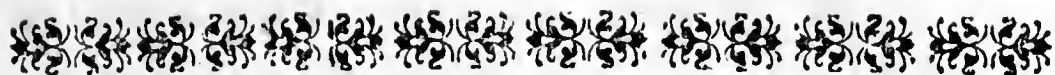
L'on doute dans l'Ecriture de qui Ioseph est fils, parce qu'il est appelé fils de Iacob & d'Isaac tout ensemble, & l'Eglise n'ayant point trouvé d'autre expedient, que de dire qu'il estoit le fils de ces deux hommes, selon la nature & la loy, afin que dans ce doute il fust mesme justement appelé quant à la loy, le fils de celuy qui ne seroit point son pere par la nature. Contentez-vous que l'on applique à vos inquietudes ce temperament, & que cet enfant soit le fils de la nature & de la loy en vostre personne.

Enfin si vous craignez que ce desaveu que vous avez fait, interesse vostre reputation: l'on dira que comme le Roy des oiseaux ne veut pas avouer ses petits comme legitimes, qu'après les avoir exposez les yeux ouverts aux rayons du Soleil; aussi vous n'avez pas voulu reconnoistre cet enfant qu'

après l'avoir exposé devant ce Soleil de Justice, & dans la lumière de cette illustre audience, où la nature & la loy reçoivent également les derniers traits de leur être, aussi-bien que de leurs perfectiones civiles.

Je conclus à ce qu'il plaise à la Cour déclarer ma partie follement intimée, & condamner les appellans en l'amende, & en tous ses dépens, dommages & interests.





PLAIDOYE

*Pour Jacques le Moine procedant sous l'autorité de Jean
Servant son Curateur.*

ROBERT a dit :

SI la cause de ce pauvre enfant , pour qui je parle, estoit aussi difficile à defendre , que sa condition est déplorable ; je luy conseillerois plutôt, MESSIEURS, de la plaider lui-mesme avec ses larmes, que d'avoir recours à mes paroles. Il voit qu'on luy ravit l'honneur de sa naissance, l'esperance d'une fortune avantageuse ; qu'au lieu des embrassemens d'une mere, il ne reçoit que les outrages d'une ennemie ; il voit deux personnes, qu'un crime, qui leur est commun, a mis d'intelligence pour le perdre, qui sous des personna- ges differens & déguisez travaillent à sa ruine ; & toutefois il n'ose quasi accuser les mains qui le frappent , & de quelque costé qu'il se tourne, son devoir l'oblige de ne se plaindre qu'avec respect. Sa mere, bien que cruelle, luy paroist toujours sa mere, & par consequent venerable : le crime qu'elle commet ne peut effacer ce caractere sacré, que Dieu a gravé sur son visage ; sa froideur ne peut esteindre ce feu d'amour qui est allumé dans le cœur de son fils, & l'injustice de ses actions ne

A a a

luy peut oster vn nom que la nature luy a donné. C'est contre son ravisseur, ce faux & ce cruel pere, qu'il luy devroit estre permis de laisser agir dans toute leur estenduë les ressentimens de la nature offensée : Mais parce que le crime de cet Imposteur est caché sous vn nom specieux, il revere l'image & l'ombre d'une qualité si venerable & si sainte ; il craint de devenir coupable d'une espee de parricide, s'il poursuit la vengeance des outrages qu'il endure, contre vn ennemi, qui usurpe le nom, & qui se couvre des apparences d'un pere.

Dans la confusion de ces pensées differentes, qui mettent vn si funeste desordre dans le cœur de ma partie, j'ai, MESSIEURS, cet avantage que si l'on a fait parler à l'appellante le langage d'une mere vertueuse & pleine de charité pour ses enfans ; si on l'a décrite comme une femme qui n'a jamais eu d'autre passion que leur amour, d'autre soin que leur education ; si pour éloigner le soupçon d'un si prodigieux aveuglement, on vous a exagéré la douleur qu'elle a ressentie de leur perte ; enfin si l'on a appelé à son secours la chasteté de son veuvage, la sagesse de sa conduite, les tendresses d'une mere, la force du sang, & la voix de la nature : Je puis dire aussi, MESSIEURS, que ce sont des témoins souvent infideles & corrompus, des mouvemens qui peuvent servir à cacher le crime aussi souvent qu'à faire voir l'inno-

cence ; des armes , qui peuvent estre employées aussi-tost par vne marastre, qu'une fureur secrète porte à méconnoistre & à desavouer son fils : que par vne mere, qui ne veut pas qu'un enfant supposé entre dans sa famille. Si l'on vous a fait un portrait sanglant des souffrances de cet Imposteur, contre lequel je parle ; si on vous l'a représenté gemissant dans les fers sans estre coupable d'autre crime que d'une amour constante pour son fils ; si par des mouvemens d'une affection simulée on s'est efforcé de vous faire croire qu'il a pour ma partie une tendresse extrême, que dans toute la persecution qu'il a soufferte, il n'a jamais eu d'autre pensée que celle de conserver cet unique bien que la fortune luy a laissé, & que dans l'horreur de la prison & les miseres de sa pauvreté, rien ne luy a paru de plus cruel que l'enlèvement qu'on luy veut faire d'une personne si chere. Je puis vous faire voir, MESSIEURS, que ces sentimens estudiez & exagerez avec tant d'artifice par son Avocat, ne sont que des mensonges ingenieux pour garantir un coupable qui veut opposer la faveur de ces noms empruntez de pere & de fils, au supplice qui le menace ; qui pour sauver sa vie, aime mieux reduire cet enfant au triste partage de ses malheurs, que de la perdre, afin de luy rendre un bien qu'il luy a ravi, & en qui ces témoignages de tendresse sont des effets visibles de la frayeur des peines qu'il merite. La

voix de ma partie est bien differente. C'est vn enfant qui s'écrie après sa mere , qui l'appelle à son secours , qui se jette à corps perdu dans le sein maternel , où il a pris la naissance , & les premiers alimens de sa vie ; poussé non par aucun mouvement estranger , ou par aucun artifice ; son innocence & son âge n'en sont point capables : mais par l'impetuosité de l'inclination du sang & de la nature qui ne peuvent mentir. Ses actions ne peuvent donc estre suspectes ni de dissimulation ni de mensonge ; il n'a pas encore assez de raison pour estre coupable ; il n'exprime sur ses levres que les mesmes sentimens qu'il a conceus dans son cœur. Ce sera luy, MESSIEURS , qui vous dira que l'appellante est sa mere, son langage n'est animé que de la naïveté d'un enfant & de l'inclination d'un fils, la nature y conserve encore toute la pureté de sa naissance & de son berceau ; son innocence ne peut estre alterée ni par passion ni par interest. Aussi , MESSIEURS , j'espère qu'elle trouvera sa protection dans vostre justice , que ce pauvre enfant recouvrera sa mere dans l'esprit paternel que vous avez pour les orphelins ; & qu'enfin il rencontrera dans vostre tutelle dequoi s'affranchir de la servitude d'un pere supposé.

C'est, MESSIEURS, vne verité dont je suis d'accord avec les appellans , que Damoiselle Ieanne Vacherot qui est l'appellante, est demeurée veuve

de defunt Lancelot le Moine son mari avec trois enfans, Pierre le Moine, qui est l'aîné, Louis le Moine qui est le second, & Jacques le Moine ma partie, qui est le troisiéme & le cadet de tous. L'on vous a dit, MESSIEURS, en la premiere audience que Jacques le Moine estoit le second fils de l'appellante, & parce que l'on a voulu se servir de ce fait pour feindre vne difference d'âge entre Jacques le Moine & ma partie, ce qui a esté l'un des principaux moyens de l'appellante: Je suis obligé, MESSIEURS, en cet endroit de vous faire observer que ce fait n'est point veritable, & qu'il est clairement justifié, tant par les interrogatoires de l'appellante, que par les pieces qu'elle m'a communiquées, que Jacques le Moine est le cadet, & le plus jeune de tous ses enfans. Je n'examine pas, MESSIEURS, si l'appellante après avoir donné la vie à ses enfans, s'est attachée soigneusement à leur education, si elle s'est acquittée fort religieusement d'un devoir si indispensable à vne mere, si elle leur a donné ce second present qui est plus precieux mesme que celui de la vie: Et bien que sa negligence ait esté l'occasion de toutes les disgraces de ce pauvre enfant, je sçai que dans la defense d'un fils, il ne faut parler qu'avec moderation des fautes d'une mere. La perte de deux de ses enfans est un témoignage, qu'elle s'appliquoit avec plus d'attention à faire valoir & augmenter son bien, qu'elle ne prenoit

de soin de leur education. Voici, MESSIEURS, de quelle maniere vn si funeste accident est arrivé. De tout ce que je vous dirai, je soustiens, MESSIEURS, que la preuve en est écrite dans les informations faites à Vernon, qui sont entre les mains de Messieurs les Gens du Roy.

Au mois de Septembre mil six cens cinquante-quatre, pendant le séjour que l'appellante faisoit à Vernon, deux de ses enfans qu'elle avoit laissez à Paris, coururent vne fortune presque semblable. Pierre le Moine l'aîné de tous, qui est vn des intervenans pour lesquels on a plaidé, soit par libertinage, soit par vn autre mouvement, quitta la maison de sa mere, & en mesme temps Jacques le Moine le cadet de tous, qui est celuy pour qui je parle, âgé pour lors de neuf à dix ans, se hazarda de le suivre, & n'ayant personne auprès de luy pour veiller à sa conservation, après avoir erré quelque temps dans Paris, enfin s'estant trouvé dans la rue S. Martin, fut assez malheureux pour tomber entre les mains de Maurousseau.

C'estoit vn de ces vagabons, qui se voyant accablez de la pauvreté, parce qu'ils n'ont pas assez de courage pour la vaincre par leur travail, se font de leur oisiveté vn mestier vtile, mais infame, & qui ont trouvé le secret de vivre de leurs blessures & de leurs maladies. Ils ne s'étudient qu'à donner de la difformité à leurs miseres, & le spectacle le plus hideux de leur infortune, est le fonds

qui leur produit vn plus riche revenu. Ils font vn art d'exposer à nos yeux des membres rompus, des personnes mortes, des corps à demi pourris. Ce sont des objets qui n'impriment que de l'horreur, mais leurs vices en donnent bien davantage.

Ce sont des victimes plus dévoüées au crime qu'à la douleur; ils méprisent tout ce qu'il y a de plus saint parmi nous; ils traitent la religion comme vn jeu dont ils se moquent, & parce que la bassesse de leur condition les rend indignes de la qualité de Citoyens, ils s'imaginent que l'exemption des loix est vn privilege de leur infamie. Tous ces devoirs si soigneusement pratiqués parmi nous, sont des regles qu'ils ne connoissent point; comme ils corrompent la sainteté de tous leurs mariages, ils ne sçavent ce que c'est que la fidelité de l'amour conjugal; & l'affection d'un pere pour ses enfans, est vn sentiment qui ne trouve presque jamais de place dans leur cœur: l'habitude qu'ils ont formée avec les larmes, les gémissemens & la douleur, les rend cruels & impitoyables: Tout ce que leur pauvreté leur persuade, & qui a le profit pour objet, leur paroist innocent; & leurs déreglemens n'ont point de bornes, parce que la pudeur qui les pourroit retenir, est la premiere vertu dont ils se dépouillent: *Quibus neque sua chara, quæ nulla sunt, & omnia cum pretio honesta videntur.*

Mauroussseau estoit vn des plus fameux maistres de ce mestier , c'estoit vn ouvrier excellent de fourbes & de malices ; & le changement de cinq ou six conditions les plus oisives & les plus capables de corrompre l'esprit , luy avoient servi de degrez pour s'acquérir l'experiance de toutes sortes de crimes. Né, si nous l'en voulons croire, en Perigord dans vne fortune vile & abjecte, il avoit esté berger dans son premier âge : depuis pour prendre vn employ proportionné à son education, il s'estoit élevé jusqu'à estre porcher : ensuite ennuyé de ces conditions , avoit porté les armes pendant douze années : & enfin sans qu'aucune blessure le rendist incapable de la guerre, il s'estoit fait deserteur pour se rendre gueux d'office & de profession. Il ajouste que dans cet estat il avoit esté vagabond par toute la France, qu'il avoit traîné après luy vne femme appelée Jeanne le Blond, de laquelle il s'estoit accosté à Bapaume, qu'elle l'avoit suivi pendant plusieurs voyages, qu'elle estoit morte à Tours , & que des enfans dont elle estoit accouchée , les vns estoient morts à Montdidier, les autres à S. Vallery, & les autres en Limosin. Ainsi, MESSIEURS, Mauroussseau ayant vescu assez long-temps avec vne femme sans estre marié, il creut qu'il ne luy estoit pas defendu d'avoir vn enfant sans estre pere.

Il creut donc que cet enfant, je veux dire Jacques

ques le Moine ma partie, seroit vn instrument assez propre à sa mendicité, & que cet air de douceur & de modestie, qu'une naissance honneste avoit répandu sur son visage, serviroit d'un attrait puissant pour exciter sur luy la pitié de tout le monde. Voilà, MESSIEURS, le titre de sa paternité; la source de l'aveuglement de la mere, & des miseres du fils. Et il ne faut pas s'estonner si cet enfant s'est laissé conduire paisiblement par Mauroussseau: C'estoit vne victime destinée à vn sacrifice cruel & sanglant, mais qui ne connoissoit pas le dessein de son bourreau; il alloit devenir esclave d'un tyran impitoyable, mais il n'évitoit pas ses fers, parce qu'ils estoient cachez; il estoit facile à ce ravisseur, de tromper la simplicité d'un enfant, dont l'esprit estoit aussi peu capable de défiance que de crime, qui prenoit ses ruses pour des conseils sinceres, & le larcin qu'il faisoit de sa liberté pour vne assistance charitable. Dans vn si déplorable accident, quels ont esté les sentimens de l'appellante? Quels devoient estre les sentimens d'une bonne mere? Le rapt qu'elle venoit de souffrir de ses deux enfans, devoit estre vne blessure mortelle dans son cœur: Elle ne pouvoit répandre assez de larmes pour pleurer dignement cette perte. Et si son ressentiment n'égaloit pas le desespoir de cette mere, qui dans le Déclamateur après la perte de deux de ses enfans, pensoit ne pouvoir pas conserver sa vie, sans estre coupable d'un fa-

crilege : *Amiffis duobus liberis sacrilega sibi videbatur, quod vivebat* : Au moins s'il luy reftoit vn peu d'affection pour eux , fa triftelle & fa mélancolie auroit efté peinte fur fon vifage , fon cœur auroit efté noyé dans l'amertume de fes pleurs ; elle auroit fait entendre par tout fes gemiffemens & fes foupirs ; elle auroit redemandé fes enfans à tout le monde , & n'auroit épargné ni fes peines , ni fes foins , ni fon bien pour les faire chercher de toutes parts.

Mais admirez , MESSIEURS , la conftance , difons mieux , la dureté du cœur de cette mere. On luy dit à Vernon au mois de Septembre 1654. que les deux enfans qu'elle avoit laiffez à Paris eftoient perdus , cette nouvelle ne l'étonne point ; elle demeure auffi tranquille & auffi attachée au foin de fon ménage , qu'elle l'eftoit auparavant. Si elle verfe des larmes , elles font fecrettes , & perfonne ne les voit ; elle ne s'enquiert point des circonftances de cet accident ; elle ne fait aucune diligence pour en apprendre la verité , & pour y chercher les remedes : Enfin elle fe trouve fi profondement affoupie dans ce fommeil d'indifferen-
ce , que l'un de fes enfans , comme elle l'a dit elle mefme , passa dans la ville de Vernon où elle eftoit , à la veüe de tout le monde , & pour ainfi dire à fes yeux , fans que cette mere s'en apperceût , fans qu'elle reconnut fon fils.

Voilà , MESSIEURS , la premiere circonftance

de son aveuglement , le premier moment où la Nature a esté violée , le premier degré qui l'a portée jusqu'à méconnoître son fils. C'est alors qu'elle a commencé à desavouër ses enfans , c'est alors qu'elle a commencé d'oublier qu'elle estoit mere , c'est alors que ses entrailles ont perdu le sentiment de mere , que son amour s'est éteint , que le sang a perdu sa force. Ne vous estonnez pas, MESSIEURS, si elle est insensible à la joye , quand elle retrouve son fils , elle a esté insensible à la tristesse , quand elle l'a perdu : Si à la veüe de son fils son amour ne fait point voir qu'elle soit mere ; dans le moment de sa perte , elle ne l'a point marqué par sa douleur : si ses yeux ne reconnoissent point son fils , elle en avoit effacé l'image de son cœur , & de sa pensée..

Mais, dites-vous, elle a rendu sa plainte à vn Commissaire , elle a fait informer de l'évasion de ses enfans. A cela, MESSIEURS, je réponds qu'une legere formalité de Justice , par laquelle elle n'apprend autre chose , sinon que ses enfans ne sont plus dans sa maison , sans faire aucune autre poursuite , n'est pas vn effet de l'affection d'une mere , en qui les mouvemens du sang que la nature inspire , sont plus impetueux & agissent avec plus de force. Ce n'est pas vn témoignage du desir qu'elle a de retrouver ses enfans , mais vn effet du remords de sa conscience , dont les reproches secrets l'obligent de chercher vne justifica-

tion apparente , qui puisse servir de quelque excuse à vne negligence si criminelle. L'avarice extrême dont elle est convaincuë par le témoignage mesme de ses parens , qui ont déposé dans l'information , luy avoit fait abandonner ses enfans pour ne s'attacher qu'à multiplier son bien ; negligéant leur education , elle avoit trahi la premiere loy , à laquelle la Nature oblige les peres, elle avoit mis ses enfans au nombre des choses indifferentes ; ce manque de soin la rendoit complice & de leur libertinage , & de leur enlèvement ; elle a voulu pourvoir à sa seureté par cette information , qui peut bien l'exempter de la peine que meriteroit vne mere si peu soigneuse , mais qui ne peut servir de preuve , ni de son innocence , ni de son affection.

Mais en second lieu , la date seule de cette information est vn titre , qui porte la condamnation de cette mere ; elle sçait que ses enfans sont perdus au mois de Septembre 1654. elle veut mesme qu'il y en ait vn qui soit mort dès le mois de Decembre ensuivant, si nous en croyons vn pretendu certificat , & cependant elle n'en rend sa plainte , & n'en fait informer qu'au mois de Mars 1655. elle passe huit mois sans dire mot. Vn si long silence marque-t-il pas plus clairement qu'elle avoit oublié ses enfans , que cette plainte ne fait voir qu'elle les a aimez , & dequoy peut servir cette information , sinon d'un argument pour la convaincre ,

qu'après avoir perdu ses enfans , elle a esté huit mois sans se souvenir de leur perte , & sans en faire aucune plainte.

Les femmes d'ordinaire portent leurs enfans l'espace de neuf mois , & il ne s'en écoule pas vn durant lequel la Nature ne les fasse souvenir de l'importance de ce cher fardeau , tantost par des dégousts , tantost par des défaillances , tantost par des appetits extraordinaires , & toujous par ce poids d'une creature si precieuse , qui les oblige de ne pas faire vn seul pas sans precaution. Ce sont autant de leçons que cette sage Maîtresse leur fait , pour leur apprendre que cette qualité de mere les oblige à donner toutes leurs tendresses , & tous leurs soins à leurs enfans , & que quand cet animal raisonnable aura paru dans le monde , elles doivent veiller exactement à sa nourriture & à sa conservation , principalement durant ses plus tendres années. De - sorte qu'une mere est coupable si elle laisse passer quelques jours sans songer à ses enfans ; mais que celle qui les sçachant dans le peril , les oublie pendant vn long espace de temps , est tombée dans vn aveuglement qui approche de la fureur , & qu'elle est entièrement dépouillée des sentimens de mere.

Je ne sçai , MESSIEURS , quel soin a eu celle-ci des siens , tandis qu'ils ont esté renfermez dans son sein ; mais elle ne sçauroit nier qu'elle ne soit tombée dans vne extrême negligence depuis qu'ils en

font sortis, puisqu'après les avoir pour ainsi dire, elle mesme exposez à la tyrannie d'un ravisseur, elle les a laissez entre ses mains dans un abandonnement extraordinaire pendant huit mois; puisqu'ayant presque oublié qu'elle estoit mere, elle n'a resenti ni la douleur que cause la perte des enfans, ni la crainte & l'inquietude que cause leur danger, ni cet impatient desir de les revoir. Il est vray, que sur le huitième, elle fit vne chetive information: mais comme si dans l'aveuglement & la fureur où elle est tombée, elle ne pouvoit souffrir aucune marque de l'amour maternelle; elle fait de cette information un instrument de sa cruauté, & veut s'en servir aujourd'huy pour disputer l'estat de son fils, & pour ruiner sa fortune. De sorte que je puis dire que ce huitième qui est si dangereux & si mortel à la naissance des enfans, a esté fatal & funeste à la naissance de celuy-ci, puisque la negligence d'une mere qui a differé si tard d'en faire la recherche, a esté cause premierement de sa perte, & qu'ensuite elle est le principal moyen dont elle se sert aujourd'huy pour le méconnoistre.

Mais voici, MESSIEURS, le veritable motif qui a porté l'appellante à chercher sa justification dans cette enquete. Si tost qu'elle eust perdu ses enfans, elle les considera comme des personnes qui n'estoient plus, elle ne s'estoit point mise en peine de les faire chercher; elle s'estoit tenuë dans

le silence. Il y a preuve par son interrogatoire qu'environ six ou sept mois après cet accident, elle rencontre Maurousseau, elle le rencontre suivi de Jacques le Moine l'un de ses enfans ; il n'est pas estrange si la misere de son fils ne la touche point, elle s'estoit déjà consolée de sa mort. Il y a preuve par les interrogations de l'appellante & de Maurousseau, qu'ils parlerent de ma partie, comme du fils de l'appellante, qu'ils eurent plusieurs conferences ensemble : le dis, MESSIEURS, plusieurs conferences, car bien qu'ils disent ne s'être veus qu'une fois, neantmoins leur contradiction fait voir ouvertement leur mensonge ; car Maurousseau non seulement dans son premier interrogatoire, mais aussi dans le second a toujours continué de dire qu'il avoit parlé à l'appellante dans la place de Greve, & l'appellante est demeurée d'accord, & a toujours soustenu qu'elle luy avoit parlé sur les degrez de l'Hostel-Dieu. C'est là, MESSIEURS, que s'est formée cette société criminelle, si funeste à ma partie ; c'est là qu'ils ont concerté cette intrigue, dans laquelle vous voyez un ravisseur complice du defaveu d'une mere, une mere complice du rapt de son fils. Et c'est, MESSIEURS, dans ce moment, que par cette enquete faite à contre-temps, & hors de saison, elle a voulu se preparer quelque defense contre les remords de sa conscience, qui l'accusoient d'aveuglement & d'inhumanité, elle s'est reconnue coupable, lors

qu'elle a cherché à se justifier: *Nescio quod peccati portat hæc purgatio.* On a voulu, MESSIEURS, se servir de cette entreveuë pour rendre suspecte la verité des paroles, que cet enfant a dites à sa mere, en presence du luge de Vernon. On a demandé pourquoy lors qu'il la vid à Paris, lors qu'il la vid dans l'Eglise de Vernon, il ne luy fit point de caresses, il ne l'appella point sa mere. Mais je pense, MESSIEURS, que ces foibles moyens dont nos parties adverses ont esté obligez de se servir, vous feront reconnoistre l'injustice de leur pretention. Car quelle apparence y a-t-il de vouloir nous faire rendre compte des circonstances d'une action, qui n'a eu pour témoins que les complices du mesme crime? Qui croira que cet imposteur ait assez d'ingenuité pour demeurer d'accord de toutes les larmes que cet enfant a versées? Qui pourra se persuader que cette mere, qui veut ne l'estre plus, confesse sincerement tous les témoignages d'amour qu'elle a receus de son fils?

Ouy, MESSIEURS, toutes les fois que cet enfant a veu sa mere, il l'a reconnuë pour sa mere, il luy a fait entendre ses soupirs, il l'a voulu toucher par l'objet de sa misere, mais ce cruel pirate a estouffé toutes ces marques d'amitié & de tendresses. Vous croirez aisément, MESSIEURS, que quand sa violence n'a point eu de controolleur, il n'a pas laissé à cet enfant la liberté de se plaindre, puisque mesme aujourd'huy qu'il est dans les fers,

il

il veut encore exercer sur luy vne domination absoluë; il veut faire regner sa tyrannie jusques à vos pieds; il ne veut pas que dans cette Grand' Chambre, qui a toûjours esté vn asyle sacré pour les foibles & pour les malheureux, il soit permis à vn enfant d'accuser son ravisseur, & de demander sa mere: & si les Iuges auxquels ce soin appartient, luy ont créé vn Curateur pour le defendre, il ose appeller de cette Sentence: bien que dans la forme elle soit juridique, ayant esté renduë à la requeste du Substitut de Monsieur le Procureur General par le premier Iuge, auquel la creation des Tuteurs & Curateurs appartient comme partie de sa jurisdiction, & dans le fonds, parce que s'agissant de l'estat d'un enfant, la contestation n'auroit pas esté legitime, s'il n'y avoit eu vn Curateur créé pour le defendre.

Je ne suis pas, MESSIEURS, en peine de vous faire concevoir de l'horreur pour le crime de cet imposteur. C'est vn larcin plein de barbarie & d'inhumanité, il arrache à vn citoyen la liberté, qui est le bien le plus precieux qu'il ait receu à sa naissance; il oste à vn pere ses enfans, c'est à dire l'objet de son amour, la joye de son cœur, la consolation de sa vieillesse, l'appuy de sa famille, & comme dit elegamment vne de nos Loix, il le reduit à vne necessité déplorable, pendant la vie de son fils de pleurer sa mort. Mais le crime de Mau-

à ma partie le nom de fils, il a tellement défiguré les traits de son visage, que sa mere ne le reconnoist plus; il a jetté tant de trouble dans le cœur de cette mere, que les larmes & les caresses de son fils ne la touchent point; il a confondu les ordres les plus sacrez de la Nature, il a brisé ces chaines, que les plus grands coupables ont toujours respectées, il a estouffé ce mouvement secret, qui rend toujours vn fils aimable à celle qui l'a mis au monde: *Æstimate quale sit scelus istius, quo factum est ne parentes filios suos, aut agnoscant aut recipiant.*

Mauroussseau après avoir profité de son larcin, pendant le cours d'une année toute entiere, a éprouvé en sa personne, ce que l'Escriture Sainte dit qu'il arrive à tous les coupables. Ils essayent de dérober la connoissance de leurs crimes aux yeux des hommes: Ils forment des nuages & vne nuit obscure, pour y ensevelir la memoire de leurs méchantes actions; mais ils s'aveuglent eux-mêmes, & dévelopent aussi - tost les tenebres de leur retraite: S'ils conçoivent quelque esperance de se sauver, cette esperance n'est qu'une lumiere trompeuse, qui les éblouit pour les faire tomber dans le precipice, leurs resolutions sont des conseils d'une fausse prudence qui les abuse; ils sont infideles à eux-mêmes, & tous les pas qu'ils font pour fuir le tribunal des Juges, sont ceux qui avancent davantage leur punition, & qui les me-

nent plus assurément au supplice. Maurousseau s'estoit imaginé qu'il luy seroit facile de faire perdre à cet enfant le souvenir de sa naissance & de sa mere, il l'avoit promené par plusieurs villes, pour effacer ces idées de son esprit; il l'avoit mené à Tours, & enfin l'ayant conduit à Vernon dans le mesme dessein: C'est là, MESSIEURS, que l'œil de la Providence a dissipé toutes les tenebres, que l'on a découvert le crime de Maurousseau, & que tout le monde ayant reconnu cet enfant pour estre le fils de l'appellante, il n'y a que sa mere qui demeure aveugle.

La voix de toute vne ville qui dépose de la verité de sa naissance, doit estre d'un grand poids pour la conuaincre. Vn bruit qui n'a que l'erreur pour fondement en peut bien tromper quelques-uns, mais il ne peut pas persuader tout le monde; ce consentement vniversel de tout vn peuple est le caractere infailible de la verité; ce n'est point vne foule de populace ramassée, qui prevenue de quelque nouveauté qui luy plaist, prononce sur des questions, qui luy sont inconnuës, & qui sont au dessus de sa capacité; mais ce sont tous les ordres d'une ville, qui par vn sentiment, qui n'est démenti de personne, déposent d'une verité dont ils sont témoins oculaires, qui declarent qu'ils connoissent cet enfant qui est né dans le sein de leur ville, qui y a esté nourri, qui y a passé la plus grande partie de sa vie; ce sont des enfans avec

lesquels il a esté élevé , dont les dépositions ne peuvent estre suspectes d'erreur , parce qu'ils parlent d'une chose qu'ils ont veüe , ni de mensonge , parce qu'ils n'ont point d'autre interest que la verité.

Mais , MESSIEURS , j'ai des moyens encore plus convainquans & plus solides , que des acclamations publiques , pour vous faire voir clairement l'imposture de ce ravisseur , & la dureté de cette mere , & j'espere vous convaincre dans la suite de cette cause : Premièrement , que Mauroussseau n'est point le pere de ma partie , & en second lieu , que l'appellante est sa mere.

Pour establir la verité de ma premiere proposition , je n'ai , MESSIEURS , qu'à vous faire souvenir d'une maxime , qui fut avancée par l'appellante en la premiere audience , que la preuve de l'estat d'un enfant , doit estre tirée du contract & des actes de celebration du mariage de ses pere & mere , & de son extrait baptismal : que c'estoit par ces actes qu'un pere pouvoit justifier qu'un enfant estoit son fils , que c'estoient les dépositaires sacrez de la verité de la naissance des enfans , que tous les siecles & tous les peuples avoient autorisé cet usage , & que nos Ordonnances vouloient qu'il fust religieusement gardé par toute la France. En effet , MESSIEURS , ces maximes sont constantes , & je suis obligé d'en convenir avec l'appellante. Je demeure d'accord qu'un homme qui

ne rapporte point de contract de mariage, ni d'acte de celebration, pour justifier qu'il a esté marié, ne peut ni vendiquer vn enfant pour son fils, ni vsurper la qualité de pere. Mais je demande sur ce fondement à Maurousseau où sont toutes ces preuves, où est son contract de mariage, où est l'acte de celebration. Nous ne voyons rien de tout cela, point de preuve de mariage, celle de la naissance fort suspecte: bien davantage, il demeure d'accord qu'il n'en a point. Mais il rapporte vn titre considerable, pour couvrir tous ces defauts, assez autentique pour faire foy de son mariage, & pour establir puissamment son innocence. Ce titre, MESSIEURS, est vn pretendu certificat sous sein privé du Doyen Rural de Clermont, & du Iuge de Neuville, qui disent que Maurousseau leur a monstre vn autre certificat du Curé de S. Nicolas d'Arras, par lequel il estoit declaré que Maurousseau & Ieanne le Blond ont esté mariez, que depuis ils ont vescu comme mari & femme, qu'ils ont perdu leur bien par la guerre, & qu'ils sont en grande necessité, avec cette observation que toutefois par erreur, le nom de Maurousseau avoit esté changé dans ce certificat.

Iusqu'à present, MESSIEURS, j'avois crû que ces écrits dont ces miserables ne manquent jamais, estoient des inventions assez adroites pour tromper la simplicité du menu peuple, mais non pas des titres serieux pour produire en Iustice. Tout

le monde ſçait que la vie de ces infames n'eſt qu'une fourbe perpetuelle , tout ce qui paroît ſur eux , eſt trompeur & déguifé , toutes leurs paroles ſont des menſonges , toutes leurs actions des impoſtures eſtudiées : mais ſur tout , ils ont toujours avec eux vn grand nombre de ces pancartes , & de ces parchemins , qui exaltent ou leur nobleſſe ou les grandes richeſſes qu'ils ont perduës , ou la probité dans laquelle ils ont veſcu , ou quelque accident fameux , qui a reduit leurs maiſons & tous leurs biens en cendres , pour émouvoir par ces fauſſes diſgraces , la compaſſion des perſonnes credules & charitables. Tel eſt ſans doute , MESSIEURS , ce certificat , dont on ſe veut ſervir : il porte que la guerre a fait perdre à Maurouſſeau tout ſon bien , & toutesfois il vous eſt demeuré d'accord en plaidant , que dans ſa naiſſance il a eſté pauvre , que quand il s'eſt marié , il n'avoit rien , que depuis il a veſcu dans la mendicité : Il porte que Maurouſſeau avoit le certificat de ſon mariage celebré à Arras ; mais c'eſt vne enonciation , qui par les premiers élemens de droit , ne peut pas ſervir de preuve. Il declare que dans ce certificat , il y avoit erreur dans le nom de Maurouſſeau ; c'eſt vne marque de la ſuppoſition & de la calomnie. Ainſi , MESSIEURS , vous voyez que Maurouſſeau manque du titre neceſſaire pour juſtifier qu'il eſt pere , & que par conſequent , il ne peut pretendre que cet enfant ſoit ſon fils.

Mais on m'objecte que toutes ces formalitez peuvent bien estre gardées dans le repos d'une grande ville, & entre des personnes qui vivent dans l'abondance ; mais que dans une ville frontiere, environnée d'ennemis de tous costez, les choses s'y font avec moins d'exactitude, qu'il seroit ridicule de vouloir que deux personnes, qui n'avoient pas du pain quand ils se sont mariez, & qui n'avoient rien à mettre en communauté que leur misere, eussent fait un contract de mariage pour en regler les conditions, & qu'enfin ce n'est pas d'un gueux, qu'il faut desirer ces observations scrupuleuses de l'Ordonnance, sans lesquelles le mariage ne laisse pas d'estre legitime. Mais si la pauvreté rend inutile un contract de mariage, où est le privilege qui l'exempte de rapporter un extrait de l'acte de son mariage, où est la raison qui luy puisse servir de fondement ? Un sujet de la plus vile & abjecte condition, sera-t-il exempt de ces loix, auxquelles les plus grands Seigneurs, & mesme les Souverains sont soumis ? y aura-t-il plus d'autorité de les mépriser dans la misere, que sur le trosne ? Dispenserez-vous, MESSIEURS, d'une Ordonnance, laquelle conserve la fidelité d'un contract solemnel, la sainteté d'un Sacrement ? & parce que ces infames souillent d'ordinaire la pureté du mariage par leurs crimes, leur donnerez-vous par une lasche indulgence cette nouvelle facilité de les corrompre ? La Fortune met de la

difference entre les Princes & les pauvres ; mais l'Eglise ne suit pas ces maximes, elle n'a que les mesmes ceremonies dans les Sacremens pour tous les hommes, & ne fait point de distinction entre les sceptres & les houlettes: elle n'a pas employé plus de paroles à baptizer Constantin & Clovis, que le plus miserable de leurs Sujets ; & elle n'a point d'autres termes pour joindre ces alliances illustres des Rois tres-Chrestiens & Catholiques, qui sont les liens les plus estroits de la Paix, la fin de nos guerres, & le commencement de la felicité publique, que pour vnir des personnes de la condition la plus vile, & la plus abjecte. Cette égalité que l'Eglise garde à tous les hommes, est vne de ses plus anciennes & plus inviolables maximes ; c'est la doctrine que les Apostres ont enseignée, & le precepte en est écrit dans l'Epistre de Saint Iacques : *Si introierit in conventum vestrum vir aureum annulum habens in veste candida. Voilà vn Consul. Introierit autem & pauper in sordido habitu, & intendatis in eum, qui indutus est veste præclara, & dixeritis ei, Tu sede hîc benè : pauperi autem dicatis, Tu sta hîc, aut sede sub scabello pedum meorum : n'onne judicatis apud vosmetipsos, & facti estis iudices cogitationum iniquarum ?* Il faut donc qu'un pauvre ait les mesmes preuves de son mariage, qu'une personne plus riche, puisque c'est le mesme Sacrement, & les mesmes ceremonies, & le Registre du Curé d'Arras devroit aussi-bien estre chargé du mariage

de

de Maurouffleau & de Jeanne le Blond, que du nom d'une Comtesse d'Autois, qui épouserait un descendant de S. Louis, ou un Roy de France: Et ainsi, MESSIEURS, Maurouffleau, bien que pauvre, bien que misérable, n'est point exempt de rapporter cette preuve de son mariage; s'il y en avait jamais eu de célébré, il ne manqueroit pas de l'avoir entre les mains, & puisqu'elle luy manque, c'est un argument indubitable, qu'il n'a jamais esté marié. Et de vrai, si ces misérables n'ont presque jamais de preuves de leur mariage, c'est que bien souvent ils n'ont point de mariage; s'ils sont dépourvus des marques d'une si sainte union, c'est que la plupart de leurs conjonctions, sont illicites & sacrilèges. Et c'est la corruption de cette première source, c'est la licence effrénée de leurs dissolutions, & de leurs débauches, qui a produit ce grand nombre d'expositions barbares au milieu de Paris, dans lesquelles la nature a esté si cruellement violée. En effet, la sainteté d'un mariage fidele, est la source de la tendresse d'un pere pour ses enfans, quand il les regarde comme les images d'une femme qu'il chérit, les fruits & les gages de son amour, les marques de la benediction du Ciel. L'Escriture, au livre de la Sageffe, nous a laissé un tableau bien naturel des desordres de ces infames: *Neque vitam, neque nuptias mundas iam custodiunt, sed alius alium aut adulterans contristat, aut per invidiam occidit: omnia commixta sunt, homici-*

dium, furtum, fictio, infidelitas, & perjurium, natiuitatis immutatio, nuptiarum inconstantia.

L'experience de nostre Siecle, qui n'a pû souffrir cette abomination, est vne preuve constante de ce desordre, & ces ames saintes, qui ont consacré toute leur illustre vie, à des soins si pleins de pieté; qui sans estre dans le mariage, sont les meres de tous les orphelins, & dont la charité s'est fait des enfans de tous les miserables, & de tous les pauvres, sçavent bien que ce que je dis est veritable, que parmi ces infames rien n'est plus ordinaire, que ces conjunctions publiques & naturelles, rien de plus rare qu'un mariage legitime; que les vns ne baptisent jamais leurs enfans, les autres les baptisent autant de fois qu'ils trouvent des personnes qui veulent acheter la qualité de parrains par quelque aumosne. Ainsi, bien loin de les dispenser de la preuve de leur mariage, il faut les y obliger avec plus d'exactitude & de rigueur, que les autres hommes, & puisque Mauroussseau n'a point les titres que l'Ordonnance veut estre entre les mains d'un pere, pour justifier son mariage, il n'en doit ni feindre les sentimens ni usurper la qualité. Aussi esperé-je, MESSIEURS, que vous ne croirez pas un Fourbe & un Imposteur sur la foy d'une chose si importante; une parole que la frayeur de la mort arrache de la bouche d'un coupable, ne pourra pas le rendre pere, & le plus grand ouvrage de la Na-

ture ne deviendra pas l'effet d'un mensonge.

Mais si les titres qu'il rapporte ne font point voir qu'il soit pere, ses paroles justifient qu'il ne l'est point; & pour le connoître clairement, écoutez s'il vous plaist comme il parle dans son interrogatoire; ce sont des depositions dont on n'a eu garde de vous parler: Et jugez, MESSIEURS, si ce peut estre le langage d'un Imposteur ou d'un pere. Quand on l'interroge sur l'estat de son pretendu mariage, il dit que sa femme estoit de Bapaume, qu'il luy avoit fait l'amour, ce sont ses termes, sans la connoître, ni aucun de ses parens, qu'ils avoient resolu leur mariage sans rien écrire, mais qu'aucun Prestre ne les ayant voulu marier, parce qu'on disoit que le mari de cette femme estoit encore en vie, il luy avoit donné rendez-vous dans Arras, qu'elle estoit venue l'y trouver, qu'elle estoit accouchée à Montdidier de deux enfans jumeaux, fils & fille, on luy demande où ils ont esté baptizez, il dit qu'ils ont esté baptizez à Montdidier; mais qu'il ne sçait en quelle Eglise: on luy demande si ma partie est un de ceux-là, ou bien des deux autres, dont il disoit que sa femme estoit accouchée à la Neuville; c'est dans ce moment que sa conscience s'élève contre luy, & le condamne, il répond avec tout le trouble & l'irresolution qui accompagne le mensonge: D'abord il dit qu'il est des premiers; après il se dédit, aussitost il se reprend & soutient, que cet enfant est

vn de ses premiers , ajoustant cette circonstance , que des derniers l'un ne vécut que trois jours , & l'autre six mois , & quelque temps après , il dit qu'il s'est mépris.

Est-ce là , MESSIEURS , vne confession sincere? où est cette fermeté , qui doit toujours estre sur les levres d'un homme veritable? où sont les moindres estincelles de l'affection d'un pere? Le jour de la naissance des enfans , est vn jour d'allegresse qu'un pere n'oublie jamais , il le grave en lettres d'or dans son souvenir. Ceux mesmes qui ne sçavent pas écrire , s'en font des memoires artificielles , & pour l'ordinaire nous voyons , que les personnes de bas ordre accouplent la naissance de leurs enfans , avec celle de quelque teste illustre , afin que ce que leur ignorance ne peut écrire , soit pour ainsi dire gravé dans l'Histoire: les actions les plus basses & les moins considerables , peuvent prendre les epoques les plus illustres , & les dates les plus remarquables des événemens d'un Estat : *Vinum diffusum Consule Bruto*. Ainsi , MESSIEURS , c'est vne preuve que Maurousseau n'est point pere , puisqu'il ignore le temps de la naissance de cet enfant. L'avouë , que si on luy eust demandé lequel de ces deux enfans jumeaux estoit l'aisné , il n'est pas assez habile homme pour bien répondre , ni pour decider vne question , qui a excité des guerres sanglantes dans des Estats , qui a trouvé des Partisans illustres de part & d'autre , & qui a divisé les Medecins d'avec

les Jurisconsultes ; mais quand il y a deux ou trois ans d'intervalle , qu'un pere qui n'a qu'un fils n'en puisse marquer la difference , c'est ce qui est incroyable.

Je ne demande pas à Maurousseau qu'il soit Naturaliste ou Medecin ; je luy demande seulement qu'il monstre qu'il est pere , qu'il marque precisément l'âge de son fils , & le temps de sa naissance , dont il devroit d'autant plus se souvenir , que ces miserables s'en servent ordinairement pour émouvoir à pitié ; mais qui est toujours si profondément gravé dans la memoire , que le temps ne le peut effacer , & qu'une mere dans Virgile après la mort de son fils , en voyant un autre enfant , se souvient du temps de la naissance du sien :

O mihi sola mei super Astyanactis imago,

Sic oculos , sic ille manus , sic ora ferebat ,

Et nunc equali tecum pubesceret ævo.

Et cependant , MESSIEURS , voici un homme qui n'a , comme il dit , qu'un seul fils , & dont la femme n'est accouchée que deux fois : neanmoins quand on l'a pressé de dire si cet enfant est son aîné ou son cadet , il hesite , il tremble , & demeure dans une confusion , qui le contraint d'avouer qu'il l'ignore , qu'il n'en sçait rien , & qu'il a esté si peu soigneux de ses enfans , qu'il ne sçait pas mesme en quelle Eglise ils ont esté baptizez , bien qu'il fust auprès de sa femme au temps de son accouchement. Peut-on dire , que ce soit là le stile d'un

pere? vn discours conceu en ces termes, luy peut-il servir de titre, pour s'attribuer la qualité de pere, & pour enlever vn enfant? Hé, ne voyez-vous pas, MESSIEURS, que ce sont des paroles que la force de la verité a tirées de sa bouche, pour vous apprendre malgré luy, que son cœur & la Nature defavouënt cet enfant qu'il vous demande, & que son ignorance & ses doutes sont des preuves indubitables de son larcin, & de son imposture?

Je viens, MESSIEURS, à la seconde partie de ma cause, & après vous avoir fait voir que ce fourbe n'est point le pere de cet enfant, j'ai à vous monstrier que l'appellante est sa mere; mais auparavant permettez, que je vous observe deux choses. L'une, qu'il y a cette difference entre le crime d'une mere, qui defavouë son fils, & la supposition d'un enfant à une femme, qui n'en est point la mere: Que pour ce qui est du premier, une mere s'y porte quelquefois par des mouvemens de fureur, dont on ne voit point la cause, tantost par quelque haine pour vn mari, tantost par aversion pour vn de ses enfans, ou par predilection pour vn autre, tantost par vn sentiment d'avarice; & comme il n'y a rien de plus aveugle, que la passion qui pousse les hommes dans le crime, une femme defavouë quelquefois son fils sans raison, sans interest, & les veritables sujets de sa rage & de sa cruauté, sont des ressorts cachez

dans son cœur, qui ne sont connus qu'au Maître de la Nature. Il ne faut pas, disoit vn Ancien, considerer ceux qui commettent vn crime, ou vne mauuaise action, comme de sages Philosophes, qui ne font rien qu'avec prudence, & pour quelque juste sujet : Le monde vivroit encore dans la pureté de sa premiere innocence, si les hommes n'avoient jamais entrepris de crime, que par le conseil de la raison : Au contraire, il est son plus dangereux ennemi, & sitost que la passion a prévenu l'esprit, la raison n'en est plus la maistresse ; elle est obscurcie par vne fumée épaisse qui l'empesche d'agir ; ce ne sont que tenebres & aveuglement dans l'ame, & alors vn homme méprise les choses les plus saintes, si elles s'opposent au torrent de sa passion ; elle l'entraîne sans resistance, à commettre les sacrileges les plus execrables : la pieté d'un pere, l'affection d'un fils, les Loix, la Nature, la Religion, sont des noms qu'il ne respecte plus, & cette fureur qui le domine, le porte aussi aisément à violer les devoirs les plus sacrez, que ceux qui le sont moins, aussi-tost à desavouër son fils, qu'à commettre vn autre crime : Témoin cette mere, qui sous l'Empereur Claude, après avoir desavoué son fils, confessa son crime de peur de l'épouser, & qui après s'estre renduë coupable d'un parricide, eut honte de l'image, & de la feinte d'un inceste dont on l'avoit menacée.

Il n'en est pas de mesme d'une supposition d'en-

fant, c'est vn crime, qui ne peut estre entrepris sans interest de quelques personnes, qui en soient ou les auteurs ou les complices; & les exemples de l'Histoire nous apprennent que l'on n'a jamais supposé d'enfans à des faux peres, que pour exciter quelque trouble dans vn Estat, pour chasser vn heritier legitime du trône qui luy appartient; ou pour profiter sous vn nom supposé, de quelque succession opulente. Icy l'on ne dit point qu'il y ait quelqu'un interessé à faire réussir cette supposition, on n'accuse personne d'en estre l'auteur; il n'y a que cet enfant de coupable, il n'a que la Nature pour complice; car je ne pense pas, MESSIEURS, que l'intimation du Juge de Vernon puisse avoir de couleur; il a son Avocat en la cause, qui vous rendra compte de l'ordre de la procedure, & de tout le secret des informations.

La seconde observation, que ce n'est point par des marques étrangères que je veux vous justifier que ma partie est fils de l'appellante. Vne bague, vn bracelet, vne épée ont souvent esté des titres suffisans pour obliger des peres à recevoir pour leurs enfans, des personnes qui leur paroissent inconnuës: Mais ces preuves sont quelquefois trompeuses, & le hazard ou la malice en peuvent faire des instrumens d'erreur ou de fraude. Icy, MESSIEURS, je ne me servirai que de celles qui sont infailibles & hors de tout soupçon: je ne veux employer

employer que les paroles de cet enfant, qui sont l'organe le plus fidele de la verité, que les transports violens de son cœur ; & puisque l'obstination de cette mere dans son desaveu a étouffé tous les mouvemens d'amour pour son fils, je veux que sa haine dépose contre elle, & que son insensibilité me serve pour la convaincre. Et pour le faire plus nettement & avec ordre, je vous prie MESSIEURS, de distinguer trois divers temps, avant que son fils luy ait esté représenté, le moment auquel il luy a esté représenté, & le temps qui a suivi ce desaveu qu'elle en a fait.

Au mois de Juillet 1656. pendant que l'appelante estoit à Vernon, quelques-vns de ses amis viennent vers elle avec empressement, luy apprendre qu'elle avoit retrouvé vn de ses enfans, & que tout le monde l'avoit reconnu entre les mains d'un Gueux, qui passoit dans la ville de Vernon. Vn accident tout pareil a obligé autrefois l'Orateur à faire vne peinture naïve des sentimens de la mere de Marcus Appius, à qui l'on venoit d'apprendre vne si heureuse nouvelle. Vne mere, dit-il, qui avoit perdu tous ses enfans, ayant sceu qu'il y en avoit vn qui estoit encore vivant, & qui estoit dans l'esclavage, elle assemble aussitost tous ses proches & ses amis, elle les conjure les larmes aux yeux, de prendre le soin de chercher par tout, & de luy ramener ce fils, que la fortune luy avoit laissé.

Si vne nouvelle semblable avoit eu vn pareil succès dans l'esprit de l'appellante, si elle avoit ressenti ce trouble innocent, que la tendresse & la joye élevent dans le cœur d'une mere qui aime son fils, si elle avoit couru pour le voir & pour l'embrasser, si son imagination luy avoit représenté l'objet de son desir, & que la violence de sa passion l'eust trompée par quelque ressemblance des traits du visage de cet enfant avec le sien, son desaveu seroit plus supportable; Mais que l'esprit d'une mere demeure calme sur vne telle nouvelle; que les entrailles maternelles ne soient point émeuës en vne rencontre si touchante: certes, c'est vne chose inconcevable. Il faut bien, MESSIEURS, que par vne premeditation étudiée, elle eust endurci son ame, roidi son esprit, armé son imagination contre toutes les attaques, contre toutes les atteintes, contre tous les attrait de la douceur, de la tendresse, & de la pitié maternelle.

Vne mere, on vous en a parlé, MESSIEURS, expire de joye à la veuë inopinée de son fils échapé du carnage de tant de legions: elle paye pour ainsi dire de sa propre vie celle de son fils, & vn si honneste transport la met à la place de celuy qui devoit mourir pour sa patrie, plutôt que de chercher son salut dans vne si honteuse fuite: & celle-cy meurt presque de déplaisir, de ce que sa bonne fortune, ou plutôt la providen-

ce de Dieu, luy remet le sien entre les mains, & le retire d'une vie plus déplorable, que n'est la mort la plus funeste, que l'on puisse encourir dans les hazards de la guerre.

Vne mere qui a dans son cœur les sentimens de la pieté maternelle, lors qu'elle apprend la vie d'un enfant qu'elle croioit mort, sent un ravissement de joye qui la transporte : Elle reçoit pour son fils, le premier objet qui se presente devant ses yeux : Les moindres témoignages de bienveillance, & les moindres caresses la persuadent, & ce nom de fils est plus puissant pour convaincre son esprit, qu'un foible changement de visage, ou quelque diversité d'âge apparente, n'a de force pour s'opposer à sa reconnoissance. *Agnovit prolem ambiguam*. Mais celle-cy demeure toute pleine d'indifference & de froideur, lors qu'elle apprend une semblable nouvelle. Elle n'en peut estre convaincuë ni par la déposition des siens, ni par le consentement de tout un peuple : On l'irrite quand on luy apprend qu'elle a retrouvé son fils : Elle dément une femme qui l'assure : Elle impose silence à une servante qui le confirme : Ce sont-là, MESSIEURS, les marques d'une mere dénaturée, mais voicy les caracteres indubitables d'un veritable fils.

Les enfans chez les Egyptiens estoient confidez comme des Prophetes, & les peuples déféroient avec tant de respect à leur innocence, qu'ils

prenoient leurs moindres actions pour de grands presages, & qu'ils recevoient toutes leurs paroles comme des réponses de leurs Dieux. Leur langage ne nous a jamais paru si sacré, mais on l'a toujours creu sincere & veritable ; & quand le Fils de Dieu voulut enseigner à ses Disciples cette pureté d'esprit, exempte de toute dissimulation, il creut que c'estoit assez de leur faire montre d'un enfant, & de l'establis au milieu de la troupe qu'il vouloit instruire de cette verité. Et de vray, n'estoit-ce pas un modele achevé d'une ame sincere qu'il leur proposoit devant les yeux : puisqu'en effet l'esprit d'un enfant n'est point agité de ces mouvemens d'envie, d'ambition, & des autres passions qui troublent les hommes ; que les loüanges & les injures ne le touchent point ; que ses levres sont amies de la verité, & que son cœur est autant incapable de fourbe que de mensonge ? Ma partie ne peut donc produire de plus irreprochables témoins que luy-mesme : c'est la voix de la Nature qui se fait entendre par sa bouche, dont les Oracles ne peuvent estre trompeurs.

Incipe parve puer risu cognoscere matrem.

Le luge de Vernon ayant interrogé l'appellante sur la requeste de denonciation qui avoit esté donnée contre elle, la voyant opiniastre dans son desaveu ; pour connoistre si la presence de son fils ne rallumeroit point dans le cœur d'une mere

quelques estincelles de son amour, luy represente ma partie, & aussi-tost que cet enfant eut jeté les yeux sur elle, sans attendre ni que la mere parle, ni qu'on l'interroge, sans respecter ni les ordres de la Justice, ni la presence du Magistrat, la force du sang l'entraîne aux pieds de sa mere, il se jette entre ses bras, il luy dit Bon-jour Maman; Enfin MESSIEURS, son visage, ses yeux, ses paroles, son cœur, luy disent qu'il est son fils: il ne prononce que ces deux mots, Bon-jour Maman, son amour qui le tient attaché aux pieds de sa mere, & qui les luy fait repeter souvent, ne luy permet pas d'en dire davantage. Mais ne vous semble-t-il pas, MESSIEURS, que son silence est bien éloquent, que par ces deux mots il luy ouvre son cœur, qu'il luy exprime tous les mouvemens de son ame, qu'il luy apprend les douleurs qu'il a ressenties dans son absence, les violences qu'il a souffertes, qu'il la conjure d'avoir pitié de son fils? Ne vous semble-t-il pas que ces caresses & ces larmes sont des interpretes muets; mais qui font entendre clairement à vne mere, le nom, les malheurs, & les gemissemens de son fils,

Et si modò verba supersint,

Oret opem, noménque suum casûsque loquatur.

Il ne se peut vne preuve plus puissante pour convaincre vne mere que les caresses d'un fils, & ce doux nom a toujours vne vertu secrete qui persuade le cœur.

Il n'y eut jamais d'enfant, que ses crimes & ses miseres eussent rendu plus indigne d'estre reconnu par son pere, que ce fameux débauché dont l'Ecriture sainte parle; & toutefois, lors que Saint Chrysostome le veut preparer à aller retrouver son pere, au-lieu de luy mettre vne longue harangue dans la bouche pour le fléchir, il se contente de le luy faire appeller, mon pere. Ces paroles, dit ce grand homme, sont suffisantes pour son salut; ce nom de pere donne de la force, & de l'energie à ses prieres: C'est ce nom qui émeut ses entrailles, qui touche son cœur, qui attendrit son ame: C'est ce nom qui desarme sa colere; il ne peut plus s'empêcher de se montrer pere par son amour, de se montrer pere par la compassion, par ses larmes, & par ses caresses. Mais, MESSIEURS, ce fils en qui l'innocence de l'âge devoit rendre encore les marques de son affection plus tendres & plus touchantes, ne trouve dans cette mere, qu'un cœur de glace, elle est insensible à ses caresses, elle est sourde à la voix de la Nature.

Que la condition de cet enfant est miserable! Il a esté l'esclave du plus infame de tous les hommes, il a esté forcé de traiter ce cruel ravisseur en pere, il a esté exposé à toutes les miseres imaginables, & lors qu'il espere de les voir finir, lors que la rencontre de sa mere, après laquelle il soupiroit, semble venir dissiper cette longue nuit de

malheurs où il estoit enseveli; c'est alors que ses disgraces augmentent & se redoublent: Il voit bien le visage & les yeux de sa mere, mais il ne trouve point le cœur d'une mere, les entrailles d'une mere, l'amour d'une mere; il peut donc bien dans vne rencontre si extraordinaire, & dans vne si prodigieuse metamorphose, s'écrier: *Tu non inventa reperta es.* Ce pere que le Poëte fait parler ainsi, rencontre sa fille changée en beste brute sans la trouver; & ce pauvre enfant rencontre la personne de sa mere, sans y trouver les qualitez maternelles qui ne se perdent jamais que par vne espece d'abrutissement inconcevable.

Mais mere dénaturée, arreste pour vn moment, & devant que de prononcer ce cruel arrest que tu medites contre cet enfant: Examine pour le moins avec quelque soin si ce n'est point ton fils; si ces vestemens déchirez, & cette nudité ne sont point de ton fils, ces larmes & ces caresses sont de ton fils: Si sa taille & ses actions, ne sont pas tout-à-fait semblables à celles de ton fils; si la fatigue des voïages a alteré quelque chose dans les traits de son visage; regarde ce cœur tout plein d'amour qui n'est point changé, c'est le cœur de ton fils.

Cependant, MESSIEURS, elle ne delibere point sur le parti qu'elle doit prendre, & comme si les plus claires reconnoissances, au-lieu de luy

deffiller les yeux , l'animoiẽt d'une nouvelle fureur contre cet enfant, elle s'opiniaſtre avec plus de dureté dans ſon deſaveu: Elle, qui avoit auparavant confeſſé, que cet enfant reſſembloit tout-à-fait à Jacques le Moine ſon fils, ſi ce n'eſt qu'il avoit le nez vn peu plus long, proteſte maintenant que cet enfant n'a aucune choſe de ſon fils, & qu'il y a près d'un an qu'elle l'a perdu: Mais ſon aveuglement la trompe; ce n'eſt plus Maurouſſeau qui eſt le ravisseur de ſon fils, l'effet de ſon crime vient de finir: C'eſt ſon deſaveu qui le luy fait perdre; elle en eſt elle-mesme, & meurtriere, & parricide, *falleris miſera mulier in orbitatis tue tempora, non perdidisti tunc filium tuum, ſed nunc contuliſti.*

Les reconnoiſſances, MESSIEURS, ne ſont pas toujours reciproques; Joſeph reconnoiſt ſes freres, mais ſes freres ne le reconnoiſſent pas; les viſages qui ſont dans l'âge de conſiſtence, demeurent long-temps dans vn meſme eſtat: Mais il arrive vne infinité de changemens, dans la croiſſance & le progrès de celui d'un enfant & d'un jeune homme; celui dont je vous viens de parler, eſt obligé de s'écrier, *Ego ſum frater veſter Joſeph quem vendidiſtis.* Ma partie ne peut-il pas ſe faire connoiſtre avec ces meſmes termes, & à ce cruel frere qui le veut faire mourir devant le terme que Dieu a prefix à ſa vie; & à cette impitoyable mere, qui luy veut oſter vne autre eſpece de vie,

en

en luy ravissant l'honneur de sa naissance. Je suis ce pauvre enfant vostre fils & vostre frere, que vous avez vendu & abandonné lâchement à ce miserable.

Il n'est pas necessaire pour justifier qu'il est fils de l'appellante, qu'elle luy ait donné des témoignages d'une tendresse mutuelle; Si elle avoit laissé couler quelques larmes, s'il luy estoit échappé quelques soupirs, si elle l'avoit appelé mon fils; la condition de ma partie seroit plus heureuse, & il ne seroit pas en peine de vous demander ce qu'il auroit déjà obtenu de la pieté de sa mere; Mais bien qu'elle soit demeurée inflexible jusqu'au bout, qu'elle n'ait esté touchée ni de la presence de son fils ni de ses caresses, qu'elle ne luy ait donné aucune marque d'affection; sa dureté qui augmente le crime de son defaveu, n'est pas une marque de son innocence: Il n'y a eu que trop de meres qui ont defavoüé leurs enfans, elles ont toutes essayé de se montrer inflexibles à leurs prieres, à leurs gemissemens, & à leurs miseres: Elles se sont efforcées à ne montrer que de l'indifference, de la froideur, quelquefois mesme de l'indignation, & il auroit esté impossible de les convaincre, si l'on n'avoit point eu d'autres preuves pour montrer qu'elles estoient meres.

L'insensibilité avec laquelle l'appellante a reçu les caresses de cet enfant, est donc un foible moyen pour soutenir qu'elle n'est point sa mere; il l'a re-

connuë , il s'est jetté entre ses bras , il l'a appelée sa maman , voila les caracteres d'un veritable fils : elle n'a point esté touchée d'amour , de tendresse , de compassion , voilà les marques d'une mere cruelle & dénaturée. Mais si les mouvemens de la Nature n'ont tiré de sa bouche aucune marque d'affection pour son fils , ses craintes & ses frayeurs ont assez découvert son crime , si-tost qu'elle est hors de la presence du Juge , le souvenir de ce qu'elle vient de faire luy remplit l'ame d'horreur , toute la Nature dont les mouvemens ne peuvent estre entierement esteints , excite en elle un combat furieux , qui luy déchire l'esprit ; il luy semble qu'elle voit l'image de son fils , qui passe & languissant luy reproche qu'elle est coupable de ses miseres ; elle connoist bien qu'elle ne pourra pas souffrir une seconde fois sa presence , elle fuit la lumiere de la verité , elle croit que toutes les meres la detestent , que tous les enfans la regardent comme un monstre : Voilà , MESSIEURS , ce que l'on a voulu dire quand on vous a parlé des seditions émeuës contre elle ; c'estoit le remors de sa conscience qui la menaçoit , c'estoit l'affection d'un fils étouffée , la pieté maternelle vaincuë , la Nature violée , qui élevoient contre elle ce tumulte & cette sedition dans son cœur. C'est ce qui l'oblige à s'enfuir de Vernon dès le mesme soir , à venir en cette ville de Paris , où pour arrester le dernier éclaircissement de la verité , & se soustraire

à la condamnation qui alloit estre prononcée contre elle , elle obtint vn Arrest de defense , & fit ensuite vne procedure de laquelle je ne diray que ce mot , qu'elle est irreguliere , & que suivant nos maximes elle ne se pourroit pas soutenir. Mais auparavant le Iuge de Vernon ayant interrogé ma partie , il luy donna des marques si claires de la verité de sa naissance, qu'après cela je ne pense pas, MESSIEURS , qu'il vous puisse rester aucun doute, que ce ne soit pas le fils de l'appellante.

Mauroussseau est demeuré d'accord dans son interrogatoire qu'il n'avoit jamais mené cet enfant à Vernon , & toutefois quand le Iuge demande à ma partie , le chemin de Bois-Hierosme , c'estoit le lieu de sa naissance, il répond que pour y aller il faut passer vn batteau , & marchant le premier y conduit le Iuge ; en chemin il reconnoist l'Eglise des Penitens, qui est sur cette route, & quand il est arrivé à ce village, il reconnoist toutes les chambres de la maison du Fermier de sa mere , il reconnoist le Fermier du Curé de la Parroisse ; il dit à vne servante qui se rencontre là par hazard qu'il la reconnoist , & qu'elle s'appelle Marie ; toutes ces personnes le reconnoissent : Il marque les jeux & les petits accidens de son enfance. Vne petite fille de mesme âge que luy le reconnoist, & la verité paroist clairement par les caresses mutuelles de ces deux personnes innocentes, ils s'en-

trappellent par leurs noms propres , ils s'entre-
tiennent de leurs jouëts , de leurs bijoux , & des
autres actions pueriles de leur bas âge ; & ces
actions pleines de tant de simplicité , de naïveté
& d'innocence , convainquent les plus incredules
& persuadent tous les spectateurs.

En effet , qui ne cederait à vne déposition si
forte par l'infirmité des témoins , si convainquante
par leur foiblesse , si irreprochable par le mérite
& le bénéfice de leur âge. Si cet enfant , MESSIEURS ,
vouloit entrer en possession des biens
de son pere , s'il en vouloit disposer , les aliener ,
ou les vendre , j'avouë que sa mere seroit bien fon-
dée d'articuler sa minorité , exposée à toutes sortes
de surprises , pour l'empescher d'avoir l'admini-
stration d'une chose dont les loix le rendent in-
capable : Mais il est question , MESSIEURS , de
rentrer dans le sein de sa mere , de recouvrer son
berceau , de se mettre en possession des lieux de
sa naissance : c'est icy que son enfance luy donne
gain de cause , où tous ces mouvemens , ces fail-
lies , ces rencontres , ces exclamations à tous les
objets domestiques qui se presentent à ses yeux ,
surpassent toutes les preuves , tous les témoigna-
ges , & tous les actes publics qui pourroient d'ail-
leurs déposer de cette verité. Vn témoin luy ayant
demandé s'il ne se souvenoit pas que sa mere luy
voulut bailler le fouët vn jour , il remarque pre-
cisément qu'elle le fouëtta pour avoir coupé les

sentines d'un écheveau de fil. Cette déposition puerile si naïve & si véritable, mérite ce me semble, MESSIEURS, une reflexion particulière, & si ie ne me trompe ce fil est capable de vous mener dans les détours de ce Labyrinthe, pour découvrir une vérité que l'on déguise par des monstres étranges de mensonge & d'imposture : vous pouvez par cette voie démêler facilement cette fusée, qui doit faire le bon destin de ma partie, & luy filer dorénavant une meilleure fortune que celle qu'on luy trame avec tant de ruse & d'artifice. Un Tailleur disant qu'il avoit fait une jacquette à Jacques le Moine, cet enfant s'écrie aussi-tost que cela estoit vrai, & qu'il y avoit des rubans d'une certaine couleur; Voyez femme impitoyable, si le soin d'une mere ne vous a pas obligée, comme je le veux croire, d'habiller vous-même vos enfans, voyez si ce n'est pas la robe de vostre enfant, *Vide utrum tunica filii tui sit, an non.* Cet enfant reconnoist Claude le Moine son oncle, & un grand nombre d'autres personnes.

Mais voicy, MESSIEURS, une circonstance capable toute seule de lever tous les doutes qui pourroient s'opposer à la reconnoissance de ma partie. Un Chirurgien ayant dit qu'il avoit pensé Jacques le Moine fils de l'appellante d'une blessure à la teste, au dessus de l'œil gauche, & que la marque y estoit demeurée : on regarde aussi-tost à la teste de l'enfant, cette cicatrice s'y trouve

au mesme endroit; & le Chirurgien dépose que cet enfant & Jacques le Moine n'est qu'une mesme chose. L'appellante pour diminuer la foy de cette déposition a fait intimer ce Chirurgien en son nom, sans en dire la cause legitime, mais elle n'a pû par cette intimation effacer cette cicatrice, qui paroist encore sur le visage de son fils. Peut-on rien souhaiter de plus convainquant que cette rencontre? Si ma partie n'avoit qu'une légère ressemblance de quelques traits du visage avec Jacques le Moine, on pourroit dire que ces preuves ne sont pas infailibles; que ce sont des jeux, ou des miracles de la Nature, qui dans la production de ses ouvrages ne s'assujettit point à des loix certaines & immuables: Mais cette blessure de Jacques le Moine est l'effet du hazard: Mauroussseau n'a point dit que son fils eust une semblable marque naturellement, ni qu'il eust esté blessé en aucune rencontre. Par là, MESSIEURS, vous voyez la verité de la naissance de cet enfant tout-à-fait éclaircie, & par un bizarre accident, cette petite disgrâce contribuë à son bonheur, & il devra son salut à ses blessures. Il faut avouër, MESSIEURS, que ni la lance des Pelopides, ni l'anchre gravée sur la cuisse des descendans de Seleucus, ni ces autres marques qui se sont continuées en certaines familles, ne peuvent convaincre davantage la posterité de la verité de leur race, que la playe de ce jeune enfant confirme la certitude de sa naissance.

Il est certain , MESSIEURS , & les Theologiens en sont d'accord , que la sainte Vierge , Mere du Fils de Dieu , ne perdit jamais la foy , mesme au milieu de ses passions , où il sembloit que ses qualitez estoient eclipsées avec le Soleil , sous les tenebres de tant de souffrances & d'opprobres ; elle n'eut besoin d'aucune preuve ni d'aucune marque exterieure pour croire sa Resurrection , & son retour à la vie : Les ames douteuses & incredules demanderent des preuves visibles & exterieures , & voulurent voir & toucher les cicatrices de ses playes , *Nisi videro fixuram clavorum non credam*. Pauvre mere si vous n'estes point obligée à ne point douter du retour , du recouvrement , & pour ainsi dire de la resurrection de vostre fils , vous estes obligée par toutes les regles de la pieté maternelle , de la justice de la conscience , à deferer à la preuve , au témoignage , à la demonstration qui a convaincu vn Apostre infidelle. Voyez , cruelle mere , la playe que vous n'avez pas faite à la verité , mais que vous rouvrez , que vous déchirez impitoyablement , que vous empoisonnez , & que vous rendez mortelle en ne la voulant pas reconnoistre.

L'appellante qui voit bien que pour cacher son crime , les ruses ordinaires ne servent de rien , a recours à des artifices extraordinaires & inconnus : & voicy , MESSIEURS , de quelle maniere pour estonner vn enfant , elle luy presente de-

vant les yeux des ombres & des phantomes.

En 1656. depuis que l'affaire a esté renvoyée en cette Cour, Pierre le Moine fils aîné de l'appellante, qui s'estoit débauché de sa maison dans le temps que ma partie fut pris par Maurousseau, y revint ; la disgrâce de son cadet luy fut favorable , l'appellante n'osa pas le méconnoître , & bien que sa perte ne l'eust pas fort affligée , elle craignit que ce ne fust achever de découvrir son crime, que d'en faire vn second; elle le reçoit donc pour son fils : mais cette bonté qu'elle luy témoigna n'est pas gratuite , & bien éloignée de la pieté de ce pere , qui ayant retrouvé deux de ses enfans qu'il avoit autrefois exposez, les vouloit conserver tous deux , & ne pouvoit souffrir que celui qui les avoit élevez en gardast vn , & que le bonheur d'une reconnoissance laissast de la difference entre des enfans qui avoient esté vnis dans leur exposition ; elle veut que son fils luy fournisse des armes pour combattre son frere, qu'il soit l'artisan d'une nouvelle fourbe , & pour estre receu dans sa famille, il est obligé de devenir complice de son crime.

Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?

Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.

Elle luy fait dire que son frere a esté le compagnon de sa fuite , qu'il l'a toujourns suivi jusqu'au mois de Decembre 1654. qu'il tomba malade de la petite verole , qu'il en mourut au village de S.

Vaast

Vaast du Val en Normandie, chez vn Gentilhomme nommé le Sieur de Montaulle, qu'il y fut enterré par les Freres de la Charité; & pour donner plus de couleur à cette fable, il en rapporte vn certificat signé de toutes ces personnes qui déposent de cette mort; on leur fait dire qu'ils en ont esté les témoins oculaires: L'appellante ne revoque point en doute la verité de cet accident, elle se plaist à témoigner sa douleur par la profusion de ses larmes, & commence de devenir bonne mere après la mort de ses enfans,

*Quid natum toties crudelis tu quoque falsis
Ludis imaginibus.*

Ne vous estonnez pas, MESSIEURS, si cette mere ne craint point de blesser par vne fausseté les loix de l'Estat, elle a déjà par vn semblable crime violé celles de la Nature; Ne vous estonnez pas si ce frere conspire avec elle contre nous, il s' imagine que c'est vne espece de pieté d'estre coupable avec sa mere, & sa jalousie le porte aisément à se défaire d'un frere dont la dépouille le doit enrichir.

Mais, MESSIEURS, cette invention est bien grossiere, ce n'est pas d'aujourd'huy que des coupables se sont servis de ces faux bruits d'une mort supposée, pour faire réussir leurs entreprises criminelles. Pline a dit il y a long-temps, que la fourbe est si vniversellement répandue parmi les hommes, que leur mort mesme n'est pas exempte de

déguisement , *Vti de homine ne mortui quidem debeat credi.* Ainsi les freres de Ioseph dans l'Ecriture , pour couvrir la cruauté à laquelle leur jalousie les avoit portez contre leur frere innocent , veulent persuader à Iacob leur pere que Ioseph estoit mort , que les bestes farouches l'avoient dévoré. Le frere de ma partie dont la jalousie , & le crime est quasi semblable à celui de ces freres inhumains , les imite parfaitement dans leur fourbe pour assouvir son avarice , & satisfaire la haine de sa mere. Il vous dit que son frere est mort. Il vous apporte ce certificat comme une robe sanglante pour vous le faire croire. Mais l'Ecriture sainte remarque , que si ce mensonge cruel trompa la simplicité d'un pere credule , ils ne purent tromper l'œil de la Providence Divine , qui veille toujours sur les actions des hommes , que leur malice demeura confondue , que Dieu conserva la vie de ce malheureux innocent , & après l'avoir comblé de gloire & de biens , luy rendit les affections de son pere , & tous les droits de sa naissance. La persecution que souffre ce pauvre enfant n'est pas moins cruelle , elle n'est pas moins injuste.

Mais devant que de finir sa défense , permettez MESSIEURS , que je vous fasse voir , que cette robe que l'on vous montre , n'est teinte que d'un faux sang , que les Certificats de sa mort sont des pieces faites à plaisir , qui ne peuvent avoir de foy en Justice , & que la fausseté en

est si évidente , que ce sont les plus puissans moyens que je puisse employer contre l'appellante.

En premier lieu observez, MESSIEURS, s'il vous plaist, la qualité de ces actes ; ce sont deux Certificats qui ne contiennent en substance que la mesme chose , & signez tous deux des mesmes personnes, c'est à sçavoir comme l'on pretend du Sieur de Montaulle , du Curé de Saint Vaast du Val, de son Vicaire, des Freres de la Charité, d'un payfan nommé Verdure , & de quelques autres. Que portent ces actes ? qu'au mois de Decembre deux enfans sont arrivez gueusant en ce Village , que le Sieur de Montaulle voyant qu'ils avoient l'air d'enfans d'honneste famille , les avoit receus chez luy, qu'ils avoient dit s'appeller le Moine , & que le Cadet nommé Jacques le Moine , est decédé. Quand je demeurerois d'accord que ce Certificat est veritable, pourroit-on inferer de là vne preuve certaine que Jacques le Moine est mort ? point du tout, parce que les personnes qui ont signé ce Certificat ne le connoissoient pas , & ainsi ils peuvent déposer seulement qu'il est mort un enfant, mais que ce soit Jacques le Moine ils n'en peuvent rien sçavoir , & ainsi ces Certificats ne sont d'aucune consideration.

Mais en second lieu, que ces deux Certificats ont cela de commun , qu'ils sont tous deux sous sein privé , ni l'un ni l'autre n'est revestur de la

forme legitime , & authentique qui pourroit les rendre recevables en Iustice , & leur donner autorité: Ce ne sont pas mesme des extraits du registre des mortuaires de cette Parroisse ; mais de simples Certificats sous feing privé , entre lesquels il y a cette difference que l'un conçu en termes assez barbares est sans date , & qu'elle y est omise , & que dans l'autre elle avoit esté laissée en blanc , & qu'elle y a esté ajoustée après coup: cela paroist clairement , & l'on ne peut pas en disconvenir, tant parce que ces deux mots *trentième Juillet*, qui font la date, sont d'une écriture tout-à-fait différente de celle du corps du Certificat, que parce que ces deux mots qui sont placez dans un espace vuide , qui avoit esté laissé pour cet effet, n'en occupent que la moindre partie, & qu'entre ce mot de *Juillet* & les autres qui suivent, il y a encore un grand espace vuide. Ainsi, MESSIEURS, il est indubitable que cette date a esté ajoustée après coup , & par conséquent qu'il y a fausseté dans ce Certificat. Mais la dernière circonstance qui est une preuve invincible de la fausseté, c'est que ces Certificats qui sont tous deux des mesmes personnes, sçavoir du Curé & Vicaire de Saint Vaast du Val, des Freres de la Charité, de ce prétendu Sieur de Montaulle contiennent une contradiction manifeste; car l'un porte que cet enfant étant mort au commencement de Janvier 1657. son corps a esté inhumé en l'Eglise de Saint Vaast du Val: & l'autre

porte en termes exprès que son corps fut enter-
ré dans le Cimetiere de la Parroisse de Saint Vaast
du Val. Y eut-il jamais vne preuve plus forte pour
convaincre vne fausseté, & vne calomnie? & cette
contradiction où tombent les mesmes personnes
dans vn fait de cette qualité, ne fait-elle pas
voir clairement, que ce Certificat est vn ouvrage
du mensonge & de la fourbe?

Mais c'est cette circonstance, qui decouvre que
son desaveu n'est qu'un mensonge, que toute sa
défense est vne fausseté perpetuelle; Les feintes,
les déguisemens, la fausseté sont les armes ordi-
naires des fourbes & des coupables; L'innocence
ne les employe jamais, & elle veut toujours estre
defenduë innocemment. La verité dédaigne ces
secours estrangers, & ce seroit en ternir l'éclat &
la beauté, que de la vouloir establir par vne im-
posture: *μη ἤγοιτο*, s'écrie Saint Chrysostome, *ὅτι*
τὸ ψεῦδος πρὸ ἀληθείας συστήσασθαι, & de-fait la ve-
rité n'auroit plus sa candeur & sa pureté naturelle,
& pour ainsi dire elle ne seroit plus veritable, si
pour paroistre aux yeux des hommes, elle avoit
besoin du ministere du mensonge, elle n'a aucu-
ne intelligence avec ce monstre, elle paroist assez
de son propre lustre, & comme dit Synesius, Dieu
n'a fait ni la vertu, ni la verité imparfaite; Elle
brille de son propre éclat, elle s'affermit sur sa pro-
pre dignité; Et la malice & la fourbe, sont de trop
honteux & de trop foibles appuis pour la souste-

nir. ὅτι ἐποίησεν ὁ θεὸς ἀτελῇ πυν' ἀρετῶν, ὃ δέϊται τῆς ποιη-
είας συμμάχου. C'est donc le caractere certain d'une
personne coupable que de se servir de la fausseté;
C'est vne preuve convainquante qu'une mere des-
avouë son fils, lors qu'elle employe la fausseté, le
mensonge, & la supposition pour sa defense. Ce-
pendant, MESSIEURS, observez s'il vous plaist
cecy, on a appuyé la defense de l'appellante sur
trois faits principaux, tous trois sont faux & sup-
posez.

Le premier fondé sur la difference d'âge; que
Iacques le Moine avoit dix ans quand il a esté per-
du, & que celui-cy n'en paroissoit que huit à neuf.
Mais outre que ce n'est plus à l'inspection du corps
que l'on connoist l'âge des enfans, & qu'il est fa-
cile de s'y tromper dans l'intervalle d'un ou deux
ans; C'est que ce moyen ne subsiste plus, puisqu'-
il est appuyé sur ce fait que Iacques le Moine e-
stoit le second fils de l'appellante, & que je vous
ay fait voir, MESSIEURS, qu'il est justifié par
les interrogatoires qu'elle a prestez que Iacques
le Moine estoit le cadet de tous ses enfans.

Le second moyen que l'on a fait valoir si hau-
tement, & auquel j'avois obmis de répondre;
C'est que l'on dit que cet enfant ne sçait ni lire
ni écrire, que Iacques le Moine au contraire sça-
voit lire & écrire, & que ce fait est justifié par la
déposition du nommé Alexandre Maistre. Escri-
vain qui luy a montré, & qui en a déposé dans

l'enquête faite en 1655. à la requête de la mere. Mais je réponds que ce fait que vous avancez, que Jacques le Moine sçavoit lire & écrire n'est point veritable, & que le contraire paroist par la simple lecture de la deposition de ce Maistre Ecrivain contenuë dans cette enquête. Vous voyez, MESSIEURS, que le second fait qu'on avance, n'est point veritable, & que tant s'en faut qu'il soit justifié par cette deposition, au contraire qu'elle fournit vne presumption violente du contraire, que l'affirmation formelle qu'il fait d'avoir montré aux aînez, est vne negation toute visible de n'avoir pas montré au Cadet. Ainsi deux choses constantes: 1. que vous n'avez point de preuve, que Jacques le Moine sceust écrire, bien que vous ayez articulé ce fait: 2. qu'il est visible, qu'il n'a jamais sceu écrire, puisque le Maistre qui instruisoit les enfans plus avancez en âge, declare qu'il n'a point montré à celui-cy.

Le troisiéme fait important que l'on articule, c'est la mort pretenduë de Jacques le Moine, justifiée par ces Certificats. Je vous les ay, MESSIEURS, examinez, je vous en ay decouvert la fausseté, & je pense avoir achevé par là de dissiper tous ces nuages amassez par l'appellante, pour obscurcir la verité de la naissance de cet enfant.

Il n'y en eut jamais ni de plus malheureux, ni de plus innocent; toute la Nature l'abandonne; les yeux de sa mere ne le veulent

plus reconnoistre , son cœur n'a que de la haine & de l'indifference pour luy; Elle n'est point touchée de compassion pour ses miseres; Ses freres luy ont déclaré vne guerre cruelle: On luy fait apparoir des spectres pour l'estonner , & pour luy oster tous les moyens de se defendre ; son Ravisseur cache sa cruauté sous les caresses, & l'apparence d'un pere; il n'a de protecteurs fidelles que les mouvemens de son cœur, & cette vertu secrette qui a animé sa voix pour luy faire connoistre celle qui l'avoit mis au monde, encore, MESSIEURS, ne les luy a-t-on pas laissé libres. Les appelans ont entrepris de les corrompre, & après s'estre rendu maistres de sa personne, ils l'ont forcé vne fois de faire des declarations contraires, & à ses sentimens & à la verité. La prison, les fers, la misere, l'horreur d'un cachot est capable de fléchir, & de faire ployer la constance des hommes les plus resolus; & que ne fera point un miserable captif? On fait accroire à ce pauvre enfant qu'il est condamné à vne prison perpetuelle, à vieillir & à mourir dans un lieu plein d'obscurité, dans la famine, dans la nudité & dans la misere s'il ne desavouë ce qu'il a dit; Il voit d'un costé vne verité captive, & de l'autre un mensonge libre à qui l'on ouvre incontinent la porte d'une prison. (car vous noterez, MESSIEURS, qu'il n'en a pû sortir qu'après cette retractation formée) Il a tous les jours devant ses yeux, & sur ses épaules un Cannibale, un
Cy-

vn Cyclope , vn bourreau qui le menace de le manger tout vif, & de luy faire souffrir toutes les rigueurs que la cruauté d'un faux pere peut inventer contre vn enfant rebelle. Ce faux pere est poussé par les furies de ses crimes, qui luy representent continuellement les spectres d'un gibet, d'un bourreau, d'une potence; En cet estat, MESSIEURS, quelle peut estre la resolution & la constance d'un pauvre enfant abandonné d'amis, de parens, de secours, de conseil? ne fera-t-il pas & ne devra-t-il pas faire toutes choses pour se delivrer l'esprit des terreurs qu'on luy presente d'heure à heure, & pour recouvrer la liberté qui nous est si naturelle.

Certes les hommes les plus constans, & les courages les plus resolus & les plus fermes ployent en ces occasions; la longueur & le dégoust de la captivité, la persecution continuelle de ceux qui les gardent, les reduisent à renoncer à des biens, des honneurs, & des dignitez bien plus considerables que ceux que Jacques le Moine peut esperer d'un pere mort & d'une mere qui le defavouë: Mais aussi, MESSIEURS; si-tost que ces illustres malheureux ont respiré l'air de leur liberté, ils ont protesté contre la violence qui leur a esté faite, contre les actes qu'ils ont passez en cet estat; & tous les Tribunaux de la terre les reçoivent appellans de ce qu'ils ont dit, de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont écrit, ou par suggestion ou par force.

Hhh

C'est ce qui me fait esperer, MESSIEURS, que deux ou trois legeres dépositions que la terreur & les menaces d'un vagabond, d'un imposteur, & d'un pirate ont arraché de la bouche d'un pauvre enfant, ne luy seront pas ruineuses & funestes; il a déposé cette fois-là contre soy-mesme à la verité, *sed cum venia sibi perniciosus*. Qu'on luy produise en cette audience, MESSIEURS; qu'il soit interrogé hors de la presence & de la puissance de son tyran, & vous verrez s'il ne persistera pas dans ses premiers & sinceres sentimens; si sa presence, son ingenuité, sa voix & ses larmes ne le déclarent pas le fils de sa vraie mere, & ne confirment pas le témoignage de tant de gens de bien qui ont voulu décharger leur conscience sur ce suier.

Voit-il sa mere, il s'échape en des paroles d'un enfant qui sort de la mamelle, & forme les premieres paroles de reconnoissance enuers celle qui luy a donné la vie; il luy parle, comme disent les Grecs, ὑποχαριστῶς, en des termes doux diminutifs & touchans que la Nature luy dicte: Dans cette déposition, il parle comme un homme fait, que ie ne die comme un Philosophe; il faut aller avec mon pere, puisque c'est mon pere, & que ie ne dois pas renoncer mon pere: Ces termes, MESSIEURS, vous semblent-ils du style dont il a parlé à Vernon, est-ce là le langage d'un enfant qui se croit échapé des mains de son persecuteur, ou d'un miserable qui se voit sous son comite

chargé de coups, & prest d'estre remis à la cadene. C'est la prison, MESSIEURS, qui luy a appris à parler en Philosophe Moral: Il faut suivre mon pere, puisque c'est mon pere; & je ne sçai si Socrate dans la sienne parloit plus raisonnablement, quand il nous disoit qu'il falloit suivre Dieu & la Nature quand ils nous appellent. En vn mot, MESSIEURS, je veux dire que ce n'est point le langage de ma partie, & que ces termes luy ont esté suggerez par les menaces & par la crainte; & si vous avez la bonté d'écouter ses derniers soupirs, & de l'entendre encore vne fois par ma bouche, vous verrez bien que son discours est tout autre.

Je ne suis point le fils de ce vagabond & de cet imposteur, mais j'ay esté sa proye & son esclave; Maurousseau n'est point mon pere, il est mon ravisseur & mon tyran; il m'a ravi l'honneur de ma naissance, l'ingenuité de mon education; il a corrompu autant qu'il luy a esté possible, le genie de liberté que ma naissance m'inspire; il m'a réduit à la plus vile, & à la plus fordide condition qui soit parmi les mortels; il m'a dévouié pour estre l'instrument de ses fourbes, l'organe de ses larcins, le compagnon de sa misere, le complice de ses crimes, le successeur de son ignominie.

Quelque imprecation que je puisse faire justement contre luy, quelque peine que meritent ses crimes, j'en laisse la vengeance à la Justice de Dieu, & à vous, MESSIEURS, qui en estes les

principaux Ministres; quant à moy, je luy pardonne, puisque ses erreurs & son humeur vagabonde m'ont esté si favorables, que de me ramener au lieu de ma naissance, & de me remettre dans le sein de ma mere.

Mais vous, ô cruelle, qui ne voulez point reconnoistre vostre enfant, & qui toutefois estes ma vraie mere; dans quelle funeste confusion de contraires pensées m'avez-vous reduit mon pauvre cœur affligé? Le n'ose vous traiter avec la rigueur que vous meritez, puisque vous estes ma mere; je ne puis vous rendre les respects que je vous devrois, puisque vous estes mon adversaire. Que puis-je faire dans ces mortelles incertitudes, sinon recourir à celuy qui est le pere commun de toutes les creatures, qui est le vostre aussi-bien que le mien; celuy à qui vous-mesme, vous-mesme dis-je, m'avez enseigné dès mes premieres années de parler ainsi, *Nostre pere qui estes és Cieux*, afin qu'il inspire quelque Salomon pour ranimer dans vostre esprit par quelque judicieuse industrie, ces sentimens & ces tendresses maternelles que vous m'avez témoignéés tant de fois; pour rallumer ce feu de l'amour naturel qui est maintenant éteint & étouffé, ou par vostre erreur, ou par vostre crime, ou par mon malheur, ou par vn secret de la providence de Dieu qui est impenetrable? Ah! ma mere, ce nom m'échape malgré moy, faut-il que j'aye recours aujourd'huy à vn autre tribu-

nal qu'à celuy de la Nature? faut-il que je demande justice à vne autre justice, à vn autre siege que celuy de vostre raison?

Ouy, MESSIEURS, ce cœur dur & inflexible m'oblige de me jetter à vos pieds, & de vous demander vostre protection contre vn voleur impie, & contre vne mere dénaturée; si vous craignez pour moy de me rendre & de me remettre entre les mains d'une mere qui me traite d'estranger & d'inconnu; rendez-moy pour le moins aux cendres sacrées de mon pere, sur le tombeau de qui j'ay desia esté reconnu; rendez-moy aux lieux de ma naissance, & aux foyers domestiques qui se sont réjouis de me revoir; rendez-moy aux cliens de nostre famille, qui m'ont receu à bras ouverts; rendez-moy enfin à mes chers compatriotes, qui n'ont pû souffrir sans murmure, sans indignation, sans larmes & sans plaintes, l'injustice faite à mon innocence.

Ne souffrez pas, MESSIEURS, que l'erreur ou l'aveuglement d'une mere, la violence d'un ravisseur, l'avarice d'un parent, triomphent injustement de l'estat de ma naissance qu'on me dispute, de la condition de ma fortune qu'on me ravit, & de la foiblesse de mon âge dont on abuse.

Je conclus, à ce qu'il plaise à la Cour recevoir celuy pour qui ie suis, partie interuenante; ayant égard à son interuention declarer Jacques le Moine, fils legitime de le Moine, & de ladite Vacherot sa mere: & attendu ce qui resulte des informations, ordonner que le procès commencé contre ledit Monrousséau ravisseur, luy sera fait & parfait en la maniere accoustumée, par le Juge de Vernon, duquel la procedure sera confirmée.





PLAIDOYE,
OV IL EST TRAITTE
DV DEVOIR DE L'ECOLASTRE.

Pour M^e Iean de Theis, Chanoine & Ecolastre
en l'Eglise Cathedrale de Noyon, appellant.

*Contre les Doyen, Chanoines & Chapitre de la
mesme Eglise, intimez.*

DE FOVREROY a dit:

MESSIEURS,
Je suis appellant comme d'abus de plu-
sieurs conclusions capitulaires qui ont esté renduës
par le Chapitre de l'Eglise de Noyon; par lesquelles
au prejudice de l'instance qui estoit pendante aux
Requestes du Palais, il a assujetti la dignité d'Eco-
lastre, dont celuy pour qui je parle est pourveu, à
vne servitude nouvelle, qui est contraire & au titre
primitif de son institution, & à la disposition de
tous les Canons, & à la pratique generale de tou-
tes les Eglises de France, & à l'usage qui a esté ob-
servé de tout temps dans nostre Eglise particuliere.

Ce n'est point assez à nos parties adverses que
l'appellant fasse dans leur Eglise ce que font les au-

tres Ecolastres dans toutes les Eglises du Royaume. Ce n'est point assez des occupations qu'il a, & dans le chœur nuit & jour pour le service divin, & hors du chœur pour la direction du College & des Ecoles de la ville. Ce n'est point assez qu'il s'acquitte de toutes les obligations que les Conciles generaux & particuliers luy ont imposées.

On veut l'accabler sous de nouvelles charges. On veut qu'il prenne le soin de toutes les affaires du Chapitre qui se poursuivent & sur les lieux, & ici en la Cour, & generalement dans toutes les autres Jurisdctions. On veut qu'ayant sa residence en la ville de Noyon à cause de l'assiduité qu'il doit au service de l'Eglise, ce soit luy qui écrive aux Agens qui sont ici ordinairement de la part du Chapitre, tous les memoires & toutes les instructions pour la conduite des procès. On veut que ce soit luy qui reçoive toutes les lettres & tous les papiers de ces mesmes Agens, pour y faire réponse suivant les deliberations & l'intention du Chapitre.

C'est vouloir en effet, MESSIEURS, après plusieurs siecles changer l'ordre de l'Eglise, & détruire son ouvrage. C'est vouloir que celuy pour qui je parle, d'Ecolastre qu'il est, devienne vn solliciteur ordinaire, & vn correspondant de solliciteurs. C'est vouloir qu'un ministere consacré à l'étude & à la meditation soit toujours dans le tumulte & dans l'agitation des affaires. C'est vouloir confondre le repos de l'esprit avec la plus incommode de toutes

les inquietudes , l'amour paisible des livres avec l'embarras de cent procès, l'innocence des Lettres avec la malice des procédures , & la poussiere de l'Ecole, qui ne produit que des fleurs, avec celle du Palais, qui n'engendre que des monstres.

Voilà, MESSIEURS, en deux mots le sujet de nostre cause. Il n'y a point de fait à établir. Je suis Ecolastre. Ma qualité est certaine. Le Chapitre de Noyon pretend qu'outre mes fonctions je dois encore prendre le soin de ses affaires, & la conduite de ses procès. C'est ce qu'il a ordonné par ses conclusions. l'en suis appellant comme d'abus.

L'abus est indubitable en la forme; parceque quand le Chapitre a rendu ses conclusions il y avoit instance aux Requestes du Palais pour le mesme fait, où le Chapitre estoit partie. Le Chapitre durant le cours de l'instance n'a pas deû prononcer sur vne matiere dont le Juge Royal estoit faisi. Voicy, MESSIEURS, en deux paroles quelle estoit l'instance.

Maistre Charles Bourdin avoit esté pourveu de la dignité d'Ecolastre en 1644. par le Chapitre de Noyon, qui en est le Collateur ordinaire.

En 1656. après douze ans d'exercice, le Chapitre l'a voulu obliger de prendre le soin de toutes ses affaires, & a rendu pour cela quelques conclusions. Maistre Charles Bourdin s'y est opposé. On ne luy a pas voulu donner acte de son opposition. Voilà pourquoi le 10. Juin 1656. il a fait assigner

le Chapitre aux Requestes du Palais.

Comme l'instance y estoit pendante & indécise, Maître Charles Bourdin a resigné sa dignité en faveur de ma partie. Ma partie s'est fait pourvoir en Cour de Rome.

Au mois d'Octobre 1658. il a présenté ses provisions au Chapitre pour avoir vn *Visa*, & pour se faire installer. Le Chapitre a fait refus, il n'a rien voulu accorder que sous les conditions dont j'ai parlé à la Cour. Ma partie a protesté, & a remontré qu'il y avoit instance pour cela aux Requestes du Palais, dont il falloit attendre l'evenement.

Les choses n'en sont pas demeurées-là. Le Chapitre craignant que ma partie ne se fust installer par vne autorité superieure, a rendu des conclusions le dernier Octobre 1658. par lesquelles il ordonne deux choses. Premièrement, il commet vn Chanoine pour faire les fonctions d'Ecolastre, & luy en attribuer le reuenu. En second lieu, il ordonne que la place où l'Ecolastre se met ordinairement dans le chœur seroit fermée d'ais & barrée, pour en empescher l'entrée à ma partie: defenses à qui que ce soit de le reconnoistre pour Ecolastre, à peine de quatre livres parisis. Il n'y a jamais eu vne animosité pareille. C'estoit la veille de la Toussaints. Cela alloit à troubler le service d'une des plus grandes Festes de l'année. Ma partie pour empescher le scandale public dont l'Eglise estoit menacée, pour prendre possession sans bruit & sans desordre,

amieusement aimé signer tout ce que le Chapitre a voulu : mais en même temps il a fait ses protestations pardevant Notaires. I'en ay les actes en bonne forme.

Depuis il a repris l'instance qui avoit esté commencée par son resignant aux Requestes du Palais ; & parcequ'aux Requestes du Palais on luy eut opposé son consentement, il a esté conseillé d'appeler comme d'abus de toutes les conclusions du Chapitre, d'autant qu'il est des regles les plus communes, que l'abus ne se couvre jamais par quelque consentement que ce soit.

Au prejudice de l'appel comme d'abus relevé & signifié, le Chapitre n'a pas laissé de poursuivre aux Requestes du Palais, & par default il y a obtenu vne Sentence, par laquelle il est dit que celuy pour qui je parle sera tenu de faire son devoir.

La Sentence ne nous blesse pas, parceque nous voulons bien faire nostre devoir : mais la question est de savoir en quoi il consiste ; ce qui n'a pas esté jugé.

Mais d'autant que la Sentence est irreguliere, renduë contre les formes, au prejudice d'un appel comme d'abus dont la Cour estoit saisie, entant que besoin seroit ma partie en a pareillement interjetté appel en adherant.

Vous voiez, MESSIEURS, quelle a esté la procedure, vous voiez que tout dépend des appellations comme d'abus, vous voiez quel est mon

moien d'abus en la forme. Conclusions renduës par le Chapitre au prejudice de l'instance qui estoit pendante aux Requestes du Palais. Je n'en dirai rien davantage.

Mon second moien d'abus consiste en ce que le Chapitre a fait defenses de reconnoistre celuy pour qui je parle pour Ecolastre, à peine de quatre livres parisis : cela n'estoit pas en son pouvoir ; & parceque le Chapitre n'a point de fisc pour prononcer des peines & des amendes de cette qualité, & parceque c'estoit donner atteinte au possesseur.

Mais mon principal moien d'abus resulte du fond. On me veut imposer vne servitude nouvelle, contraire à mon titre, à toutes les Loix, à tous les Canons, & à nos Ordonnances. J'ay recours à l'asyle ordinaire de nostre liberté. J'implore la majesté du Prince. J'implore la justice de la Cour qui en est l'image la plus vive, & je dis qu'il n'y a qu'à considerer quel a toûjours esté le devoir d'un Ecolastre dans l'Eglise, & quelles sont aujourd'huy les pretentions de nos parties adverses, pour connoistre combien leurs pretentions sont nouvelles, & que les conditions qu'ils exigent de nous sont entierement incompatibles avec nostre devoir.

Devoir de l'Ecolastre : pretentions du Chapitre : pretentions nouvelles & incompatibles avec le devoir de l'Ecolastre ; c'est tout le partage de ma cause.

Je pourrois, MESSIEURS, vous rapporter d'abord tout ce qu'ont dit les Conciles generaux de la dignité & des fonctions de l'Ecolastre, ce qu'en a dit le Concile de Trente en la session 23. ce qu'en ont dit auparavant les deux Conciles de Latran sous les Papes Alexandre & Innocent, dont nous avons les dispositions au titre de *Magistris* aux Decretales, qui est l'endroit où la matiere est traittée.

Je pourrois en passant me plaindre du Compilateur des mesmes Decretales sous Gregoire IX. de ce que pour tâcher, selon sa coustume, de supprimer les veritez glorieuses à la France, il n'y a pas voulu inserer la Decretale du Pape Alexandre III. qui estoit déjà dans vne ancienne collection, par laquelle il reconnoist que nous sommes les premiers auteurs de cette belle discipline, qui a esté suivie vniversellement de toute l'Eglise.

Je pourrois ensuite vous faire vne longue enumeration de tous nos anciens Conciles qui en ont parlé. Celuy d'Aix-la-Chapelle au Canon 72. sous Charlemagne; le sixième de Paris au Canon 30. sous Louis le Debonnaire; celui de Langres au Canon dixième; le troisième de Valence au Canon 18. sous Charles Chauve; les Capitulaires de Theodulphe Evêque d'Orleans au chapitre 2. ceux d'Herardus Evêque de Tours au chap. 17. ceux d'Hincmare Archevesque de Rheims au chapitre 11. les Epistres d'Estienne Evêque de Tournay. l'ajousterois la Constitution de Charlemagne, excellente

sur le mesme sujet, qui est au second volume de nos Conciles. Et vous verriez, MESSIEURS, qu'il n'y a rien pour l'institution parfaite & des Clercs dans les Eveschez, & des Moines dans les Abbayes, & des enfans dans les Paroisses, surquoy la France n'ait donné des leçons à toute la terre.

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu de tout temps dans l'Eglise des personnes preposées pour instruire les autres. Ce sont ceux dont parle S. Luc au chapitre treizième des Actes, qui enseignoient dans l'Eglise d'Antioche : Ce sont ceux que S. Paul appelle en la premiere aux Corinthiens, *Doctores sermonum interpretes*.

Tels estoient les Clemens Alexandrins, les Origenes, & les autres dont Eusebe fait mention au livre cinq & au livre six de son Histoire, qui avoient la direction des écoles d'Alexandrie, de Cesarée, & de Hierusalem. C'estoient-là de grands exemples ; mais c'est la France la premiere qui en a fait des Loix, qui a réglé leur revenu, qui leur a assigné des benefices pour leur entretien.

Je laisse tout cela à la curiosité des Historiens & des Canonistes. Je dis seulement pour la defense de ma cause ; Tous ces reglemens & generaux & particuliers parlent des Ecolastres & de leurs fonctions : S'il y en a vn seul qui dise le moindre mot de ce que le Chapitre de Noyon nous demande aujourd'huy pour le soin des affaires temporelles, nous luy accordons tout ce qu'il nous demande, il n'y a

n'y a qu'à prononcer nostre condamnation & de nostre consentement ; Mais si au contraire ils n'en disent rien , ce qu'on exige de nous ne peut passer que pour vne nouveauté dans l'Eglise, & pour vne entreprise extraordinaire, que vous n'autoriserez jamais par vostre Arrest.

Quelle est donc la fonction veritable d'un Ecolastre dans l'Eglise ? son nom nous l'apprend. Saint Hierosme a dit du Theologien, qu'il n'avoit qu'à interpreter son nom pour connoistre le merite de sa profession. Il en est de mesme de l'Ecolastre ; son nom nous represente ce qu'il est & ce qu'il doit faire ; son nom est le caractere de son essence, & l'image de son devoir. On l'appelle Ecolastre, parcequ'il a le soin des écoles.

J'ay appliqué à l'Ecolastre ce qu'un Pere de l'Eglise avoit dit du Theologien, avec d'autant plus de raison, que ces deux qualitez n'estoient qu'un mesme titre pour vne mesme personne dans l'ancienne discipline : & si le Concile de Latran sous Innocent troisieme au chapitre 11. les a separées & en a fait deux dignitez, il les conjoint toutes deux par le lien d'une mesme disposition, il en dit autant de l'une que de l'autre : il attribué autant de revenu à l'une qu'à l'autre : toute la difference est en ce qu'il veut que ce soit l'Evesque qui entretienne le Theologal, & que ce soit le Chapitre qui entretienne l'Ecolastre : mais il veut également qu'on assigne à chacun d'eux le revenu d'une Pre-

bende : & c'est de là qu'il est arrivé dans nostre Eglise que l'Evesque pourvoit à la dignité de Theologal, & le Chapitre à celle d'Ecolastre.

Quoiqu'il en soit, voilà aujourd'huy les deux Intendans de toutes les Lettres dans l'Eglise ; le Theologal, & l'Ecolastre : Au Theologal, la Theologie ; à l'Ecolastre, les Arts inferieurs. Ils partagent entre eux tout le soin des Sciences Divines & Humaines : & si la part du Theologal est la plus noble, celle de l'Ecolastre est la plus difficile.

Il faut que l'Ecolastre instruisse luy-mesme, ou qu'il fasse instruire par des personnes qu'il a sous luy, non seulement les Clercs consacrez au service de l'Eglise, mais generalement tous ceux du Diocese où il est, qui veulent apprendre les Lettres humaines, qui sont les premiers & les plus rudes degrez par lesquels l'esprit monte peu à peu à la connoissance des choses divines.

C'est pourquoy l'Ecolastre avoit autrefois des sous-maistres, qui sont appelez par les anciens Statuts *summonitores*, qui travailloient sous luy à l'instruction de la jeunesse, & qui estoient entretenus par les Chapitres. Ces sous-maistres ne sont plus aujourd'huy, mais nous avons en leur lieu ceux qui sont pourvus des prebendes, qu'on appelle preceptoriales, qui sont proprement les assessseurs & les aides des Ecolastres.

Le soin de l'Ecolastre sur les Colleges & sur les Ecoles est si grand & si vniversel, que personne

ne peut regenter sans sa permission. Dans le Diocèse de Noyon, c'est luy qui presente les Principaux du College, c'est luy qui interroge les jeunes Clercs du Chapitre qui veulent prendre les Ordres, c'est luy qui a la charge de faire les instructions dans le Seminaire, suivant la disposition du Concile de Trente.

Enfin, c'est luy qui a le seau du Chapitre pour en revoir & sceller les expéditions, comme les Chanceliers dans quelques autres Eglises: & mesme pour renouveler tous les ans le témoignage de sa capacité, il fait tous les ans le jour du leudy saint vne predication Latine dans le Chapitre, suivant l'ancienne coustume, qui s'est maintenüe inviolable jusqu'aujourd'huy.

Voilà à peu près autant que j'ay pû recueillir quelles sont les principales fonctions de l'Ecolastre dans le soin des Ecoles. Les deux Conciles generaux de Latran, & celui de Trente, & tout ce que nous en avons dans le Corps du Droit Canon, ne demandent rien davantage de luy. *Vt via pateat discentibus ad doctrinam*; ce sont les termes du Concile de Latran. Les Conciles particuliers de la France, & les Capitulaires de nos Rois, qui en contiennent les premiers reglemens, ont renfermé son ministere dans les mesmes limites, *litteraria solertia disciplina. Solers circa divinum cultum studium.*

Et nous lisons dans Flodoard au livre quatrième de son Histoire, chapitre neuf, que Foulques Ar-

chevesque de Reims dont j'ay choisi l'exemple, parceque l'Eglise de Reims est la Metropolitaine & la superieure de nostre Eglise, appella auprès de soy pour le mesme sujet Remy Maistre des Ecoles d'Auxerre, *Magistrum Antissiodorensensem*, pour restablir les deux Ecoles de Reims, & celle des Chanoines, & celle des Clercs ruraux, qui avoient esté entierement negligées. *Sub quo adolescentes clericos exerceri fecit, ipsèque cum eis lectioni ac meditationi sapientiae operam dedit.* Il nous marque en deux mots l'emploi essentiel des Ecolastres, *Lection ac meditatio sapientiae*, la lecture & la meditation de la sagesse.

Ce n'estoit pas vne meditation sterile qui tient plus de l'oïfiveté que du travail. Ils brilloient comme les étoiles, dit le Concile sixième de Paris en leur appliquant les paroles du Prophete; mais ils brilloient d'une lumiere qui estoit feconde & bien-faisante; &, pour me servir encore des termes de l'Ecriture dont Charlemagne s'est servi dans vn de ses Capitulaires sur leur sujet, leur lumiere luïsoit tellement devant les hommes, qu'elle paroïssoit encore plus dans leurs œuvres que dans leur discours.

Car outre que le peuple recevoit dans les Ecoles le premier fruit de leur étude, on voïoit encore sortir de leurs mains quantité de beaux ouvrages qu'ils composoient, pleins de doctrine & de pieté pour l'usage de l'Eglise.

Ils mesloient, selon l'expression de S. Hierôme,

les fleurs de l'Ecole parmi les épines de la religion: ils adouciſſoient par la delicateſſe de leurs traits la majeſté terrible de nos myſteres: ils rendoient beaux & éclatans les nuages de la Foi par les lumieres de leur eſprit, & par leur eloquence ils donnoient des ornemens & de la couleur aux veritez ſimples & ſolides de l'Evangile. C'eſt dans leurs écrits que nos Martyrs triomphent encore aujourd'huy de leurs perſecuteurs; leurs plaies y ſont encore toutes vermeilles & toutes ſanglantes: leur ſang y a conſervé tous ſes eſprits, toute ſa chaleur & tout ſon éclat: Nous y voions ramassez & recueillis comme dans vn miroir tous les rayons de leur gloire: Nous y voions les Empereurs défaits, les tyrans deſarmez, les bourreaux impuiſſans, le menſonge abbattu, la Verité victorieuſe. Je veux dire, MESSIEURS, que nous devons à leur travail la pluſpart des hymnes de l'Egliſe, les plus beaux trophées, & les plus beaux chants de triomphe que nous avons.

Il eſt vrai que l'Ecolastre en ce point-là n'a pas aujourd'huy de fonction, parceque l'Egliſe aiant toutes ſes prieres certaines, determinées & redigées en vn corps, le travail des compositions nouvelles ſeroit abſolument inutile; mais voici ce qui luy en eſt reſté, qui fait la ſeconde partie de ſon devoir, & qui ſuffiroit certainement pour l'occuper, quand meſme on n'y joindroit pas le ſoin des Ecoles.

Il est temps, MESSIEURS, que je tire l'Ecolastre & de son cabinet & de ses Ecoles, pour vous le représenter dans le chœur de l'Eglise. Vous l'avez veû occupé dans les choses qui sont de Dieu au peuple pour l'instruction de l'esprit : il est temps que vous le considériez dans celles qui sont du peuple à Dieu pour le salut du cœur. Vous l'avez veû dans vn emploi qui a encore quelque chose de profane à cause du commerce & de la contagion des objets sensibles & naturels qui servent de matière à l'étude & à la science des hommes : il est temps que vous le considériez dans vn ministère tout spirituel & tout sacré, qui n'a point d'autre objet que le service divin, *inter scholas lectorum & cantorum*, comme disent les anciens Canons. C'est l'autre origine de son nom ; & c'est aussi l'autre fonction de sa charge.

J'ay dit à la Cour que dans le soin des Ecoles il y avoit vne dignité avec laquelle celle d'Ecolastre avoit vn rapport tout entier, savoir la dignité de Theologal. Dans le service divin il y a encore vne autre dignité avec qui celle d'Ecolastre est liée d'une société aussi grande & aussi étroite ; c'est la dignité de Chantre. Le Chantre, & l'Ecolastre. Voilà les deux directeurs du service de Dieu dans l'Eglise. Le Chantre preside au chant : l'Ecolastre preside à la prononciation. Le Chantre prend garde à ce que le chant soit bien ordonné & bien executé : l'Ecolastre prend garde à ce que la prononciation

de ce qui se lit dans l'Eglise soit exacte, bien ponctuée & bien correcte. Autrefois l'Ecolastre composoit luy-mesme, ou choisissoit ce qui se lisoit dans l'Eglise: aujourd'huy toute sa peine est qu'on y lise bien les anciennes compositions dont l'Eglise a fait choix.

Voilà pourquoi dans vn Concile qui fut tenu à Rome sous Leon IV. sur les instances qu'en avoit faites l'Empereur Lothaire l'un de nos Rois, lequel Concile est rapporté par vn Auteur anonyme, qu'on cite ordinairement sous le nom de Luitprandus Evêque de Cremone, les deux qualitez sont jointes ensemble, *scholarum magistri, & divini officij institutores.*

Nous en avons encore quelques marques plus anciennes, bien qu'elles ne soient pas si expresse, au livre premier des Capitulaires de Charlemagne chapitre 72. où nous voions que le soin d'avoir des livres corrects dans l'Eglise faisoit partie de leur charge, puisqu'après avoir parlé des Ecoles il ajoute: *Sed & libros Catholicos bene emendatos habeant, quia saepe dum bene aliquid Deum rogare cupiunt, per inemendatos libros malè rogant.*

C'est luy pour cela qui a encore aujourd'huy le soin des livres sacrez; c'est luy qui a le soin de faire mettre sur la table du chœur les noms des Chanoines Prestres, Diacres, Sousdiacres, & des autres Clercs qui doivent dire à Matines les Leçons, l'Epistre & l'Evangile à la Messe. Mais ce qui est plus

important, & ce qui demande de l'Ecolastre vne assiduité indispensable, c'est que si quelqu'un de ceux qui sont marquez sur la table du chœur ne se trouve point à l'Eglise pour dire ce qui luy est prescrit, l'Ecolastre doit estre toujours prest pour le dire au lieu de l'absent, & suppleer à tous les defauts. C'est ce qu'ils appellent *supplere defectus tam de die quàm de nocte*. De sorte que ce n'est pas assez qu'il reside sur les lieux, il faut qu'il reside dans l'Eglise, *debet residentiam in Ecclesiâ*. Et comme il est dit d'Aaron au Levitique, ni nuit ni jour il ne descend jamais du tabernacle du Seigneur; ou plutôt comme Moïse, il ne descend de la montagne que pour instruire le peuple dans la vallée.

Ainsi, MESSIEURS, quand je considere que c'est l'Ecolastre qui a le soin des Lettres pour nostre instruction & nostre doctrine; quand je considere que c'est luy qui a le soin de tout ce qui se lit dans l'Eglise pour les veritez de nostre Foy: verité & doctrine; cela me fait souvenir de ce que nous lisons du Souverain Pontife dans l'Exode, qui avoit ces deux mots sur ses vestemens: *Vrim Thummim: Veritas, doctrina*. Ce sont là les deux mots de l'Ecolastre, ce sont là ses deux fonctions.

Mais quand j'en considere l'importance, quand je considere que la dignité d'Ecolastre elle seule a autant de poids que deux des plus grandes dignitez de l'Eglise ensemble, le Chantre & le Theologal; quand je considere que les Peres assemblez
dans

dans les trois Conciles generaux dont j'ai parlé à la Cour, qui connoissoient fort bien toutes les deux fonctions, en parlant du devoir des Ecolastres n'ont jamais parlé que d'une seule qui est le soin des Ecoles; comme s'ils abandonnoient l'autre, qui est le soin du service divin, à leur liberté, sans les y vouloir assujettir par aucune disposition expresse, & comme s'ils apprehendoient que toutes les deux ensemble n'eussent trop pour vn seul homme: Je croi, MESSIEURS, que c'est bien assez, sans leur imposer encore vne troisieme charge, vne servitude nouvelle, comme est le soin de tous les procès du Chapitre, dont les Conciles n'ont jamais parlé, & qui n'a jamais esté connuë dans pas vne Eglise du monde.

Après vous avoir expliqué dans le droit commun le devoir veritable d'un Ecolastre dans l'Eglise, l'ordre de ma cause demande de moi que ie réponde aux pretentions particulieres du Chapitre: mais comme Maistre François de Monthelon en a vne connoissance tres-exacte, & qu'il m'est impossible de repousser des traits avant qu'ils soient jettez contre moi, & de guerir des blessures qui ne m'ont pas encore esté faites, je supplie tres-humblement la Cour, quand elle l'aura entendu, de m'accorder vn moment de replique.

Après que Maistre François de Monthelon eut plaidé pendant deux matinées pour le Chapitre, DE FOVRCROY ouï en replique, a dit:

MESSIEURS,

Où demeure d'accord que le droit commun est pour nous, qu'il n'y a point d'exemple de ce qu'on nous demande dans aucune Eglise du monde; qu'un Ecolastre soit obligé de se mesler de tous les procès du Chapitre où il est: Cela n'a jamais esté dit; Cela n'a jamais esté pratiqué en quelque Chapitre que ce soit.

Mais ils prétendent qu'ils sont en possession; ils soutiennent que c'est vne coustume particuliere de l'Eglise de Noyon, que tous leurs Ecolastres ont esté les Solliciteurs, ou les Intendans de leurs affaires sur les lieux, qu'ils ont toujours esté les correspondans de ceux qui sollicitoient dans les autres villes. Ainsi c'est moi qui veux introduire vne nouveauté dans leur Eglise, c'est moi qui veux changer l'ordre ancien, c'est moi qui veux secouër le joug que tous mes predecesseurs ont toujours porté sans se plaindre: je me veux delivrer, non pas d'une servitude injuste, mais d'un devoir legitime, autorisé par l'usage de plusieurs siècles, écrit dans tous leurs registres, confirmé par le consentement de tous ceux qui m'ont précédé. Voilà le fait qu'ils opposent au droit commun dans lequel je m'estois renfermé en la premiere Audience: Il faut voir premie-

rement s'il est bien justifié; en second lieu, s'il est considerable; après cela je finis.

Je ne m'arresterais pas, MESSIEURS, à vous dire, que tous les extraits qu'ils rapportent ont esté faits, non pas sur des originaux autentiques qu'ils demeurent d'accord avoir esté perdus, mais seulement sur des copies aussi suspectes qu'elles sont nouvelles. C'est vn moien dans la forme.

Je ne m'arresterais pas aussi à vous remarquer, que depuis 1312. qu'est daté leur Cartulaire pendant trois siecles & plus, ils ne rapportent qu'un seul acte dans chacun siecle. Depuis 1312. jusqu'en 1443. vn seul acte; depuis 1443. jusqu'en 1545. vn seul acte; depuis 1545. jusqu'aujourd'huy, deux ou trois actes seulement: Ce qui suffiroit pour dire que leur pretenduë possession n'a pas eu vne suite telle qu'ils disent, ni vne continuation qui soit assez forte & assez liée pour établir vn droit si extraordinaire.

Je passe legerement sur tous ces moiens qu'on pourroit faire valoir en quelque autre cause, parceque vous verrez, MESSIEURS, que je n'en ai pas besoin dans celle que nous plaidons: & quand les actes seroient autentiques, quand ils seroient en plus grand nombre, bien loin d'estre avantageux à nos parties adverses, je m'en fers moi-mesme pour les confondre, & pour vous marquer visiblement la cause de l'erreur, & l'equivoque qui a donné lieu à leurs pretentions imaginaires.

Je vous supplie seulement de vous souvenir que nous combattons pour le droit commun, & pour la liberté ; de sorte que pour peu qu'il y eût de doute, pour peu qu'il y eût de vice dans la possession de nos parties adverses, il est certain selon toutes les regles, qu'elle doit estre rejetée.

Et afin, MESSIEURS, d'observer quelque ordre dans ma replique, je répondrai premierement aux actes qui ont esté faits avant qu'on eut vni aucune prebende à la dignité d'Ecolastre. L'examinerai ensuite ce qui s'est fait au temps de l'vnion, & enfin ce qui s'est fait depuis l'vnion.

Pour ce qui est des actes qui precedent l'vnion, ils sont tous fondez sur le Cartulaire de 1312. Ce n'est pas qu'on ne vous ait parlé de quelques autres extraits, & d'une Enqueste, & d'un certain livre couvert de velin, mais ils ont tous leur relation au Cartulaire; Si bien que satisfaisant au Cartulaire, je satisfais en mesme temps à tous les titres qui me sont opposez. A l'égard du Cartulaire, je soustiens qu'il n'a pas le sens que nos parties adverses luy donnent. Je soustiens en second lieu que quand leur sens seroit veritable, ce n'est pas une bonne preuve de leur pretenduë possession. Trouvez bon, MESSIEURS, que je vous en repete les termes.

Debet præterea omnes litteras in Capitulo legendas legere, & omnes litteras facere sub sigillo Capituli faciendas, tam chartas quàm alias, sed scripturæ Ecclesia solvit sumptus.
Ils concluent de là que l'Ecolastre doit estre char-

gé de l'intendance de toutes leurs affaires : l'article n'en dit pas un mot. Ils concluent de là que l'Ecolastre doit recevoir toutes les lettres missives qui s'adressent au Chapitre pour les lire au Chapitre, *omnes litteras legere* ; qu'il y doit faire toutes les réponses, *omnes litteras facere*. Ils traduisent le mot *litteras* comme s'il signifioit des lettres missives. Il faut voir si leur traduction est bonne.

Premierement, l'article estant general & indefini, pourquoi le restreindre comme ils font aux seules lettres qui regardent la conduite des procès ? pourquoi l'entendre seulement des procès, puisqu'il ne parle pas de procès ? pourquoi ne l'entendre pas de toute sorte de lettres, puisqu'il parle de toute sorte de lettres, puisqu'en la maniere qu'il est conceu il ne fait pas de distinction ? Hé, si cela estoit, où en seroit l'Ecolastre ? Le Chapitre de Noyon possède quatre vingts mille livres de rente : Il n'y a point de bourg ni de village dans le Diocese de Noyon où il n'ait quelque droit & quelque ferme : Il a des agens, des sollicitateurs, des hommes d'affaire de tous costez pour faire valoir son revenu. Il a près de deux cens procès, qui sont pendans & indecis ou sur les lieux, ou ici en la Cour. J'en ai communiqué vne grande liste, qui n'en contient qu'une partie. Quoi ! l'Ecolastre qui doit travailler en repos dans son étude pour se rendre digne de son emploi, qui doit estre assidu dans le chœur à toutes les heures & du jour & de la nuit

pour la celebration du service divin , aura encore le soin de tous les procès , de recevoir toutes les lettres des agens , des hommes d'affaire , des solliciteurs , & des fermiers du Chapitre ; de les examiner , d'en faire son rapport au Chapitre , d'écrire des memoires & des réponses : la Cour voit que cela est impossible ; dix Ecolastres n'y suffiroient pas.

Mais dans les termes qu'est conçu l'article , il est impossible de l'entendre de lettres missives : La raison en est evidente. Je croi , MESSIEURS , quand l'article a dit , *debet legere litteras , debet facere litteras* , qu'il a entendu parler d'un mesme genre de lettres , ou pour les lire ou pour les faire. Quelles sont donc ces lettres ? il ne faut pas chercher d'autre interprete que l'article , il s'explique luy-mesme : *Litteras faciendas sub sigillo Capituli* ; Ce sont les lettres où l'on appose ordinairement le seau du Chapitre. En voulez-vous encore pour les mieux connoistre , vne seconde marque ? ce sont les lettres qu'on ne redige pas par écrit qu'il n'en couste quelque chose pour les frais de l'expedition , puisqu'après avoir dit que l'Ecolastre fera les lettres , l'article ajousté que le Chapitre paiera les frais de l'écriture , *sed scripturæ Ecclesia solvit sumptus*. Y a-t il rien de tout cela qui convienne aux lettres missives & aux memoires qu'on envoie à des agens ? appose-t-on le seau du Chapitre à des lettres & à des memoires de cette qualité ? Vous m'en avez com-

muniqué deux sacs qui en sont tout pleins, y en a-t-il pas vne où l'on ait apposé le seau du Chapitre? N'est-ce pas le Secrétaire ou vn Chanoine particulier qui écrit ordinairement au nom de tout le Corps? Mais en des lettres missives y a-t-il des frais d'écriture à paier? Puis donc que l'article parle d'un genre de lettres où l'on appose le seau du Chapitre, & où il y a des frais à paier pour l'expédition, cela ne peut estre appliqué à des lettres missives. Comment donc en veut-on tirer vne induction pour dire que l'Ecolastre est obligé de recevoir toutes les lettres missives, & d'y faire des réponses, puisque l'article n'en parle pas?

Quelles sont donc les lettres dont il est parlé dans l'article? le mot de *lettres* en cet endroit-là, ne signifie rien autre chose que les Contrats & les actes autentiques où le Chapitre a interest. Alors on appelloit lettres *tous les actes qui se redigeoient par écrit*: D'où vient que nous disons encore aujourd'huy lettres obligatoires, rapporter lettres & exploits, frais de lettres, preuve litterale, lettres de bail d'heritage, lettres d'accensement, comme il est dit en vn article de nostre Coustume de Paris: *litteræ illiteratissimæ*, pour me servir des termes d'un Ancien.

Et comme tous ces actes-là s'expedioient alors en langue Latine en 1312. en vn siecle qui estoit plein d'ignorance, quand il y avoit dans vne Communauté vn homme qui en savoit vn peu plus que

les autres , on avoit recours à luy pour l'intelligence des actes qui estoient déjà faits , & pour dicter au Notaire ceux qui estoient à faire. Ainsi dans les Chapitres on s'adressoit ordinairement aux Ecolastres qui estoient vrai-semblablement les plus savans , puisqu'on les choisissoit pour instruire les autres : Et bien que cela ne fust point partie de leur profession , neantmoins c'eust esté vne espece de barbarie , & vne dureté trop sauvage en vn Ecclesiastique & en vn homme de Lettres, quand on le prioit de se trouver au Chapitre pour quelque affaire importante & difficile, de luy refuser son ministère & son conseil. Ils y lisoient, ils y expliquoient les actes dont on avoit besoin, ils dictoient ceux qu'il falloit faire : Voilà pourquoi ce qui est dit dans le Cartulaire *facere litteras*, les témoins ouïs dans l'Enqueste l'appellent *dictare litteras*. Ils le faisoient volontairement, rien ne les y obligeoit. Depuis, par succession de temps , le Chapitre a pretendu que les Ecolastres estoient tenus de faire toujours ce qu'ils avoient bien voulu faire quelquefois; qu'ils estoient obligez de lire, & de dicter tous leurs actes quand l'occasion s'en presentoit : Les Ecolastres disoient au contraire, que ce n'estoit pas là leur profession, qu'on ne devoit pas convertir en vn titre de servitude les bons offices qu'ils avoient rendus volontairement au Chapitre. Voilà l'ancien sujet du procès, voilà le sujet de l'Enqueste dont vous avez parlé. Il n'estoit question que des actes qui
s'expe-

s'expedioient dans le Chapitre ; mais de prendre le soin de tous les procès sur les lieux, de lire toutes les lettres missives, & d'y faire des réponses, il n'y a pas vn seul mot ni dans le Cartulaire, ni dans l'Enqueste, qui en fasse naistre le moindre doute & la moindre pensée.

Il y a encore vne autre raison pourquoi l'Ecolastre prenoit le soin des actes où l'on apposoit le seau du Chapitre, *litteras sub sigillo Capituli faciendas* : c'est qu'il avoit alors, & il a encore aujourd'huy le seau du Chapitre entre ses mains, dont on ne se sert jamais pour des lettres missives, mais du cachet, qui est entre les mains du Secrétaire du Chapitre.

J'ajouste vne dernière considération. Le premier titre du Chapitre est le Cartulaire de 1312. l'Enqueste est depuis ; le livre couvert de velin est de 1445. Il y avoit vn Ecolastre dans l'Eglise de Noyon, qui avoit alors, & qui a encore aujourd'huy sa place dans le chœur auprès de l'Archidiacre. C'est le même rang que luy donne Estienne Evêque de Tournay dans vne de ses epistres : *Amplector Scholarem, prosequor Diaconum, deosculor Abbatem, assurgo Episcopo, reveoreor Cardinalem*. C'estoit vne Dignité ; j'en demeure d'accord : mais j'ai la preuve par écrit qu'alors il n'estoit pas encore Chanoine ; le Chapitre luy assignoit bien quelque revenu pour son entretien, mais il n'y avoit pas encore de Canoniat & de Prebende qui fust vnüe à la Dignité : Cela estoit conforme à la disposition du Concile de Latran

sous Innocent III. au chap. II. *Assignetur cuilibet unius præbendæ proventus, sed non propter hoc efficiatur Canonicus.*

Je justifie par les registres du Chapitre de Noyon, que l'union de la prebende a esté faite seulement en 1449. depuis tous les titres dont j'ai parlé à la Cour. Donc il est vrai de dire, qu'au temps que tous ces titres ont esté passez l'Ecolastre n'estoit pas encore Chanoine: S'il n'estoit pas Chanoine, il n'avoit pas d'entrée ni de voix dans le Chapitre; parcequ'il est certain que ce n'est pas la Dignité, mais la qualité de Chanoine qui rend vn homme capitulant. Pour entrer dans le Chapitre il faut l'une de ces deux qualitez; ou celle de frere, ce sont les Chanoines; ou celle de serviteur, c'est le Secretaire, ce sont les Appariteurs & les Officiers servans du Chapitre; & je ne pense pas qu'on voulust mettre dans ce rang-là vne Dignité qui a sa place dans le chœur après l'Archidiaque.

Cela supposé, je comprends bien comment l'Ecolastre lisoit & dictoit quelquefois des actes dans le Chapitre; c'est que le Chapitre en des occasions importantes & difficiles le prioit quelquefois d'y venir pour se servir de son conseil: Mais il est impossible de comprendre ce que nos parties aduerses pretendent aujourd'huy; Qu'il eut le soin de tous les procès du Chapitre, que ce fust luy qui leust dans le Chapitre toutes les lettres missives qu'on recevoit tous les jours, qu'il écrivist toutes les réponses & tous les memoires suiuant les deliberations & l'in-

rention du Chapitre; parceque pour cela il faudroit qu'il eût assisté à toutes les deliberations, qu'il eût esté du Chapitre, qu'il eût esté Chanoine.

Donc le Cartulaire ne s'entend pas des lettres missives, mais des actes & des contracts qui s'expedioient alors en Latin, & auxquels on appose le seau du Chapitre. Mais quand cela seroit, la possession du Chapitre ne seroit pas bien justifiée.

Voici comment.

On vous a leû, MESSIEURS, le commencement du Cartulaire, on vous a leû l'article dont il s'agit. Je réponds à l'article par ce qui est écrit au commencement du Cartulaire, où ceux qui ont redigé les fonctions de l'Ecolastre, & qui les ont mises par articles, demeurent d'accord qu'ils n'estoient pas tous observez vniversellement, mais seulement pour la pluspart. *Pro pluribus*. Voici, MESSIEURS, comme ils parlent : *Prout à prædecessoribus nostris Canonicis est auditum, & prout à scholasticis nostri temporis, uti visum est pro pluribus*. Comme nous avons appris de nos anciens, & comme nous avons veû que les Ecolastres de nostre temps en usoient pour la pluspart. Ainsi, de deux choses l'une; ou ces termes, pour la pluspart, se rapportent aux Ecolastres, ou ils se rapportent aux articles : S'ils se rapportent aux Ecolastres, c'est à dire qu'il y avoit des Ecolastres qui n'observoient pas tous les articles : S'ils se rapportent aux articles, c'est à dire qu'il y avoit des articles qui n'estoient pas obser-

vez par les Ecolastres. Ce n'est donc pas là vne piece qui justifie vn vsage constant ni vne possession certaine, puisqu'elle nous laisse dans le doute raisonnable de savoir quels estoient les articles qui estoient en vsage, & quels estoient ceux qui n'y estoient pas.

Il y a plus. Depuis le Cartulaire les choses n'ont pas esté plus certaines ni mieux réglées, le mesme doute a toujours continué. La preuve de ce que je dis resulte de l'Enqueste mesme dont vous avez parlé, & que vous m'avez communiquée. *Inquisitio de officio scholastici*; c'est vne enqueste qui a esté faite depuis pour savoir quel estoit le devoir de l'Ecolastre. C'est vne Enqueste; il y avoit donc contestation: l'usage n'estoit donc pas bien certain, puisqu'il falloit faire vne enqueste pour le savoir. Mais dans cette Enqueste je découvre clairement ce qui estoit obscur dans le Cartulaire. Je voi précisément les articles qui estoient contestez.

Parmi les articles du Cartulaire il y en a qui regardent le soin des Ecoles; les témoins n'en parlent qu'en general; les deux Conciles de Latran, & le Droit Canon y avoient pourveu; tous les Ecolastres en demeuroient d'accord. Il y a d'autres articles qui regardent le service divin, le soin des livres, la table du chœur & les autres; les témoins ne s'y arrestent pas pareillement: ce n'estoit donc pas là encore le sujet de la contestation. Les témoins s'expliquent particulierement sur deux articles; le premier article estoit celuy par lequel le Chapitre

pretendoit que quand il manquoit quelqu'un de ceux qui estoient marquez sur la table du chœur pour dire ou Leçon, ou Epistre, ou Evangile, l'Ecolastre devoit estre toujours prest pour dire au lieu de l'absent ce qui luy avoit esté prescrit : il n'y a point dans l'Eglise vne assiduité pareille à celle-là; quelques Ecolastres y resistoient : L'Enqueste est composée de six témoins qui sont Chanoines : Il y en a qui deposent avoir veû plusieurs fois l'Ecolastre supplier au defect des absens : ils deposent *de visu* ; ils ont veû plusieurs fois. Mais à l'égard de l'autre article pour le soin des affaires, ou des actes comme je le pretends ; ou des lettres missives, comme le pretendent nos parties adverses ; il n'y en a pas vn qui dise avoir veû qu'aucun Ecolastre l'eut jamais pratiqué : ils disent tous qu'ils l'ont ouï dire ; ils le croient : ils croient cela plutôt que le contraire. *Credunt hoc magis quàm contrarium* : Ce sont leurs termes.

Ce sont des Chanoines qui parlent ; ils sont témoins en leur propre cause : ordinairement pour se soulager ils chargent tant qu'ils peuvent les Dignitez : puisqu'on s'informoit d'un usage, ce sont sans doute les plus anciens qui ont esté ouïs : Et cependant, de tous ces Chanoines pas vn n'a veû ; ils croient, ils ont ouï dire. Il faut donc, ou que pendant vn siecle tout entier, pendant le temps des Chanoines qui ont esté ouïs, le Chapitre n'ait eu aucun procès ni aucune occasion de faire lire

des lettres, & d'y faire des réponses, ce qui est impossible : ou bien il faut que les Ecolastres de leur temps ne s'en soient jamais meslez, ce qui est bien plus veritable.

Je demande donc, & le Cartulaire, & le livre de velin qui n'a fait que le transcrire, & l'Enqueste dont j'ai parlé à la Cour, font-ce là des titres pour établir vne possession certaine & paisible? & si d'un costé ils font voir quelle a esté la pretention du Chapitre, ne font-ils pas voir en mesme temps quelle a esté la resistance & la contradiction des Ecolastres?

Si sur leur resistance vous me rapportiez quelque Arrest, ou la moindre Sentence qui les eût condamnez; si l'usage que vous alleguez eût esté confirmé, comme dit le Jurisconsulte, par quelque jugement contradictoire, cela pourroit faire quelque difficulté; mais les choses estant toujours demeurées dans un estat douteux & incertain, y ayant eu pretention de part & d'autre, c'est en vain que vous opposez à la disposition du droit commun qui est constant, vne possession qui a toujours esté contestée.

Donc à l'égard de tous ces actes, ou ils sont bien suspects, ou ils ne disent rien de tout ce qu'on nous demande.

Il faut voir si les actes qui se sont passez depuis pour faire l'union de la prebende à la Dignité d'Ecolastre, sont plus avantageux à nos parties adverses.

Premierement, nous les avons sommez plusieurs fois de nous communiquer les Bulles du Pape, en vertu desquelles l'vnion a esté faite: il nous a esté impossible jusqu'aujourd'huy d'en avoir la communication, parceque les Bulles qui vraisemblablement ont esté expédiées suivant la disposition des deux Conciles de Latran, ne disent rien de ce qu'ils pretendent.

Ce n'est pas que je ne demeure d'accord que bien qu'il ne fust point dit dans les Bulles que l'Ecolastre outre ses fonctions ordinaires auroit encore le soin des procès: neantmoins, si le Chapitre n'avoit consenti l'vnion qu'à cette condition, cela pourroit faire quelque difficulté. Mais je rapporte l'acte capitulaire du 10. Novembre 1449. par lequel le Chapitre a consenti l'vnion, sans parler en façon quelconque de la condition dont il s'agit. Ce n'est pas assez. Je rapporte l'acte du 12. Ianvier suivant, par lequel en consequence des Bulles & du consentement du Chapitre, Maistre Gautier Vasset qui estoit alors Ecolastre a esté receu, a esté installé, & a presté ferment dans le Chapitre en qualité de Chanoine, sans parler encore de cette prétendue condition qu'on exige de nous aujourd'huy. Il y a plus. Depuis que l'vnion a esté faite dans les premiers cent ans qui ont suivi, on ne rapporte pas vn acte par lequel il paroisse qu'aucun Ecolastre se soit jamais mélé des affaires, & des lettres du Chapitre; Et par consequent, il est vrai de dire que

ni auparavant l'vnion, ni lorsque l'vnion a esté faite, ni cent ans depuis l'vnion, il n'y a point d'acte qui dise que l'Ecolastre se doive charger de la conduite des procès, & de toutes les conditions qu'on nous veut imposer.

Je dis donc, quand on me rapporteroit aujourd'huy cent exemples d'Ecolastres qui dans les derniers temps auroient esté pourvus & receus sous les mesmes conditions qu'on exige de nous, tous ces exemples-là ne m'obligeroient pas, parcequ'en vn mot, il n'a pas esté ni au pouvoir du Chapitre d'imposer après coup vne seruitude nouvelle à vn Benefice dont l'estat estoit certain & fixé, ni au pouvoir des Ecolastres d'y consentir.

Je pourrois, MESSIEURS, en demeurer là. Mais pour ne laisser aucun scrupule dans vos esprits, trouvez bon s'il vous plaist, que j'examine en deux paroles quels sont ces exemples, & que je réponde aux lettres missives & aux actes capitulaires dont on vous a parlé.

A l'égard des lettres missives, je dis premièrement que la possession que vous fondez sur elles n'est pas considerable, parcequ'elle n'est pas conforme aux titres que vous rapportez: le Cartulaire parle des lettres où l'on appose le seau du Chapitre: & de toutes vos lettres il n'y en a pas vne à laquelle le seau du Chapitre ait esté apposé. Ce ne sont donc pas les lettres dont parle le Cartulaire.

En second lieu, j'oppose la qualité des lettres à leur

leur nombre; pour remplir vostre sac, vous y avez mis toute sorte de lettres, celles-là mesme qui ne parlent pas des affaires du Chapitre.

Vous avez fort insisté sur les lettres de Maître Charles Bourdin qui est le resignant de ma partie. Je n'ai que deux remarques à faire à la Cour; la premiere est, que Maître Charles Bourdin avoit esté long-temps Agent du Chapitre quand il a esté Ecolastre: il a continué les affaires qu'il avoit commencées: mais quand le Chapitre l'a voulu contraindre de prendre le soin de toutes, il a commencé le procès. La seconde circonstance que ie vous supplie d'observer, est, que Maître Charles Bourdin signoit seulement les lettres, & qu'elles estoient écrites par le Secrétaire du Chapitre.

Maître Charles Bourdin avoit esté pourveu par le décès de Maître Charles Soucanie. Comment Soucanie en a-t-il usé? Vous m'avez communiqué quelques lettres de luy: elles sont signées de luy; mais il est dit, *par ordonnance de Messieurs à cause de l'infirmité du Notaire*. Donc si le Secrétaire n'eust pas esté infirme, c'eust esté luy & non pas l'Ecolastre qui les eust écrites. La Cour voit donc que le dernier estat du Benefice est pour moi, & que les lettres sont plus avantageuses à l'appellant qu'à nos parties adverses.

Reste, MESSIEURS, de répondre aux deux actes capitulaires sur lesquels on a tant insisté.

L'un est du mois de Janvier 1557. par lequel le

Chapitre aiant esté tenu extraordinairement à cause du décès de M. Iean le Lievre Ecolastre, l'Archidiaque qui presidoit en l'absence du Doien en déclarant les charges dont l'Ecolastre estoit tenu, dit en termes formels qu'il estoit obligé de resider continuellement, *tam pro lectionibus quæ fiunt in choro, quàm memorialibus processuum fiendis, & legendis litteris Capitulo directis, & earumdem responsione, & aliis oneribus dictæ Scholasteriæ.* On pretend en consequence que le nommé Morlet fut pourveu alors par le Chapitre sous les mesmes conditions. C'est le premier acte où il est parlé de la conduite des procès, & du soin des lettres missives, pour les lire, & pour y répondre.

L'autre acte est du 10. Janvier 1626. soixante & dix ans après, par lequel il paroist que M. Antoine de Saint Massens fut élu & receu par le Chapitre en la Dignité d'Ecolastre, après avoir presté serment de bien s'acquitter de toutes les charges auxquelles elle estoit sujette, & nommément d'avoir vn soin exact de tous les procès, & de toutes les affaires du Bureau. *Onera omnia adimplere, & diligenter exequi, accuram exactam processuum & negotiorum burelli habere.*

Voilà le bouclier de nos parties adverses: voilà les seuls actes, voilà les seuls exemples qu'on nous peut opposer. En trois cens ans de temps dont le Chapitre rapporte des titres, puisque le premier qui m'a esté communiqué est de 1312. il n'y a que ces deux actes-là qui chargent l'Ecolastre du soin

des procès, & des affaires du Bureau. Deux Ecolastres, qui ne se sont pas fouciez à quelles conditions pourveu que le Chapitre les fist Ecolastres, l'un en 1557. l'autre en 1626.

Dans le Droit, il est certain que ces deux Ecolastres n'estans qu'usufruitiers & simples administrateurs de leur Dignité, comme tous les autres Beneficiers, de leur Benefice, quelque consentement qu'ils aient donné, ils n'ont pas pû constituer valablement sur leur Dignité vne nouvelle servitude. Les Textes en sont communs dans le Droit à l'égard des usufruitiers. Tout le Titre de *Censibus* aux Decretales en est plein à l'égard des Benefices.

Dans le faict, vous me dites que deux Ecolastres ont bien voulu estre receus à condition de prendre le soin de tous les procès du Chapitre; & moi je vous dis qu'ils ont esté ainsi receus, parcequ'ils l'ont bien voulu; & en le voulant ils ont bien voulu subir vn joug que tous les autres Ecolastres, depuis qu'il y en a dans vostre Eglise, n'ont jamais souffert. Vous me rapportez deux exemples durant trois ou quatre siecles: & moi pour réponse je vous oppose tous les exemples que vous ne rapportez pas, qui justifient le contraire. Vous n'en avez que deux pour vous; c'est à dire que tous les autres sont pour moi; c'est à dire que le plus grand nombre est de mon costé.

Mais qui estoient ces deux Ecolastres qui ont donné leur consentement avec tant de facilité?

estoitent- ce des resignataires pourvus en Cour de Rome, qui ne tenoient pas leur droit du Chapitre, & dont le Chapitre ne pouvoit pas empescher la reception? Car alors on pourroit presumer qu'ils n'ont pas donné leur consentement sans sujet, puis- que rien ne les obligeoit de le donner, puisqu'ils le pouvoient refuser au Chapitre à qui ils ne devoient rien, & de qui ils n'avoient rien à craindre. Cela donneroit lieu à quelque conjecture, que ce qu'ils en ont fait ç'a esté seulement parceque tel estoit l'usage, parceque tel estoit leur devoir. Voilà la consequence qu'on pourroit tirer de leurs exemples.

Mais ce n'en est pas là l'espece. C'estoient deux Ecolastres à qui le Chapitre avoit conferé leur Dignité, à qui le Chapitre avoit déclaré avant que de conferer, que telles estoient les conditions de leur Dignité, à qui le Chapitre n'eust pas conferé s'ils n'eussent souscrit à toutes les conditions qu'on leur vouloit imposer. Il en falloit passer par là, ou n'estre pas Ecolastre. Le Chapitre les honoroit par le choix qu'il faisoit de leur personne. Le Chapitre a creû suivant la regle de Droit, qu'il pouvoit grever ceux qu'il honoroit : & eux trahissans par yne mauvaise honte ce qu'ils devoient à la conservation d'une Dignité dont ils n'estoient que les depositaires, n'ont pas voulu reclamer contre leur consentement encore qu'il fust vicieux, encore qu'il ne fust pas obligatoire; de peur de paroistre ingrats ou infideles.

Que s'ils ont donné leur consentement, s'il ne paroist pas qu'ils aient jamais reclamé contre le consentement qu'ils avoient donné; j'ai cet avantage de ma part, qu'il ne paroist pas aussi qu'ils aient jamais executé ce qu'ils avoient promis: il ne paroist pas que jamais ils se soient meslez d'aucun procès du Chapitre. Je dis bien plus, je pretens avoir la preuve du contraire en la personne de ceux qui leur ont succédé, vne preuve par écrit, vne preuve autentique à vostre égard, vne preuve tirée de vos propres registres.

Des deux actes que vous rapportez, le premier, le plus solennel, & le plus fort, est celuy de 1557. Et moi j'en ai vn de 1571. dix ou douze ans après, par lequel l'Ecolastre vivant, l'Ecolastre present dans le Chapitre, l'Ecolastre ne rapportant point aucune excuse ni aucun empeschement, vn autre Chanoine M. Pierre Bardoulet a esté commis par le Chapitre pour solliciter & avoir le soin des procès qui estoient pendans en la ville de Noyon. Il y avoit vn Ecolastre alors, il est nommé dans le titre de l'acte capitulaire: dans le corps de l'acte on ne parle point de luy en façon quelconque, on en commet vn autre. Il me semble que cela est assez precis.

J'ai vn autre acte de 1572. tiré pareillement de vos registres, qui monstre encore plus clairement, que ce que vous pretendez n'a jamais esté executé. Vous pretendez que l'Ecolastre doit solliciter tous

vos procès en la ville de Noyon , qu'il doit faire tous les memoires & toutes les instructions pour la conduite de vos affaires. En 1572. il y avoit vn Ecolastre , il estoit present, il est nommé dans le titre de l'acte capitulaire que je rapporte : & cependant, dans le dispositif de l'acte M. Louis du Ries Chanoine particulier est commis pour la poursuite des procès qui estoient pendans en la ville de Noyon. Par le mesme acte il est dit qu'il se transportera au lieu de Croix pour estre present à vne enquête qui y devoit estre faite, suivant le memoire qui en avoit esté dressé. Par qui ? par qui ce memoire a-t-il esté fait ? est-ce par l'Ecolastre ? point du tout. Le mesme acte porte que le memoire avoit esté fait par M. François Mallet Chanoine particulier.

J'ai encore communiqué quantité d'autres actes, par lesquels il paroist que l'Ecolastre a esté commis quelquefois avec les autres Chanoines. La Commission, & le Titre sont deux choses opposées, qui repugnent l'une à l'autre.

Et après cela le Chapitre nous viendra dire qu'il est fondé en possession ? il viendra nous faire valloir en cette Audience deux actes je ne sai quels, nuds, solitaires & abandonnez , qui n'ont jamais esté suivis d'aucune execution , qui sont détruits par d'autres actes entierement contraires ; & avec ces deux actes il viendra renverser trois Conciles generaux, quinze ou vingt Conciles particuliers,

toute la discipline de l'Eglise ; Certainement, il n'y eut jamais vne possession plus imaginaire, il n'y eut jamais vne pretention plus nouvelle ni par consequent plus abusive. Mais il n'y en eut jamais de plus opposée à l'esprit du Christianisme, ni de plus incompatible avec les fonctions veritables d'un Ecolastre ; de sorte que leur prétendue possession, quand mesme elle seroit vraie, ne seroit pas considerable.

C'est avec douleur que nous nous voions reduits dans la necessité fâcheuse de vous montrer l'opposition qu'il y a entre les sentimens de l'Eglise, qui est nostre Mere ; & ceux du Chapitre, qui est nostre Corps. C'est un combat dont la description ne peut estre que triste & defavantageuse pour nous, puisque nous ne pouvons la faire sans deshonorer la conduite de nos freres : Mais quand nous n'en dirions rien davantage , la chose parle d'elle-mesme ; Et lorsque vous avez veû ce que l'Eglise ordonne sur le devoir des Ecolastres, lorsque vous avez veû ce que le Chapitre pretend contre nous , vous avez veû en mesme temps combien ce qu'il pretend est contraire à ce qu'elle ordonne.

Vous avez veû que l'Eglise n'a toujors pensé qu'à décharger l'Ecolastre de toutes les autres fonctions, pour l'appliquer tout entier au soin des Ecoles , qui est le premier & le plus important de tous les soins : Le Chapitre de Noyon au contrai-

re n'a travaillé qu'à donner tous les jours de nouveaux emplois & de nouvelles charges à l'Ecolastre, qui sont incompatibles avec le soin des Ecoles.

L'Ecolastre au commencement avoit soin des Lettres Divines aussi-bien que des Lettres Humaines : l'Eglise pour le soulager en a séparé les fonctions, & a fait vn Theologal.

L'Ecolastre au commencement enseignoit luy-mesme en personne : l'Eglise pour le soulager luy a donné des Sousmaîtres & des Precepteurs qui enseignent sous luy, & c'est assez qu'il en ait la direction, & qu'il veille sur leur conduite.

L'Ecolastre au commencement, par la disposition des anciens Canons, partageoit avec le Chantre le soin du service divin, & il le fait encore aujourd'huy dans quelques Eglises particulieres, comme dans la nostre : L'Eglise dans les derniers Conciles generaux n'en a pas voulu parler, pour ne luy laisser sans doute que le soin des Ecoles, qui est sa veritable occupation.

L'Eglise a réduit l'Ecolastre tant qu'elle a pû dans les justes bornes de son emploi naturel ; le Chapitre de Noyon l'en a tiré tant qu'il a pû, pour le jeter dans des emplois étrangers qui n'ont rien de commun avec le sien.

Je ne trouve pas étrange que dans vn siecle barbare & ignorant le Chapitre ait prié quelquefois l'Ecolastre, encore que cela ne fist point partie de sa

sa profession, de se trouver dans leur assemblée pour leur lire, pour leur expliquer, pour leur dicter des actes & des Contrac̃ts difficiles qui s'expedioient alors en Latin : Mais d'en tirer vne consequence pour le siecle où nous sommes, de vouloir equivoquer sur vn mot Latin, *litteras*, qui ne signifie rien moins que ce qu'ils disent, pour charger l'Ecolastre de toutes les lettres missives qu'on adresse au Chapitre, de toutes les réponses qu'il y faut faire, d'y ajouster tous les memoires, & toutes les instructions pour la conduite de leurs affaires, d'y ajouster la sollicitation ou l'intendance de tous les procès qu'ils ont sur les lieux ; je ne reconnois plus l'Ecolastre à tous ces traits ; ce ne sont pas là ceux de l'Eglise ; ce n'est pas là le portrait que les Conciles nous en ont laissé ; ce ne sont pas là ses lineamens & ses couleurs, c'est l'image d'un œconome, d'un agent, d'un sollicitateur, d'un homme d'affaire.

Ce n'est pas, MESSIEURS, qu'il faille condamner ces sortes d'emplois, que les procès, qu'on ne peut éviter, ont rendu necessaires mesme dans l'Eglise ; je dis seulement qu'il y a quelque temperament à apporter dans le choix qu'on fait des personnes pour s'y appliquer. C'est assez à chacun de son ministere, c'est assez à chacun de son poids & de son travail.

Dans l'ancien Testament il y a vn Chapitre tout entier, c'est le chapitre quatrieme des Nombres,

qui est employé à distribuer à chacune famille des Levites le miniftre qui luy est propre : *unicuique secundum officia & cultum suum.*

Dans le nouveau Testament, c'est le fujet du chapitre 12. de la premiere Epiftre de S. Paul aux Corinthiens. C'est le mefme efprit, dit l'Apoftre, c'est le mefme Seigneur, c'est le mefme Dieu, c'est la mefme Eglife; mais les graces font differentes, mais les miniftres font differens, mais les actions font differentes. Il y a des Apoftres, il y a des Prophetes, il y en a qui ont le don de convertir les ames, il y en a qui ont le don de guerir les corps, il y en a qui ont le foin de l'œconomie & du gouvernement : *Opitulationes, gubernationes.* Il y en a qui ont le foin de l'instruction, *Doctores, Interpretationes sermonum.* Ils font tous membres d'un mefme corps, mais fi la langue ou la main faisoient tout, que deviendroient les autres? C'est introduire vn fchifme dans le Corps, c'est le ruiner & le perdre que d'attribuer à vn membre feul toutes les fonctions qui doivent eftre distribuées & répandues avec conve-nance & avec égalité dans toutes les parties.

C'est dans ce mefme efprit, & fur ces mefmes principes que S. Gregoire Pape, dont l'autorité eft rapportée & par *Ioannes Diaconus* au livre fecond de fa vie, & au Canon premier de la Diffinction 89. au Decret, vouloit que dans l'Eglife chacun eût fa fonction, & defendoit d'en donner plusieurs à vne mefme perfonne.

Singula Ecclesiastici iuris officia singulis quibusque personis singulatim committi debent. Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eundem actum habent; ita in Ecclesiæ corpore secundum veridicam Pauli sententiam in uno eodémque spiritu alij conferendum est hoc officium, alij committendum est illud, neque uni quantumlibet exercitata persona uno tempore duarum rerum officia committenda sunt.

Ce sont les propres termes du Canon, qui vous marquent l'esprit du Christianisme, qui vous marquent la conduite de ce grand Pape, mais qui établissent vne regle certaine & inviolable pour l'administration de l'Eglise. N'est-ce donc pas assez des deux fonctions de l'Ecolastre sans y en ajouster vne troisiéme, sans le charger encore d'un nouveau soin, qui est entierement éloigné de sa profession.

Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'il y a eu dans l'Eglise des affaires & des procès à conduire. Elle s'est expliquée assez souvent là dessus : elle en a fait des Reglemens & des Canons. Tous nos livres en sont pleins. Je ne sai pas par quel esprit le Chapitre de Noyon a choisi l'Ecolastre pour luy donner le soin de ses affaires & de ses procès : mais je sai bien que par la disposition de tous les Canons & de toutes les Loix qui en ont parlé, l'Ecolastre est le dernier de toutes les Dignitez, l'Ecolastre est le dernier de tous les Chanoines, l'Ecolastre est le dernier de tous les Ecclesiastiques qu'il faudroit choisir.

Dans les premiers temps, lorsque l'Eglise n'estoit riche que des graces du Ciel, lorsqu'elle n'avoit pas encore ces grandes possessions qui partagent aujourd'huy les Royaumes & les Empires avec les Souverains, l'Evesque qui est le maistre de tout dans le Diocese, estoit luy-mesme le Receveur, l'Administrateur, & le Distributeur de tous les biens qui estoient necessaires à l'usage des fideles.

Mais deslors que l'abondance est entrée dans l'Eglise, quand l'Eglise a commencé d'avoir des heritages de tous costez, quand les procès qui sont les fruits inseparables des heritages, l'ont arrachée de ses Autels pour la traduire de tribunal en tribunal; alors l'administration des biens de l'Eglise n'a plus esté l'emploi de l'Evesque.

Il a falu choisir des personnes qui se chargeassent du poids de toutes les affaires: Ce sont ceux que les Canons & les Loix appellent œconomes: *œconomi, majores domus*.

C'estoient les œconomes qui avoient le soin de tous les procès de l'Eglise: C'estoient eux qui recevoient toutes les assignations, qui y defendoient dans les lieux de leur demeure, qui envoioient aux Agens qui estoient ailleurs, les ordres pour y defendre; & ces Agens estoient appelez *Apocrisarij*. Nous en avons plusieurs Constitutions au Code; & la Nouvelle CXXIII. est formelle sur ce sujet.

De sorte que quand le Chapitre de Noyon veut que l'Ecolastre prene le soin de tous ses procès sur

les lieux, quand il veut que ce soit luy qui soit le correspondant de tous les Agens qu'il a ailleurs pour recevoir leurs lettres, pour leur envoyer les memoires, les instructions, & tous les ordres necessaires; c'est vouloir en effet que l'Ecolastre soit l'œconome du Chapitre, c'est exiger de luy les mesmes fonctions que les Loix & les Canons ont attribuées à l'œconome.

Estre Ecolastre & estre œconome, cela s'accorde-t-il? hé, qui estoient ceux que l'Eglise prenoit pour estre œconomes?

Balsamon sur le Canon 26. du Concile de Chalcedoine dit, qu'au commencement on ne prenoit que des laïcs pour estre œconomes; les Clercs n'en vouloient pas: Ils estimoient que cela estoit indigne d'eux; que s'estant separez du peuple par la profession d'une vie aussi desinteressée qu'elle est spirituelle, ils trahiroient leurs vœux & leur devoir s'ils retournoient dans les interests & les empressements ordinaires du peuple, & que ce leur seroit une chose honteuse de paroistre savans à conduire des affaires qui devoient estre plutôt la matiere de leur mépris, que les objets de leur science.

Ces grands & genereux sentimens estoient dignes de la pureté de l'Eglise primitive.

Mais on a veû depuis vn Evêque se plaindre d'avoir esté chassé par les Clercs de sa propre Eglise, pour n'avoir pas choisi des œconomes à leur gré. L'histoire en est écrite dans une Lettre de Saint

Cyrille Patriarche d'Alexandrie, qui est inferée parmi les actes du Concile de Chalcedoine. On y a veû ces mesmes Clercs soustenir en personne leur action contre leur Evesque absent : & c'est peut-estre ce qui a donné lieu au Canon 26. du mesme Concile, qui dit à la verité que les Evesques choisiroient les œconomes ; Mais pour prevenir vn plus grand mal, le Concile ajousté que les Evesques seront tenus de les prendre dans leur Clergé.

Ne pensez pas que depuis le Concile on ait choisi des œconomes dans le Clergé indifferemment sans distinction d'ordre & de dignité. Non seulement l'œconomat, mais generalement tous les emplois qui concernoient l'administration du temporel de l'Eglise, estoient baillez ordinairement, non pas aux Prestres, mais à de simples Clercs, mais à ceux qui estoient dans les Ordres mineurs, mais tout au plus à des Diacres.

Cela est si vrai, que le Pape Gelase, qui vivoit depuis le Concile de Chalcedoine, en vne de ses epistres dont il est fait mention dans le Decret, a meslé les defenseurs de l'Eglise, *defensores Ecclesiæ*, que plusieurs confondent avec les œconomes à cause de la conformité de leurs charges, il les a meslez parmi les Ordres mineurs ; parcequ'ordinairement on ne bailloit tous ces emplois qu'à ceux qui estoient dans les Ordres mineurs.

Ce n'est pas assez : Car mesme à l'égard des Clercs à qui on bailloit ces sortes d'emplois, ce n'estoient

que des commissiions passageres & volontaires qu'ils pouvoient quitter avec autant de liberté qu'ils les avoient acceptées, en rendant compte de leur administration. La preuve en est toute entiere, & dans tous les Canons qui n'en ont jamais parlé autrement, & en la Loi, *Omnes*, au Code, de *Episcopis & Clericis*, au §. *Si autem contigerit*, où l'Empereur Iustinien parle de l'œconomat comme de l'administration des hospitaux & des autres lieux. *Si autem contigerit aliquem ab administratione sua cessare quam acceperat*: ils pouvoient cesser quand bon leur sembloit; & à l'égard des vns & des autres, il ne demande rien sinon qu'on rende compte de sa commission.

Hé, n'est-ce pas ainsi qu'on en use dans toutes les Eglises du monde? Je vous soustiens & mets en fait, qu'il n'y a point d'Eglise où le soin des affaires ne soit vne commission; & il est necessaire que cela soit pour deux raisons: la premiere, de peur qu'un particulier ne se rende trop puissant & trop absolu dans sa Communauté: la seconde, afin que les Communautéz & les Chapitres aient la liberté de choisir ceux qui y sont propres, & de reuoquer ceux dont la conduite ne leur plaist pas.

Voilà pourquoi dans la premiere idée qu'on conçoit de la cause, il semble, & que le Chapitre, & que ma partie plaident tous deux contre leur propre interest: Le Chapitre, de vouloir confier le soin de toutes ses affaires à vn homme qui n'en

veut pas : Ma partie , de refuser vn emploi qui estant bien ménagé luy attireroit toute l'autorité, & le rendroit maistre de sa compagnie.

Je voi bien quelles sont les raisons de ma partie : Il a pour son Chapitre toute la veneration & toute la volonté qu'on peut avoir de le servir, mais il est contraint de se renfermer dans les bornes de son titre : Il n'a pas l'esprit assez ambitieux pour entreprendre davantage : Il ne veut rien vsurper : Les saints Decrets & l'vsage de toute l'Eglise luy ont prescrit dans les fonctions de sa Dignité des limites sacrées & inviolables qu'il ne sauroit passer.

Mais j'avouë que je ne puis concevoir quel est le dessein du Chapitre : Car enfin il n'en est pas des affaires comme des tuteles qu'on refuse toujours à ceux qui les affectent, & qu'on donne ordinairement à ceux qui les refusent : Il n'en est pas ainsi du soin des affaires : Pour les conduire nous ne pouvons jamais choisir des personnes dont non seulement l'industrie , mais encore l'affection soient trop éprouvées ; parcequ'il n'y a point de garentie en matiere de conseil ; & que d'ailleurs il est certain, qu'à moins d'une application d'esprit vive & ardente qui vient de l'inclination du cœur qu'on ne peut forcer , il est bien difficile de fournir à tout, & de penser à tous les moiens qui sont nécessaires pour avoir toujours vn bon succès.

Si l'Ecolastre que vous voulez charger du soin de tous vos procès succombe, ou sur leur poids, ou
sous

sous leur nombre; s'il ne vous donne pas tous les expediens qu'il faudroit pour les gagner; si les memoires qu'il envoie à vos Agens ne sont pas assez amples; si ses lettres ne sont pas assez expliquées; s'il a manqué quelque ordinaire sans écrire, luy ferez-vous autant de procès que vous en perdrez, pour le rendre responsable de tous les evenemens? Quand donc vous auriez obtenu vn Arrest contre nous, quelle en seroit l'execution?

Cela vous marque, MESSIEURS, la necessité qu'il y a de commettre pour le soin des affaires, parceque dans les commissions si quelqu'un fait mal, le remede est prompt, on le revoque, & on luy baille vn successeur.

Mais je n'ai pas besoin d'aller chercher bien loin des autoritez & des raisonnemens. Le Chapitre de Noyon luy-mesme en a toujours usé ainsi; j'en ai rapporté les exemples. Quand il a falu avoir soin des procès qui estoient pendans sur les lieux, il a commis des Chanoines particuliers qui l'ont bien voulu, parcequ'ils n'avoient pas d'autres fonctions, tantost l'un, tantost l'autre, selon la difference des affaires & des inclinations. Quand il a falu dresser des instructions & des memoires, ç'a esté la mesme chose; & encore aujourd'huy, à l'égard des Agens qu'ils envoient en cette ville, ce sont des commissions momentanées qu'on change, & qu'on renouvelle de temps en temps: qu'on consulte toutes les Loix & tous les Canons, les Oeconomies &

les Agens , *œconomi & apocrisarij*, ont toujours esté sujets aux mesmes regles, on les met toujours ensemble, c'est toujours vne mesme disposition pour les vns & pour les autres. Si donc les Agens ont toujours esté & sont encore à present des commissions dans le Chapitre de Noyon, il n'est pas juste de rien innover à l'égard des *œconomes*, l'*œconomat* a toujours esté vne Commission dans l'Eglise, il faut qu'il le soit encore aujourd'huy; pourquoy dans nostre Eglise seule en faire vn Office perpetuel? pourquoy en faire vn Titre? mais pourquoy l'vnir à la Dignité d'Ecolastre qui est si opposée dans ses fonctions à la qualité d'*Oeconome*?

Je dis plus. Si contre les Loix & l'usage de toute l'Eglise il y avoit dans le Chapitre de Noyon vne Prebende particuliere à laquelle l'*œconomat* & le soin des affaires fust attaché: Si l'union n'estoit pas encore faite d'une Prebende à la Dignité d'Ecolastre: Si pour obeir aux saints Decrets il estoit question de la faire aujourd'huy: Si on luy vouloit vnir celle qui est chargée du soin des affaires: il est indubitable que l'Ecolastre auroit droit de l'empêcher, & de dire qu'il luy faudroit bailler vn Benefice d'une autre qualité, qui fust simple & sans aucune charge, parceque c'est la disposition expresse & du Concile de Trente, & des Ordonnances d'Orleans & de Blois pour les Precepteurs des Eglises Cathedrales; à plus forte raison pour les Ecolastres qui sont leurs superieurs dans la direction des Eco-

les. *Beneficium simplex*, dit le Concile de Trente. Voilà la qualité du Benefice qu'il faut vnir; vn Benefice non aiant charge d'ames, disent nos Ordonnances, à plus forte raison non aiant charge des affaires & des procès; parceque le soin des ames, qui est l'Art des Arts, dit S. Gregoire, qui est vn Art spirituel, est plus conforme à la profession d'un Ecolastre, que le soin profane des affaires, & l'occupation tumultueuse des procès.

De sorte que la pretention du Chapitre est contraire non seulement à tous les Conciles & à toutes les Loix, mais mesme à nos Ordonnances; ce qui produit vn moien d'abus qui est sans réponse.

loignez, MESSIEURS, à tout cela deux considerations particulieres. La premiere est, que dans le Chapitre de Noyon le Bureau ordinaire des affaires se tient le matin durant la Messe, en vn temps auquel l'Ecolastre doit necessairement estre dans le chœur pour le soin du service divin: ainsi, il est impossible qu'il face l'un & l'autre. La seconde consideration est, qu'il y a dans le Chapitre des personnes preposées pour faire tout ce qu'on demande aujourd'huy à l'Ecolastre. Il y a le Doien qui doit avoir la direction des affaires, *debet promovere negotia Capituli*. Ce sont les termes de son institution. Il y a les Chanoines qu'on appelle les Commissaires du Bureau, qui sont commis de temps en temps pour les examiner. Il y a vn Advocat & vn Bailli de Chapitre pour les consulter. Il y a vn Se-

cretaire de Chapitre pour écrire les résolutions, les mémoires, les instructions & les lettres. Ainsi, il est non seulement inutile, mais dangereux pour les affaires du Chapitre, de leur ôter toutes leurs fonctions pour opprimer celui pour qui je parle.

Voilà, MESSIEURS, toute notre cause. La Loi est pour moi : la possession n'est pas pour eux : quand la possession seroit pour eux, elle ne seroit pas considérable puisqu'elle est contre la Loi, puisqu'elle est contre l'esprit de l'Eglise, puisqu'elle est contre la disposition & des Conciles, & de nos Ordonnances.

L'usage qui est contraire à la Loi, dit Dion Chrysostome, ne peut être considéré que comme un rebelle & un tyran. Il possède un empire qui ne lui appartient pas ; il est toujours en danger de le perdre ; il faut qu'il soit environné de gardes de toute part ; il faut que ses places soient toutes munies : Car si la Loi, qui en est la Reine naturelle, qui observe toutes les avenues, qui compte tous les momens, qui regarde avec douleur & avec impatience le sceptre qui lui a été arraché, le trône qu'elle a été contrainte d'abandonner, trouve le moindre jour, le moindre vuide, la moindre brèche, le moindre poste sans défense, elle s'en saisit aussitôt ; c'est assez pour elle, la moindre ouverture lui suffit ; c'est un soleil parmi les nuages ; elle perce, elle écarte, elle dissipe tout ce qui s'oppose à son rétablissement : elle reprend non pas sa première

re majesté & sa premiere force qui ne l'abandonnent jamais; mais son autorité, qui n'est pas toujours également reconnuë, & sa lumiere, qui est quelquefois obscurcie. C'est à dire, MESSIEURS, que pour peu qu'une possession soit douteuse, pour peu qu'elle ait esté interrompuë par des actes contraires, on juge toujours en faveur de la liberté & du droit commun.

Mais quand je fais reflexion sur l'opposition & l'antipathie qu'il y a entre les deux professions, je dis à nos parties adverses ce que le Pape Gelase au Canon 20. Cause 16. question premiere, disoit autrefois d'un moine qui se plaignoit de ce qu'on ne luy avoit pas voulu bailler un semblable emploi dans l'Eglise, *quòd defensor factus non esset*, qui est, comme j'ai dit, un emploi conforme à celui d'Oeconome.

Omnimoda est illius habitus, & istius officij diversitas. Illic enim quies, oratio; At hinc causarum cognitio, conventiones, actus, publica litigia.

Il semble, MESSIEURS, que ce Canon ait esté fait pour nostre cause. La difference est toute entiere entre la Dignité d'Ecolastre, & la qualité d'Oeconome. *Illic enim quies, oratio.* Dans la Dignité d'Ecolastre repos & priere: Repos dans l'étude pour les Lettres humaines: Priere dans le chœur pour le service divin. Ce sont-là les deux fonctions de l'Ecolastre. *At hinc causarum cognitio, conventiones, actus, publica litigia.* Mais dans la qualité d'Oeconome il faut estre de toutes les causes, de toutes les con-

ventions, de tous les actes, & de toutes les procédures.

Ce n'est pas là l'emploi de l'Ecolastre. Son nom mesme y resiste. C'est vn nom de paix & de repos. *Scholasticus*, σχολῆ, *otium*, & pour me servir de vos termes, c'est vn nom d'oïveté. Oïveté noble & divine, qui n'est pas opposée au travail, mais à l'inquietude; qui n'est pas vn sommeil de l'ame, mais vn silence des passions; qui n'est pas vn assoupissement des sens, mais vn effet de leur obeïssance; qui n'est pas vne lethargie, mais vne extase; qui n'est pas vne cessation de mouvement, mais sa perfection; qui fait les paralytiques de la Fortune, mais qui fait aussi les Philosophes & les Sages.

C'est pourquoi les Philosophes, & generalement tous les Savans qui renonçoient à tout pour l'amour des Lettres, estoient appelez *Scholastici*, leurs meditations estoient appellées *Schola*; & tous ces Grands Hommes, & nos Ecolastres par consequent qui en ont retenu le nom, parcequ'ils font la mesme profession, n'ont jamais esté jugez propres pour la sollicitation des affaires; & parcequ'il doit y avoir dans l'Ecole vne certaine simplicité qui ne se conserve que dans l'Ecole; & parceque la maniere libre & tranquille de traiter vne question dans le cabinet ne s'accorde pas avec la maniere turbulente & empressée de solliciter des affaires.

C'est aussi la raison pour laquelle au Canon 97. du Code de l'Eglise d'Afrique, il est dit que les E-

vesques demanderont aux Empereurs le pouvoir de choisir dans leurs causes des defenseurs qui soient nourris, non pas dans l'Ecole, mais dans l'exercice, dans l'emploi, & dans l'experience des affaires, que le Concile de Sardes au Canon 13. appelle, σχολαστικοὶ ἀπὸ τῆς ἀγορᾶς. *Scholastici de foro*, *Scholastici forenses*, comme disent nos Loix, pour les distinguer des autres qui s'occupoient dans les Ecoles comme font aujourd'huy nos Ecolastres; parcequ'en vn mot, ceux qui sont propres pour les Ecoles ne sont pas propres pour les affaires: Le Palais est vn autre monde pour eux; les affaires sont des Bacchantes toujours en furie, qui déchirent tous les Orphées qui se trouvent parmi elles; les Muses sont des maistresses chastes, mais jalouses, qui veulent qu'on se donne tout à elles, & qui ne souffrent pas qu'on partage son amour.

Il est conclus à ce qu'il soit dit, s'il plaist à la Cour qu'il a esté mal, nullement, abusivement ordonné & executé; Et à l'égard de l'appel de Messieurs des Requestes du Palais, l'appellation & ce, evoker le principal, & y faisant droit, décharger l'appellant du soin des affaires temporelles & des lettres missives du Chapitre, luy faire main-levée de son temporel qui a esté saisi, avec restitution de fruits, dommages & interets, & dépens.

Arrest en Decembre 1652. par lequel l'Ecolastre fut déchargé du soin des lettres missives, & de la sollicitation des procès; & sa fonction fut limitée aux Contrac̃ts qui sont sujets au seau du Chapitre.





PLAIDOYE

POVR L'EXEMPTION D'VN MEDECIN.

Pour * * Medecin de S. Agnan intimé

*Contre les habitans du mesme lieu , appellans
d'une Sentence par laquelle ce Medecin avoit
esté déchargé de la collecte des Tailles.*

DE FOYRCROY a dit :

MESSIEURS,

M l'avouë que parmi les moiens dont les habitans de S. Agnan ont soustenu leur appel , il y en a vn, dont l'apparence est assez belle , & qui peut jeter d'abord quelque doute dans les esprits.

Ce n'est pas l'exemple du Medecin qui a souffert la nomination que les habitans avoient faite de luy pour Assesseur & Collecteur , parceque s'il l'a souffert, son action particuliere n'est pas vne loi pour les autres qui veulent se servir de leur privilege ; & s'il l'a souffert vne fois volontairement & sans se plaindre , lui-mesme n'est pas obligé de le souffrir à l'avenir.

Ce qui me fait de la peine , c'est l'exemple de l'Advocat , qui s'en est plaint , & qui a esté condamné :

damné par vostre Arrest contradictoire de faire la charge.

Si je demeure d'accord que l'emploi du Medecin n'est pas si noble que le nostre; par la consequence qu'on tire de vostre Arrest, ma partie perd sa cause: Si je dis que nostre emploi n'est pas si noble que celui du Medecin; je trahis l'honneur de ma profession. Ainsi de quelque costé que je me tourne, il semble que je sois reduit dans la necessité fascheuse, ou de perdre ma cause en mettant le Medecin au dessus de nous; ou de la faire perdre à ma partie, en soumettant le Medecin à la condamnation que vous avez renduë contre nous.

Pour me tirer de cette extremité, mon premier dessein estoit de m'oublier moi-mesme, pour ne penser qu'à la defense de ma partie, de dissimuler tous les avantages de ma profession, pour relever l'éclat de la sienne, de me dépouiller moi-mesme en sa faveur de tous les titres que les Rois & les Empereurs nous ont jamais donné, pour le rendre plus illustre en vous le représentant, non seulement orné de ses propres richesses, mais encore tout chargé de nos dépouilles.

Ces sentimens, MESSIEURS, ne vous estonnent pas, ils n'ont rien d'extraordinaire, le barreau les inspire à tous ceux qui ont l'honneur d'en approcher, & l'esprit qui y preside nous communique vne certaine chaleur, pour des gens dont

nous ne connoissons souvent que le nom, qui nous anime dans la defense de leurs interets, qui nous transforme en eux, & qui fait par vn échange merueilleux de nostre esprit avec le leur que nous cessons d'estre ce que nous sommes, pour devenir ce qu'ils sont, & que nous negligions nos propres affaires pour épouser leurs passions.

C'est ce qu'a fait Quintilien en sa declamation 268. qui a du rapport avec l'espece de nostre cause, & qui est intitulée, *Orator, Medicus, Philosophus*.

Vn pere qui avoit trois enfans, dont l'un estoit Orateur, l'autre Medecin, & le troisieme Philosophe, institué par son testament son heritier universel celui des trois dont l'art seroit jugé le plus avantageux à la Republique. Chacun des trois dispute pour l'excellence de son Art, & pretend que l'institution a esté faite en sa faveur. C'est le sujet de la Controverse.

Il n'y a personne qui ne juge que la declamation ne soit entierement à l'avantage de l'Orateur, puisque c'est vn Orateur qui l'a faite; & il n'est pas à croire que celui qui l'a composée, ait rien omis de ce qui peut servir pour élever sa condition, & abaisser celle des autres.

Et cependant, il n'en est pas ainsi. Ce n'est pas l'Orateur, c'est le Medecin, dont ce grand Homme entreprend la defense, tout ce qu'on peut dire pour le Medecin, tout ce qu'on peut dire contre l'Orateur, il le dit, & il le dit d'une maniere si pres-

fante, qu'il semble que l'Eloquence ne luy ait donné des armes que pour la combattre, & qu'il ne se serve des regles de son Art, que pour luy faire plus d'outrage, & pour luy dire des injures avec plus d'adrefle.

Mon premier deffein estoit d'imiter son exemple, & d'oster tout à ma profession, pour le donner à la condition de celuy pour qui je parle.

Mais après avoir confideré la chose de plus près, j'ai creu que le conseil de Monsieur Guymier sur la Pragmatique estoit le meilleur. Dans la Pragmatique & les Concordats, il est dit qu'en cas de concurrence entre les Arts pour la nomination des graduez, le Theologien sera preferé au Canonifte, le Canonifte au Iurifconsulte, & le Iurifconsulte au Medecin. Monsieur Guymier dit là dessus, que la preference qui est donnée aux Arts les vns sur les autres, ne doit pas empescher qu'ils ne s'entraiment mutuellement, & qu'ils ne se rendent vn honneur & vn secours reciproque.

Ainsi fans commettre les deux plus beaux Arts de la vie entre eux, la Iurisprudence & la Medecine, fans renouveler la question de la preference & de la noblesse, que nos Rois ont si nettement decidée en faveur de la Iurisprudence, j'ai, MESSIEURS, deux ou trois moiens, par lesquels il m'est aisé de répondre à l'objection qui m'a esté faite.

Premierement, je n'estime pas, sauf la reverence de la Cour, que par l'Arrest qu'on nous oppose

la Cour ait voulu faire vn reglement general contre ceux de nostre ordre, & les assujettir à la Collecte.

L'Arrest a esté donné sur les circonstances particulieres; c'estoit sans doute quelque particulier qui ne rapportoit ni licences ni matricule; qui n'avoit point esté receu au Parlement; dont l'emploi n'estoit pas justifié; qui vsurpoit le nom d'Advocat sans en avoir aucun titre, & sans en faire les fonctions.

La Cour autrement n'auroit jamais rendu vn Arrest contre vne profession qu'elle a toujours jugée digne de sa protection, de son estime, & de son amour: Et Messieurs les Gens du Roy n'auroient pas manqué en vne occasion si importante d'élever leur voix pour maintenir la justice des privileges que toutes les Loix nous attribuent.

Il est vrai que par vos Arrests de verification sur les Edits des Tailles, la noblesse de l'emploi ne suffit pas pour exempter de la Collecte, s'il n'y a quelque Office & quelque Dignité qui y soit attachée. Il est vrai que l'emploi d'un Advocat n'est point vn Office ni vne Dignité; ce n'est pas le seau du Prince, c'est le merite seul des personnes qui en fait tout le lustre: mais pour n'en rien dire davantage, & pour laisser à vos jugemens ce que la modestie me defend de publier en ma propre cause, je dis seulement qu'il est de nostre emploi à l'égard des Dignitez, comme de l'unité à l'égard des nombres:

Pour l'exemption d'un Medecin.

L'vnité n'est pas vn nombre, parcequ'il est le principe de tous les nombres : l'emploi de l'Advocat n'est pas vne Dignité, parcequ'il est le principe & le seminaire de toutes les Dignitez.

Les derniers Arrests ont déchargé les Advocats de la Collecte.

Je dis en second lieu : Encore que la condition de l'Advocat soit plus honorable que celle du Medecin, ce n'est point à dire pour cela que l'Advocat aiant esté condamné de faire la charge d'Assesseur & Collecteur, il soit juste de prononcer contre le Medecin vne pareille condamnation. La consequence n'est pas bonne, par cette raison que ce n'est pas toujours la noblesse de la condition qui decide ces sortes de differens.

Il en est en cela de la Collecte comme de la Taille. Dans la Taille, tel est exempt, qui n'est pas d'une condition si honorable que celuy qui la paie. Le moindre Officier de la Maison du Roy en est exempt, lorsque le Lieutenant General d'un Presidial est obligé de la paier, & pourtant il est certain qu'il n'y a point de comparaison à faire entre eux pour la condition; il en est ainsi de la Collecte. Un Commis établi pour la perception des droits du Roy est exempt de la Collecte; & tel y est sujet, qui est sans doute d'une condition plus honorable.

Tout cela vient de ce qu'encore que la noblesse soit vne cause d'exemption, l'exemption n'est pas toujours vn effet de la noblesse, parcequ'il y a d'autres causes que la noblesse qui la produisent. Les

causes qui produisent l'exemption des charges municipales consistent, ou dans l'impuissance qui produit vne excuse necessaire, comme sont la minorité & les maladies; ou bien dans quelque qualité considerable dans le public, laquelle produit vn privilege. Les qualitez considerables dans le public sont celles qui mettent de l'inégalité parmi les hommes, & qui font que les vns sont plus considerez par la Republique que les autres: & ces qualitez se peuvent reduire à autant de chefs qu'il y a de sortes de biens, parcequ'il n'y a que les qualitez qui sont des biens, qui rendent les hommes considerables. Il y a trois sortes de biens, le bien honorable, le bien vtile, & le bien plaissant. Voilà pourquoi l'honneur, l'vtilité, & le plaisir, sont les trois sources de tous les privileges & de toutes les exemptions que les Communautez ont jamais accordées. Les jeux & les divertissemens publics avoient leur exemption: quelle en est la cause? le plaisir que le peuple en recevoit. Les Arts, mesme les arts mechaniques, avoient leur exemption: quelle en est la cause? l'vtilité publique que le peuple en reçoit. Les Dignitez avoient leur exemption: quelle en est la cause? l'honneur qui est deü au caractere des Officiers. Nous avons des exemples de tout cela dans le Droit Romain, le Titre de *Athletis*, le Titre de *Excusationibus artificum*, & presque tous les Titres des trois derniers livres du Code ne parlent d'autre chose. Ainsi.

Pour l'exemption d'un Medecin.

toutes les exemptions du Droit Romain se rapportoient ou à l'honneur, ou à l'vtilité, ou au plaisir.

Comme nos Rois, qui sont les fils aînez de l'Eglise, ont retranché tous les spectacles & les divertissemens publics, que le Christianisme a toujours eu en horreur; le seul plaisir du peuple n'est plus parmi nous vne cause d'exemption; & des trois causes qui avoient lieu dans l'Empire Romain, nous n'en reconnoissons que deux, l'honneur & l'vtilité publique.

Pour l'honneur, vous n'avez pas voulu que toutes les conditions qui sont honorables exemptassent les personnes qui en font profession; mais par vos Arrests de verification je suis obligé de reconnoître ce que j'ai dit d'abord, qu'à l'égard de la Collette vous avez restreint le privilege aux emplois qui ont vn Titre formé, vn corps d'Office, & quelque Dignité qui leur est attachée.

Si je defendois mon Medecin par ce principe, peut-estre qu'il y auroit de la difficulté; ce n'est point là dessus que je fonde son privilege: Je fais bien que l'emploi du Medecin n'est pas vn Office ni vne Dignité. J'ai recours à la seconde cause des exemptions, qui est l'vtilité publique, & je dis que l'emploi du Medecin est vn emploi si vtile & si necessaire au public, que par la consideration de sa necessité il est digne de tous les honneurs & de tous les privileges qui sont attribuez aux Dignitez.

Voilà pourquoi il est dit dans l'Ecclesiastique qu'il faut honorer le Medecin , parceque Dieu l'a créé pour nostre necessité. Ce passage est commun, mais il est de l'Ecriture , il est naturel en la cause, & on y a fait vne remarque assez particuliere.

Il n'y a que trois sortes de personnes que l'Ecriture Sainte nous commande nommément d'honorer ; nos peres , nos Rois , & nos Medecins. *Honora patrem*, c'est vn des dix Commandemens : *Regem honorificate* ; c'est au chapitre 2. de la premiere Epistre de S. Pierre : *Honora Medicum* ; c'est le passage de l'Ecclesiastique. Il faut honorer les peres , parcequ'ils sont les auteurs de la vie : il faut honorer les Rois , & les Medecins , parcequ'ils en sont les conservateurs. La vie a deux sortes d'ennemis , les hommes & les maladies : les Rois la protegent contre les hommes , & par les armes contre les étrangers , & par la Iustice entre leurs sujets : les Medecins la defendent contre les maladies , & par le fer contre les plaies , & par les remedes contre les autres maux ; & les remedes des Medecins ont ce rapport avec la Iustice des Rois , que comme la Iustice est necessaire pour remettre les choses dans l'égalité , les remedes sont necessaires pour rétablir l'égalité dans les humeurs ; & la Iustice n'est rien que la santé de l'ame , & la santé n'est rien que la juste proportion des qualitez qui composent le temperament du corps.

Eustrathe, le plus celebre des Commentateurs
Grecs

Grecs sur la Morale d'Aristote , dit que l'ame n'a point de vertu , qui n'ait son rapport à quelque qualité du corps. La prudence se rapporte à la vivacité des sens, la force de l'esprit à celle du corps, la temperance à la beauté, & la justice à la santé. Desorte que je puis dire, que le Medecin est vn Magistrat naturel, qui exerce vne jurisdiction interieure dans le corps humain entre les elemens dont il est composé: Il oste aux vns les degrez qu'ils ont de trop, il rend aux autres les degrez qui leur manquent; & en faisant ainsi justice aux vns & aux autres, il entretient parmi eux cette belle vnion qui fait toute la douceur & tout le plaisir de la vie.

Il y a des conditions plus éclatantes, plus nobles & plus illustres : il n'en est point de plus necessaire ni de plus vniverselle que celle des Medecins. Il n'est ni condition, ni âge, ni sexe qui n'en ait besoin; & ceux-là mesmes qui declament contre eux, changent bien-tost leurs invectives en eloges, quand ils sont attaquez de la moindre indisposition.

C'est la raison pour laquelle le Iurifconsulte a dit, que de tous ceux qui peuvent agir extraordinairement pour leur salaire & leur recompense, il n'en est point dont l'action soit plus juste que celle du Medecin. En la Loy premiere de *extraordinariis cognitionibus*; au Digeste, *Medicorum quoque eadem causa est quæ professorum, nisi quòd justior; cùm hi sa-*

luti hominum, illi studiorum curam agant, & ideo his quoque extraordinem ius dici debet.

Et certainement, comme de tous les presens du Ciel il n'en est point de plus grand ni de plus beau que la santé; de tous les Arts il n'en est point de plus nécessaire ni de plus agreable que celuy qui la donne & qui la conserve.

Les Medecins ont autant de force contre les maux qu'ils ont de tendresse pour les malades, & on trouve dans leurs conseils bien-faisans vn secours divin, que ni les grandeurs ni les richesses ne peuvent donner.

On considere avec raison ces grands Hommes dont l'eloquence defend la fortune, & les biens des particuliers : mais s'il est glorieux d'arracher vne terre à vn injuste ysurpateur, combien y a-t-il plus de gloire de chasser la maladie d'un corps, & d'empêcher la mort d'y entrer?

La Medecine est vn Art qui decouvre dans l'homme ce que l'homme mesme ne connoist pas : elle penetre dans l'avenir; & il s'est trouvé des peuples qui ont attribué à sortilege ou à prophetie, ce qui n'estoit qu'un effet de son raisonnement ordinaire.

Il est nécessaire qu'il y ait des Medecins, mais il n'est pas moins nécessaire que ces Medecins s'appliquent sans cesse à l'estude ou à la pratique de leur Art; parcequ'on ne sauroit trop se preparer quand on a à disputer pour la vie contre la mort.

Voilà pourquoi il est de la prudence des Magi-

Arats de ne point souffrir, que leur estade soit interrompuë par d'autres soins, afin qu'ils se donnent entierement à vn Art, qu'on ne peut trop savoir, puisque les moindres fautes qu'on y fait sont des homicides.

C'est la raison du privilege que le Droit Romain leur attribué, en la Loy premiere, *de excusationibus*, au Code : *Otium est illis accommodandum, quo magis cupiant & ipsi peritiores fieri.* & dans Cassiodore : *Nemo justius assidue legit quàm qui de humanâ salute tractaturus est.*

Je sai bien que la disposition des Loix est particuliere pour les peuples qui leur sont sujets ; & que nous ne recevons pas en France les privileges du Droit Romain : mais je sai bien aussi que quand ces privileges sont fondez sur vne bonne raison, la raison ne perd point sa force pour changer de pais ; elle est aussi bonne en vn Estat qu'en vn autre ; Et à moins de dire que les Romains estoient plus raisonnables que nous, la raison, dont ils se sont servis, est vne regle pour nous aussi-bien que pour eux.

Et c'est le sujet pour lequel quand vous avez jugé contre la disposition de Droit que les Medecins estoient sujets à la Taille, vous avez toujors confirmé les abonnemens particuliers que les habitans avoient fait avec eux : & quand il n'y avoit point d'abonnement, pour peu qu'ils eussent rendu de service à la Communauté, vous avez reduit d'offi-

ce & fixé leur taxe à des sommes si modiques d'un écu & de quatre francs, que cela peut passer pour vne espece d'exemption.

Les exemples qui sont dans nos livres sont communs. Monsieur le Bret en rapporte deux Arrests; l'un, par lequel les habitans de Beaumont furent condamnez d'executer la promesse par laquelle ils avoient promis à leur Medecin de ne le point imposer à plus de dix écus. Par l'autre Arrest, vn autre Medecin aiant esté imposé, il fut dit qu'il demeureroit compris au Roolle; mais eu égard à ses services, la Cour fit defenses aux habitans de l'imposer à plus haut de soixante sols. Et Monsieur le Bret dans son plaidoyé, qui est l'action vingt-deuxième, dit, Que les Medecins ne jouissent d'aucune exemption, sinon de quelques Charges personnelles, comme de l'Assiete & Collecte des Tailles. La raison en est bien evidente: car si on leur fait grace souvent pour l'imposition, il est certain qu'on doit bien plutôt les décharger de la Collecte, par ce principe qui est suivi d'un usage inviolable, que non seulement ceux qui sont exempts de la Taille, mais ceux qui meritent par leurs services quelque faveur particuliere pour la reduction de leur taxe, doivent estre exempts à plus forte raison de l'Assiete & de la Collecte.

Si cela est vrai dans le general à l'égard de tous les Medecins, il y a encore du particulier qui rend la cause de celuy pour qui je suis indubitable, puis-

qu'il m'est tres-aisé de vous faire voir qu'il possede avec avantage toutes les qualitez, qui ont jamais esté requises dans les Medecins pour jouir de leurs privileges.

Je remarque en Droit quatre conditions, sans lesquelles le privilege ni des Medecins ni de ceux qui font profession des autres Arts liberaux n'avoit point de lieu.

La premiere condition estoit la pratique & l'exercice actuel: Il n'y avoit que les Medecins, que la Loi appelle *ἐκδοεῦται circuitores*, qui vont & viennent par la ville, qui jouissoient du privilege. En la Loi sixième au Digeste, *de excusationibus*.

Ce n'est pas assez d'une science oisive & inutile; ce n'est pas assez d'une étude de cabinet; ce n'est pas assez de connoître Hippocrate & Galien: il faut connoître les malades, il faut raisonner sur les accidens nouveaux qui surviennent tous les jours, il faut appliquer ce qu'on fait à ce qu'on voit, & que le public goust le fruit des études particulieres.

Monsieur Cujas dit sur cette Loi, que ces Medecins delicats & sedentaires, qui ne sortent point de leurs maisons, se contentent de nourrir leur esprit sans se mettre en peine de guerir les corps. Ils vivent doucement à l'ombre de leurs Livres, lorsque les autres courent de maison en maison parmi les fievres les plus ardentes & les plus contagieuses: mais aussi le public en fait bien faire la difference; il ne donne point d'exemption, que la

Loi appelle vn repos, *requiem à muneribus*, à ceux qui le savent prendre d'eux-mesmes; & il ne le donne qu'aux autres, qui sont continuellement dans l'exercice & dans le travail.

Ma Partie, MESSIEURS, est de ce nombre. Car outre qu'il paroist par les Lettres, que j'ai communiquées, qu'il a esté receu Docteur à Montpellier, c'est à dire, en vne Faculté assez celebre pour donner des premiers Medecins à nos Rois, & assez savante pour donner de la jalousie aux Ecoles de Paris; je justifie encore le service qu'il rend au public dans la ville de S. Agnan, & par les attestations des Administrateurs de l'Hostel Dieu qui sont personnes publiques, & par le certificat de plusieurs particuliers, qui declarent qu'ils sont obligez de leur santé aux assistances gratuites qu'il leur a rendues.

La seconde condition estoit, que le Medecin pour jouir du privilege, exerçast ou dans sa patrie, ou dans Rome, qui estoit la patrie commune de tous les hommes: S'il exerçoit ailleurs, le privilege n'avoit point de lieu. Le §. *Item Romæ* aux Institutes, *de excusationibus tutorum*, y est formel. Non seulement ma Partie est de la ville de S. Agnan où il exerce, mais encore il est fils de Maistre; & il ne fait que suivre l'exemple de son pere, qui a servi la ville de S. Agnan en la mesme qualité de Medecin durant toute sa vie.

La troisieme condition estoit, que celuy qui

Pour l'exemption d'un Medecin.

veut jouir de l'exemption fust du nombre qui estoit reglé pour les villes selon qu'elles estoient plus grandes ou plus petites : Dix Medecins dans les grandes villes , sept dans les mediocres , & cinq dans les plus petites. Les habitans de S. Agnan ne peuvent pas se plaindre à cet égard, parcequ'il n'y a que deux Medecins dans toute la ville.

La derniere condition estoit , que le Medecin fust receu & approuvé par l'ordre des Decurions. C'est la disposition de la Loi *si duas* au Digeste de *excusationibus* , qui contient vn Rescrit de l'Empereur Antonin pour les villes d'Asie, qui est devenu depuis vne Loi generale pour toutes les autres. Dans l'espece particuliere j'ai deux Actes d'assemblée, l'un de 1640. au profit du pere de ma partie; par lequel à cause de ses services les habitans pour toute taille l'ont taxé à vne somme de xx. livres par chacunan, & l'ont déclaré exempt de toute Charge publique. Le second Acte d'assemblée est du 24. Octobre 1649. au profit de ma Partie ; par lequel en consideration de ses services les habitans luy continuent les mesmes privileges qu'ils avoient accordez à son pere. Or il est certain qu'encore que ces abonnemens particuliers ne soient point obligatoires ordinairement, parcequ'il n'appartient qu'à l'autorité Royale de faire des exempts & des privilegiez; neantmoins vous les avez perpetuellement confirmez par vos Arrests à l'égard des Medecins. J'en ai déjà rapporté les Arrests qui sont dans Monsieur le Bret.

Il y en a dans le Droit vn texte precis au Titre de *Decretis decurionum super immunitate quibusdam concedendâ*. C'est vne maxime que les Communautez par leur consentement ne peuvent pas faire des privilegiez. *De immunitate nemini concedendâ* ; mais cette maxime reçoit son exception à l'égard des Medecins. *Exceptis qui liberalium studiorum Antistites sunt, & qui medendi curâ funguntur, decurionum decreto immunitas nemini tribui debet.*

De plus il y a, ce semble, du peril qu'une mesme personne soit Medecin & Collecteur. Car s'il est vrai que l'amitié, que nous auons pour le Medecin qui nous traite, contribuë beaucoup à nostre guerison ; si le premier de tous les remedes est la confiance entiere que nous auons en luy, si bien que tout nostre plaisir dans nostre mal soit de le voir auprès de nous : tout le contraire peut arriver si vn Medecin est Collecteur. Quand il entrera dans vne maison, son arrivée, au lieu de consoler le malade, le pourra troubler, dans le doute raisonnable, s'il vient comme ami, ou comme ennemi ; pour luy rendre la santé, ou pour le dépouiller de ses biens ; pour le guerir, ou pour l'exécuter.

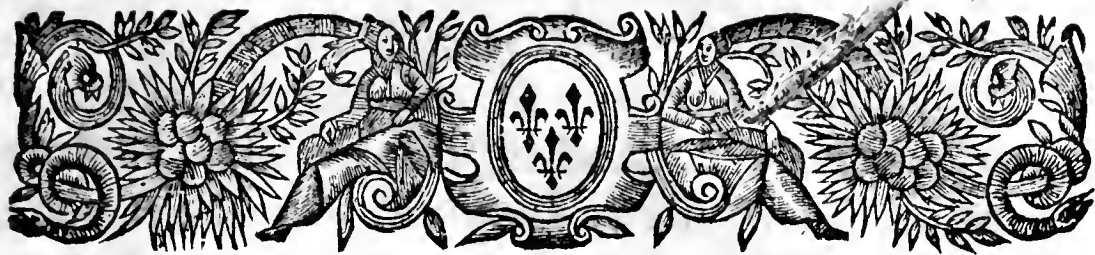
Et puis, quand il jureroit mille fois qu'il vient seulement pour le secourir, il ne pourra pas empêcher que le malade en le voiant ne voie d'une mesme œillade & son Medecin & vn Collecteur : Et comme nous auons l'apprehension plus vive pour ce qui peut nous blesser, que pour ce qui peut nous.

nous servir; la qualité qu'il craindra luy fera oublier celle dont il a besoin; il laissera le Medecin pour ne penser qu'au Collecteur; sa veuë rappellera dans son imagination toutes ces especes fâcheuses & importunes de roolles, de tailles, de taillon, de subsistance, de quartier d'hiver, de Receveur de tailles, de Sergens, de contraintes solidaires. Ouy, MESSIEURS, l'image seule de la taille peut donner le frisson à vn pauvre homme, & redoubler sa fièvre.

Ainsi, MESSIEURS, & dans le fait & dans le droit, je ne voi pas qu'on puisse donner atteinte à la Sentence, qui a confirmé le privilege de ma Partie.

*Arrest de la Cour des Aides du 1657. par lequel
elle mit sur l'appel les parties hors de Cour & de procès.*





PLAIDOYE' DE M. BILLARD

ADVOCAT EN PARLEMENT, .

Sur la question, sçavoir

Si dans la Coustume de Sens, dans l'estendue de laquelle les parties sont demeurantes, les heritages dont est question sont scituez, la fille descendant d'un masle, & representant son pere, doit estre admise au partage des fiefs & biens nobles en succession collaterale avec son Oncle, qui se pretend par le deceds de son pere plus proche en degré.

BILLARD le ieune pour l'appellante, a dit, Que l'appel interietté par sa partie, n'est que d'un appointement au Conseil, interuenue sur l'appel de sa partie aduerse, d'une Sentence renduë par le Bailly de Tonnerre, par lequel adiugeant les fins & conclusions à sa partie, il auroit ordonné que l'intimé feroit part de l'acquisition par luy faite des heritages nobles & feodaux, acquis & reti-

A

rez par la voye du retrait demy-denier de la veufue de Pierre Branche son frere, en le remboursant de moitié du fort principal, frais & loyaux cousts de l'acquisition qu'il en a faite.

Qu'il pretendoit que les Presidiaux de Sens dans vne question prompte & sommaire, à l'exemple de leur inferieur, ont deub faire droict aux parties sur le champ, & confirmer en l'Audience la Sentence du Bailly de Tonnerre. Au fonds, l'euenement de la cause dépend en vn mot de la question de sçauoir, Si dans la Coustume de Sens, dans l'estenduë de laquelle les parties sont demeurâtes, & les heritages dont est question sont situez, la fille descendant d'un male, & representant son pere, doit estre admise au partage des fiefs & biens nobles en succession collaterale avec son oncle, qui se pretend par le deceds de son pere, plus proche en degré. Que cette question luy donne sujet de renouveler cette grande & importante contestation agitée avec tant de vigueur & de contention en l'année 1625. sur les articles 250. 320. & 322. de nostre Coustume, au procez d'entre les nommez Nocault & Beroüil, pour la decision plus exacte & plus exemplaire de laquelle, comme on ne le peut pas faire avec trop de circonspection & d'exactitude, sur les poincts & sur les questions de Coustume, qui doiuent faire maxime, & seruir de regle à l'aduénir, ayant ordonné vne Enqueste par turbes sur l'execution

& l'usage de cet article, les esprits s'estant trou-
uez diuisez au Chastelet, & les sentimens dif-
ferents, non seulement sur l'usage sur lequel
l'on n'auoit aucuns exemples, ny preiugez as-
seurez, mais encore sur la question particulie-
re; les parties contraires & opposées se seroient
tellement eschauffées, que soit par l'inclination
& l'attachement que les vns & les autres auoient
pour leurs opinions & leurs sentimens, ou bien
mesme suiuant l'histoire du Barreau, les vns &
les autres suiuan l'ordre de la Cour, auroient si
amplement escrit, & traité si parfaitement la
matiere, qu'il est difficile d'y adiouster plus de
lumieres & de suffisance; & enfin la Cour dans
vne connoissance de cause tres-exacte, & toute
entiere, auroit iugé & prononcé en faueur de
la Niepce, qui est la cause qu'il soustient à pre-
sent, contre la Sentence des Requestes du Pa-
lais, qui auoit expliqué la disposition des arti-
cles en faueur de l'Oncle, en consequence du-
quel Arrest, tout le monde a esté tellement
persuadé de la iustice de sa decision, que le Bar-
reau rendra tesmoignage qu'elle a passé pour
maxime, soit dans les Consultations, soit dans
les arbitrages qui ont passé par les mains de ses
Confreres.

Sur ce fondement, la Cour doit receuoir vne
impression d'autant plus fauorable de la bonté
& de la iustice de sa cause, que la Coustume de
Sens en laquelle la question est agitée, est en ce

poinct dans vne tres-entiere & parfaite conformité avec la nostre, mais auparauant que d'en venir à cette discussion & demonstration, il importe d'expliquer & d'establiir à la Cour le faict en tres-peu de paroles.

Il est constant entre les parties, que defunct Pierre Branche, ayeul des parties, laissa pour heritiers trois fils, & quelques filles, lesquels apres son deceds ayans trouué dans la succession le fief & seigneurie de Poilly, Robert Branche pere de sa partie, en qualité d'aîné, eut les aduantages portez par la Coustume, le reste du fief fut diuisé entre Pierre, Daud, & Charles Branche; Robert Branche estant decedé sans enfans, laissa pour heritiers Daud Branche son frere, & Damoiselle Nicolle Brâche, fille de son frere aîné : dans le cours de son mariage, Pierre Branche auoit acquis la part & portiõ écheuë à Charlotte Branche en la terre de Poilly, ma partie heritiere pour moitié fit assigner par deuant le Bailly de Tônerre Damoiselle Françoisse de Gerge sa veufue, pour luy delaisser par la voye du retrait de mydenier cette portion de la terre & seigneurie de Poilly, pource qui lui en pouuoit appartenir, acquise par defunct Pierre Branche de Charlotte sa soeur, aux offres de lui donner le prix, & satisfaire à la Coustume. Sur cette assignation Françoisse de Gerge ayant déclaré qu'elle auoit vendu à Daud Branche ce qui luy appartenoit en la terre de Poilly, le Iuge ordonne, avant que prononcer sur le retrait, qu'il seroit mis en cause, & à cet

5
effect qu'il seroit appellé pour voir dire s'il auoit quelques moyens d'empescher que la portion de Seigneurie appartenant à la veufue, à cause de l'acquisition faite pendant la communauté, ne fust adiugé à sa partie par droict de retraict de my-denier introduit par la Coustume.

En consequence de ce Iugement, la partie ayant fait assigner l'intimé, il constitua Procureur, & soustint ma partie non receuable, parce qu'estant fille, elle estoit incapable de succeder avec luy aux fiefs & biens nobles en collaterale, aux termes de l'article 202. de la Coustume de Sens, sur laquelle contestation, la cause portée en l'Audience, le Iuge par sa Sentence auroit ordonné, que l'intimé communiqueroit la part & portion des biens feodaux par luy retirez de la veufue de Pierre Branche, & qui luy estoient conquests, en remboursant par ma partie la moitié du sort principal, frais & loyaux cousts, que Daud Branche auoit remboursé à la veufue de Pierre Branche, en rendant par luy les fruits perceus depuis le deceds de Pierre Branche. De cette Sentence Daud Branche, mary de l'intimée a interieté appel, l'a releué pardeuant le Bailly de son Iuge superieur. Sur cet appel, la cause ayant esté plaidée, mais comme s'il auoit esté moins esclairé & moins intelligent, soit dans l'esprit particulier de sa Coustume, soit dans les decisions notoires & publiques de vos Arrests, que son Inferieur, au lieu

de surmonter sur le champ la difficulté formée sur ce différent, il auroit appointé les parties au Conseil. C'est le suiet de son appel, auquel il pretend qu'il y a lieu, en infirmant la Sentence, d'ordonner que celle du premier Juge qui a jugé sa partie capable de succeder à cette portion du fief contentieux, par concurrence avec l'intimé son oncle, doit avoir son execution toute entiere.

Pour cela qu'il y auoit deux choses à establir en tres-peu de paroles, qui composeront les deux parties de ma cause. La premiere, que par l'effect & le droit de la representation fauorablement introduite dans la Coustume de Sens, sa partie, quoy que fille, est dans la capacité toute entiere de succeder aux fiefs en collaterale avec son defunct Oncle.

Et la 2. Que le contract frauduleux & collusoire fait par l'intimé avec la veufue de defunct Pierre Branche, ne l'exclud pas de partager les biens nobles qui luy estoient acquests, en contribuant pour moitié, comme elle a tousiours offert de faire, au remboursement du prix qui en a esté payé à cette veufue.

Quant au premier poinct, il ne s'arrestera pas à fouiller dans la source & l'origine des fiefs; pour dire que c'est vne inuention des Nations Barbares; qu'ils ont pris naissance dans le desordre des guerres. Que leur establissement est contre le droit commun & naturel qui n'ont

introduit aucune difference entre les biens. L'on peut dire mesme contre les principes de la vraye politique & de la morale, en ce qu'ils communiquent la noblesse & la superiorité aux choses insensibles & inanimées, laquelle n'est deuë naturellement, & laquelle iusques au temps de ces barbares n'a esté donnée qu'à la vertu & au merite des personnes.

Mais pour m'approcher de plus près du veritable suiet de ma cause, bien qu'il soit vray que par le droict des douze Tables, par le droict Ciuil, & par l'Edict du Preteur, la representation dans les successions n'ait esté receuë qu'en ligne directe; que les filles dans les commencemens ne iouïssent pas mesmes d'un benefice si naturel, tel qu'est celuy de succeder par vn enfant aux droits & aux prerogatiues de son pere; que dans la suite des temps elles n'en ayent esté rendues susceptibles qu'avec inégalité par les Empereurs Valentin, Theodole & Arcade, en perte d'une partie de leur portion legitime en la succession escheuë *cum diminutione tertiæ partis*, en la loy *si defunctus de suis & legitimis*.

Il faut neantmoins aduouër, que l'Empereur a heureusement & avec beaucoup de iustice, en la Nouvelle 118. corrigé l'inégale disposition de ce droict, & confirmé la representation en ligne directe, sans exception, sans difference du degré, ny du sexe, mais mesmes icelle introduite en ligne collaterale, iusques aux enfans

des freres, tant à l'égard des masles, que des filles, *tamquam ex hæreditate percipere portionem, quam pater ipsius accepisset, si superstes fuisset*, rendant en ce point sa constitution plus iuste & plus favorable, qu'il l'a renduë plus conforme aux principes & aux vœux de la nature.

Mais si Iustinien en a fait la loy, a erigé l'usage de la representation en constitution generale & vniuerselle, il n'a pas esté le premier qui en a reconnu la iustice & l'extreme equité; Chose estrange! les hommes l'ont pratiqué par inclination, par vertu, & par les seuls mouuemens du sang & de la Nature. Il se void dans l'Ecriture, non seulement qu'Abraham reçoit Loth son Nepueu au partage des biens, mais mesmes qu'il l'appelle son frere, *Frater enim meus est*, tant l'impression de la iustice de la representation en la personne de l'enfant, au lieu de son pere, estoit viue dans l'esprit de ce grand homme. C'est dans ce sentiment qu'est entré Apolon. Rhod. quand il dit, que les enfans de Medée sœur de Calciope estoient ses freres, *Medea filios Calciope sororis suæ sibi esse fratres*: Que Leucothée au rapport de Paterculus, esleua Palemon son Nepueu, comme ses enfans propres, & le cherit aussi tendrement, que son defunct pere, duquel elle voyoit l'image & la vertu dans sa personne. Nous auons encore vn exemple singulier de representation par vœu & par inclination dans Tacite, où parlant de Tybere, il rapporte

rapporté que le Senat eut en estimation le conseil qu'il auoit donné à vn Oncle, d'aimer avec la mesme affection les enfans de son frere, sans distinction du sexe, qu'il auoit chery son pere : *hos orbatos parente, Patres Conscripti, tradidi patruo precatusque sum eos non minus foueret quam patrem eorum & proprium sanguinem*, la representation en ligne collaterale iusques aux enfans des freres, a mesme esté introduite & pratiquée dans les Fiefs, au 2. Liure de *feudis* titre II.

Monsieur Cujas, Maistre Charles du Molin, pleins de l'esprit de cette équité naturelle, & du Droit Romain, & la meilleure partie des Docteurs, n'ont point fait de difficulté de souscrire à cette disposition iuste & fauorable, ce qui luy donne sujet de s'estonner du recit fait par Sigebert dans sa Cronique, que dans vne assemblée, & dans vne Diette d'Allemagne conuquée sous l'Empereur Othon II. cette question de representation en collaterale fut trouuée si douteuse, si obscure, & si diuisée, par la difference & la diuersité des opinions, que la décision en fut laissée au hazard du duel, par l'euénement duquel le destin & le sort des armes fauorisa la iustice de ce droit; celui qui combatit pour la representation en demeura vainqueur, & par ce moyen elle fut introduite en faueur des Neveux en Allemagne.

Ces premieres impressions generales, quel'on doit auoir de la representation en collaterale,

ainsi établies dans le particulier, il demeure d'accord de la disposition de la Coustume de Sens, en l'article deux cens deux, que tout de mesme que dans la nostre, il y est dit, qu'en ligne collaterale les filles ne succedent point aux fiefs, quand il y a heritiers males aussi prochains qu'elle, & que l'intimé est plus proche de defunt Pierre Branche que l'apellante.

Mais pour y satisfaire en peu de paroles, la premiere reflexion qu'il faut faire en la cause, est que dans la Coustume de Sens les filles ne sont point excluses, ny reputées incapables de la possession des fiefs. Ceux qui ont trauaillé à la redaction de cette Coustume, se sont estudiez particulierement de n'establir aucune difference entre les choses & les personnes.

Il n'y a point de disposition particuliere pour les Ecclesiastiques, d'autre pour les Nobles, où les personnes du Tiers-Estat, les vns & les autres, les males & les filles ont la capacité personnelle, pour la possession des biens, elle ne fait que quelques differences & diuersité entre les filles & les biens en roture, qui ne sont que des qualitez feintes & ciuiles, & lesquelles regardent plustost la maniere de les posseder, que la qualité personnelle du possesseur pour cela dans la ligne directe; dans la collaterale, les Filles succedent aux fiefs en ligne directe, mesme avec les males, l'aîné desquelles n'a que le preciput par dessus elles; En collaterale, quand il n'y a

point de masses plus proches qui l'excluent, ou quand elles sont au degré de représentation; d'où vient que la disposition de cet article 202. n'est pas vne incapacité & vne inhabilité personnelle qu'elle constituë en la personne, mais seulement vn simple droict de preference. en faueur du masse, *simplicem prælationem masculi per concursum*, doncques il n'y a point d'inhabilité dans le sexe pour succeder aux fiefs.

A ce principe commun à nostre Coustume & à celle de Sens, il en faut adiouster vn autre, que par l'article 96. la représentation est establie dans la Coustume de Sens, de mesme qu'en celle de Paris, soit en directe, soit en collaterale, &c. Sur ces deux principes que la reduction & l'establissement de sa cause, sont bien aisez à faire; pour cela deux choses sont tres-constantes dans la Coustume de Sens, l'vne, que le mort y saisit le vif, tant en ligne directe, qu'en collaterale, en l'article 81. la représentation en collaterale y a lieu, iusques aux enfans des freres, que sa partie est dans la représentation, comme estant issuë du frere du defunct *de cuius bonis agitur*. Or elle n'est point incapable ny excluse dans la Coustume de la possession des fiefs, par consequent comme représentant son pere par le fait & le droict de la représentation, elle doit estre admise au partage du fief dont est question.

La représentation est vne fiction ingenieusement inuentée, vn moyen Ciuil introduit con-

tre la rigueur de la loy Ciuile, mesme pour faire que les enfans, lesquels de leur chef estoient exclus de la succession de leurs peres, ou de leurs oncles, y soient admis du chef de leur pere, avec tous ses droits & ses aduantages, C'est ainsi que l'a expliqué Iustinian qui en a esté l'auteur dans la collaterale, *in proprij parentis locum succedere ac tantam ex hereditate percipere portionem, quantam pater accepisset si superstes fuisset*: elle a l'effect & la vertu de tirer les enfans du degré inferieur, où le deceds de leur pere les auoit esloignez pour les establir en son lieu, & comme les enfans n'y viennent pas de leur chef, *non iure suo, sed iure patris*, ainsi qu'il est dit en la loy *hac hereditas de suis & legitimis hered.* au Digeste. Il importe ou la representation seroit imparfaite, qu'ils y prennent les aduantages du pere, & iouyssent absolument de tous ses droicts. C'est ainsi qu'en a parlé Maistre René Chopin sur nostre Coustume liure 2. titre 5. num. 5. *plus nec minus iuris habet representans quam representatus; paterni enim gradus representationem cum sua causa omni & conditione accipi oportet, tam sexus quam gradus.* Ce qui a fait tenir cette maxime constante & indubitable en fait de representation, que *in representatione habetur ratio sexus personæ representatæ non personæ representantis.*

Ceux qui ont trauaillé à la reformation de la Coustume de Sens, ont laissé des marques sensibles & tres-assurées qu'ils estoient dans ce sentiment, parce qu'en cet article 96. apres auoir dit,

que cette representation auoit lieu en collatérale, iusques aux enfans des freres & sœurs inclusiuement, suiuant la disposition de la loy escrite, ils adioustent, & s'il y a enfans masles representans leur mere, laquelle viuant ne prendroit aucune chose és fiefs, en ce cas les enfans qui la représenteront, ne prendront aucune chose esdits fiefs.

Pourquoy est ce qu'il est dit, que si la mere ne prend aucune chose aux fiefs, les enfans ne les partageront pas? n'est-ce pas parce que tout l'effect de la representation consistant en ce seul poinct de substituer le representant en la place de la personne représentée, elle ne peut luy communiquer que les mesmes aduantages? C'est ce quia esté parfaitement exprimé par M. Cujas sur le Liure 2. de feudistit. 11. *Ius etenim representationis hanc tantam vim habere, ut eo iure fretus remotior cum proximiori in successione concurrat, non etiam ut proximiorum prorsus excludat.* La representation ne confere rien au delà des droits residens en la personne représentée, mais elle transmet aussi avec la mesme plenitude tous les droicts qui pourroient luy appartenir. Doncques, comme le pere de sa partie auroit eu part incontestablement ausdits fiefs, aussi ne peut-on pas douter que sa fille le représenter, elle n'y doie trouuer le mesme aduantage. Mais dans les termes de cet article 96. de la mesme Coustume, & s'il y a enfans masles representans leur mere, laquelle viuant

ne prendroit aucune chose aux fiefs, en ce cas les enfans n'y prendront aucune chose dans lesdits fiefs, se trouue vn moyen inuincible pour sa cause.

Car si les enfans de la femme ne sont point appelez au partage des fiefs, parce qu'elle mesme se trouue dans l'exclusion de la Coustume, doncques par vn argument à sens contraire, *quod in iure validissimum est*, si le pere représenté estoit dans la capacité de succeder aux fiefs, sa fille qui le représente dans l'esprit de cette Coustume, y doit prendre part. En effect, si la masculinité du représentant est infructueuse, à cause de la personne représentée, qui est dans l'incapacité, il faut que la qualité de fille en la personne representante le masle, luy soit preiudiciable, par la seule consideration de son sexe, mais n'est il pas bien plus raisonnable que tout de mesme que le sexe est puny en la personne du fils, soit d'une fille, quoy que masle, la masculinité du pere soit houorée en la personne de la fille du masle?

Cette raison peut estre appuyée d'une raison bien familiere dans la Iurisprudence Romaine, resultante du droit d'agnation. Car tout ainsi que l'agnation n'est point deferé du masle descendant de la fille, aussi la fille issuë du masle n'en est-elle pas priuée ny excluse, *de leg. agnat. success.* aux Institutes; parce que l'un & l'autre par l'effect de la representation contractent le defect, ou reçoient la prerogative, es personnes desquelles

ils sont issus Mais il y a encores d'autant plus de sujet d'en establir & d'en faire valoir la disposition dans l'espece de la representation, que c'est du chef de la personne représentée, que la fille reçoit cet avantage de participer aux fiefs avec son oncle.

Tout ce que nous avons de Docteurs qui ont observé la question, ont donné dans ce sentiment. M. Guy Coquille sur Neuers, tranche nettement, que la fille reçoit en sa personne tout le privilege de son pere, M. René Chopin sur la nostre, M. Tiraqueau au titre de *iure primog. quest. 14. Neptis ex fratre succedit per representationem patris qui succederet.*

Il ne me reste, MESSIEURS, pour satisfaire entierement à ma cause, que de répondre à deux objections qui m'ont esté faites au Parquet : l'une, que l'article 202. de la Coustume de Sens est vne exception de l'article 96. qui a introduit la representation en ligne collaterale. Et l'autre, que la representation ne doit estre expliquée que pour la succession des biens en roture, ou en tout cas, qu'il ne peut estre entendu qu'à l'esgard des masses, representans les masses.

Mais ces objections, MESSIEURS, dans lesquelles l'intimé est obligé de faire consister toute la force de sa defense, bien considerées, ne sont que pures caillations : parce qu'à l'esgard de la premiere, la réponse est premierement, que la Coustume ne dit pas que cet article qui exclud

les filles en pareil degré du partage des fiefs, soit l'exception du 95. & partant nous ne pouuons pas faire avec iustice & avec fondement. En second lieu, la proposition ne peut pas estre vraye, par cette raison que l'article 96. autorise mesme la representation à l'esgard des fiefs, & semble n'en exclure que les enfans descendans des filles, & s'il y a enfans masles, &c. Il n'est pas possible de mieux establir dans les fiefs, de mesme que dans les autres especes de biens, que l'un de ces articles n'est pas l'exception de l'autre, mais tout au contraire, que l'un se doit expliquer par l'autre. Et en troisieme lieu, si l'article 202. doit produire l'effect de quelque exception, ce ne peut estre que de l'article 81. dans lequel il est dit, que le mort saisit le vif, &c. pour dire qu'encores bien que les filles, quoy qu'aussi proches & bien que concurrentes en degré avec les masles, ne sont pas neantmoins saisies des fiefs. L'article 202. n'est donc pas vne exception de l'article 95. & partant il faut retrancher de la cause cette premiere objection.

Quant à l'autre, la response y est aussi prompte & aussi aisée que sur la precedente, parce qu'en premier lieu, la Coustume de Sens ne dit point que la representation n'aura effect que dans les biens roturiers, ou dans les fiefs, qu'à l'esgard des masles issus de masles. Cela ne peut point estre suppléé. Ce n'est pas dans vne matiere odieuse, esgalement contraire aux sentimens du droit

du droict naturel & commun, que l'on ne d'ex-
tention, *casus omissus non intelligitur contineri in lege*
correctoria iuris communis, où la loy ne fait point
de difference ny de distinction, il ne nous est pas
permis de la faire, le mot *d'Enfans*, duquel vse
la Coustume, particulièrement dans les choses
fauorables, comme d'esgaler les masles, & les fe-
melles, la Coustume dit indefiniment, que les
enfans representent leur pere en collaterale ius-
ques aux enfans des freres; les filles, ainsi qu'il
l'a suffisamment iustifié, ne sont point incapa-
bles des fiefs dans la Coustume de Sens; donc
cette obiection n'est d'aucune consideration.

Je pourrois, MESSIEURS, vous apporter,
(si ma cause auoit besoin d'un establissement
plus puissant que celuy que ie luy ay donné) la
disposition de la Coustume d'Orleans, qui a de-
cidé clairement la question art. & beaucoup
d'autres moyens tres-considerables que i'ay vo-
lontairement obmises, pour ne point abuser de
l'honneur de vostre Audience, dans vne que-
stion qui n'a point passé pour question au Palais
depuis la discussion faite d'icelle en nostre Cou-
stume en l'année 1625.

Cette premiere partie de ma cause ainsi esta-
blie, l'autre s'expedie en trois paroles; l'intimé se
deffiant de la bonté & de la force de son pre-
mier moyen, pretend exclure & eluder la pour-
suite de ma partie, sur ce qu'il dit auoir preuenu
par le contract d'acquisition qu'il a faite de la

veufue Pierre Branche, la demande par elle faite en retrait, de my - denier ; mais à ce dernier moyen i'ay trois responses que i'explique , & que ie tranche en trois paroles.

La premiere est, que ce contract n'est que fraude , artifice & collusion. Et de fait, qu'il ne se void aucune procedure ny demande faite en Iustice contre cette veufue , pour delaisser par la voye du retrait, cette portion de fief acquise par son mary pendant sa communauté.

La seconde est fondée sur la Coustume de Sens, en laquelle bien qu'en retrait de my-denier , elle donne la preuention aux parens les plus diligens, neantmoins elle accorde en l'article 60. vn temps de six mois , pendant lequel ils ne peuuent estre preuenus: or ma partie a intenté son action en retrait dans les six mois du deceds, & de la dissolution du mariage. Et partant il n'y a point de fin de non receuoir efficace & legitime à proposer contr'elle.

Mais la troisieme, à laquelle il n'y a point de response est , que les parties estans coheritiers dans vne mesme succession, quand l'acquisition de l'intimé seroit sincere & serieuse, il ne pourroit pas s'empescher de rapporter en commun, & de luy faire part de la chose acquise, aux offres de le rembourser de la moitié. C'est la disposition de la loy 42. *fam. ercisc.* & plus particulièrement de la loy derniere au *paragr. 4. de legat. 2.* en laquelle si l'vn des coheritiers ayant acquis

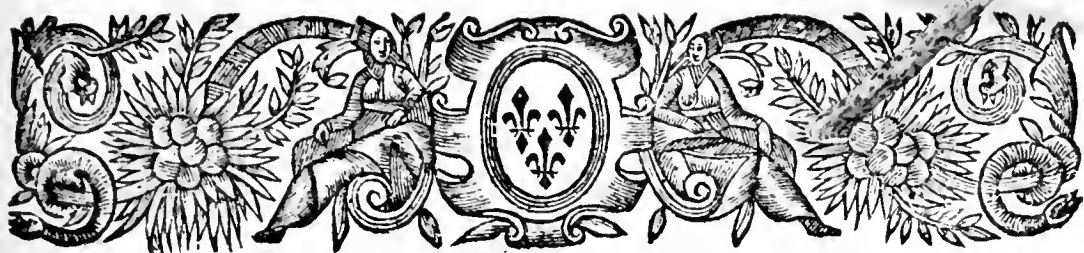
ou pris cession d'un effect, soit actif, soit passif de la succession, *in commune conferre testatur*; la raison de cette disposition est, qu'en ce cas, *videtur commune negotium gessisse*, l. 1. Cod. de dolo. Donc l'intimé ayant acquis un corps hereditaire, & un fonds de la succession, il faut dans de bonnes maximes qu'il en fasse le partage avec l'appellante sa coheritiere.

Ainsi, MESSIEURS, à l'égard de ce moyen, il est absolument à separer de la cause; aussi faut-il remarquer, que l'intimé y a eu si peu de confiance, qu'il ne l'a pas seulement osé proposer sur les lieux, parce que l'on n'a pas estimé y pouvoir appuyer avec quelque sorte de succez.

Et quant au premier, ie vous ay, MESSIEURS, fait connoistre par tant de puissantes & inuincibles considerations, que la fille issue du masle par l'effect de la representation & le droit de son pere, estoit capable de partager le fief en question avec son Oncle, que ie ne doute point que vous ne confirmiez par vostre Arrest l'opinion que tout le Barreau a conceuë de cette verité, & que vous n'autorisiez dans la Coustume de Sens le preiugé que vous avez rendu en celle de Paris, non seulement par la conformité parfaite des dispositions de ces deux Coustumes, mais encores parce que cette disposition est assez legitime & fauorable pour en faire une loy generale dans toutes les Coustumes, qui n'ont point de disposition absolument contrai-

re. C'est pourquoy il conc'ud, à ce qu'il plaise à la Cour sur son appel mettre l'appellation, & ce, en emendant & faisant droict sur l'appel de sa partie aduerse, que la Sentence du Bailly de Tonnerre sera confirmée, ce faisant ordonner, que sa partie sera receuë à partager le fief en question avec l'intimé son Oncle, en le remboursant, suivant ses offres, du prix de son acquisition, à proportion de la part pour laquelle elle y doit succeder, & le condamner aux despens.





PLAIDOYE' DE M. BILLARD

L' AISNE', ADVOCAT EN
PARLEMENT.

Pour servir de responce à la question cy-dessus.

BILLARD l'aîné pour l'intimé a dit,
Qu'il est vray que la defense de sa partie est establie sur deux moyens qui composent les deux parties de la cause. Le premier fondé sur l'article 201. de la Coustume de Sens, par lequel les masles dans la succession des fiefs, excluënt les filles en pareil degré. Et l'autre qui a son establissement sur l'article 51. de la mesme Coustume, en laquelle le plus diligent dans l'action de retrait lignager, a par preference sur les autres parens l'heritage propre de la famille.

Quant au premier, auparavant que d'entrer dans la discution des differentes raisons & reflexions desquelles il est susceptible, il y a deux ou

trois considérations tres-sensibles, & tres sommaires à faire.

L'une, que la seule necessité de la guerre, l'utilité & l'occasion du service militaire ont produit l'establissement des fiefs, d'où vient, que comme l'usage des armes a esté dans tous les temps les exercices & la fonction des hommes, il ne faut pas s'estonner, si les masles par le droit originaire, & plus naturel des fiefs, y reçoivent des prerogatives par dessus les filles, pour lesquelles l'erection n'en a pas esté faite principalement.

La seconde, que quelques efforts qui ayent esté faits pour rendre le droit de representation fort ancien, legitime & presque necessaire, neantmoins il est notoire, pour peu que l'on ait de connoissance, de l'histoire du droit, que ce droit de representation n'a esté introduit dans la collaterale que par l'Empereur Justinian, jusques auquel il estoit demeuré inconnu. C'est la raison pour laquelle la iustice en estant douteuse, & la naissance d'un droit nouveau, nous l'avons receu en France avec peine; Plusieurs de nos Coustumes ont esté tres long-temps sans l'autoriser, beaucoup ne l'ont pas mesmes encore receuë auparavant l'année 1510. la representation estoit inconnuë dans nostre Coustume; il en estoit de mesme dans la Coustume de Sens, en laquelle la representation en collaterale, n'a esté autorisée qu'en l'année 1555. qu'elle

a esté redigée & reformée. Ce n'est donc pas vn droict vniuersellement approuué, qui ait le consentement de tous les peuples, ny par consequent la iustice à la faueur d'un droict vniuersel de tout obserué par les hommes.

Et la troisieme est, que les fiefs ou leurs loix & leurs regles particulieres ont vn droict certain & singulier, contraire en beaucoup de choses, & quoy qu'il en soit, different du droict commun. Et de fait que nous n'auons point de Coustumes qui n'ayent des Titres & des Chapitres separez & differents touchant les fiefs, nous auons vne preuue bien pressante & bien iuste de la difference de ce droict des fiefs, dans nostre espece de la representation, parce qu'il est tres-constant, que tant dans nostre Coustume, que dans celle de Sens, ce droict de representation y est diuersement obserué dans les fiefs, & dans les autres natures de biens.

Ces remarques presupposées, il faut traiter la question en general, il en faut faire la discussion dans la disposition particuliere de la Coustume de Sens; & quand ces deux poincts auront esté sommairement establis, il sera satisfait en peu de paroles aux obiections qui ont esté faites, resultantes, soit de l'effect de la representation, soit du preiugé fondé sur l'Arrest des Noyaults & des Beroultz interuenus en la Coustume de Paris.

Dans la question generale, la meilleure & plus

saine partie des Docteurs a estimé, que dans le cas de la l^{re} ledit statut qui preferoit dans les fiefs les mâles aux filles, la fille issuë du mâle ne venoit point en partage avec le mâle, que celui qui voudroit rapporter exactement tous ceux qui ont esté dans ce party, leurs raisonnemens, & les autoritez desquelles ils ont appuyé leurs sentimens, il seroit obligé de consommer l'estenduë de l'Audience, dans laquelle la cause doit estre conclüe & decidée; c'est pourquoy il se contentera de citer & de marquer les Autheurs seulement de la plus belle & plus celebre reputation, le Decius & l'Alexandre ont parlé de cette question, & ont estimé qu'encores bien qu'il y ait quelque sorte de dureté, & de violence contre le droict commun, *maximum nempe vitium inducere videtur fœminas repelli à successionem parentum, leg. maximum vitium, Cod. de lib. pret.* Neantmoins il n'y auoit pas de doute dans la pureté de la doctrine, & de la Jurisprudence des fiefs, que la fille du mâle en estoit excluse, le Decius est de cette opinion, & pour l'expliquer, emprunter ces termes de la loy premiere de usu au Dig. *ad publicam enim utilitatem pertinet quod masculinam prolem committuntur feuda,* la loy dit pour ne rien dissimuler, *Committentur paternæ & Avitæ diuitiæ.* Aussi n'a il pas rapporté la loy pour decision, mais seulement pour persuader la Cour de la verité du sentiment de ce Docteur, sur la question *Benedicti in cap. Rayn-*

tius num. 170. establit la mesme proposition par cet argument ingenieux, que par la mesme raison que la propre fille du defunct seroit excluse de la participation & succession des fiefs, la fille du masle en doit estre priuée, parce qu'elle ne doit pas estre de meilleure condition que la propre fille d'iceluy, de la succession duquel il s'agit, *sicut filia defuncti excluditur per statutum, ita etiam neptis ex filio censetur exclusa, quia sicut propria defuncti filia excluditur, ita etiam excludi debet neptis ex filio quæ melioris non debet esse conditionis quam propria filia.* Bartole a parlé de la question, & conclud, que la fille du frere dans les fiefs, n'auoit pas les mesmes aduantages, parce que l'exclusion auoit esté donnée & attachée à la masculinité, *seu agnationi datum*; & poussant plus auant son raisonnement, & le fondement de la decision, *in hoc statuto, inquit, excludit filiam, non ideo quia filius simpliciter, sed quia filius masculus, quæ qualitas, masculus, non transit in neptem.* M. d'Argentré sur la Coustume de Bretagne, Coquille sur Neuers, Alciat sur le titre *de verb. signif.* sont demeurez conuaincus de cette verité, par cette mesme raison, que la preference du masle & l'exclusion de la fille, auoient pour principe la masculinité, qui est vne qualité laquelle ne pouuoit iamais resider en la personne de la fille.

Et bien que Maistre Charles du Molin semble sur nostre ancienne Coustume, auoir douté de la question en vn endroit, neantmoins sur le

paragr. 4. tit. I. il la tranche nettement en fa-
 veur du mâle, contre la fille, par cette regle
 claire & expresse, que *dispositione formaliter limi-
 tata ad hæredes masculos hoc casu non extenditur ad
 masculos descendentes ex fœmina igitur multo minus ad
 fœminam descendentem ex masculo.*

Ces autoritez sont d'un si grand poids dans
 le Palais, & les raisons sur lesquelles elles sont
 appuyées, si pressantes & si sensibles, que pour
 méfnager l'Audience que la Cour luy fait l'hon-
 neur de luy donner, il ne s'arrestera point à exa-
 gerer, que toute la faueur dans les fiefs regarde
 la masculinité; d'où Paul de Castel, & plusieurs
 autres ont pris occasion de dire, que s'il y auoit
 quelque distinction à faire dans ces matieres, &
 quelques decisions douteuses à expliquer & de-
 cider fauorablement, ce ne pouuoit estre rai-
 sonnablement qu'en faueur des masles descen-
 dus de la famille.

Ce qui a tellement esté de tout temps l'esprit
 des François, & le droict de nostre Monarchie
 dans les fiefs, tout conforme en ce poinct aux
 principes & à la doctrine que les Lombards, du-
 quel il est sorty, nous en ont laissé, que Froissard
 remarque dans son Histoire, que le masle mes-
 me ne peut par sa mere acquerir le droict de
 succeder aux fiefs par ces deux observations sin-
 gulieres qu'il descend d'une origine qui est ex-
 cluse de la succession des fiefs, & que contre les
 maximes les plus asseurées de cette doctrine, les

fiefs en tombant entre les mains des filles, & les masles descendus d'icelles, passeroient au pou-
voir des familles & de personnes estrangeres.

Doncques, il n'y a pas de difficulté dans la que-
stion generale, que le masle ne soit preferable
dans les successions des fiefs à la fille du masle.
Or dans la question particuliere dans la Coustume
de Sens, il pretend qu'il y en a encores
moins, parce que la disposition y est expresse en
ligne collaterale, filles ne succedent point aux
fiefs, quand il y a heritiers masles aussi proches
qu'elles.

L'on remarque deux conditions obseruées &
requisies dans cet article pour la succession des
fiefs en collaterale.

L'une, la proximité du degré dans ces termes,
aussi proches qu'elles.

L'autre, la masculinité par l'exclusion formel-
le, & precise des filles en faueur des masles.

L'intimé sa partie a la proximité du degré, &
la masculinité; ce que l'appellante sa Niepce ne
peut pas auoir, & partant le concours de ces deux
conditions residentes en sa personne, fait qu'as-
seurément la preference est entierement esta-
blie en sa faueur par ladite Coustume, dequoy il
semble qu'il y ait d'autant moins de subiet de
douter raisonnablement, qu'il est notoire que la
representation en collaterale n'a pas esté intro-
duite & receuë dans cette Coustume, que depuis
la redaction d'icelle.

Que cet article 201. sur l'exécution & l'explication duquel roule toute la décision de la cause, est apparemment vne exception de l'article qui a autorisé la représentation en collaterale.

Que c'est vne maxime constante dans les questions des Coustumes, que où elles ne distinguent pas, & qu'où elles disposent, il ne nous est pas permis, ny d'imaginer des distinctions, ny d'y presumer des defectuositez, ou des omissions, pour auoir suiet d'y adiouter; & par ce moyen luy donner vn sens peut estre contraire à ses sentimens, *non permissum de conditis legibus censuram, nec nostrum est omissa supplere, hæc omisio forma negandi.*

Ainsi la Coustume de Sens ayant exclu la fille de la participation des fiefs en collaterale, en faueur du masle en pareil degré, la cause de l'intimé y a tout l'establissement & les aduan-
tages possibles.

Car quant à la premiere obiection qui luy a esté faite, fondée sur le fait & le benefice de la représentation introduite en collaterale dans la mesme Coustume, d'où l'on a pris suiet de dire, que l'appellante ne pretendoit pas succeder de son chef au fief en question; mais parce que le droit de son pere, par les regles de ce droit qui a receu les enfans à recueillir tous les droits qui pouuoient resider en la personne de leurs peres predecedez, il y a des responses generales, il y en a de particulieres dans la Coustume de Sens.

Les generales, qui sont ordinairement rapportées dans les questions pareilles à celle-ci que nous traitons, sont, qu'il ne se faut pas laisser surprendre par la fausse explication de ce terme de representation. Que c'est vn terme fort equivoque & de double sens, parceque dans la veritable, & plus sincere intelligence qui luy peut estre donnée, il ne se doit entendre que du degré, & non pas de tout le droit qui pouuoit appartenir à celuy au lieu duquel l'enfant entre par le deceds de son pere; c'est à dire, pour le faire conceuoir en vn mot, que la representation est à proprement parler, *successio gradus non iuris*. C'est de la maniere qu'il faut entendre la Nouvelle 118. *ut in secundo vel tertio gradu constituti ad primum vel secundum gradum reuocentur*, avec cette remarque singuliere, qu'il se faut d'autant moins estonner, que l'Empereur n'ait pas preuenu l'equivoque, que n'y ayant dans toute la Iurisprudence Romaine qu'une sorte, & qu'une espece de biens, il n'en pouuoit pas preuoir les consequences qui en sont arriuées par la difference des biens que les nations ont depuis introduite, & constituée entr'elles, soit par l'establisement des fiefs, soit par les distinctions qu'ils ont receuës des biens meubles, & d'autres immeubles, ce qui leur a donné lieu en mesme temps d'y introduire des loix & des maximes differentes.

Cette explication du droit de representa-

tion tombe parfaitement dans le sens, & dans l'esprit de M. Cujas, quand il dit, *hanc tantam vim habere, ut eo iure fretus remotior cum proximior, in successione concurrat.*

Chassanée s'en est expliqué de la sorte, sur la Coustume de Bourgogne, quand il dit, que le Nepveu succedant à la personne de son pere, *hoc est in gradu patris seu ac si esset in gradu, in quo erat pater, non ex persona patris licet subierit in locum patris;* Parcequ'en effect, la reflexion importante qu'il conuenoit faire pour conceuoir le veritable effect de la representation, est, que comme il est tres indubitable dans les maximes, & les principes du Droit Ciuil, que personne ne peut ceder ny transmettre le droit qui ne reside pas en sa personne; aussi le pere par son predecès ne peut-il pas transmettre ny faire passer en la personne de son fils, le droit & les profits de ce benefice, d'une succession qui n'estoit pas escheuë ny acquise au temps de son decès.

Mais l'ouurage de la representation est de faire par vne fiction introduite par la loy & le benefice d'icelle, que le fils soit reputé estre en la place & dans le degré de son pere, pour succeder avec les Oncles & Tantes, quoy que plus proches d'un degré, non pas du chef du pere. Car comme il a esté obserué, il n'a pas esté en son pouuoir de faire passer les droits d'une succession qui n'estoit pas encore escheuë, & qui n'a pas esté ouuerte, que depuis qu'il n'a plus esté

susceptible d'icelle par son predecédé, mais par vn droict résident en sa propre personne, soutenu par le secours fauorable & le bienfait de la loy qui luy donne la main pour l'approcher d'un degré.

Bartole sur la loy *qui superstes de acquir. vel amitt. hered.* & encores plus nettement Alexandre en son conseil 20. num. 3. l'a ainsi fait entendre dans ces termes, *quod licet nepos subiectus in gradum & locum patris sui præmortui tamen non succedit aucto de persona patris, sed ex persona sua, & attenduntur qualitates quæ sunt in persona propria.*

Or la consequence qui resulte inuinciblement de cette doctrine, qui est certaine, consiste en ce que la fille representant son pere, entre seulement en la place, & dans le degré du pere; mais elle ne succede pas aux qualitez du pere, c'est à dire, pour en faire la demonstration par l'espece de la question, qui fait le suiet de nostre cause, qu'elle ne reçoit pas en sa personne la masculinité, cette qualité principale que la loy requiert pour la participation des fiefs en collaterale.

Aussi tous les Docteurs, desquels toutes les autoritez ont esté rapportées dans la premiere partie de la cause, n'ont-ils fait aucune consideration sur la representation, par cette raison également sensible & victorieuse, que cette masculinité, qui est la qualité requise par la loy luy manque, laquelle ne peut pas estre supplée.

pour l'effet & le benefice de la representation.

Si cette proposition auoit besoin d'un plus grand esclarcissement, il seroit aisé de le faire, & d'en trouuer les preuues dans nostre propre droit Coustumier, dans lequel il se void que nous auons esté tellement persuadez de cette verité, que la representation, non seulement est un droit tres-equiuoque; mais mesmes qu'elle n'auoit pas cet effet de communiquer, & de conferer à la personne representante tous les aduantages de la personne representée, qu'encores bien que la representation eust esté introduite & receüe, neantmoins dans les fiefs les filles ne reçoient aucun benefice, par exemple dans les Coustumes d'Auxerre, de Troyes, de Chaumont & de Vitry, les filles de l'aîné precedé n'y ont aucun preciput; & dans celles de Chaalons, Vermandois & Neuers, elles sont mesmes exclues des fiefs par les Oncles.

Dans celle de Paris en ligne directe, la fille de l'aîné entre dans tous les droits de son pere, & neantmoins en collaterale dans les fiefs, les filles venans du frere aîné, n'excluent pas leur tante, comme auroit fait leur pere, de la participation & succession des fiefs. Il en est tout de mesme dans celle de Sens, dans l'estenduë de laquelle la contestation presente est formée.

Ainsi premierement en general, il est vray de dire, que l'effet de la representation n'est pas assez puissante pour rendre l'appellante capable

pable de succeder au fief dont il s'agit, par concurrence avec l'intimé.

Mais dans la Coustume particuliere de Sens, par l'esprit de laquelle cette cause doit estre terminée, la responce est, premierement que l'article 201. qui prononce l'exclusion des filles en collaterale de la succession des fiefs en faueur des masles en pareil degré, est postérieur à l'article 93. qui introduit la representation; aussi est-il tres-constant, & tres indifferant, qu'il n'est que l'exception d'iceluy; ce qu'estant, l'exception resultante du chef de la representation, ne peut pas donner atteinte à cette disposition establie dans l'article 201.

Et en second lieu, il faut obseruer, que cet article 201. contient vne disposition generale & indefinie, & mesme conceuë en termes negatifs en ligne collaterale, filles ne succedent. De là s'induisent necessairement deux choses: L'vne, que la loy n'ayant fait aucune exception; il n'est pas en nostre pouuoir d'en faire, ny souffrir qu'il y en soit fait aucune. Et l'autre, que si ces sages Reformateurs de la Coustume, consommez par vne tres-longue experience, & qui s'estoient accoustumez à parler le langage des loix par le nōbre infiny des Coustumes qu'ils auoient reformées auparauant celle-là, auoient eu en pensée de rendre cet article moins general qu'ils n'auroient pas manqué de le reduire, en le conceuant en termes moins generaux, ou d'y ad-

iouster la restriction du cas de la representation, mais ne l'ayant point fait, le plus sincere & le plus raisonnable sentiment que l'on en doive concevoir est, de croire qu'ils ne l'ont pas voulu faire.

Sa partie n'a pas oublié sur ce sujet les grands efforts qui ont été faits par l'Aduocat de l'appellante, pour dire que la Coustume auoit assez establi l'exception du cas de la representation dans l'article 95. non seulement en l'introduisant tant en directe, qu'en collaterale, suivant la disposition du Droit; mais encore en adioutant, que s'il y auoit enfans males representans leur mere, laquelle ne produit aucune chose dans les fiefs; qu'en ce cas ses neveux & tantes ne prendroient aucune chose dans lesdits fiefs; car, dit-on, par l'argument & la raison du sens contraire, dont il y a beaucoup d'exemples dans le droit, il s'ensuit necessairement de cette disposition, que si la fille represente le pere, lequel viuant auroit été appelé à la succession des fiefs, par là l'on receuroit tous ses droits & tous les aduantages en sa personne, par le benefice de la Coustume, elle doit recueillir celui-là de la participation des fiefs; c'a été la matiere & le fondement de la seconde obiection, & en mesme temps du second moyen de la cause de l'appellante.

Pour y satisfaire en peu de paroles, l'intimé respond premierement, que ce n'est pas par des sens contraires, que l'on establit des dispositions

que l'on prononce des decisions, & beaucoup moins des loix; que ce n'est point là ~~leur~~ leur langage & leur façon de s'expliquer, & de se communiquer aux hommes, d'autant qu'elles doiuent estre conceuës en termes directs, & parfaitement dispositifs, parce qu'autrement, non seulement l'intelligence en seroit obscure & douteuse; mais il seroit mesmes au pouuoir de tout le monde, par de fausses & incertaines explications, d'en eluder la disposition, doncques par cette premiere consideration, c'est vne pure moquerie, de penser par vn argument à sens contraire, & par vne consequence qui n'est qu'artifice, non seulement feindre & establir vne disposition qui n'est pas, mais encores en distraire vne, de laquelle il n'est pas possible de douter.

Mais en second lieu, c'est que par les regles establies par les Docteurs sur les loix 2. *de off. eius cui mand. est iurisd.* 2. *de test.* 3. *de part. dot.* & autres exemples qui se trouuent dans le Droit, pour donner toute la force aux argumens des contraires, & traduire des dispositions à sens contraire. Celuy que l'on pretend establir sur cette seconde partie de l'article 95. est imparfait & defectueux, soit par la consideration de la cause finale, & principale, qui est de preferer & d'aduantage les masles en cet endroit, soit parce qu'il est conceu en termes negatifs. En effect, le vray cas contraire & direct à celuy qui se trouue decidé dans cette seconde partie de l'article, & la seule

conséquence qui est peut-estre regulierement fixée par ~~cette~~ voye, si l'on ne veut faire violence aux maximes & à l'esprit du legistateur, est celuy-là que les masses venans du frere peuuent participer & succeder aux fiefs, coniointement avec leurs Oncles. Ainsi cette premiere obiection, quoy que peut-estre plus specieuse, est neantmoins aussi peu considerable, que la premiere.

Quant à la 3. que l'on a establie sur ce preiugé celebre interuenu en la Coustume de Paris, au procez des Nolaulx & des Beroults, elie a pareillement ses responses tres prompts & tres-prefantes. Car la premiere est, que la science des preiugez & des exemples est trop fautive & trop douteuse, pour en induire vne loy & vne disposition precise dans vne Coustume estrangere.

La 2. Que les preiugez rendus en la Coustume de Paris, non plus que les dispositions d'icelle, ne peuuent pas auoir d'autorité ny de vigueur dans le Bailliage de Sens, qui a sa Coustume & ses loix particulieres.

Mais la 3. est, que l'on est demeuré d'accord que ce fameux Arrest a esté rendu sur des Enquestes par Turbes, c'est à dire, sur l'usage particulier de nostre Coustume, sur quelques partages interuenus au Chastelet de Paris, Et en vn mot, sur la maniere en laquelle l'article 25. titre des Successions, y auoit esté pratiqué.

Or dans la Coustume de Sens, il n'y a ny usage, ny possession, ny preiugé, par lesquels l'on puisse

dire qu'il ait esté donné aucune atteinte au vray sens de cet article 201. Et partant ~~il~~ n'y a point d'application à faire, ny de consequence à tirer de cet Arrest interuenue en la Coustume de Paris aux dispositions particulieres de la Coustume de Sens.

Et au surplus, il y a tant de moyens & de si pressantes raisons resultantes de cette Coustume, qui combattent la pretention de l'appellante, que la Cour ne doit pas facilement l'autoriser ; car outre que, comme il a esté desia représenté, la disposition est esgalement precise, formelle & generale contre les filles, que c'est religion de ne pas adiouster, & beaucoup plus de desroger aux dispositions de la loy, & des Constitutions du pais ; C'est qu'en premier lieu, cet article 201. deuiédroit en partie inutile, parce que par le moyen de la representation, vous supprimeriez toute la preference si clairement introduite en faueur des masles. Mais en second lieu, l'on y formeroit des absurditez presque inuitables, en ce qu'il est bien certain, que receuant la representation dans la succession des fiefs en collaterale, il s'ensuiuroit par vne consequence necessaire, que la fille du masle deuroit exclure ses Tantes, parce qu'elle y succederait du chef de son pere, par l'effect & le droit de la representation, lequel en qualité de masle auoit le droit d'exclusion en sa personne, & neantmoins il se void dans la mesme Coustume en l'art. 203. qu'entre filles en pareil degré, les fiefs

se partagent esgalement ; ainsi tantost la representation auroit l'effect d'approcher la fille d'un degré seulement, tantost de communiquer tout le droit de la personne représentée, & tantost il n'y en auroit aucune, qui sont tous inconueniens, lesquels produisent autant d'absurditez & de contradictions, dans vne mesme Coustume, que la Cour qui est tres bien persuadée, que la loy, de mesme que la verité, est tousiours vne & semblable, doit euitier. Doncques, ny les moyens, ny les exemples, ny les preiugez ne peuuent donner aucune atteinte à la cause de l'intimé.

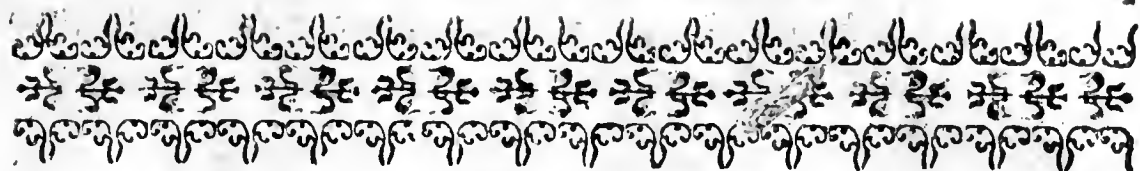
Cette premiere partie de la cause ainsi établie sur des fondemens si solides & si reguliers, il peut bien dire avec confiance, qu'il n'a pas besoin de beaucoup appuyer la seconde, qui consiste en vn mot, à représenter à la Cour, que par l'article 51. de la Coustume de Sens, de mesme que par l'article 141. de celle de Paris, le parent qui a le premier prouoqué le retrait, estant préféré, le mary de l'intimée ayant preuenu l'appellante dans l'action de retrait de my-denier, qu'il a intentée contre la veufue de son defunct frere, dans laquelle poursuite, ayant esté obligée d'abandonner la portion du fief renduë contentieuse par la seule opiniastrété de l'appellante, quand il seroit vray, que violant la disposition de l'article 201. qui l'exclud si formellement de la participation des fiefs, elle y pourroit estre receuë, neantmoins elle trouueroit vn obstacle inuincible dās

cette seconde partie de la defense de l'intimée, parce qu'elle a vn fondement asseuré sur l'article 51. de cette mesme Coustume de Sens.

Contre cette seconde defense, la Cour a obserué, que l'on a proposé trois moyens, le premier, que dans le fait, tout ce qui s'estoit passé avec la veufue du defunct, n'estoit qu'artifice & collusion. Le second, que l'art. 60. de la Coustume accordoit vn temps de six mois, dans lequel il n'y auoit aucune pretention dans le retrait. Et la 3. qu'estans coheritiers dans vne mesme successió, suiuant la disposition de droit en la loy derniere de leg. 2. au §. *quatuor*, en la doctrine des Arrests, le mari de l'intimée seroit reputé l'auoir acquis pour tous les coheritiers. Mais encores que ces trois obiections semblent aucunement speciales, elles s'expedient & se definissent neantmoins en trois paroles: Car à l'égard de la premiere, il n'y a vestige, ny preuue quelconque dans les sacs, de cette collusion pretendüe.

Quant à la seconde, les six mois desquels il est fait mention par l'article dans la Coustume, des enfans, n'ont esté introduits qu'en faueur des enfans du vendeur. Mais les parties ne font point dans ces termes, n'estant icy question que d'une portion de fief acquise en collaterale; & partant il faut retrancher ces deux premieres obiections, comme estant absolument friuoles, & sans fondement. Et quant à la derniere, c'est vne maxime tres constante, que nous ne pratiquons point au

Palais, la disposition de ce §. *quatuor*, duquel d'ailleurs la décision n'est pas fort claire, que dans l'acquisition de droicts hereditaires litigieux, & contestez par cette raison d'equité & de iustice que celui qui traite des choses litigieuses dependantes d'une succession commune, *videtur commune negotium gessisse*, pour le bien de la paix; le repos des familles, en preuenant les suites & les difficultez que l'acquisition d'un droict litigieux pourroit produire dans une succession commune. Mais au fait dont est question, il n'y auoit point de contestation ny de procez à essuyer: l'intimée, suiuant la Coustume, ou quoy qu'il en soit, son defunct mary, a offert le remboursement à la veufue du demy-denier, il a esté accepté, la portion du fief luy est demeurée acquise; tout autre parent estoit tres-receuable à exercer ce droict à son preiudice; & s'il l'auoit fait, l'une & l'autre des parties en auroiet esté excluses. Dócsques cette defense de l'intimée est encores tres-indubitable. C'est pourquoy il soustient, qu'en mettant l'appellation, & ce, sur l'appel de la Sentence des Presidiaux de Sens, il y a lieu sur l'appel interietté par sa partie de la Sentence du Iuge du Comté de Tonnerre, de dire qu'il a esté mal, & nullement iugé, & en emendant, que sans auoir esgard aux offres de l'appellante, la declarer non receuable en sa demande, & la condamner en tous les despens enuers sa partie.



ARREST DE LA COUR DE PARLEMENT,

POUR LES RELIGIEUX DE LA CONGREGATION
de S. Maur, Ordre de S. Benoist, portant leur reinte-
grande & reſtaſſement dans l'Abbaye de la Couſture
du Mans, avec le plaidoyé de Monsieur Talon Ad-
uocat General.

Extraict des Regiſtres de Parlement.



N^{OTRE} Frere Bernard Audebert, Superieur Gene-
ral de la Congregation de S. Maur, & les Religieux
de ladite Congregation, demandeurs aux fins de la
Requeſte par eux preſentée à la Cour le 9. Decem-
bre 1660. tendante afin d'eſtre receus oppoſans à
l'exécution des Arreſts ſur Requeſtes obtenus par les defendeurs
cy-apres nommez, ſous le nom collectif des Religieux, Prieur &
Conuent de l'Abbaye de la Couſture, les 4. Octobre 1656. 7. Fe-
vrier, & 14. Aouſt 1657. & 12. Ianuier 1658. Ce faiſant, que les con-
cordats faits entre leſdits demandeurs & Meſſire Eugene de Sa-
uoye Comte de Soiſſons, Abbé Commandataire de ladite Abbaye
de la Couſture de la ville du Mans, le 13. Octobre 1656. Et actes de
ratiſications deſdits concordats faits par la plus grande partie deſd.
Religieux anciens de lad. Abbaye de la Couſture, ſeront exccutez
entre les parties, & par tous les anciens Religieux de lad. Abbaye
de la Couſture, ſelon leur forme & teneur; & qu'il ſera informé de
toutes les violences qui ont eſté faites, lors que leſd. Religieux de la
Congregation de S. Maur ont eſté expulſez de ladite Abbaye de la
Couſture; & que les choſes qui leur ont eſté priſes, les deniers,

*

grains, vins, meubles, & tous les deniers qui ont esté receus des Fermiers, leur seroient rendus & restituez, & qu'ils seront incessamment reestablis dans ladite Abbaye de la Cousture, intimez & defendeurs, d'une part. Et les Religieux anciens de ladite Abbaye de la Cousture, prenans qualité de Religieux, Prieur & Conuent, defendeurs en ladite Requête & opposans, tant à la verification de toutes Lettres que peuvent ou pourroient obtenir lesdits Religieux de la Congregation de S. Maur, & à l'exécution de tous concordats, & autres actes qu'ils ont faits avec le sieur Abbé de ladite Abbaye de la Cousture, suivant la Commission du 4. Octobre 1656. & encor opposans au concordat fait avec ledit sieur Abbé le 13. Novembre audit an, & demandeurs aux fins de la Commission obtenüe de ladite Cour le 12. Januier 1658. tendante à ce que lesdits Religieux anciens seront remis en leur Conuent, Cellules, Maisons & Dortoirs; & que defenses seront faites au Lieutenant General du Mans, de prendre connoissance du different des parties; avec defenses aux Religieux de la Congregation de S. Maur, de troubler à l'auenir les Religieux anciens de lad. Abbaye de la Cousture, à peine de tous dépens, dommages & interests: Et encore demandeurs en Requête par eux presentee le 11. Fevrier 1661. à ce qu'en venant plaider sur la Requête presentee par lesd. Superieur General & Religieux de ladite Congregation de S. Maur, ils fussent tenus de venir pareillement plaider sur les oppositions & demandes desdits anciens Religieux de ladite Abbaye de la Cousture, d'autre part.

Et entre Freres René Aubert, Sacristain de l'Abbaye de la Cousture, Louys Henry Sallier, François Ribot Pitancier, Ambroise Guerin Chantre, Louys Thieslin Souffacriste, Jean Hoeau Prieur Claustral de Solesme, membre dépendant de ladite Abbaye, Michel Trottier, Julien Vegreville, René de la Taillais, Jacques Riuiere, Paul Barré, René le Vayer, Antoine Aubert, Anne Noüet Prestres, & Freres René Nepueu, Pierre Caget, Hercules de Foulloigne d'Antouille, & François Mercier, tous anciens Religieux Profez de ladite Abbaye de la Cousture du Mans, Ordre de S. Benoist, demandeurs en Requête par eux presentee à la Cour le 4. Fevrier 1661. tendante afin d'estre receus parties interuenan-

Pour les Religieux de la Congregation de S. Maur. 3

tes en la cause d'entre lesdits Superieur General & Religieux de la Congregation de S. Maur, & lesdits anciens Religieux de ladite Abbaye de la Cousture, prenans qualité de Prieur & Conuent, pour soustenir que lesdits Religieux de la Congregation de Saint Maur, doiuent estre reintegrez, & les concordats & ratifications executez selon leur forme & teneur, d'une part. Et lesdits Religieux anciens de ladite Abbaye de la Cousture en la susdite qualité, & le Superieur General & Religieux de la Congregation de S. Maur, defendeurs en ladite interuention, d'autre part.

Et encores entre les Administrateurs de l'Hospital du Mans, demandeurs en Requête presentee le 24. Ianuier 1661. afin d'estre receus parties interuenantes en ladite cause. Et faisant droit sur leur interuention, que les aumosnes ordinaires & accoustumees estre faictes par les Religieux de l'Abbaye de la Cousture, seront continuez; & les bastimens par eux donnez & delaissez pour l'establissement dudit Hospital, luy seront gardez & conseruez, d'une part: Et lesdits Superieur General & Religieux de la Congregation de S. Maur, defendeurs en ladite interuention, d'autre part.

Et entre les Recteur & Vniuersité de Paris, demandeurs aux fins de la Requête par eux presentee à la Cour le 18. Fevrier 1661. afin d'estre receus parties interuenantes en ladite cause, pour la conseruation des droicts des Graduez, d'une part: Et lesdits Superieur General & Religieux de la Congregation de S. Maur, defendeurs en ladite interuention, d'autre part.

Et encores entre Maistre Iacques Iarriel, Aduocat du Roy au Presidial du Mans, René Barreau, Christophle Tantost, demandeurs en Requête presentee à la Cour le Ianuier 1661. afin d'estre receus parties interuenantes en ladite cause; Et faisant droit sur leurs interuentions, ont conclu en l'Audiance, à ce que les nommez François Iarriel, François Barreau, & Michel Tantost leurs enfans, soient declarez Profez de ladite Abbaye de la Cousture. Et encores les Maire & Escheuins, Manans & Habitans de ladite ville du Mans, demandeurs en Requête par eux presentee, afin d'estre pareillement receus parties interuenantes en ladite cause; Et faisant droit sur leurs interuentions, que les Religieux anciens de l'Abbaye de la Cousture, seront maintenus & gardez en ladite

Abbaye: Et les Superieur General & Religieux de la Congregation de S. Maur, deboutez de leur Requeste & pretentions, d'une part: Et le sdicts Superieur General & Religieux de la Congregation de S. Maur, defendeurs esdites interuentions, d'autre part; sans que les qualitez puissent prejudicier. Apres que MARTINET pour lesdits Superieur General, & Religieux de la Congregation de S. Maur, a conclu en sa Requeste; & que GVEHERY pour lesdits anciens Religieux de la Cousture esdits noms; LE VERRIER pour lesdits Frere René Aubert & consorts; DVBOIS pour les Maire, Escheuins, & Habitans du Mans; MESTREAV pour lesdits Jarriel, Barreau, & Tantost; RAVIERE pour lesdits Administrateurs de l'Hospital du Mans; & DE MASSAC le jeune pour l'Université de Paris, ont esté ouïs, & que ledit MARTINET a repliqué. Oüy TALON pour le Procureur General du Roy, qui a dit que la cause est de consequence, tant pour la qualité des parties, dont les uns sont les anciens Religieux de l'Abbaye de la Cousture, & les autres les Religieux de la Congregation de S. Maur, qui contestent pour la possession de l'Abbaye de la Cousture, que par la multiplicité des interuenans qui s'y pretendent interesser, & des Arrests qui sont interuenus, tant en la Cour qu'au Grand Conseil, & au Conseil Priué, où les parties se sont respectiuellement pourueüs. Que ce qui paroist en toute la suite, est que les Religieux de la Congregation de S. Maur estans en traité avec Monsieur le Comte de Soissons, lors Abbé de ladite Abbaye de la Cousture, les anciens Religieux ont présenté Requeste à la Cour, par laquelle ils ont demandé defences de passer aucun concordat; ce qui estoit assez extraordinaire, parce qu'il est inouï qu'on empesche des personnes de contracter: & sur ce, est interuenu vn Arrest le 4. Octobre, portant defences de rien innouer. Cét Arrest a esté signifié dans la Maison Abbatiale le 20. d'Octobre. 1656. mais à l'égard des Religieux de la Congregation de S. Maur, n'est que du mois de Ianuier 1657. Cependant, les Religieux ont fait leur concordat le 13. Nouembre 1656. Et les anciens Religieux ayans d'abord fait difficulté d'y consentir, il y a vne poursuite qui a esté faite au Grand Conseil, en consequence d'une euocation generale dudit sieur Abbé. Et quoy que ces sortes d'euocations ne soient point approu-

Pour les Religieux de la Congregation de S. Maur. 5

uées, il semble qu'on ne peut pas accuser les Religieux de la Congregation de Saint Maur, parce qu'ils ont esté attirés par le privilege de leur Abbé, & parce qu'il n'y a point eu de declinatoire formé.

Et au mois de May 1657. y ayant eu vn concordat fait par treize anciens Religieux, & confirmé par cinq autres, & depuis encor par des traitez particuliers, Arrest du Grand Conseil du 23. Aoust 1657. qui ordonnoit l'exécution du concordat; on n'a pas laissé de bailler vne Requête à la Cour, sous le nom de tous les anciens Religieux, pour demander des defenses; on a poursuivy vn parlé sommairement avec le Breton Procureur, qui a déclaré qu'il n'auoit point de charge: & nonobstant sa declaration, on n'a pas laissé d'obtenir Arrest du 14. Aoust 1657. portant defenses aux Religieux de la Congregation de S. Maur de s'introduire dans le Monastere de la Cousture. Mais ayant obtenu Arrest du Conseil, qui ordonnoit que l'Arrest du Grand Conseil seroit executé; ils ont esté mis en possession le 7. Septembre 1657. nonobstant l'opposition de quelques Religieux, lesquels ayans baillé Requête à la Cour au mois de Iauvier 1658. & demandé estre remis en possession, la Cour ne l'a pas voulu ordonner; mais simplement, que les Religieux de la Congregation de S. Maur seroient assignez: Et quoy qu'au mois d'Aoust 1658. il y ait eu Arrest, qui a renuoyé en la Cour l'affaire des Religieux de la Cousture, on ne voit pas de poursuites jusques au mois de May 1659. Et pendant ce temps, les Religieux de la Congregation de S. Maur ont esté en paisible possession de l'Abbaye de la Cousture.

Mais le 21. May 1659. Vigile de la Feste de l'Ascension, les Religieux de la Congregation de S. Maur estans allez en Procession en l'Abbaye de S. Vincent, lors qu'ils sont retournez, ils ont trouué que sept. ou huit des Religieux anciens auoient fermé les portes, s'estans barricadez en la maison, y ayant fait entrer quantité de personnes armées de fuzils, qui auroient menacé de tirer, & contraint les Religieux de la Congregation de se retirer, dont il fut dressé procez verbal sur le champ par vn des Conseillers de la Seneschauflée du Mans, qui est le sujet de la Requête présentée par les Religieux de la Congregation de S. Maur.

Et parce que de la part des Religieux anciens, ils voyent bien que cette voye peut estre difficilement excusée, ils ont voulu se défendre par le fonds, & soutenir premierement qu'ils n'ont point besoin de reformation; Que par vn procez verbal de Monsieur l'Euesque du Mans, il paroist que leur Monastere est dans l'ordre; Que si quelques particuliers s'y sont esloignez de leur deuoir, il n'en faut pas jetter la faute sur tout le Corps; Que quand ils auroient besoin de reformation, il y faudroit proceder par les voyes ordinaires, non pas dissoudre leur Communauté, leur bailler des pensions particulieres, des Fermes à la campagne, ou faire des vagabonds & des apostats, les expulser avec injure des lieux reguliers, que les Religieux reformez occupent pour leur establir à l'exemple des conquerans vne nouuellé colonie; Que le concordat fait avec l'Abbé, ne les oblige point, est fait au prejudice des Arrests; Qu'il ne contribüe & ne relaschè rien du sien; Et pour ce qui concerne les Religieux, l'Abbé Commendataire n'a point de puissance sur leurs mœurs; Que le concordat fait avec les Anciens, n'est pas considerable, estant fait sans solemnité, non point par des Religieux assemblez, ny par des deliberations Capitulaires, mais par quelques Religieux; avec lesquels il y a eu d'autres traitez secrets, par lesquels ils ont tiré des aduantages particuliers. Il y a cinq Religieux retirez au Cōnuent de Solésme, dont les voix ne doiuent estre comptées que pour vne; Que se trouuans tous à present reunis, ayant obtenu Lettres contre les concordats, toutes les voyes sont pardonnables pour se remettre en possession d'un bien injustement vsuré; & qu'ils ont esté reduits à se seruir de la premiere occasion, quand ils ont vëu que la Iustice estoit foible & impuissante pour les secourir & leur donner protection; Que les reformatiōs doiuent estre des personnes qui sont dans les Monasteres, mais non pas pour en introduire de nouuelles, comme dit Theophilaete sur le chap. 4. de l'Epistre S. Paul aux Ephesiens, *Renouamini spiritu mentis vestre, Ne quis existimet alium introduci hominem dicit renouamini, id est ipsum quod consenuit resuscitate, & aliud facite, proinde subiectum quidem idem permanet, permutatio autem est morum & mentis*; Comme s'il vouloit dire, qu'il y a grande difference entre le deluge qui a inondé la terre, & exterminé le Genre humain, & la venue

du Fils de Dieu enuoyé pour le salut, & non pour la destruction des hommes. Dans l'ancienne Loy, les Hebreux trouuilloient à estendre leurs limites, & enuoyoient des Colonies, n'ayant autre veüe que celle de s'agrandir; l'Euangile au contraire, n'a pour but que d'enseigner les hommes, les instruire dans la connoissance des veritez éternelles, & les conduire dans la voye de la perfection, avec douceur & charité, suiuant le precepte de Gallien, qui nous apprend *non esse exterminandam naturam sed reparandam*. En tout cas, les remedes caustiques ne se doiuent pratiquer qu'aux dernieres extremitez, lors que le mal est si fort inueteré, que toutes les autres tentatiues se trouuent inutiles. Qu'on ne s'est pas contenté de leur oster leur Cloistre & leur Dortoir, mais qu'on supprime les Chapelles claustrales & les Offices claustraux; pourquoy ils sont assistez de l'interuention de l'Vniuersité, & que celle de la ville fait aussi connoistre qu'il n'y a contre eux aucune plainte legitime.

Au contraire, de la part des Religieux de la Congregation de S. Maur, ils pretendent que leur reforme, qui n'est autre chose que le reestablissement de l'Ordre de S. Benoist dans son ancienne splendeur, & dans vn estat le plus approchant de sa premiere pureté, se trouue autorisée par le S. Siege, confirmée par Lettres du Roy verifiées dans ce Parlement; en execution desquelles nombre de Monasteres ont embrassé la reforme, & elle y a esté introduite, soit par concordats avec les Abbez, ou par traitez & conuentions avec les Religieux: & l'on ne peut pas douter que le public n'en ait receu beaucoup d'aduantage & d'edification. Que si par tout il auoit fallu attendre vn consentement vniuersel de tous les Religieux, & si l'opposition d'un petit nombre auoit esté considerée comme vn obstacle suffisant pour arrester le cours d'un dessein si pieux, ces ouurages seroient demeurez imparfaits, & le scandale continueroit dans tous les Monasteres, sans qu'il fust possible d'y apporter remede: aussi l'on s'est contenté d'un consentement de l'Abbé, suiuy du suffrage d'aucuns des Religieux, pour donner entrée à la reforme; & il n'y a point de Monasteres où elle ait esté autrement introduite. Icy concordat avec l'Abbé, concordat avec les Religieux, d'abord au nombre de treize, depuis ratifié par dix autres; de sorte qu'il n'en est demeuré que cinq ou six, lesquels ont résisté,

& n'ont jamais voulu prester de consentement: mais leur resistance peut-elle estre considerée contre le suffrage du surplus de la Communauté? veu que l'on ne leur fait aucun prejudice, leur conseruant vne pension aussi forte que celle dont ils jouïssent auparavant; comme aussi leurs Offices claustraux; & le droit de paruenir par antiquité à posseder les Chapelles de la Maison; l'on leur conserue mesme leur logement dans l'enclos de l'Abbaye dans le logis Abbatial; l'on leur conserue les places honorables au Seruice dans le Chœur; le droit d'eslire vn Prieur entr'eux pour y maintenir la regularité.

Si les reformez les vouloient assujettir à se conformer à eux, les obliger à vne vie plus dure, ils se plaindroient avec justice, n'y estans pas accoustumez, & n'ayans pas crû faire Profession sous vne Loy si austere; rien ne les empesche de viure en commun si bon leur semble: & les Reformez qu'on accuse d'auarice, n'en peuvent estre infimulez dans cette occasion, puisqu'ils leur abandonnent tout le reuenu, & n'en conseruent aucune portion pour leur subsistance.

Quant à ce qu'on dit qu'il faut reformer les personnes, & non pas les lieux, ce sont des sentimens pleins d'une belle Philosophie; & d'une haute speculation: Platon a jugé qu'il estoit plus aisé de composer vne Republique nouuelle, que de reformer Athenes; quand les esprits ne sont pas accoustumez au joug de la discipline; toutes les tentatiues de reformation sont inutiles. Ce sont de jeunes gens que leurs parens mettent dans les Monasteres pour la décharge de leur famille, sans beaucoup examiner leur vocation, dans l'assurance d'une bonne pitance, & l'esperance d'un Benefice & d'un Office claustral; ainsi, ce sont les voyes du sang & de la chair, plustost que l'Esprit de Dieu. Que peut-on edifier sur de si mauvais fondemens? En vn mot, l'experience de tous les siecles a justifié que toutes sortes de voyes de reformation estoient inutiles, à moins que l'on ne separast ceux qui estoient dans le relaschement; & que l'on leur ostast le pouuoir de se multiplier en donnant l'habit, & receuant à Profession. Or à l'exception de ce point, qui est le terme essentiel de la reforme, toutes les autres prerogatiues sont conseruées aux Anciens. Si les Anciens se plaignent que l'on a fait
à aucuns

Pour les Religieux de la Congregation de S. Maur. 9

à aucuns d'entre eux des conditions particulieres, ils alleguent leur auarice & leur propre turpitude; Les Lettres obtenues par des majeurs des Religieux intelligens & vigilans pour leurs interets, sont entierement non receuables. Les faits sur lesquels on les appuye, aussi-bien que ceux qui regardent le concordat fait avec M. l'Abbé, sont desniez: l'on les soustient remplis d'imposture & de supposition, & la bienseance ne permettoit pas de les auancer sans preuve.

Quant au procedé des Religieux anciens, il est impossible de l'excuser; tous les Arrests qu'ils ont obtenus, ont esté sur Requête & par default, tant que les Religieux de la Congregation de Saint Maur n'ont point procedé en la Cour. Mais depuis qu'ils auoient esté mis en possession, la Cour n'y auoit point voulu toucher; & par l'Arrest du 12. Ianuier 1658. on auoit marqué aux anciens Religieux ce qu'ils deuoient & pouuoient faire, en leur permettant seulement d'assigner les Religieux de la Congregation de S. Maur; au prejudice dequoy vingt & vn mois apres qu'ils ont esté en possession, on leur a fermé les portes, mesprisé le Magistrat, & tous les ordres du Roy, & fait depuis ce temps vne place d'armes du Monastere de la Cousture; c'est ce qui ne peut estre toléré, & sans la moderation qui a esté apportee, sans les asseurances qui ont esté donnees de leur part; que cette violence ne seroit point soufferte en Iustice, on peut bien juger qu'elle ne seroit pas demeuree dans l'impunité, & que toute l'autorité du Roy y auroit esté employee.

A l'esgard des interuentions, celle des Maire & Escheuins a esté mandiee, n'y ayans aucun interest. Celle de l'Vniuersité n'est pas plus considerable, veu qu'il n'est parlé dans le concordat que de simples Chapelles & Offices claustraux, qui estoient originairement de simples Administrations, & dont l'vnion est absolument necessaire, parce qu'autrement il seroit impossible d'establir la reforme.

Et quant à l'interuention des Administrateurs de l'Hospital, elle est inutile, parce que les Religieux de la Congregation de Saint Maur offrent de faire les aumosnes, ainsi qu'il a esté accoustumé.

Pour ce qui est des bastimens alleguez, c'est vne conuention nouvelle faite par les anciens Religieux, depuis qu'ils se sont mis

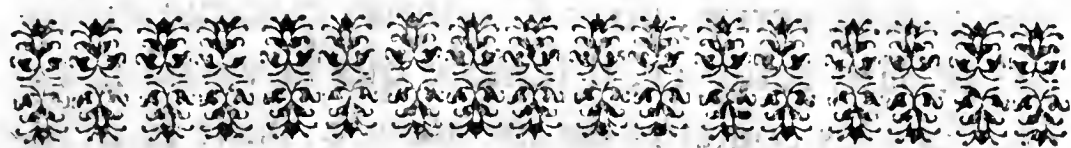
par violence en possession de leur Monastere.

Et à l'égard des Nouïces & de leurs parents, il y a lieu de s'estonner qu'on ait formé l'interuention, qui ne sert qu'à descouurir la cause de tout le mal, parce que le concordat portant qu'on mettroit les Nouïces au Nouïtiat de la reforme; & que s'ils ne la pouuoient porter, on leur donneroit deux cens liures de pension; & aux Profez qui n'estoient point encor Prestres, trois cens liures: & quand ils seroient Prestres, cinq cens liures de pension, afin de les mettre dans l'estat d'auoir vne pension pareille, on s'est precipité de leur faire faire Profession en l'aage de douze, treize & quatorze ans: & l'un d'eux ayant depuis réclamé, ou a crû que les Religieux reformez y auoient contribué; & de là est venu tout le grand desordre, auquel il est necessaire de mettre la main: Et puisque les Religieux de la Congregation de S. Maur viennent à present implorer la Iustice de la Cour, il est raisonnable de la leur rendre, comme on auroit fait en 1657. & en 1659. s'ils y estoient venus d'abord; & de faire connoistre que cet Auguste Senat n'a pas moins de lumiere, de moderation, de justice, & de pieté, qu'en eut autrefois le peuple Romain; & que s'il sçait conseruer l'autorité que le Roy luy a confiée avec beaucoup de vigueur & de fermeté, il n'a point de ressentiment contre ceux qui ont euté sa Jurisdiction, *quorum comitiorum euentus docuit alios esse animos in contentione honoris, alios secundum deposita certamina incorrupto iudicio.* C'est pourquoy ils estiment, que si la Cour fait difficulté de prononcer sur le fonds, il y a lieu de reintegrer les Religieux de la Congregation de S. Maur: mais qu'il seroit peut-estre aussi juste & plus aduantageux de vuidier dès à present tous les differends; & sans auoir esgard aux Lettres & interuentions, ordonner que les concordats seront executez. LA COVR, apres la declaration des parties de Martinet, qu'elles consentent continuer les aumosnes de l'Abbaye de la Cousture en la maniere accoustumée, sans prejudice de l'interuention de l'Vniuersité, sur laquelle a renuoyé les parties à la Barre, sans auoir esgard au surplus des interuentions & Lettres, dont elle a debouté & deboute les parties de Guehery, Dubois, Mestreau & Raujere: A ordonné & ordonne, que les concordats faits entre lesdits Religieux anciens de ladite Abbaye, &

Pour les Religieux de la Congregation de S. Maur. 11
ceux de la Congregation de S. Maur, & Arrests d'homologation
d'iceux, seront executez ; ce faisant, les parties de Martinet remises
dans la possession de ladite Abbaye; Enjoint au Lieutenant General,
Maire & Escheuins, & autres Officiers Royaux de ladite ville du
Mans, tenir la main à l'execution du present Arrest, à peine d'en
responder en leur propre & priué nom; & ce qui sera par ledit Lieu-
tenant General fait & ordonné, executé nonobstant oppositions
& appellations quelconques, & neantmoins sans despens. Fait
en Parlement, le vingt-sixiesme iour de Fevrier mil six cens soi-
xante - vn. Signé, RADIGVES.

*Collationné à l'Original, par moy Conseiller
Secretaire du Roy, Maison & Couronne
de France, & de ses Finances.*

50



PLAIDOYE DE M^R BIGNON
Advocat General.

MESSIEURS,
Le sujet de cette cause semble avoir beaucoup de rapport avec ces sujets inventez à plaisir ; soit ceux que l'Antiquité fabuleuse nous a laissez , ou ceux que la fiction de la Poësie nous represente tous les jours ; qui ont servi de spectacle à tous les siecles, & qui font encore aujourd'huy l'admiration & le divertissement des peuples. La surprise de la nouveauté, le mélange de l'intrigue, l'opposition des personnages, les mouvemens des grandes passions, la variété des faces differentes, l'incertitude de l'evenement, l'attente & l'admiration, tout s'y rencontre avantageusement.

Mais ce qui en fait tout-ensemble le rapport & la diversité, c'est que ces argumens fabuleux n'ayans pour fondement qu'un ingenieux mensonge, ne sont pourtant agreables que parce-qu'ils portent l'apparence de la verité : au-lieu que la nouveauté de celuy dont il s'agit cause d'autant plus de surprise, que la verité y approche extrêmement de l'apparence de ces mensonges innocens. Dans ceux-là, le mensonge se revestit de l'i-

mage de la verité, pour se donner quelque creance : & dans celuy-ci, il semble que la verité se cache sous les couleurs du mensonge, pour se dérober à l'esprit.

L'amour & la haine, ces deux grandes & maîtresses passions qui gouvernent le monde, font ici, aussi-bien que dans les pieces de Theatre, les mouvemens de toute l'action : non pas cet amour que la Nature inspire pour la production, qui est souvent aveugle & mal réglé ; mais celui qu'elle donne pour la conservation de ce qu'elle a produit, qui est presque toujours raisonnable & dans les regles.

Mais il est bien plus difficile d'y démêler les ressorts de ces passions, que dans ces ouvrages de l'art, où il y en a toujours quelqu'une qui domine, & qui se fait connoître : au lieu que dans cette affaire on ne sçait à laquelle attribuer ces effets extraordinaires qui se presentent à nos yeux. Car d'un costé, l'on veut que ce soit l'amour qu'a pour un enfant celui qui soutient en estre le pere, qui luy fasse souffrir la prison, & les tourmens, plutôt que de consentir à la perte du seul bien qui luy reste : de l'autre, l'on veut que ce soit l'artifice concerté d'une ame miserable & venale, qui luy fasse tenir ce langage, & emprunter le personnage de pere. D'un costé, l'on veut que ce soit l'amour d'une bonne mere pour ses enfans & pour sa famille, qui luy fasse rejeter un part étranger qui la charge,

& qui la deshonne : & de l'autre, l'on veut que ce soit la haine invincible d'un cœur plein de dureté contre son propre sang, qui luy fasse étouffer les sentimens de la Nature. Les uns disent que c'est l'amour de la justice, qui a excité les Juges à la recherche d'une vérité si importante : & les autres, que c'est une animosité secrète, fortifiée par un motif d'intérêt, qui leur a suggeré le dessein de forger cette noire & trop ingénieuse calomnie.

Au milieu de ces divers mouvemens, nous trouvons un enfant incertain de son estat & de sa naissance ; & qui ne sçachant encore qui sont ses parens ou ses persecuteurs, ne sçait aussi lesquels il doit aimer ou haïr.

Il survient d'ordinaire dans l'endroit le plus mêlé de la piece quelque personnage nouveau, qui fait la reconnoissance, & le dénouement de l'intrigue : mais ici, c'est peut-estre ce qui la mêle davantage. Ce frere, ce compagnon de l'égarement de l'enfant que l'on cherche, qui survient ce semble à propos pour apporter l'éclaircissement entier à tant d'obscuritez ; ce frere, disons-nous, donne encore à penser par une relation douteuse, s'il ne sert point d'organe à la passion de sa mere, & s'il ne se laisse point emporter à son propre intérêt ; ou bien s'il rend un témoignage d'une vérité naïve, & d'une amitié sincère.

Mais après tout, quelque rapport qu'il y ait de cette cause avec ces pieces inventées ; que le pu-

blic qui est attiré en cette Audience par la curiosité, apprenne par nostre bouche qu'il y a bien de la difference entre ces histoires feintes, & vn sujet veritable : & que si les premieres n'ont pour fin que le divertissement & le plaisir, celle-ci ne doit avoir qu'un evenement tout serieux ; & ne paroist sur ce tribunal auguste de la Justice, que pour recevoir vne decision solennelle qui serve de loy à vne famille, & peut-estre d'un grand exemple à toute la posterité.

Mais considerons, s'il vous plaist, encore de plus près tous les differens personages de la cause, s'il est permis d'vser de ce mot après ce que nous venons de dire. C'est vn enfant qui est tout-ensemble & sujet, & la partie principale de la cause : enfant de l'estat & de la fortune duquel il s'agit, pour sçavoir s'il est issu d'une famille accommodée, ou s'il est né dans le sein mesme de la misere. Ce n'est pas vn enfant nouveau né, comme celui qui servit de matiere à ce fameux jugement de l'Ecriture, qui n'avoit point de langue pour s'exprimer, ni mesme de connoissance pour discerner sa mere : mais c'est vn enfant qui a de l'âge & du discernement, qui peut estre complice, ou du larcin qu'on a fait de sa personne, ou de la supposition qu'on en veut faire dans vne famille ; qui peut sçavoir s'il est enfant de celle qui le desavoue, ou de celui qui le reclame ; s'il a quitté autrefois la famille de l'une, ou s'il s'est toujours veü entre les

bras de l'autre ; si la misere est vn appanage de sa naissance, ou vne peine de son égarement. Enfant qui par ses differentes reconnoissances a rendu luy-mesme son estat encore plus incertain ; & qui ayant assez de connoissance pour pouvoir dire quelle est la source qui luy a donné la vie & l'education, & assez de simplicité dans son âge pour acquérir quelque creance ; peut aussi avoir assez de malice ou de luy mesme, ou par celle que l'on luy inspire, pour aimer mieux se faire adopter dans vne famille riche, que d'estre le compagnon d'un pere mendiant.

Pour les parens qu'on luy veut donner, l'une est vne femme qui après avoir perdu deux enfans, refuse de reconnoistre celui que le consentement de tout vn peuple luy presente, comme vn de ceux qui s'estoient égarés vn an auparavant : Elle persiste dans son defaveu malgré l'opiniastreté du peuple à le luy vouloir donner, & la rigueur des Iuges qui la traittent de criminelle. L'autre est vn mendiant, en la possession duquel cet enfant a esté trouvé, qui l'avouë, & qui le reclame comme sien ; qui rapporte les titres legitimes de sa possession, qui a toujors persisté sans variation pour y estre maintenu ; & laquelle neantmoins on luy a arrachée comme à vn vsurpateur, accusé par la voix publique, par les soupçons de sa propre condition, & par le defaveu mesme de l'enfant. Pere bien-malheureux, si dans la certitu-

de qu'il peut avoir que c'est son fils, il s'en void enlever la possession d'une maniere si outrageuse; & si voyant son enfant devant ses yeux, il est neantmoins reduit à souffrir une espee d'orbité toute nouvelle, plus fascheuse que celle qui luy arriveroit par sa mort. Mais plus malheureux encore, si on ne luy peut oster le titre de pere, qu'en luy donnant celuy de coupable & de plagiaire; & que l'affection qu'il a pour se conserver son enfant, soit la matiere d'une accusation, & qu'on luy en fasse un crime. Parce-qu'enfin il n'y a point de milieu pour cet homme, il faut qu'il soit ou le pere le plus infortuné, ou l'imposteur le plus punissable qui soit au monde.

Vous avez veû paroistre l'aisné de ces deux enfans égarés qui revient seul aujourd'huy, & semble estre une preuve vivante de la perte de l'autre. S'il desavouë celuy qui se presente, ce n'est pas sur une simple opinion morale qui peut estre une erreur: mais il se fonde, dit-il, sur une science certaine; il a esté le compagnon de ses voyages, il l'a veû, il l'a assisté malade, il luy a donné luy-mesme la sepulture, il en rapporte les preuves par écrit. Témoin qui sembleroit irreprochable, si l'affection d'un frere estoit plus incorruptible que celle d'une mere, & si l'on pouvoit ajoûter plus de foy à la relation de l'un, en une cause où le desaveu de l'autre est rendu suspect. Et pourquoy ce témoignage ne pourroit-il pas estre suspect? Puisque

l'Ecriture nous apprend que des freres autrefois ont rapporté la robe toute sanglante de leur frere, comme vne preuve indubitable de sa mort; eux qui sçavoient qu'il estoit encore vivant, & dans l'esclavage où ils l'avoient eux-mesmes livré.

Ce frere a esté suivi d'une troupe de parens, qui semblable à ces chœurs de plusieurs personnaiges ensemble, que l'on representoit autrefois sur les theatres, ne fait qu'un seul concert de plusieurs voix pour appuyer, comme par un consentement general de toute vne famille, le desaveu d'une mere: ce qui est, ce semble, plus puissant que ni les presomptions des circonstances douteuses, ni les enquestes des témoins étrangers.

Il y a pourtant vne voix discordante d'un parent paternel, d'autant plus forte qu'elle n'a point encore esté entendue en cette Audience parmi celles des autres: lequel n'ayant aucun interest de reconnoistre ou de desavouer cet enfant, s'élève contre la mere, forme vne denonciation contre elle; & fait raisonnablement douter si les suffrages des autres n'ont point esté mendiez.

Mais ce qui est de plus étrange, est qu'en cette cause les accusez n'auroient point de parties, s'ils n'avoient intimé leurs Iuges qui paroissent en cette Audience, & qui n'ont point d'autre interest en la cause, à ce qu'ils pretendent, que ce-luy de dire qu'ils n'y en ont point; que leur office

a esté excité par vne denonciation de toute vne ville ; que ç'a esté le peuple mesme qui a commencé le procès , & la procedure criminelle dont on se plaint ; & qu'ils n'y ont apporté leur ministère , que lors que leur silence & leur dissimulation n'eussent pû passer que pour vne lasche connivence à vn crime si atroce , & si public.

Enfin , il n'y a pas jusqu'aux témoins que l'on n'ait voulu rendre parties ; vous en avez veû deux que l'on a choisis pour rendre leur témoignage suspect , parce-qu'il sembloit plus pressant. Mais cet artifice au-contraire n'a-t-il point servi pour rendre leur deposition plus authentique , & pour ajouter à la naïfveté d'un témoignage secret , l'autorité d'une declaration publique , confirmée avec fermeté en pleine Audience.

C'est-là , MESSIEURS , le caractere de toutes ces parties differentes , que nous avons ramassé dans vn leger crayon , non rehaussé de ces riches & vives couleurs , qui ont esté si industrieusement employées par tant d'excellens ouvriers , qui en ont fait durant quatre journées vn si illustre spectacle : mais vn crayon composé des simples lineamens de la verité , qui tiendra lieu de narration , peu nécessaire en vne cause dont tout le monde sçait assez & le fait , & les circonstances qui s'y rencontrent.

Vous voyez donc , MESSIEURS , que l'intérêt du plus grand nombre de ces parties estant de

de soutenir que celuy qui se presente n'est pas le fils de Lancelot le Moine ; les autres ne voulans pas s'engager à soutenir directement le contraire, mais seulement qu'ils ont quelque raison de le croire ; l'enfant qui est la matiere du procès, ayant varié dans ses reconnoissances, lors qu'il a esté entendu par sa bouche ; & le Curateur qui a parlé pour luy, ayant crû que sa veritable condition estoit celle qui luy estoit plus avantageuse : il est de nostre fonction de nous appliquer principalement à soutenir cette partie de la cause, qui est de voir s'il y a lieu d'établir que cet enfant est Jacques le Moine ; & de répondre à ce qui a esté avancé ; que l'accusation estoit non recevable contre l'aveu d'un pere, & le desaveu en mesme temps de celle que l'on en disoit la mere.

Il est certain que ce dont on a accusé ce Merdiant, est ce que l'on appelle en droit plage, c'est à dire le vol d'une personne libre ou d'un esclave ; que l'action en est publique, & que tout le monde est recevable à la pouvoir intenter, comme l'on void en la Loy treizième, au Cod. *Ad legem Fabiam de plagiariis*. Doncques le Substitut de Monsieur le Procureur General sur les lieux a pû demander qu'il en fust informé, la voix publique ayant servi de denonciateur ; sans parler de celuy que l'on pretend avoir esté aposté depuis pour en porter le nom.

L'on demeure d'accord de cette maxime, mais

on dit que dans l'espece qui se presente , le crime qui doit former le titre de l'accusation n'est plus celuy de plage ; que l'exception de l'appellant, qui soutient estre le pere de l'enfant , fait naistre vn autre crime dont la poursuite n'est donnée qu'au pere , ou à la mere , ou à ceux qui peuvent y avoir interest , *ad quos res pertinet* , comme dit la Loy ; c'est celuy de la supposition de part.

Monrousseau dit non seulement qu'il est le pere de l'enfant qu'on l'accuse d'avoir dérobé , mais il en rapporte des titres , & il les appuie de la possession : donc si on veut leur oster l'effet qu'ils doivent avoir dans le public , il faut former la plainte du chef de la supposition.

Il est bien vray que s'il ne rapportoit ces preuves , & qu'il n'opposast point le titre de pere à l'action que l'on a commencée contre luy , la question demeureroit aux termes du crime de plage , qui est vn crime public.

C'est changer la question , car à proprement parler l'action *suppositi partus* est celle qu'un mari intente contre sa femme , ou des parens contre l'un ou l'autre , ou contre tous les deux ensemble , en les accusant de supposer vn enfant au prejudice de la famille ; & il est vray que cette action ne passe point la personne des parens , encore faut-il qu'ils y ayent interest.

La raison en est , qu'elle n'est dirigée que pour

ôster la qualité de parent à l'enfant , auquel ils pretendent qu'elle est injustement appliquée. Et cela tombe sur l'ordre de la famille , & de la succession , & sur l'estat civil. Ils se mettroient peu en peine , & ne seroient pas recevables à se plaindre de la detention , & de la possession actuelle de l'enfant , si la forme de la possession ne leur faisoit point de prejudice.

Il est donc vray que l'action leur a esté réservée pour disputer seulement la possession de l'estat , & non pas contester la possession de la personne. Car lors que la plainte commence par l'action publique de l'enlèvement d'un enfant , qui se trouve actuellement entre les mains de celui que l'on accuse de ce crime ; ce n'est plus l'estat d'un enfant que l'on conteste , il ne s'agit pas mesme de la possession corporelle prise toute seule & en elle-mesme ; c'est la maniere & la forme de la possession *cum dolo* que l'on dispute ; c'est la malice , & l'intention qui se trouve dans cette possession que l'on accuse , & qui fait en-effet le crime : tout le monde est bien recevable à la découvrir , & à la faire cesser.

Alors celui qui est accusé , parce qu'il possède & qu'il retient injustement , n'est pas absous en disant qu'il est le pere de l'enfant ; la faveur de ce nom ne defarme pas la Justice en un moment , elle retarde seulement son jugement.

C'est donc seulement une defense qui fait naistre

à la verité vne autre question, ſçavoir celle de la paternité que l'on oppoſe pour juſtifier cette poſſeſſion dont on ſe plaint.

Cette question incidente ne fait pas ceſſer l'autre qui eſt la principale, mais elles ſe meſlent toutes deux enſemble ; & il faut touſjours les inſtruire, & le plus ſouvent les juger conjointement.

Il eſt donc vray que la premiere question qui ſubſiſte encore, eſt celle d'un crime public ; laquelle eſt *publici juris*, & qui pouvoit eſtre pourſuivie en droit par toutes ſortes de perſonnes.

D'ailleurs, parmi nous preſque tous les crimes ſont publics, & peuvent eſtre pourſuivis par le miniſtere public : & ſi ce Mendiant a fait un vol d'un enfant à une mere, laquelle bien loin de le vendiquer, eſt accusée de le deſavouer ; ces deux crimes demeureroient impunis, ſi l'office public ne s'en eſtoit meſlé.

Que ce ne ſoient des crimes qui demandent la pourſuite & la vengeance publique, perſonne n'en peut douter, puisqu'ils bleſſent également & l'ordre de la Nature, & celui de la ſociété civile. Il n'en eſt pas de meſme de la propriété, & de la poſſeſſion des enfans, comme des autres biens que la Nature, à la conſiderer toute pure dans ſon origine, & telle qu'elle devoit eſtre dans la ſuite, a preſenté à tous les hommes pour en uſer en commun ſans aucun droit de propriété : que l'on a eſté depuis obligé d'établir, & de diſtinguer par le

droit des gens, *usu exigente*; c'est à dire par la nécessité qu'a apportée avec foy la corruption, qui a rendu impossible l'usage en commun, qui demande nécessairement l'innocence & la bonne foy. Ces biens peuvent changer de maistre, n'estans pas plus à l'un qu'à l'autre par le droit naturel; lequel au-contraire donne les enfans en vne propriété qui ne peut estre changée, puisque ce seroit détruire la Nature mesme. Et n'est-ce donc pas vn attentat criminel de s'efforcer de le faire, & de vouloir ruiner les effets qu'elle doit produire nécessairement?

Il ne faut pas dire aussi que le defaveu de l'une, & l'aveu de l'autre, soient des fins de non recevoir: ni qu'ils puissent servir de preuves suffisantes pour détruire celles du procès, puisque ce sont les titres mesmes de l'accusation.

Il est vray qu'il ne faudroit point chercher d'autres preuves de l'estat d'un enfant, que la reconnaissance du pere ou de la mere; si la Nature n'estoit point corrompue, & si ses sentimens estoient toujours expliquez sans déguisement.

Il est vray mesme, qu'il est aussi difficile de la déguiser, & de resister à la force qu'elle a de se faire paroistre au dehors, comme d'estre contraires à nous mesmes, & de concevoir des desseins de nous destruire.

Mais si l'on considere que la raison qui doit relever, & annoblir les sentimens de la nature, sert

souvent à les aneantir ; lors que l'homme employe pour le mal & le mensonge , ce qui luy est donné comme vn rayon du souverain bien , & de la souveraine verité : Il ne faut pas dire , que parce-qu'il y a vn defaveu , il le faut croire comme s'il estoit prononcé par la bouche de la Nature mesme ; y ayant des exemples qu'ils n'ont pas toujourns esté veritables , quoique rares à la verité.

Celle qui defavouë n'a pas eu , ce semble , ou n'a pas témoigné tout le déplaisir que devoit produire la perte de deux enfans , de trois qui estoient la consolation de son veufvage , n'en ayant fait informer que sept ou huit mois après. Encore cette information ne peut-elle pas passer pour extrêmement suspecte ? Car pourquoy informer de l'égarrement de deux enfans , puisque l'on n'informe que des crimes , & pour faire le procès à des accusez : & cette mere ne devoit pas pretendre de faire le procès à ses enfans , pour s'estre enfuis de sa maison. Ainsi cette information bien loin de servir à sa justification , peut encore augmenter le soupçon de sa conduite ; & faire croire que c'est vne procedure bizarre , faite après coup , par vne personne qui se défie de sa cause.

Toute la ville de Vernon qui connoissoit Lancelot le Moine , & sa veufve ; qui avoit veû ses enfans demeurer dans le pais , celuy mesme dont il s'agit y estant né ; tout son peuple , disons-nous ,

est persuadé sur la ressemblance, que celui qui a esté trouvé entre les mains du Pauvre est vn de ses enfans. Cependant, au milieu de cette reconnoissance publique, il n'y a que cette femme seule qui ne veut pas seulement douter que ce puisse estre son fils ; & neantmoins vn des effets des plus ordinaires d'un amour qui est encore dans la douleur toute recente d'une perte, & dans la recherche de ce qu'il a perdu, est de croire touûjours le voir dans les premiers objets qu'il rencontre ; de prendre mesme les songes pour des veritez, & d'embrasser toutes les apparences qu'il se figure en avoir quelque trace. Et nous ne pensons pas que l'affection d'une mere soit moins inquiete, moins curieuse, ou moins credule, que celle de ces amans dont le Poëte a dit, qu'ils se reconnoissent mesme au milieu des ombres : semblables, dit-il, à vn voyageur qui s'est trouvé surpris de la nuit, qui s'est égaré dans les tenebres, & qui soupire après la lumiere qui le doit remettre dans sa route ; dès qu'il croit en appercevoir la moindre trace à travers d'une nuë la plus obscure, il reprend aussi-tost son esperance & sa joye, & croit s'estre retrouvé. C'est ce qui represente bien vne mere qui entrevoit l'objet qu'elle a perdu,

Agnovîtque per umbram

Obscuram, qualem primo qui surgere mense,

Aut videt, aut vidisse putat per nubila lunam.

Mais quel prodige au-contraire, pendant que

toute la ville de Vernon reconnoist, ou croit reconnoistre cet enfant, cette mere ne se met pas seulement en devoir de s'éclaircir de la verité; cette ressemblance qui convainc tout ce peuple, ne frappe ni son cœur, ni ses yeux; & pendant que tout le monde est attendri d'un spectacle si touchant, elle affecte vne insensibilité qui ne peut estre qu'estudiée, & fort suspecte.

Que ce soit vne erreur, que ce soit vne vision, que ce soit vne fausse persuasion du peuple; toujours faudroit-il que ce fust vne tres-grande & parfaite ressemblance, qui en fust le fondement. Mais qui devoit plutôt tomber d'abord dans cette erreur que la mere mesme? puisque si elle eust eu vn grand desir de recouvrer son fils, le moindre trait de ressemblance devoit du moins faire naistre quelque soupçon, que cet objet estoit celuy qu'elle cherchoit. Pourquoi donc n'a-t-elle pas du moins douté? pourquoi resister avec tant d'opiniastreté à la voix de tout vn peuple? pourquoi prendre la fuite? Escoutons les sentimens naturels que doit avoir vne mere en vne pareille rencontre; Celuy que je voi porte quelque ressemblance de mon fils, ne seroit-ce point luy-mesme? du moins en quelque estat qu'il soit, gueux, miserable, déchiré, puisqu'il a quelques traits de mon fils, ce n'est pas vn objet d'aversion pour moy. Mais ne seroit-ce point effectivement mon fils, j'ai peine neantmoins à le reconnoistre, peut-estre

estre que le progres d'une année, qui a grossi les traits de son visage dans un âge de croissance; la fatigue & la misère qu'il a endurée; le mauvais équipage dont il est revêtu, qui déguise les personnes que l'on connoît le mieux; tout cela peut-estre me le fait méconnoître. Tout le monde me dit que c'est luy, son visage m'en dit quelque chose; mon cœur neantmoins n'ose encore me l'asseurer, il faut s'en éclaircir.

Qu'est-ce que la Nature & la Raison luy eussent conseillé en cette incertitude? que devoit-elle à son affection, ou si vous voulez à sa curiosité, ou à la bien-seance? N'estoit-ce pas d'approcher de cet enfant, de le regarder attentivement, de le confronter avec l'idée qu'elle en avoit dans le cœur, de l'interroger sur le champ en présence de tout le monde, de voir si ce petit garçon la reclameroit pour sa mère, & luy donneroit des marques qu'il estoit son fils? Et n'auroit-on pas bien-tôt apperceu si ces marques eussent esté suspectes, ou certaines? C'estoit à ce premier abord, & dans ce tribunal domestique, que la Nature & l'Amour devoient faire toute l'instruction du procès, & porter le jugement de cette cause. Car si c'estoit le fils de l'appellante, ne devoit-elle pas estre ravie de le pouvoir reconnoître? & si au-contraince ne l'estoit pas, y avoit-il rien de si aisé que de convaincre sur le champ l'erreur du peuple; y ayant tant de particularitez en la vie, qui se passent

entre vne mere & vn enfant, & dont celuy-ci ne pouvoit estre encore instruit, comme l'on pretend qu'il l'a esté depuis ? Que cette femme n'en proposoit-elle quelqu'une des plus singulieres, pour satisfaire ou sa propre impatience, ou celle de ce peuple ?

Chose étrange ! dans vne si grande émotion de toute vne ville sur vn accident si extraordinaire, l'appellante paroist seule indifferente. Que disons-nous indifferente ? elle s'enfuit ; & si ce n'est pas comme vne criminelle, du moins c'est comme vne personne qui apprehende que l'on ne reconnoisse la verité. Car en-effet, par sa retraite de Vernon ne semble-t-il pas que cette femme a eu peur de ne pouvoir resister à la presence de cet objet ; que les sentimens de la Nature dont elle ressentoit la force, parce-qu'ils ne s'éteignent jamais entiere-ment, n'éclataissent malgré elle dans quelque entreveuë ; qu'ils ne trahissent son insensibilité apparente ; & qu'un mouvement trop sincere échappé de sa conscience, ne desavoüast le desaveu affecté de sa langue ?

Ioseph ne voulant pas encore se faire connoistre à ses freres, l'Ecriture remarque qu'il fit tout ce qu'un veritable desaveu pouvoit inspirer ; il les traitta d'abord avec dureté, *Cúmque adorassent eum fratres sui, & agnovisset eos, quasi ad alienos durius loquebatur interrogans eos* ; il les traitta d'espions, il les fit mettre en prison ; il leur supposa mesme vn

larcin ; mais enfin la dissimulation ne pût pas toujours soutenir contre la Nature , l'amour rompit les digues de l'artifice ; & Ioseph , dit le texte sacré , fut obligé de s'enfuir en sa maison , de crainte qu'il n'éclatast malgré luy , *Festinauitque in domum , quia commota fuerant viscera ejus super fratre suo , & erumpebant lacrymæ , & introiens cubiculum flevit.*

Ce que ce Patriarche fit par vne sainte & amoureuse dissimulation , & qui se termina enfin par vne plus tendre & plus heureuse reconnoissance ; n'y a-t-il pas apparence que cette femme le fait par haine & par opiniastrété , n'avons-nous pas tous les sujets du monde de le croire ; & ces circonstances , & ces reflexions , ne rendent-elles pas le defaveu que fait cette femme fort suspect ?

Mais , dit-on , il est avoüé en mesme temps par vn homme qui se dit son pere : & c'est cela mesme qui doit augmenter le soupçon. C'est vn homme qui a esté , comme il nous apprend luy-mesme par ses interrogatoires , presque toujours errant & vagabond , sans domicile assuré , sans condition certaine , changeant l'une aussi souvent que l'autre. Il a gardé premierement les bestiaux , puis il a esté soldat , puis bocheron , & enfin mendiant. La premiere de ces conditions a passé autrefois pour fort innocente ; mais c'estoit dans ce premier âge du monde , lors que les hommes en faisoient leur occupation , & que l'innocence ne

s'estoit pas encore retirée d'entre-eux. Les trois autres sont d'ordinaire pleines de vices, de brutalité, & de toute sorte de desordre; qui par conséquent doivent faire tout presumer: & principalement celle de Mendiant qu'il a embrassée après avoir passé par les autres, sans y avoir esté forcé par maladie, par la mutilation de ses membres, ou par la caducité de l'âge; mais porté seulement par le mesme esprit qui luy avoit fait prendre les autres, c'est à dire par le libertinage.

Ce n'est pas de cette sorte de pauvreté qu'il a esté dit par vn Ancien des plus polis de son siècle, *Nescio quomodo bonæ mentis soror est paupertas*; mais c'est de celle qui s'occupe, & qui vit de son travail; qui bien loin d'engager dans le vice, en est au-contraire le souverain preservatif; qui attire les bénédictions du Ciel, & qui est dans la protection des loix avec justice, puisque c'est elle qui y est la plus soûmise. Pauvreté ou sainte, ou honneste, qui a fait le desir des Philosophes, & qui fait la perfection dans le Christianisme. *Custos & magistra virtutum hujusmodi paupertas*, dit Saint Bernard.

Ce n'est pas cette sorte de pauvreté dont ce malheureux fait profession; mais de celle qui prend son origine de la bassesse de l'ame, qui se nourrit de l'ordure & de l'oïveté, qui éteint les lumières de la raison, & qui étouffe les sentimens de la Nature; qui n'est pas la compagne de l'innocence &

de la simplicité ; mais la mere de toutes sortes d'impofitures, & de vices: De cette gueuferie Cynique & impudente, qui prostituë les hommes à toute forte d'infamie, & les reduit dans vn estat de brutalité achevée.

Donc le mestier de ces sortes de gens, errans & vagabons par le monde, qui ne connoissent le mariage que comme vn mélange fortuit d'impureté ; estant de faire trafic ordinaire d'enfans, de vendre les leurs quand ils y trouvent quelque avantage, d'acheter ou de louer ceux des autres pour en faire montre, & de les mutiler bien-souvent pour exciter la misericorde des hommes, se faisans vn revenu de leur propre cruauté, *veftigalis crudelitas*, comme l'appelle vn Declamateur : l'aveu que ce gueux fait de cet enfant est-il vn argument fort convainquant qu'il luy appartienne ? Et au-contraire, n'a-t-on pas pû raisonnablement presumer, voyant vn enfant entre ses mains ressembler à vn de ceux qui avoient esté perdus, que l'ayant rencontré en chemin éloigné, & abandonné de son frere aîné, il l'a débauché, & persuadé de prendre cette malheureuse condition ; qui toute hideuse qu'elle est, s'est trouvée neantmoins avoir quelquefois des attraits pour ces esprits, qui sont, pour ainsi dire, comme la lie de la Nature.

Il est des ames, dit le Philosophe, qui sont nées pour la servitude ; elles se trouvent dans des tem-

peramens composez de ce qu'il y a de plus impur dans les elemens : quoi-qu'elles naissent dans des familles honorables, on a beau les dresser par vne education liberale, & les exciter par la gloire à quelque chose de grand; la constellation maligne qui a presidé à leur naissance, leur a tellement imprimé les sentimens de bassesse, qu'ils ne sçauroient s'élever; ils rampent continuellement contre terre, & ne s'attachent qu'aux objets qui sont conformes & proportionnez à leur inclination. C'est ce qui fait dans vne famille de Heros, des enfans qui dégènerent si honteusement de la vertu de leurs ancestres : c'est ce qui fait ces esclaves volontaires qui se vendent eux-mesmes : c'est ce qui fait que tous les jours des enfans quittent les commoditez & les douceurs de la maison de leur pere, pour aller mener vne vie errante & miserable : & si à la bassesse de l'ame se joint encore l'amour du libertinage & de l'oïfiveté, il n'y a point de condition pour vile & abjecte qu'elle soit, pourveu qu'elle soit libre & oïfiv, qui n'ait plus de charmes que l'abondance de la maison paternelle, où il faut se tenir dans la discipline. Il ne faut donc pas que cette miserable adoption que le Mendiant a faite, semble si extraordinaire; y ayant trouvé tant de disposition dans l'esprit de ces jeunes enfans, qui s'estoient déjà débauchez & soustraits de la conduite de leur ayeule, sous laquelle leur mere les avoit laissez en allant à Ver-

non, au mois de Septembre mil six cens cinquante-quatre.

Et il ne faut pas s'étonner si cet enfant n'a pas voulu à la premiere rencontre, soit dans Paris, soit dans Vernon, reconnoître sa mere : laquelle de son costé ne l'a pas excité par aucun témoignage de tendresse, & de joye, comme elle en devoit donner en le retrouvant, à quitter cette miserable condition, à renoncer tout d'un coup à ce faux pere, & à embrasser sa veritable mere. Il est vray que depuis il l'a reconnuë ; mais après avoir esté avoué par sa patrie, qui luy a tendu les bras, à la reconnoissance de laquelle il n'a pû resister : & s'il n'a pas perseveré à desavouër Monrousseau, ne peut-on pas dire que c'est par le mesme esprit qu'il s'est laissé persuader de le suivre, lors qu'il est tombé entre ses mains ? Puisqu'autrefois les Hebreux, ce peuple si cheri de Dieu, dans l'esperance de l'abondance, & de la fertilité de la terre qu'il leur avoit promise, & dans la liberté qu'il avoit depuis qu'il fut sorti d'Egypte ; ne laissoit pas d'en regretter les oignons par un goust dépravé, & par des sentimens dignes de la servitude de laquelle il avoit esté tiré.

Qu'on n'oppose point la perseverance de cette femme, & de ce Mendiant ; de l'une dans son desaveu, de l'autre dans son aveu : Car si c'est un crime concerté ; si cette femme mal affectonnée pour son sang, ou par l'aversion que le mauvais

naturel de ce fils luy avoit causée, ou par quelque autre raison secrette qu'on ne peut penetrer, a vne fois conceû le dessein de l'abdiquer; si ce gueux corrompu par argent, ou sollicité par sa propre vtilité, a fait vne fois cette malheureuse adoption: n'y a-t-il pas vne espece de necessité à l'un & à l'autre de perseverer dans leur crime? *Fortem animus præstent rebus quas turpiter audent.* A quel supplice ne s'exposeroient-ils pas maintenant tous deux s'ils avoüoient; elle, qu'elle est vne cruelle mere, qui a exposé ou abandonné son enfant; & luy, qu'il est vn plagiaire qui le dérobe, ou qui le recele à sa famille. L'image du dernier supplice qui les menace, n'est-elle pas vn motif suffisant pour arrester la reconnoissance de la verité?

Ajoûtez à tout cela les variations des interrogatoires de Monrousseau, sur des faits importants; comme sur celui de la naissance de ses enfans, ayant changé trois fois lors que l'on luy a demandé de quelle couche cet enfant estoit né. Tantost il dit que c'est de la premiere, tantost que c'est de la seconde; puis il se reprend, & dit que c'est de la premiere. Tantost il dit qu'il n'a eu que deux enfans, puis dans vn second interrogatoire il parle de quatre, qui sont tous morts à la reserve de celui dont il s'agit. Comme encore sur les voyages qu'il a faits à Paris, en vn endroit il dit n'y avoir esté qu'une fois, & en estre sorti il n'y a que quinze jours: & ailleurs il demeure d'accord d'y
avoir

avoir esté deux fois, & d'en estre sorti la dernière il y avoit vn an ; & enfin dans son dernier interrogatoire il dit y avoir fait trois voïages.

Après tout cela recevrez-vous l'aveu que fait ce Mendiant de cet enfant, pour vne preuve suffisante de son estat, puisqu'il ne parle pas mesme assurément de sa naissance : & sera-t-il possible qu'il ait oublié, nous ne disons pas l'heure, le jour, ou le mois, mais mesme de quelle couche son fils est né ; les hommes conservans presque toujours dans leur memoire les circonstances qui accompagnent ce moment, dans lequel ils se voyent renaitre, pour ainsi dire, dans leurs enfans. Cette variété sur les voïages qu'il a faits à Paris, ne fait-elle pas raisonnablement douter qu'il s'y est passé quelque chose dont il apprehende la conviction ?

On dit mesme qu'il y a eu du concert entre Jeanne Vacherot & Monrousseau ; & n'y auroit-il pas de l'apparence, puisque l'un & l'autre dans leur interrogatoire demeurent d'accord de s'estre veus à Paris quatre mois auparavant, dit Jeanne Vacherot ; & d'avoir eu vne conference ensemble pour la recherche de l'enfant. Ils se rencontrent depuis à Vernon, ils se revoyent, & ne se parlent point ; la mere ne demande point des nouvelles de son fils, & le Mendiant ne rend point compte de sa commission. Cela est bien suspect, & peut faire croire que s'ils se sont veus, s'ils ont eu communication, ç'a esté aussi-tost pour supprimer la connoissance

de l'enfant, que pour la découvrir.

Mais la variété de leur langage sur le temps, & le lieu de leur entreveuë, augmente encore de beaucoup les soupçons : l'un dit que ç'a esté dans la place de Greve, l'autre que ç'a esté sur les degrez de l'Hôtel-Dieu. Il n'en falut pas tant pour convaincre l'imposture de ces deux Vieillards, qui vouloient faire perir vne innocente, & la charger de l'opprobre de leur crime : la difference seule de l'arbre sous lequel ils disoient avoir veû commettre le crime, & la diversité de leur langage en ce seul point, fut leur conviction. Mais en cette cause, n'avons-nous pas vne variété plus grande ? Il leur est arrivé, peut-estre, comme à tous les criminels, qui en déguisant la verité qui les condamneroit, en reconnoissent pourtant toujours vne partie qu'ils croient ne leur pouvoir nuire : ce qui sert pourtant à les convaincre, principalement quand ils ont des complices, avec lesquels ils n'ont pû concerter leurs réponses.

Iusques ici ce ne sont que des presomptions, & des conjectures ; mais voici les preuves resultantes des informations qui vous ont esté expliquées par les Juges intimez, dont nous ne laisserons pas de vous faire le recit, celui qui vous a esté fait pouvant estre suspect : Car pour ce qui est de nostre fonction, nous pouvons encore dire ce que nous luy avons déjà appliqué en vne autre rencontre, comme vne devise assez juste, *Religiosa orationis sub testibus fides.*

Deux parentes de Lancelot le Moine déposent, qu'elles croient que cet enfant est son fils. Les voisines des maisons où la veufve Lancelot le Moine logeoit quand elle venoit à Vernon, non seulement le reconnoissent ; mais l'une l'assure sur le peril de sa vie, & qu'elle mourroit pour cette verité ; l'autre, qu'elle le connoist aussi-bien que ses propres enfans.

Vn autre dit, que le Dimanche vingt-cinquième Juillet, qui fut le jour que le Mendiant fut arresté entre midi & vne heure, le soupçon qui avoit commencé contre-luy le matin s'estant fortifié, l'enfant parla du Bois-geraume comme d'un lieu qu'il connoissoit, parce que Lancelot le Moine y avoit vne ferme ; parla mesme du chemin, disant que le pont estoit rompu, & qu'il falloit passer par le bac : quoi-que le Mendiant ait dit dans son interrogatoire, qu'il n'estoit jamais venu à Vernon, & n'avoit jamais passé par ce chemin.

Vn autre témoin dit, que s'estant lors approché de la foule du peuple qui environnoit cet enfant, à cette mesme heure il reconnut, & appella par son nom le petit garçon de la veufve le Cocq, en disant, Voilà mon petit cousin Iean le Cocq.

Vn autre dit, que sa petite fille âgée seulement de dix ans le reconnut, en disant, Voilà le petit Iacob le Moine.

La servante de la veufve Cretté, chez laquelle aussi la veufve le Moine avoit logé avec ses en-

fans , dit avoir esté reconnuë ce jour mesme , & avoir esté appelée par son nom de Marie par ce petit enfant ; qui reconnut aussi le lit où il avoit accoustumé de coucher dans cette maison.

Ces reconnoissances sont d'autant plus fortes, que les témoins disent qu'il les a faites dans vn temps qu'il n'avoit pas pû estre encore instruit ; à moins que cela n'eust esté préparé dès auparavant , ce qui n'a pas d'apparence, aussi ne l'a-t-on pas pretendu. Il a donné encore d'autres marques, disent les témoins, d'avoir esté autrefois à Vernon, & d'avoir logé avec sa pretenduë mere chez la veufve le Cocq : comme d'avoir aidé à tirer d'une fosse de tannerie le fils de cette veufve, qui est vn fait qui passe, au dire des témoins, pour estre constamment arrivé : comme encore d'avoir marqué le lieu où vn témoin nommé des Lauriers mettoit son cheval dans vne salle, ce qui s'est trouvé veritable.

Des deux témoins intimez, l'un dit l'avoir pensé d'une plaie qu'il s'estoit fait à la teste ; & d'avoir mesme envoié, lors que le bruit de cette reconnoissance s'éleva, vn homme pour voir s'il avoit vne cicatrice. Ce fait peut passer pour constant, se trouvant confirmé par d'autres témoins, qui disent que ce petit garçon avoit eu vn trou à la teste, c'est ainsi qu'ils en parlent : & neantmoins cela est dénié par la veufve le Moine. Sa servante dit mesme qu'elle luy imposa silence, parce-qu'el-

le reconnoissoit comme les autres ce petit garçon.

Ajoûtez à tout cela ce que disent encore d'autres témoins , qui déposent de la maniere que ce gueux receut cet insulte ; s'estant contenté de répondre d'abord à ceux qui luy demandoient si c'estoit son enfant, Est bien pere qui nourrit, sa mere est morte dans vn hospital, je luy ai promis de ne l'abandonner jamais.

Vn autre dépose, que ce Mendiant estant arresté prisonnier, on le relâcha par vne maniere de feinte, en luy disant que l'enfant alloit au Boisgeraume trouver ses parens ; & en luy rendant aussi sept deniers qui avoient esté trouvez entre les mains de cet enfant : Il se mit en estat de s'en aller reprenant son équipage ordinaire, *peram & baculum*, & de fait il s'en alloit lors qu'il fut arresté de nouveau.

Ce qui fait voir le peu d'attache qu'il avoit à cet enfant, c'est qu'il ne s'en est point dit pere d'abord ; & qu'il ne l'a fait depuis, que parce qu'il y a esté obligé pour se defendre du crime dont on l'a accusé : son premier langage estant d'un plagiaire, d'un homme qui avoit pris vn enfant qui ne luy appartenoit point ; non pas par vn mouvement de charité, mais plutôt pour abuser de celle des autres par vne supposition, que l'on sçait estre assez ordinaire aux personnes de cette condition.

C'est l'abregé des dépositions de vingt & vn té-

moins, qui pourroit peut-estre recevoir des reproches; mais le témoignage de toute la ville de Vernon n'en peut recevoir: elle a esté d'abord excitée par la ressemblance, & puis entierement persuadée par tout ce qui s'est dit, & par tout ce qui s'est fait devant ses yeux.

Si cet enfant a reconnu de luy mesme, & avec témoignage de joye marchant devant les Iuges, comme il paroist par des procéz verbaux, la maison de la veufve le Cocq où logeoit sa mere quand elle venoit à Vernon; s'il a reconnu la chambre où elle couchoit, le lieu où elle mettoit son bled; entre beaucoup de fosses de tannerie, celle d'où il avoit aidé à tirer le petit le Cocq; s'il a dit pour enseigne qu'il y avoit eu vn petit rocher sur vne porte; s'il a pris de luy-mesme le chemin de Boisgeraume; s'il a reconnu le chasteau qui est dans ce mesme chemin, le Curé du lieu, la chambre du Fermier; & si les personnes qui s'y trouverent l'ont reconnu pour Iacques le Moine: on ne doit pas accuser les Iuges d'avoir usé de suggestion; puisque cette instruction du procès n'estoit point secrette, que toutle peuple, pour ainsi dire, y avoit part, que cela se passoit à la veuë de tout le monde, & qu'il estoit presque impossible de le faire autrement.

On a voulu pretendre neantmoins que toute cette histoire n'estoit qu'un effet d'une ancienne haine, que ces Iuges avoient contre Lancelot le

Moine ; & qu'ils ont embrassé la premiere occasion qui s'est présentée pour la faire éclater contre sa famille , & contre Jeanne Vacherot sa femme. Mais on doit demeurer d'accord , que cette pretention n'a jusqu'ici autre fondement que la calomnie prétendue de cette accusation , & qu'elle n'est appuyée d'aucune piece en la cause.

Le retour de Pierre le Moine , & ce qu'il rapporte de la mort de son frere , ne doit pas détruire des preuves si puissantes ; son témoignage pouvant estre suspect d'intérêt , venant d'un enfant qui a déjà donné des marques d'un esprit mal-reglé par son absence , & par celle de son frere , qu'il a sans doute entraîné avec luy : les pieces d'ailleurs , qu'il rapporte pour justifier ce qu'il dit , n'estant pas authentiques , & hors de soupçon de fausseté , par les remarques qui vous en ont esté faites.

Et ne peut-on pas dire aussi , que le desaveu des parens n'est pas suffisant , puisque ce ne sont que les maternels : & qu'il ne faut pas s'étonner s'ils n'ont pas reconnu cet enfant pour leur parent , ayant perdu tous les traits , pour ainsi dire , de l'ingenuité , & toutes les marques de sa premiere condition , par la maniere de vie qu'il a menée depuis qu'il a esté entre les mains de ce Mendiant ; lequel luy a mesme tellement corrompu l'esprit , qu'encore à present il veut demeurer dans cette miserable condition ?

Mais d'autre part, c'est le defaveu d'une femme en la vie de laquelle il n'y a rien à redire, que son defunt mari a nommée pour estre tutrice de ses enfans; & qui est demeurée dans la viduité depuis dix ans, ce qui est vne des plus grandes marques de l'amour d'une mere. Elle a tafché par ce moyen de leur conferver du bien, & de leur donner auffi vne bonne education pour en bien vfer: vn témoin dit mefine qu'il a reconnu qu'elle avoit de l'affection pour ses enfans. Vn defaveu de cette forte, duquel on ne voit point de cause apparente, est vne preuve bien puiffante pour l'estat d'un enfant; quoi-que l'on dife que la Nature corrompue se porte à d'étranges extremitez.

Vn témoin dit, que cette femme est d'une humeur avare; mais dira-t-on que c'est le motif qui la fait defavoüer fon enfant, puisque c'est souvent l'amour déreglé pour les enfans qui excite, & qui entretient cette honteuse passion. Elle a fait, dit-on, informer trop tard de la perte de ses enfans: mais toujours paroist-il par cette information, qu'elle a fait, lors qu'elle les a perdus, toutes les diligences nécessaires pour les recouvrer. Si elle avoit esté faite lors de la perte, elle n'auroit servi qu'à justifier ce qui n'estoit que trop certain; mais ayant esté faite depuis, elle nous apprend les soins qu'elle s'est donnée alors.

Mais, dit-on, elle n'a pas entré avec tout le monde
dans

dans le doute que cet enfant fust son fils : Il est vray , mais elle l'avoit déjà veû vne fois à Paris en vne rencontre , entre les mains de ce Pauvre , & avoit pû observer que ce n'estoit pas le sien. Et n'est-il pas même plus raisonnable de dire , que comme vn ouvrier , ou vn Escrivain sçait parfaitement bien reconnoistre sa main & son caractère , parmi tous les ouvrages que l'on luy presenteroit qui en seroient des copies , & en porteroient la ressemblance : Aussi cette femme plus sçavante , & plus croyable que toute la multitude ensemble , nous apprend que les yeux d'une mere ne peuvent estre trompez , & que l'instinct de la Nature ne suit pas le caprice d'une populace prévenue.

Sa conduite auroit sans-doute rendu son desaveu fort vrai-semblable , & eust servi de preuve suffisante pour rejeter cette accusation dans son commencement ; si elle n'eust point esté formée en même temps contre vn homme , dont la condition & la vie rendoient l'aveu infiniment suspect : & c'est aussi vne des principales causes de ce malheureux procès , dans lequel elle se void engagée.

Les variations des interrogatoires de ce Mendiant ont esté à la verité fort-puissantes pour confirmer ce soupçon ; mais neantmoins les principales choses qu'il a dites , & qui servent à établir l'estat de l'enfant , se sont trouvées veritables ; sa

naissance à la Neufville, justifiée par l'extrait Baptistaire levé & rapporté par Maître Louis Mordant en l'instance du Conseil, qui fait voir aussi qu'il porte le mesme nom qu'il luy avoit donné dans son interrogatoire ; la mort de sa femme justifiée aussi par vn extrait mortuaire. Il n'y a point à la verité de certificat de Mariage ; mais il est enoncé & circonstantié dans vn certificat du Curé de la Neufville, & de quelques Habitans du mesme lieu, qui nomme sa femme du mesme nom que celuy qui luy est donné par l'extrait mortuaire ; & qui fait mention de la naissance de deux enfans, comme il l'a dit dans son interrogatoire. Ainsi ces pieces se confirment, & s'appuyent reciproquement.

De sorte qu'il a titre, & possession ; & si quelqu'un la luy vouloit arracher, il auroit droit d'agir *interdicto* pour se la conserver ; & la misere de sa condition ne la luy doit pas rendre moins chere, ni moins inviolable, *Cum videamus unicuique rem suam esse charissimam.*

Mais personne ne vendique cet enfant, au-contraindre celle à qui on le veut attribuer, le rejette, & sa voix est autorisée de toute la famille ; & par ceux qui le pouvoient mieux connoistre ; c'est à dire par ceux qui demeurent à Paris, le domicile ordinaire de la veufve le Moine, & où elle a élevé ses enfans. La reconnoissance faite à Vernon ne pouvant estre assurée, puisque Jacques le Moi-

ne y a esté fort peu de temps , quoi-que né au Bois-geraume. Il n'y eust donc jamais de possession qui deust moins estre contentieuse.

Le pretexte de cette accusation est l'égarement d'un enfant vn an auparavant , la ressemblance que l'on a trouvé sur le visage de celuy-ci , la voix publique qui le denonce , & les reconnoissances prétendues de ce petit garçon.

Mais outre le peu de certitude qu'il y auroit en des preuves de cette nature , & qui exposeroient tous les jours l'estat des hommes à d'étranges mutations ; C'est qu'il y a vn fait bien positif qui dissipe tous ces nuages , & tous ces fantômes : c'est la mort de Jacques le Moine , que l'on cherche en vain dans la ressemblance de celuy qui se presente ; mort dont on rapporte les circonstances , & le certificat , & dont il seroit fort aisé d'éclaircir davantage la verité , s'il restoit encore quelque soupçon & quelque doute. Quelle vrai-semblance après cela peut resister contre cette verité ? l'erreur d'un songe peut bien tromper l'imagination pour quelque temps , & les illusions des prestiges peuvent bien quelquefois fasciner les yeux , & faire passer des fantômes pour des objets veritables : mais quand vne vive lumiere frappe nos sens en plein jour , il n'y a plus de machine qui les puisse tromper.

Quelque chose que l'on ait voulu dire contre ces certificats , que ce ne sont point des pieces en

bonne forme , que l'un n'a point de datte , que la datte de l'autre est fausse , d'une autre encre , ajustée après coup ; que l'un porte qu'il a esté enterré dans le Cimetiere , & l'autre dans l'Eglise : Ils font neantmoins , nous osons presque le dire , vne preuve entiere , parce-que si Maistre Louis Mordant a bien fait la diligence de chercher , & de lever le baptistaire du fils du Mendiant ; il a pû aussi facilement convaincre ces pieces de fausseté , depuis qu'elles ont esté produites.

Le nom du village y est nommé , saint Vaast du Val en Normandie ; vn Gentilhomme du mesme lieu , le Curé , les Freres de la Charité les ont délivrez , & les ont signez , après y avoir expliqué des circonstances , que l'on ne trouveroit pas dans vn extrait mortuaire de livre en forme.

Mais examinons pourtant les preuves des informations , pour voir si elles ne se détruisent point d'elles-mesmes.

Premierement de vingt & vn témoins la plupart sont des femmes , dont le sexe a plus de facilité à se prevenir , & à se surprendre par la nouveauté. De beaucoup de parens paternels qui estoient à Vernon , il n'y a que deux femmes entendues ; dont l'une est la veufve Cretté , chez laquelle la veufve le Moine logeoit quand elle venoit à Vernon , & qui encore par cette raison le devoit mieux connoistre : & neantmoins elle dit qu'elle ne le connoist en aucune façon , quoi-qu'elle y ait

trouvé quelque ressemblance ; mais autre chose est de dire que c'est la mesme personne, & autre chose qu'elle a de la ressemblance. La mesme ajoute vne chose fort-considerable, qu'elle a reconnu en cette femme de l'affection pour ses enfans.

L'autre témoin, qui se dit parent, est vne femme âgée de quatre-vingts ans ; laquelle le reconnoist à la verité pour Jacques le Moine, & qu'il luy a dit depuis qu'il est à l'Hospital, qu'il y avoit quatre ans que son frere l'avoit laissé dans le chemin : Ce qui est entierement contraire à la verité, estant constant qu'il n'y avoit pas encore vn an qu'il s'estoit absenté.

Vn témoin dit, que l'enfant luy a dit, que son frere l'avoit laissé dans le grand chemin ; & vn autre, que c'estoit dans la rue saint Martin.

Cette playe, & la cicatrice que l'on pretend avoir esté reconnue par le Chirurgien témoin intimé, est assurement vne forte conjecture ; mais elle se détruit, ou s'affoiblit beaucoup par la contradiction des témoins : le Chirurgien qui s'en pouvoit mieux souvenir, dit qu'il y a deux ans qu'il l'a pensé d'un trou à la teste ; & les autres qui parlent de cette blesseure, disent qu'il y avoit quatre ans.

Des Lauriers vn des plus forts témoins, & qui pouvoit estre intimé plus justement que le Tailleur, qui ne depose que de ce qu'il croit, & d'avoir

fait vne robe à Iacques le Moine ; ce témoin, disons-nous, porte sa contradiction & son reproche dans sa deposition mesme.

Il dit avoir esté par curiosité à l'Hospital voir cet enfant , qui l'a reconnu , & nommé par son nom de des Lauriers, de luy-mesme, sans aucune suggestion , en presence de trois personnes, & mesme d'un oncle de ce Iacques le Moine pretendu : & neantmoins l'enfant estant present à sa deposition, ne put le nommer lors qu'on luy demanda comment il s'appelloit. Y a-t-il apparence que s'il s'estoit souvenu de son nom dans l'hospital, peut-estre deux ans après l'avoir veû, il l'eust oublié si promptement. Mais il y a plus, c'est qu'une des personnes que des Lauriers a nommée comme presente lors qu'il parla à l'enfant dans l'hospital, dit nettement dans vne deposition suivante , que l'enfant n'appella point des Lauriers par son nom. Ainsi voilà vne fausseté toute visible , qui peut faire croire que c'est luy qui luy a suggéré de parler du lieu où il mettoit son cheval , & du petit rocher qui estoit sur sa porte : aussi paroist-il qu'il s'ingeroit beaucoup, puisqu'il a demandé (porte sa deposition) à le nourrir à cause de la connoissance.

Doit-on trouver étrange après cette fausseté, qu'un autre ait dit avoir ouï dire à vne mendicante , qu'elle avoit ouï dire au petit garçon au bac de Vernon , qu'ils n'osoient y entrer, parce que sa

maman y estoit, & qu'ils n'avoient point de pain? N'est-il pas evident que tout cela est concerté, parce-qu'il sembloit qu'il estoit necessaire que quelque témoin le dist, pour lever vne des premieres objections qu'on pouvoit former; qui estoit de dire comment ils avoient ozé entrer en vn lieu où ils pouvoient estre connus, s'ils n'eussent esté pressez de la faim?

Il y a encore vne observation generale sur toutes les depositions, qui est que les témoins ont esté interrogez & enquis sur chaque fait, & que le petit garçon estoit present; en sorte que cela mesme luy a pû servir d'instruction pour ses pretenduës reconnoissances. Et en-effet, lors que le Tailleur a parlé de la robe; lors que Colleté Bon-Amy a parlé du fil, & du fouët que Iacques le Moine avoit eu pour l'avoir meslé; lors que des Lauriers a parlé de la salle où il mettoit son cheval; lors qu'un autre a parlé de cette fosse de tannerie; l'enfant a simplement reconnu ses faits, & répondu comme vn echo, sans rien ajoûter du sien.

Il est encore certain par l'information, que le premier jour que cet enfant a paru, qui est le vingt-cinquième Juillet, il ne fut point mené à l'hospital; qu'il coucha chez la veufve Cretté, & qu'il fut entre les mains de cette servante, qui assure que c'est Iacques le Moine, & qui estoit vne des plus prevenuës.

Mais ce qui leve toute la difficulté, & qui dé-

truit toutes ces fausses reconnoissances ; n'est-ce pas cette derniere qu'il a faite en cette ville de Paris , lors qu'il a esté exposé à des yeux plus clairvoyans , & éloigné du lieu où on pretend qu'on luy a suggeré ce qu'il a dit. S'il estoit Jacques le Moine , il avoit interest de persister ; il n'y avoit point de peril , il n'y avoit pour luy ni crime ni supplice à apprehender : au-contraire il y alloit de sa naissance & de toute sa fortune , & il estoit en âge de connoistre la difference qui est entre la vie miserable d'un mendiant , & la douceur d'une maison accommodée.

Après tout , si la chose devoit estre approfondie , il seroit aisé de verifier si ces premieres reconnoissances sont veritables , en faisant faire de nouvelles dans les lieux où il n'auroit pas esté encore conduit. Bien qu'il soit né à Vernon , il a neantmoins presque toujours esté à Paris , la veuve le Moine y a sa maison , les voisins en peuvent parler ; il ne faudroit que conduire l'enfant en ces lieux. Mais que serviroit cela à present , que l'enfant ne persiste plus à dire qu'il est fils de la veuve le Moine ; & ainsi il seroit inutile de tenter une nouvelle reconnoissance , puisque nous avons le desaveu formel de celui qui la pourroit faire.

Nous pouvons dire que la justice en cette rencontre , dans les faces differentes qu'elle a données à cette affaire , soit par les obscuritez qu'elle a souffert sur les lieux , soit par les nouvelles lumie-

res qu'elle luy a apportées, depuis que la chose a passé par les mains d'un Juge plus éclairé, a esté en quelque façon semblable à cette admirable nuée dont parle l'Ecriture, qui servoit tantost de voile & d'ombrage, & tantost de flambeau ; laquelle les Interpretes ont dit estre la figure des testamens de l'une & de l'autre Loy, l'ancien plein d'enigmes & de figures, le nouveau tout éclatant de lumieres & de veritez : nous pouvons dire de mesme que la justice n'a esté d'abord que dans un nuage sombre, qui est devenu lumineux dans la suite. Mais Philon fait une belle remarque qu'il a tirée de la science & de la tradition des Hebreux, que cette mesme nuée estoit en mesme temps lumiere pour le peuple de Dieu, & tenebres pour les Egyptiens ; & que ce qui la rendit lumineuse, fut qu'il apparut visiblement un Ange au milieu, qui en faisoit toute la clarté, & qui jetta en mesme temps la terreur dans l'ame des Egyptiens, & fit la consolation des Israélites ; & cet Ange, dit-il, fut celuy qui donna la Loy sur le mont Sinai, & qui établit Moïse le souverain Legislateur, & le Prince des Juifs.

Que peut-il donc rester d'obscur & de difficile en cette cause, si ce n'est de chercher le principe de cette erreur, ou de cette imposture ? On dit que c'est par le fait de Maistre Louis Mordant Lieutenant General de Vernon, & du Substitut de Monsieur le Procureur General au mesme lieu ;

lesquels portez par vn mouvement d'une ancienne & secrette haine, & mesme par celuy de l'interest, ont entrepris cette procedure.

Ce Mendiant est veû dans vne Eglise de Vernon, le matin vingt-cinquième Juillet de l'année mil six cens cinquante-cinq; il est arresté entre midi & vne heure, à la porte de Bisy, par vne émotion populaire; le Substitut y a esté veû meslé, comme il paroist par les informations, & on pretend qu'il l'excitoit: & cependant le vingt-huitième ensuivant, dans sa requeste par laquelle il a demandé permission d'informer de l'enlèvement, il expose qu'il en a eu avis, comme s'il ne le sçavoit pas de luy-mesme.

On a emprisonné le Mendiant sans écrou; on luy a mis les fers aux pieds, pour luy faire dire que cet enfant n'estoit pas à luy; on a retenu violemment la veufve le Moine pour l'obliger de le reconnoistre; on a passé outre à l'instruction nonobstant l'Arrest de defenses; on a parlé dans les procedures de cet enfant, comme si c'estoit asseurement Jacques le Moine, les Iuges ayant déjà resolu de le faire passer pour tel; on luy a adjugé en cette qualité vne provision sur les biens de la veufve le Moine, qui a esté executée par vente de bestiaux.

Et enfin pour se purger de tout cela on fait paroistre, dit-on, après coup vne denonciation d'un Iean le Moine qui s'est dit parent, anterieure d'un

jour, à la requeste du Substitut, dont il n'est parlé que dans les pieces secretes, qui ont pû estre alterées.

Mais à cela l'on répond de la part du Substitut, que s'il s'est trouvé dans cette meslée lors de la premiere émotion, ç'a esté plutôt pour arrester son impetuosité contre la veufve le Moine, que pour l'exciter davantage. Qu'il n'estoit pas necessaire d'avoir vne denonciation, puisque la voix publique en estoit vne suffisante : ainsi qu'il ne faut pas dire qu'il ait mendié celle de Jean le Moine Procureur au siege de Vernon, & que l'on se soit servi de son nom pour couvrir vne mauvaise procedure.

De la part de Maistre Louïs Mordant Lieutenant General, il soutient, & met en fait, qu'il n'estoit point à Vernon lors que ce procès commença ; que ce fut le Lieutenant Particulier qui envoya le gueux prisonnier, comme il paroist dans son interrogatoire, & par vne attestation délivrée par ce Lieutenant Particulier parent de Lancelot le Moine, qui dit qu'il luy fut amené par cent ou six vingts personnes, & qu'il s'en deporta à cause de sa parenté. Que les jugemens dont on se plaint, n'ont esté rendus que par avis de Conseil, & des Officiers du Siege ; en-effet, cela paroist par les pieces, & mesme celuy par lequel il fut ordonné que le procès seroit continué non-obstant l'Arrest de defenses du Parlement, a esté

rendu Monsieur de Bouville Maître des Requestes presidant. Qu'ils ne pouvoient pas alors reconnoître le Parlement, estant dans le ressort de celuy de Roüen, en matiere criminelle, s'agissant d'instruction, n'y ayant point encore de reglement de Iuges, ni d'Arrest du Conseil qui eust surfis.

Que s'ils ont decerné vne provision, elle est encore entre les mains du Greffier; qu'il n'y a rien en cela que dans l'ordre; puisque en termes de droit, suivant la Loy septième *De agnoscendis liberis*, vn homme qu'on dit estre le pere d'un enfant, peut estre obligé de le nourrir pendant la question d'estat, *Et nihil ei qui pascendos curavit, ex hoc generare præjudicium.*

Le defect d'écrou n'est pas vne marque de vexation, mais vne pure omission; puisque l'on n'avoit pas dessein de retenir seulement ce Mendiant, mais de luy faire son procès, comme il a bien paru.

Et enfin, que ce qu'on leur impute de haine, & d'interest, n'a aucun fondement, non pas mesme la moindre couleur; n'y ayant pas d'apparence qu'ils eussent choisi cette matiere pour se vanger, pouvans estre aisément convaincus de la calomnie par beaucoup de moiens, & entre autres par le retour du veritable Jacques le Moine, dont on ne sçavoit point encore la fortune.

Encore moins de raison d'accuser vn jeune homme, & nouvel Officier, d'une vieille aversion con-

tre la memoire de Lancelot le Moine mort il y a dix ans.

Que les fers n'ont esté mis aux pieds de Montrousseau que par ordonnance donnée par avis de Conseil. Et que des violences qu'on dit avoir esté exercées en la personne de la veufve le Moine, il n'y en a aucune preuve ; & il paroist du contraire par vne attestation qui est rapportée.

En-effet, MESSIEURS, s'il n'y avoit que cela contre les Iuges, il n'y en auroit pas assez pour les intimier.

Mais comme il paroistassez clairement que cet enfant n'est point Iacques le Moine, d'où vient cette preuve par écrit qui est si forte au-contre, si ce n'est par le fait de ceux qui l'ont faite. Nous avons déjà dit pour leur décharge, comme vne consideration assez puissante, que cette affaire avoit fait tant de bruit à Vernon, qu'il estoit bien difficile qu'ils pussent fabriquer quelque chose en secret ; outre que s'il y avoit eu de la malice, les informations ne seroient pas pleines de contradictions importantes ; & il n'y auroit pas des marques de vacillation & d'incertitude, exprimées dans les procès verbaux, & en quelques reconnoissances de cet enfant, qui montrent de la sincerité dans la procedure. Si ce n'est peut-estre en ce qu'ils n'ont point entendu les parens, & qu'ils n'ont point esté assemblez ni ouïs comme témoins. Les Fermiers du Bois-gerosme qui connoissoient

Iacques le Moine ; le Curé de ce lieu & quelques femmes, sont nommez comme l'ayant reconnu ; mais personne n'a signé le procès verbal, que le Juge, & son Greffier.

Après tout, il n'y a rien en tout ce qui a esté dit par l'enfant, qui ne puisse estre l'effet d'une suggestion, ou maligne, ou indiscrete. Lors qu'il fut arresté le premier jour, & que le peuple prevenu par la ressemblance s'imagina que c'estoit Iacques le Moine, ne se peut-il pas faire que quelqu'un put dire que c'estoit ce petit garçon fils de la veufve le Moine, né & élevé au Bois-gerosme, & que sa mere y avoit une maison ? Ne se peut-il pas faire que ce petit garçon, qui estoit assez grand pour aimer mieux estre le fils d'une personne accommodée, que d'un malheureux mendiant, ait voulu profiter de l'occasion, & de ce qu'il venoit d'entendre ; car cette couleur n'est pas tout-à-fait à rejeter ?

Mais depuis qu'il a esté arresté, jusqu'au jour qu'il a fait toutes ces reconnoissances, il y a six jours d'intervalle, du vingt-cinquième au trente-vnième Juillet ; & encore plus d'intervalle jusqu'au jour qu'il fut conduit au Bois-gerosme, ce qui ne s'est fait que le seizième Aoust : pendant ce temps, n'a-t-il pas pû estre instruit par la voix publique, quand il n'y auroit point eu de langue malveillante qui l'eust fait ? Dequoy penserons-nous que pendant ces jours tous ceux qui le virent l'ayent en-

tre tenu ? ne luy auront-ils pas parlé de celle qu'ils croyoient estre sa mere, de ses pretendus parens, des voisins, & de sa connoissance, des maisons de Vernon, & de Bois-gerosme ; & fait l'histoire de la vie de ce petit garçon pour qui on le prenoit.

Il est impossible que dans la nouveauté d'un accident qui avoit émeû toute la ville de Vernon, il n'y ait eu vne infinité de gens qui ayent entre-tenu cet enfant, qui l'ayent interrogé ; & qui par leurs interrogatoires peu adroites, ne luy ayent appris tout ce qu'il a répondu depuis.

Que quelqu'un mal affectionné contre la veuve le Moine ait inspiré à cet enfant tout ce qu'il a dit, il pourroit y avoir de l'apparence ; nous ne pouvons pas dire si les Juges en sont complices, nous n'y voions pas assez de lumiere : mais sans accuser personne, il nous semble qu'il ne faut point chercher d'autre suggestion que celle du peuple ; qui prevenu que c'estoit le fils de la veuve le Moine, avoit si grande envie que son opinion fust trouvée veritable, que l'on peut dire qu'il n'y a personne, peut-estre, qui par un faux zele, & par une fausse compassion ; qui par des recits de ce qu'il sçavoit de Jacques le Moine, par des interrogatoires frequens, & par l'assurance qu'il disoit avoir que c'estoit ce mesme enfant qu'il avoit veû en tel, & tel endroit, en telle & telle occasion, ne luy ait fait d'amples leçons de ce qu'il avoit à dire.

La ressemblance qui est vn jeu, ou pour mieux dire vne erreur de la Nature, parce-qu'elle doit imprimer des caracteres differens, pour empêcher de semblables inconueniens, a esté la cause de cette prevention populaire.

Il n'est rien de si credule, ni de si aisé à surprendre d'vne fausse opinion, que le peuple; la nouveauté de quelque objet, vne nouvelle ou fausse ou mal rapportée, vn mot porté fortuitement dans les oreilles, qui trouve je ne sçai comment creance dans l'esprit de quelques-vns, passe incontinant en ceux des autres pour vne verité certaine. La persuasion s'en communique par vne contagion secrette, & les especes se multiplient & se grossissent tellement, que d'vn doute particulier, il s'en forme vne opinion vniuerselle. C'est vn echo qui rend les sons, & les multiplie à l'infini. *Vocésque refert, iterátque quod audit.* C'est cette legere vapeur qui s'esleve du plus inconstant des elemens, *Quasi vestigium hominis ascendebat de mari;* & incontinant il s'en forme vn grand amas de nuages qui obscurcissent le Ciel, & qui produisent vne grande tempeste. *Et ecce celi contenebrati sunt, & nubes, & ventus, & facta est pluvia grandis.* C'est cette prevention populaire, qui a fait autrefois l'apothéose de Romulus, qui a persuadé aux vns qu'ils l'avoient veû disparoistre, & aux autres qu'ils l'avoient veû monter au Ciel. C'est cette prevention qui donne cours à ces nouvelles
con-

controuvées, qui n'ont ni auteur ni fondement ; qui fait les terreurs paniques des armées, qui donne creance aux faux miracles ; qui a couronné ces fameux imposteurs qui ont voulu vsurper des noms illustres, sous l'apparence de quelques traits de ressemblance. Prevention, que l'on peut appeller en vn mot la messagere de l'imposture, & de la superstition ; & qui a esté si bien exprimée par vn Sophiste, dans le recit qu'il a fait de la mort de Peregrinus : car ayant luy-mesme par plaisir inventé quelques contes au sujet de cette mort, comme de dire qu'on avoit veû vn Vautour s'élever du milieu du bucher ; il eut le plaisir incontinant d'entendre debiter dans la multitude cette mesme nouvelle qu'il venoit de controuver, & de voir des personnes d'assez bonne foy, pour affirmer qu'ils avoient veû le Vautour. C'est dans cette pensée que Tertullien a dit, *Omnium est estimare quantacumque illa ambitione diffusa sit, quantacumque asseveratione constructa, quod ab vno aliquando principe exorta sit : necesse est exinde in traduces linguarum & aurium serpat, & ita modici sermonis vitium, cetera rumoris obscura ; ut nemo recogitet num primum illud os mendacium seminauerit, quod saepe fit aut ingenio emulationis, aut non novâ, sed ingenitâ quibusdam mentiendi voluptate.*

C'est donc à cette prevention d'esprits qu'il faut attribuer tout ce qui est arrivé à Vernon, & à la facilité des Iuges qui se sont laissez eux-

mesmes emporter à cette opinion populaire , & qui n'ont pas apporté toute la diligence qu'ils devoient pour la connoistre ; plûtost qu'à vn dessein premedité, ou à vne malice noire qui les auroit fait embrasser cette occasion pour se venger , & faire valoir leur interest. C'est vn malheur pour les vns & les autres , dont les Iuges ne sont point coupables. Ainsi ils estiment, qu'il y a lieu de mettre sur leur intimation les parties hors de Cour ; & faisant droit sur les appellations , dire l'appellation & ce : evoquant le principal , & y faisant droit , sur l'extraordinaire , ensemble sur les requestes respectives à fin de dommages & interests , hors de Cour : que Jean Monrousseau sera mis hors des prisons, son écrou rayé & biffé, & qu'il soit enjoint à Louïs Monrousseau son fils de le reconnoistre, & de luy obeir comme à son pere.



CE

